

NEOPHILOLOGICA

20

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 2008



NR 2676



NEOPHILOLOGICA

volume 20

*Études sémantico-syntaxiques
des langues romanes*

sous la rédaction de
Wiesław Banyś

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 2008

REDAKTOR SERII: JĘZYKOZNAWSTWO NEOFILOLOGICZNE
MARIA WYSOCKA

RECENZENT
B. KRZYSZTOF BOGACKI

RÉDACTEUR EN CHEF
WIESŁAW BANYŚ
Université de Silésie, Katowice

COMITÉ SCIENTIFIQUE

DENIS APOTHÉLOZ	Université Nancy 2, FR
B. KRZYSZTOF BOGACKI	Université de Varsovie, PL
GASTON GROSS	Université Paris-XIII, FR
ELŻBIETA JAMROZIK	Université de Varsovie, PL
ALICJA KACPRZAK	Université de Łódź, PL
SALAH MEJRI	Université Paris-XIII, FR
EWA MICZKA	Université de Silésie, Katowice, PL
TERESA MURYN	Académie Pédagogique de Cracovie, PL
MALGORZATA NOWAKOWSKA	Académie Pédagogique de Cracovie, PL
MICHELE PRANDI	Università di Bologna, IT
JOANNA RACIEŃSKA	Université de Silésie, Katowice, PL
JÓZEF SYPNICKI	Université Adam Mickiewicz à Poznań, PL
MARCELA ŚWIĄTKOWSKA	Université Jagellone à Cracovie, PL
HALINA WIDŁA	Université de Silésie, Katowice, PL
TERESA ZIELIŃSKA	Université de Varsovie, PL

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION
Anna Grigowicz aniagrigowicz@interia.pl
Beata Śmigielska bsmigielska@wp.pl
Institut des Langues Romanes et de Traduction
Université de Silésie
5, rue Grota-Roweckiego
PL — 41-205 Sosnowiec

Publikacja jest dostępna także w wersji internetowej / Accessible aussi sous forme électronique :

Central and Eastern European Online Library

www.ceeol.com

TABLE DES MATIÈRES

Ewa CISZEWSKA : Le verbe <i>devoir</i> et ses trois équivalents polonais : <i>musieć, mieć, powinien</i>	7
Joanna CHOLEWA : Analyse en schèmes sémantico-cognitifs du verbe polonais <i>opaść / opadać</i>	24
Aleksandra CHRUPAŁA : <i>Pain quotidien</i> d'un lexicographe ou la description lexicographique du vocabulaire de la nourriture selon l'approche orientée objets	46
Anna DUTKA-MAŃKOWSKA : <i>Selon</i> en tant que marqueur d'altérité énonciative et ses traductions en polonais dans un corpus de presse	57
Katarzyna GABRYSIAK : Quelques remarques sur la désambiguïsation des sens du verbe <i>mettre</i>	71
Anna GRIGOWICZ : Parties du corps « sous-estimées » par la langue	91
Gaston GROSS : Les mots d'esprit et leurs ressorts grammaticaux	100
Agnieszka GWIAZDOWSKA : Los fraseologismos comparativos con un componente animal en los idiomas polaco y español. Una aproximación a un análisis comparativo	107
Aleksandra KOSZ : Il passo dal pensiero alla lingua – l'analisi cognitiva della <i>strada</i> nella lingua italiana	124
Jung-Hae LIM : L'imparfait et la ponctualité	142
Anna NOWAKOWSKA-GLUSZAK : Cuando la petición no tiene sentido : análisis contrastivo de las interrogativas en polaco y español	158
Ramona PAUNA : Causes et métaphore	170
Magdalena SOWA : Culture(s) dans la communication professionnelle	186
Monika SUŁKOWSKA : Expressions figées dans une perspective multilingue : problèmes d'équivalence et de traduction	194
Aleksandra ŻŁOBİŃSKA-NOWAK : Le verbe <i>venir</i> – esquisse typologique et essai de traduction en polonais de son emploi spatial français et espagnol	210
Aleksandra KOSZ : La rappresentazione delle conoscenze – diversi modelli delle strutture concettuali nell'ambito della linguistica cognitiva	221

CONTENTS

Ewa CISZEWSKA: The verb <i>devoir</i> and their three Polish equivalents: <i>musieć, mieć, powinien</i>	7
Joanna CHOLEWA: Analysis of the Polish verb <i>opasć / opadać</i>	24
Aleksandra CHRUPAŁA: The <i>Daily Bread</i> of the lexicographer or lexicographic description of food-related lexis developed by the object-oriented method	46
Anna DUTKA-MAŃKOWSKA: <i>Selon</i> as a marker of dissimilarity of linguistic expression and its Polish equivalents on the basis of the press corpus	57
Katarzyna GABRYSIAK: A few comments on the topic of disambiguation of the verb <i>mettre</i>	71
Anna GRIGOWICZ: Body parts underestimated in language	91
Gaston GROSS: Humor and its grammatical triggers	100
Agnieszka GWIAZDOWSKA: An approach to a contrastive analysis of the comparative phraseological units containing names of animals in Spanish and Polish	107
Aleksandra KOSZ: The passage from thought to language – cognitive analysis of <i>strada</i> in Italian	124
Jung-Hae LIM: The French imperfect and punctuality	142
Anna NOWAKOWSKA-GLUSZAK: When the request doesn't make sense: contrastive analysis of questions in Spanish and Polish	158
Ramona PAUNA: Cause and metaphor	170
Magdalena SOWA: Culture(s) in professional communication	186
Monika SUŁKOWSKA: Phraseological units in the interlinguistic perspective: problems of equivalence and translation	194
Aleksandra ŻŁOBIŃSKA-NOWAK: Verb <i>venir</i> – typological draft and attempt of translation into Polish of its spatial French and Spanish use	210
Aleksandra KOSZ: Representation of knowledge – different models of conceptual structures in the field of Cognitive Linguistics	221

Ewa Ciszewska
Université de Silésie
Katowice

Le verbe *devoir* et ses trois équivalents polonais : *musieć, mieć, powinien*

Abstract

The construction with the French verb *devoir* + infinitive is generally translated into Polish by means of the verbs *musieć*, *mieć*, *powinien*. The author analyzes the conditions of the use of these verbs in a corpus of Polish translations of literary texts taking into consideration the tense and form of the original French sentence.

Musieć expresses obligation and necessity more categorically than *mieć* and *powinien*, however, in the past tense it may appear only if the action indicated by the infinitive was carried out. *Powinien* denotes recommendation or reproach (especially in the translation of the conditional contexts), whereas *mieć* indicates the intention of the subject, as well as, in the past tense, a future action shown from a past point of view.

All the three verbs can have epistemic use, *musieć* being most frequently employed to indicate strong probability.

Keywords

Translation, equivalent, modality, *devoir*, *musieć*, *mieć*, *powinien*.

Le verbe *devoir* dans la construction avec l'infinitif est un verbe polysémique auquel on attribue différentes valeurs. Ainsi le *Trésor de la Langue Française Informatisé* (TLFi) considère *devoir* + infinitif comme une périphrase verbale de mode et de temps. Lorsque *devoir* a la valeur modale, il exprime « une nécessité plus ou moins pressante à laquelle sont soumis et l'agent d'un procès et le procès lui-même ». Si la modalité affecte l'agent, le verbe *devoir* peut traduire : nécessité inéluctable, obligation (non nécessairement contraignante), intention délibérée du sujet, convenance de caractère social ou capacité que l'on prête au sujet. Si la modalité affecte le procès, le verbe *devoir* indique que sa réalisation peut être envisagée sous l'aspect d'une nécessité ou

d'une obligation inhérente, d'une éventualité hypothétique ou effectivement réalisée, ou encore sous l'aspect de la probabilité (la réalisation du procès est présentée comme vraisemblable en raison d'indices sûrs ou en raison d'une opinion fondée sur l'expérience).

Lorsque la périphrase avec *devoir* a la valeur temporelle, elle indique que « le procès a eu lieu postérieurement à un point du passé pris comme repère » et que sa réalisation « était soumise à une sorte de nécessité-fatalité ». Elle peut également exprimer le futur proche ou immédiat.

L'emploi du verbe dans un contexte précis favorise l'une des interprétations, bien que, plus d'une fois, les différentes valeurs puissent se superposer. Mais la détermination exacte du sens du verbe devient indispensable lorsqu'on veut le traduire dans une autre langue.

Le Grand Dictionnaire Français-Polonais propose pour *devoir* + infinitif les équivalents suivants : 1. *musieć, powinien* (pour l'emploi transitif), 2. *mieć* ou le futur (lorsque *devoir* exprime l'intention ou le projet), 3. *musieć, mieć, powinien* (quand il exprime une possibilité, l'incrédulité, un reproche ou un regret). Si les équivalents polonais sont interchangeable dans l'emploi dit transitif (*il doit venir = on musi <powinien> przyjsć*) ; ce n'est plus le cas dans les deux autres emplois. Dans les exemples proposés, à la place de *mieć* et *powinien*, on ne peut pas toujours employer *musieć*, et *musieć* ne peut être remplacé ni par *powinien* ni par *mieć* :

- (1) *il doit se tromper = on musi / *powinien / *ma się mylić*
*elle devait arriver à cinq heures = miała / *musiała przyjsć o piątej*
*j'aurais dû la recevoir chez moi = powinieniem był / *musiałbym / *miałbym ją przyjąć u siebie*

Dans cet article, nous tenterons donc d'analyser dans quelles conditions apparaissent les trois équivalents les plus fréquents du verbe *devoir* : *musieć, mieć* et *powinien*, dans quelle mesure ils constituent un choix de la part du traducteur et dans quels cas il est obligé d'employer un équivalent polonais bien déterminé. Dans ce but, nous avons examiné les traductions polonaises des oeuvres littéraires du XIX^e et surtout du XX^e s. Dans ce choix, nous avons pris en considération la qualité des traductions en veillant à ce que le corpus soit le plus varié et qu'il ne soit pas restreint à un nombre limité de traducteurs.

Le dépouillement du corpus démontre que *devoir* + infinitif peut être traduit en polonais à l'aide d'autres formes verbales (p.ex. *trzeba, należy*) ou non verbales (surtout particules modales comme *pewnie, widocznie, chyba, podobno, prawdopodobnie*, etc.), cependant, vu l'étendue et la complexité du problème, dans cet article, nous nous limiterons aux trois équivalents mentionnés ; d'autres équivalents seront analysés dans des travaux postérieurs.

L'influence de la forme temporelle du verbe *devoir* sur son interprétation a été minutieusement étudiée par H. H u o t (1974) ; elle a analysé également d'autres éléments dont dépend la valeur de *devoir* comme : type ou forme du verbe employé à l'infinitif ou type de construction (négative ou interrogative). On peut constater que la forme temporelle de *devoir* est capitale pour sa traduction en polonais ; ainsi par exemple *devoir* au conditionnel passé est le plus souvent traduit à l'aide de *powinien*, contrairement au passé simple qui semble incompatible avec cet équivalent. Par conséquent, nous déterminerons les équivalents possibles et les conditions de leur emploi selon la forme temporelle de *devoir*.

Mais avant toute chose, il semble indispensable de préciser la différence entre les verbes polonais étudiés : *musieć*, *powinien*, *mieć*. E. J ę d r z e j k o (1987 : 41–42) constate que dans la description de la différence entre *musieć* et *powinien*, il faut prendre en considération la conséquence de la non-réalisation de l'obligation par le sujet. Ainsi *musieć* présuppose que si le sujet ne fait pas ce qu'il doit faire, cela entraînera une conséquence négative pour lui (ou une autre personne). Le verbe *powinien*, par contre, n'indique pas une conséquence négative si l'obligation n'est pas réalisée, mais souligne l'effet positif si elle est accomplie par le sujet. En plus, *powinien* est ressenti comme beaucoup moins catégorique que *musieć* ; il indique plutôt une recommandation et non un ordre qui doit être exécuté. Les deux verbes ont un emploi épistémique : avec *powinien* le degré de certitude du locuteur envers le contenu de son énoncé n'est pas aussi élevé qu'avec le verbe *musieć*. Le verbe *mieć* exprime une obligation plus ou moins catégorique : il peut donc équivaloir soit à *musieć* soit à *powinien* (B. L i g a r a, 1997 : 133). Il a également une valeur épistémique de doute en indiquant une très faible certitude de la part du locuteur qui ne fait que référer les propos de quelqu'un d'autre. *Mieć* peut aussi exprimer l'intention ou encore le futur dans le passé. Dans l'emploi modal, ce verbe est employé au présent ou au passé ; au futur, il reprend le sens de possession.

Quand *devoir* est employé au présent, l'équivalent *musieć* apparaît pour indiquer l'obligation ou la nécessité (2) et une forte probabilité (3) :

- (2) *Tous mes confrères les secrétaires ici sont des jeunes gens sans nom et sans autorité ; des hommes qui commencent, et moi je dois finir.* (J. d' O r m e s s o n, *Mon dernier...*, p. 115).
Tutaj wszyscy moi koledzy sekretarze są młodymi ludźmi bez nazwiska i bez autorytetu ; są to ludzie, którzy zaczynają, a ja muszę kończyć. (J. d' O r m e s s o n, *Ostatni sen...*, p. 92).
- (3) *Dans le coin où ils se tenaient assis, côte à côte, Catherine eut un léger rire. – Il doit faire bon dehors... Viens, sortons d'ici.* (E. Z o l a, *Germinal*, p. 487).

Usiedli w kącie i Katarzyna roześmiała się cicho. – Musi być ładnie na dworze... Chodź, wyjdźmy stąd. (E. Zola, *Germinal*, p. 372).

Contrairement au verbe *devoir*, le verbe polonais *musieć* n'a pas la valeur temporelle de futur. Pour rendre ce sens, les traducteurs ont recours au verbe *mieć* :

- (4) *Gertrude est entrée hier à la clinique de Lausanne, d'où elle ne doit sortir que dans vingt jours. J'attends son retour avec une appréhension extrême. Martins doit nous la ramener.* (A. Gide, *Symphonie...*, p. 132).
Gertrudę zabrano wczoraj do kliniki w Lozannie, skąd ma wyjść dopiero za dwadzieścia dni. Oczekuję jej powrotu z wielkim lękiem. Martins ma ją nam przywieźć. (A. Gide, *Symfonia...*, p. 76).

Doit dans la troisième phrase de (4) peut être interprété non seulement comme auxiliaire du futur ; il peut marquer aussi l'intention du sujet ou l'obligation qui pèse sur lui. Le verbe polonais *mieć* semble être l'équivalent parfait dans cet emploi : B. Ligara (1997 : 137) souligne que *mieć* au présent peut indiquer aussi bien l'intention du sujet qui résulte de sa propre volonté que l'obligation ou la recommandation résultant de la volonté d'un autre sujet modalisateur.

Mieć, et non pas *musieć*, est employé comme équivalent de *doit* dans les interrogations directes et indirectes :

- (5) *Qui dois-je annoncer ?* (G. Maupassant, *Bel-Ami*, p. 51).
Kogo mam zaanonsować ? (G. Maupassant, *Bel-Ami*, p. 32).

En analysant le verbe *mieć*, B. Ligara (1997 : 139) constate que dans l'interrogation directe l'intention du locuteur et du destinataire coïncide, c'est-à-dire le destinataire veut bien satisfaire la demande ou exécuter l'ordre du locuteur et sa question ne concerne que les informations supplémentaires qui devraient assurer sa bonne réalisation.

Mieć peut être remplacé dans les interrogations par *powinien* (6), qui exprime cependant un degré d'obligation moins élevé. *Powinien* semble exclu lorsque l'obligation (extérieure ou intérieure) est difficile à imaginer (7) :

- (6) – *Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, répondit Eugénie, donnez-moi l'acte, et montrez-moi la place où je dois signer.* (H. de Balzac, *Eugénie...*, p. 188).
 – *Nic nie rozumiem z tego, co pan mówi – odparła Eugenia. – Niech pan da akt i pokaże, gdzie mam podpisać.* (H. de Balzac, *Eugenia...*, p. 83).

- (7) *Alors il se renfonce dans ses draps, et il ne sait pas s'il doit rire ou pleurer.* (R. Rolland, *Jean-Christophe*, p. 29).

Wtedy znów włązi pod koldrę i nie wie, czy ma się śmiać czy płakać. (R. Rolland, *Jan Krzysztof*, p. 36).

Les traducteurs choisissent *powinien* lorsque *devoir* indique une recommandation ou un conseil. *Powinien* est beaucoup moins direct et catégorique que *musieć* ; le locuteur n'exige pas la réalisation immédiate de l'action, il laisse à l'interlocuteur la possibilité de comprendre que sa réalisation lui serait favorable :

- (8) *Eugénie, vous êtes chez moi, chez votre père. Vous devez, pour y rester, vous soumettre à ses ordres. Les prêtres vous ordonnent de m'obéir.* (H. de Balzac, *Eugénie...*, p. 169).

– *Eugenio, jesteś u mnie, jestem twoim ojcem. Jeżeli chcesz zostać w moim domu, **powinnaś** się poddać moim rozkazom. Księża nakazują ci słuchać mnie.* (H. de Balzac, *Eugenia...*, p. 74).

Dans (8), le verbe *musieć* n'est pas exclu, mais le traducteur a préféré atténuer un peu les propos du père. Dans la phrase négative, *musieć* aurait un sens tout à fait différent, celui de la permission. Ainsi dans :

- (9) « *Ce sera le mistral d'hier* », fit encore la femme de chambre. « *Madame ne doit pas sortir avec celui d'aujourd'hui.* » (P. Bourget, *Danseur...*, p. 82).

– *To z pewnością zaszkodził ten wiatr północno-zachodni – rzekła znów pokojówka. – Pani nie **powinna** dzisiaj wychodzić.* (P. Bourget, *Tancerz*, p. 72).

seul le verbe *powinien* est acceptable, alors que *Pani nie musi dzisiaj wychodzić* équivaldrait à *Pani może dzisiaj nie wychodzić*.

Powinien semble être le meilleur équivalent de *devoir* lorsque la phrase a un caractère générique (10). À la forme affirmative, *musieć* est aussi possible, mais les traducteurs lui préférèrent *powinien*, qui ne peut pas être remplacé quand la phrase est négative (11) :

- (10) *Chaque être doit tendre à la joie.* (A. Gide, *Symphonie...*, p. 107).

*Każda istota **powinna** dążyć do radości.* (A. Gide, *Symfonia...*, p. 65).

- (11) *Pas plus que la femme de César, un journaliste ne doit être soupçonné.* (G. Maupassant, *Bel-Ami*, p. 181).

*Tak samo jak żona cezara, dziennikarz nie **powinien** budzić żadnych podejrzeń.* (G. Maupassant, *Bel-Ami*, p. 147).

Bien que les trois verbes (*musieć*, *mieć*, *powinien*) puissent avoir une valeur épistémique, seulement *musieć* est choisi par les traducteurs pour exprimer la probabilité exprimée par *devoir*. Cela est sans doute dû au fait que *powinien* et *mieć* indiquent un degré de certitude beaucoup moins élevé que *musieć*. D'autre part, l'emploi épistémique de ces deux verbes est moins fréquent et exige un contexte qui ne laisse pas de place à une autre interprétation. Ainsi la traduction de (12) reste ambiguë :

- (12) « *Mais oui, mais oui...*, » *insista-t-il*, « *joli garçon, comme vous êtes, distingué, vous devez en avoir eu des aventures!...* ». (P. Bourget, *Danseur...*, p. 12).
Ależ tak, tak, taki piękny i dystyngowany chłopak, jak pan, powinien mieć awanturki miłosne! (P. Bourget, *Tancerz*, p. 12).

Selon H. Huot (1974 : 54), *devoir* au présent suivi de l'infinitif passé sans autre élément particulier de la phrase a la valeur de probabilité. Il semble donc que *vous devez en avoir eu des aventures* équivaille à *vous avez certainement eu des aventures*. *Powinien* employé dans la phrase où on s'adresse directement à quelqu'un acquiert la valeur d'une recommandation concernant le présent ou le futur alors que la forme de l'infinitif dans (12) renvoie clairement au passé.

Devoir à l'imparfait (*devait*) est traduit à l'aide de *musieć* lorsqu'il a la valeur épistémique :

- (13) *Il devait avoir à peu près le même âge que Julien*. (B. Clavel, *Les Fruits...*, p. 240).
Musiał być mniej więcej w wieku Juliana. (B. Clavel, *Owoce...*, p. 271).

Lorsqu'il indique l'obligation ou la nécessité, *musieć* est beaucoup moins fréquent et peut apparaître seulement dans certaines conditions. En effet, il faut souligner une importante différence entre *devoir* et *musieć* employés au passé. *Musieć* au passé indique que l'action désignée par l'infinitif a été réalisée (partiellement ou entièrement). Avec *devait*, l'action peut être réalisée ou non. Ainsi dans (14), *devoir* signale l'existence d'une obligation qui n'a pas été exécutée alors que dans (15), il indique que le sujet s'est soumis à la nécessité exprimée par l'infinitif :

- (14) *J'y pense, cette suite que tu devais faire alors, et que tu as... laissée en route*. (G. Maupassant, *Bel-Ami*, p. 306).
Myślę o dalszym ciągu, który miałeś wtedy drukować i którego zaniechałeś. (G. Maupassant, *Bel-Ami*, p. 256).

- (15) *Le banc, mal aplani, se trempait d'une humidité si gluante, qu'ils **devaient** se tenir fortement pour ne pas glisser.* (E. Zola, *Germinal*, p. 483).

*Ławka pokryła się oślizgłą wilgocią tak, że **musieli** trzymać się silnie, aby się nie zsunąć.* (E. Zola, *Germinal*, p. 369).

Par conséquent, *devoir* déontique ou aléthique à l'imparfait ne peut être traduit à l'aide de *musieć* que lorsque la réalisation de l'action exprimée par l'infinitif ne fait aucun doute. Cela est particulièrement fréquent avec les actions répétitives ou habituelles (il convient de souligner la forme imperfective de l'infinitif en polonais) :

- (16) *Au coucher, au lever, il **devait** se déshabiller, se rhabiller près d'elle, la voyait elle-même ôter et remettre ses vêtements.* (E. Zola, *Germinal*, p. 157).

*Wstając rano i kładąc się wieczorem **musiał** ubierać i rozbierać się przy niej i widział, jak ona rozbiera się i ubiera.* (E. Zola, *Germinal*, p. 119).

Dans d'autres cas, *devoir* déontique ou aléthique est traduit par *mieć* (17) ou par *powinien* (18), qui parfois peuvent se substituer dans les mêmes conditions que nous avons déjà évoquées pour la traduction de *devoir* au présent.

- (17) – *Et ce bougre de Jeanlin ? cria la mère, où est-il encore, je vous le **demande** ? ... Il devait apporter de la salade : on en aurait brouté comme des bêtes, au moins!* (E. Zola, *Germinal*, p. 249).

– *A gdzież jest ten galgan Janek ? – zawołała matka. – **Miał** przynieść salaty. Bylibyśmy się przynajmniej tyle pożywili, co te bydłeta.* (E. Zola, *Germinal*, p. 189).

- (18) *Je **devais** le prendre au mot, n'est-ce pas ?* (P. Bourget, *Danseur...*, p. 51).

***Powiniennem był** skorzystać z tego, prawda ?* (P. Bourget, *Tancerz*, p. 46).

Mieć au passé n'indique pas si l'action de l'infinitif a été réalisée ou non (les deux interprétations sont possibles), contrairement à *musieć* (l'action doit être réalisée au moins partiellement) et à *powinien* (l'action n'est pas réalisée). *Mieć* signale l'action réalisée lorsqu'il traduit *doit* à valeur temporelle. L'action est présentée comme ayant lieu « postérieurement à un point du passé pris comme repère » (TLFi) :

- (19) *À quatre heures, il **devait** retrouver, rue de Constantinople, Mme de Marelle qu'il y voyait toujours régulièrement deux fois par semaine, le lundi et le vendredi.* (G. M a u p a s s a n t, *Bel-Ami*, p. 315).
*O czwartej **miał** się spotkać na Konstantynopolskiej z panią de Marelle, z którą widywał się regularnie dwa razy w tygodniu, w poniedziałki i piątki.* (G. M a u p a s s a n t, *Bel-Ami*, p. 264).

Mieć apparaît également dans la traduction de *devait* où la valeur temporelle est mêlée à la valeur aléthique de fatalité :

- (20) *Elle **devait** en mourir quelques mois plus tard, en juillet, navrée de quitter cette vie qui lui avait tant donné [...].* (J. d' O r m e s s o n, *Mon dernier...*, p. 256).
*Kilka miesięcy później, w lipcu, **miała** z tego powodu umrzeć, zrozpaczona, że opuszcza to życie, które jej tyle dało [...].* (J. d' O r m e s s o n, *Ostatni sen...*, p. 201).

Dans les traductions de *devoir* employé au passé composé, passé simple ou plus-que-parfait domine l'équivalent *musieć*. Il peut avoir soit la valeur déontique et aléthique (23), soit la valeur épistémique (21) et (22), alors que l'emploi temporel est exclu (il n'est possible que si *devoir* est conjugué au présent ou à l'imparfait) :

- (21) *De toute façon, ça **a dû** lui taper sur la tête.* (P. R a m b a u d, *Bataille*, p. 174).
*Tak czy owak, **musiał** przez to postradać rozum.* (P. R a m b a u d, *Bitwa*, p. 120).
- (22) *Vaintrenier s'assit devant la table. Il **avait dû** marcher vite, car son visage était rouge.* (B. C l a v e l, *Les Fruits...*, p. 179).
*Vaintrenier usiadł przy stole. **Musiał** iść szybko, bo był mocno czerwony.* (B. C l a v e l, *Owoce...*, p. 204).
- (23) *Au troisième voyage, il **dut** s'arrêter à moitié de l'échelle, les genoux contre un barreau.* (B. C l a v e l, *Les Fruits...*, p. 16).
*Za trzecim razem **musiał** stanąć w połowie drabiny, z kolanami wspartymi o szczebel.* (B. C l a v e l, *Owoce...*, p. 21).

Avec ces trois temps, *devoir* indique la réalisation de l'action exprimée par l'infinitif, par conséquent, les équivalents *powinien* et *mieć*, qui marquent seulement l'existence d'une obligation ou d'une nécessité et qui n'indiquent pas clairement si le sujet s'y est soumis, sont exclus. Très rarement, ils sont employés pour traduire la valeur épistémique de *devoir*, mais leur sens dans ces cas-là reste toujours ambigu :

- (24) *Il faut vérifier le chargement des camions. Nous avons deux chauffeurs qui s'en vont en tournée ce matin et un autre qui a dû rentrer de la Bresse hier au soir.* (B. Clavel, *Les Fruits...*, p. 322).
Trzeba sprawdzić, co ładują na wozy. Dwaj kierowcy jadą dziś rano, a wczoraj wieczorem jeden miał wrócić z Bresse. (B. Clavel, *Owoce...*, p. 363).
- (25) *Tu as dû comprendre depuis longtemps que j'avais, comme on dit, quitté la soutane.* (G. Bernanos, *Journal...*, p. 68).
Powinieneś był zrozumieć od dawna, że ja, jak to się mówi, zdjąłem sutannę. (G. Bernanos, *Pamiętnik...*, p. 58).

Dans (24), *miał wrócić* suggère l'existence d'un obstacle qui a empêché le chauffeur de rentrer ; la phrase est interprétée plutôt comme : *le chauffeur n'est pas rentré* et non *le chauffeur est probablement rentré*. L'ambiguïté serait levée avec un autre élément épistémique supplémentaire comme p.ex. : *ponoć, podobno*. Dans (25), la forme passée de *powinien* indique la non-réalisation du procès et constitue une sorte de reproche adressé à l'interlocuteur et non la probabilité *tu as sans doute compris*.

Pour traduire *devoir* au futur simple, on se sert des trois équivalents polonais étudiés. *Musieć* peut être employé au futur (26), au présent (27) ou même au passé (28) :

- (26) *Derrière lui, mille bruits divers rebondissent jusqu'aux voûtes, pour s'y confondre en un seul murmure – ce vide sonore auquel il devra faire face, à l'introit, les bras étendus...* (G. Bernanos, *Sous le soleil...*, p. 99).
Za jego plecami tysiące różnych odgłosów wzbija się pod sklepienie, i tam dopiero łączy w jeden szmer – ową dźwięczną próżnię, do której na in-troit będzie się musiał zwrócić z wyciągniętymi rękami... (G. Bernanos, *Pod słońcem...*, p. 121).
- (27) *Donc, ajouta-t-il en consultant un calendrier de poche, puisque c'est aujourd'hui mercredi 2 octobre, je devrai être de retour à Londres, dans ce salon même du Reform-Club, le samedi 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir [...].* (J. Verne, *Le tour du monde...*, p. 15).
A więc, ponieważ dziś mamy środę, 2 października, muszą być w Londynie w tym salonie w sobotę 21 grudnia o godzinie ósmej czterdzieści pięć wieczorem. (J. Verne, *W 80 dni...*, p. 25).
- (28) *Pour cela, le XX^e siècle devra nier aussi le principe d'indétermination en physique, la relativité restreinte, la théorie des quanta et enfin la tendance générale de la science contemporaine.* (A. Camus, *L'homme...*, p. 274).

Wiek XX musiał ponadto zaprzeczyć zasadzie indeterminizmu w fizyce, względności, teorii kwantów, wreszcie generalnym tendencjom nauki współczesnej. (A. C a m u s, *Człowiek...*, p. 207).

Dans (27), la présence de l'indication temporelle dans le contexte rend possible la localisation de l'action dans le futur ; le présent souligne en plus que l'obligation existe au moment même de l'énonciation. *Musieć* peut apparaître au passé pour traduire *devoir* au futur dit historique ou de perspective (28) : le narrateur traite un moment du passé comme si c'était le moment présent et il présente les faits comme postérieurs par rapport à ce moment fictif (cf. M. G r e v i s s e, 1969 : 677). Bien qu'un tel emploi du futur soit en polonais tout à fait naturel, le traducteur a préféré changer de perspective et situer le fait dans le passé. *Devoir* au futur historique peut être aussi traduit à l'aide de *mieć* au passé qui a alors la valeur temporelle de futur dans le passé :

(29) *Elles marquaient, au début de cette histoire révolutionnaire, les droits et la grandeur de ce que Hegel appelait ironiquement la belle âme et par rapport à qui, pourtant, la pensée révolutionnaire russe devra se définir.* (A. C a m u s, *L'homme...*, p. 196).

U początku rewolucyjnej historii przydawały praw i wielkości temu, co Hegel nazywał ironicznie piękną duszą ; ale właśnie ona miała określić rosyjską myśl rewolucyjną. (A. C a m u s, *Człowiek...*, p. 145).

Mieć est également l'équivalent de *devoir* déontique, mais dans ce cas-là, le verbe polonais est toujours employé au présent :

(30) – *J'ai l'honneur de saluer monsieur le baron, dit Contenson en prenant la pièce de vingt francs, j'aurai l'honneur de venir dire à Georges où monsieur devra se trouver ce soir, car il ne faut jamais rien écrire en bonne police.* (H. de B a l z a c, *Splendeurs...*, p. 132).

– *Żegnam pana barona – rzekł Contenson, biorąc dwudziestofrankówkę – będę miał zaszczyt oznajmić Jerzemu, gdzie się pan ma stawić wieczór, bo w takich rzeczach trzeba unikać pisaniny.* (H. de B a l z a c, *Blaski i nędze...*, p. 87).

En plus, pour traduire *devera*, les traducteurs se servent de *powinien*, qui est cependant moins catégorique que *mieć*. La forme *powinien* se rapporte aussi bien au présent qu'au futur. A. H o l v o e t (1989 : 132) constate qu'en l'absence d'indication temporelle, *powinien* avec la forme perfective de l'infinitif renvoie au futur (31) et avec l'infinitif imperfectif, les deux interprétations sont possibles (32) :

(31) *Ce que nous ferons, mes amis, ce que nous **devrons** faire, le voici : nous communiquerons avec le navire, nous prendrons passage à son bord, et nous quitterons notre île, après en avoir pris possession au nom des états de l'union.* (J. Verne, *Ile...*, p. 420).

– *Oto co zrobimy, przyjaciele, i co **powinniśmy** zrobić : skomunikujemy się ze statkiem, zaokrętujemy się i opuścimy naszą wyspę, wzięwszy ją uprzednio w posiadanie w imieniu Stanów Zjednoczonych.* (J. Verne, *Tajemnicza wyspa*, p. 361).

(32) – *Je pense que nous **devrons** agir prudemment, dit le reporter.* (J. Verne, *Ile...*, p. 211).

– *Sądzę, że **powinniśmy** postępować z wielką ostrożnością – powiedział reporter.* (J. Verne, *Tajemnicza wyspa*, p. 184).

La traduction de *devoir* au futur antérieur est conditionnée par la valeur de ce temps. Il faut souligner que cette forme est extrêmement rare ; dans le corpus de Frantext, par exemple, il n'y a qu'une vingtaine d'occurrences pour tout le XX^e s. Quand le futur antérieur indique une forte probabilité, il est traduit à l'aide de *musieć*, qui, lui aussi, exprime le même degré de certitude. Il y a donc une redondance qui peut expliquer la faible fréquence de cette forme. Comme la probabilité concerne un fait passé, *musieć* est employé au passé :

(33) *Monsieur votre père avait perdu, comme vous savez, quatre millions au moment de son départ, il les a sans doute regagnés ; mais il **aura dû** donner à Dumay dix pour cent de ses bénéfices, et, par la fortune que le digne Breton avoue avoir, nous supposons, mon patron et moi, que celle du colonel monte à six ou sept millions...* (H. de Balzac, *Modeste...*, p. 219).

*Pan Mignon stracił, jak pani wiadomo, na moment przed swoim wyjazdem cztery miliony, a teraz odzyskał je na pewno ; **musiał** więc dać Dumayowi dziesięć procent zysków, z fortuny zaś, do której przyznaje się zacny Bretończyk, wnieśliśmy, mój pryncypał i ja, że pułkownik dorobił się szczęściu, jeśli nie siedmiu milionów...* (H. de Balzac, *Modesta...*, p. 128).

Quand le futur antérieur a la valeur temporelle et indique l'antériorité par rapport à un moment futur, *devoir* marque l'obligation ou la nécessité et il est traduit à l'aide de *musieć* :

(34) *Toutes les fleurs et les lumières que nous **aurons dû** abandonner pour être fidèles à la vie, un jour, nous retrouverons là leur essence et leur éclat.* (P. Teilhard de Chardin, *Milieu...*, p. 137).

*Odnajdziemy tu prawdziwy blask wszystkich kwiatów i światel, które pewnego dnia **będziemy musieli** porzucić, aby dochować wierności prawom życia.* (P. Teilhard de Chardin, *Środowisko...*, p. 92).

Quand le futur antérieur est rétrospectif, le locuteur dresse une sorte de bilan concernant le passé :

(35) *Au final, le groupe **aura dû** investir près de 15 millions d'euros, soit 76 000 euros par salarié.* (*Le Monde* 16.07.02).

Nous ne disposons pas de traduction de l'exemple cité ci-dessus¹, mais parmi les trois équivalents étudiés, *musieć* au passé (*musiała zainwestować*) semble correspondre le mieux à cette valeur du futur antérieur. Comme le procès désigné par l'infinitif (investissement) a eu réellement lieu au passé, *powinien*, qui marque la non-réalisation de l'action, est exclu. *Mieć* au passé (*w sumie mieli zainwestować*) suggérerait plutôt l'intention du sujet et déplacerait au passé le point à partir duquel le procès est envisagé, alors que le bilan ne peut être dressé qu'à partir du moment présent.

Lorsque le verbe *devoir* est employé au conditionnel présent, l'obligation (ou la nécessité) devient plus atténuée. Alors que *tu dois le faire* est impératif, *tu devrais le faire* est une suggestion ou un conseil. Le locuteur n'exige pas la réalisation immédiate de l'action, il fait voir quelle attitude serait, selon lui, la plus favorable pour l'interlocuteur. En analysant les deux formes, P. D e n d a l e (1999 : 23) remarque que *devrait* est ressenti comme moins certain que *doit*, ce qui résulte de la condition « si les données ne se révèlent pas m'avoir trompé / si toutes les données pertinentes ont bien été prises en compte » qui est « présente uniquement dans le sémantisme de *devrait* ». Rappelons aussi que selon TLFi, *devoir* traduit une convenance de caractère social, de nécessité pratique à laquelle le sujet se sent soumis. Enfin, si on prend en considération la valeur générale du conditionnel qui signale la distance du locuteur par rapport au point de vue exprimé dans l'énoncé, il n'est pas étonnant que son équivalent le plus fréquent en polonais soit *powinien*, qui, selon B. L i g a r a (1997 : 125), exprime une distanciation du sujet par rapport au contenu de son énoncé. Dans notre corpus, nous avons relevé plusieurs exemples où *devrait* traduit par *powinien* est un conseil adressé à une personne particulière ou une recommandation qui a un sens plus général :

¹ Nous n'avons pas trouvé de traduction de *devoir* au futur antérieur rétrospectif dans le corpus littéraire, mais cet emploi est fréquent dans la presse et mérite d'être évoqué.

(36) *Ce docteur avait tenu journal, comme tu devrais faire, des progrès de l'enfant, ou du moins, pour commencer, de ses efforts à lui pour l'instruire.* (A. G i d e, *Symphonie...*, p. 35).

Ten doktor zaprowadził dziennik postępów dziecka, co i ty powinieneś uczynić, czy też, przynajmniej na początek – zapis swych własnych wysiłków. (A. G i d e, *Symfonia...*, p. 23).

(37) *Ce devrait être une règle pour tout le monde.* (G. M a u p a s s a n t, *Bel-Ami*, p. 177).

Każdy powinien stosować się do tej reguły. (G. M a u p a s s a n t, *Bel-Ami*, p. 144).

D'autre part, *powinien* apparaît lorsque le procès décrit est en contradiction avec la situation présente :

(38) *Mon cœur devrait bondir de joie, mais je le sens peser en moi, lourd d'une angoisse inexprimable.* (A. G i d e, *Symphonie...*, p. 129).

Moje serce powinno skakać z radości, a tymczasem czułem, że cięży mi jakimś niewysłowionym niepokojem. (A. G i d e, *Symfonia...*, p. 74).

Dans (38), le locuteur constate que d'habitude, dans des circonstances semblables, il faudrait s'attendre à ce qu'il soit content, alors que son état d'âme actuel est différent. *Powinien* est employé aussi lorsque le sujet s'interroge lui-même sur ses actions réalisées ou envisagées, sur l'attitude qu'il doit prendre :

(39) *Tandis que je lui parlais, elle m'observait avec une attention si gênante que je n'ai pu m'empêcher de rougir. Peut-être devrais-je prévenir ses parents... Mais de quoi ?* (G. B e r n a n o s, *Journal...*, p. 29).

Gdy rozmawiałem z nią, patrzyła na mnie z uwagą tak krepującą, że nie mogłem się powstrzymać od rumieńców. Może powinienem uprzedzić jej rodziców ?... Ale o czym ? (G. B e r n a n o s, *Pamiętnik...*, p. 26).

Le verbe *mieć* apparaît surtout lorsque *devrait* se trouve dans la subordonnée de concession :

(40) *Ne fais pas ça, c'est stupide, quand tu devrais gagner dix mille francs.* (G. M a u p a s s a n t, *Bel-Ami*, p. 37).

Nie rób tego głupstwa, nawet gdybyś miał zarabiać tam i dziesięć tysięcy! (G. M a u p a s s a n t, *Bel-Ami*, p. 21).

Devrait est traduit par *musieć* au conditionnel s'il indique une situation hypothétique qui dépend de la réalisation d'une condition exprimée par une subordonnée ou une autre expression équivalente :

- (41) *Sans elle, ma chère, je devrais me contenter de ma pension, mille francs par mois.* (G. Bernanos, *Un mauvais...*, p. 961).
Gdyby nie ciotka, musiałbym, moja droga, zadowolić się pensją tysiąca franków miesięcznie. (G. Bernanos, *Zły sen*, p. 117).

Dans d'autres cas avec *musieć*, les traducteurs changent de perspective et présentent les actions comme réalisées :

- (42) *Là-bas, au contraire, au milieu de cet inexpugnable et inaccessible massif, ils n'auraient rien à redouter, et toute tentative contre leurs personnes devrait forcément échouer.* (J. Verne, *Ile...*, p. 493).
Tam zaś, w Granitowym Pałacu, w niedostępnej skale nie mieli się czego obawiać, gdyż wszystkie zakusy przeciwko nim bezwzględnie musiały spełznąć na niczym. (J. Verne, *Tajemnicza wyspa*, p. 421).

Le conditionnel passé exprime l'irréel dans le passé : l'obligation imposée au patient n'a pas été réalisée ou le résultat attendu n'a pas été obtenu, d'où le sentiment de regret ou même de reproche exprimé par le locuteur :

- (43) *Vous n'auriez pas dû vous coucher tout habillé.* (B. Clavel, *Les Fruits...*, p. 430).
 – *Nie powinien się pan był kłaść w ubraniu.* (B. Clavel, *Owoce...*, p. 482).

Parfois le sujet s'en veut à lui-même de ne pas avoir agi comme il fallait :

- (44) *Avec une mère comme la tienne, j'aurais dû me méfier...* (Y. Queffélec, *Noces...*, p. 242).
Przy takiej matce jak twoja powinnam była mieć się na baczności... (Y. Queffélec, *Barbarzyńskie zaślubiny*, p. 178).

Comme le démontrent les exemples cités, l'équivalent de *devoir* au conditionnel passé le plus fréquent est *powinien*, ce qui est tout à fait naturel : nous avons déjà signalé que ce verbe indique la non-réalisation de l'action exprimée par l'infinitif. *Mieć* au passé peut indiquer aussi bien la réalisation que la non-réalisation de l'action, il peut donc apparaître, quoique rarement, comme équivalent de *aurait dû* :

(45) *J'aurais dû le faire hier, mais j'avais peur qu'il se mette à pleuvoir, et je voulais finir ce qui pressait au jardin.* (B. Clavel, *Les Fruits...*, p. 5).

Miałem to zrobić wczoraj, ale bałem się, że zacznie padać, i chciałem pokonać w ogrodzie co najpilniejsze. (B. Clavel, *Owoce...*, p. 9–10).

Comme avec *musieć* au passé, l'action doit être toujours accomplie, cet équivalent est donc rare dans les traductions de *aurait dû*. Il ne peut être employé que si la réalisation de l'action dépend de l'accomplissement de la condition exprimée dans la subordonnée hypothétique :

(46) *Sans cette nécessité de réparer ses chaudières, le Carnatic fût parti à la date du 5 novembre, et les voyageurs pour le Japon auraient dû attendre pendant huit jours le départ du paquebot suivant.* (J. Verne, *Le tour du monde...*, p. 98).

Gdyby nie konieczność naprawienia kotłów, « Carnatic » byłby odpłynął 5 listopada i pasażerowie, udający się do Japonii, musieliby czekać osiem dni na następną statek. (J. Verne, *W 80 dni...*, p. 102).

L'analyse effectuée nous permet de formuler maintenant quelques remarques d'ordre plus général. Lorsque *devoir* a la valeur épistémique, il est le plus souvent traduit par *musieć*, bien que *mieć* et *powinien* soient également possibles. Cependant, leur emploi reste ambigu et la lecture épistémique n'est pas toujours évidente. *Devoir* temporel employé au présent ou à l'imparfait, qui indique le futur, est toujours traduit par *mieć*. Lorsque *devoir* indique l'obligation ou la nécessité, l'emploi de l'équivalent polonais dépend de la réalisation de l'action exprimée par l'infinitif qui suit *devoir*, ainsi que de la forme temporelle de ce verbe. *Musieć* au passé peut apparaître seulement si l'action a été réalisée, sinon les traducteurs recourent à *mieć* ou à *powinien*. Au présent et au futur simple, les trois équivalents sont réguliers et chacun entraîne une nuance de sens particulière : *musieć* est plus catégorique que *mieć* et *powinien* ; *mieć* peut indiquer l'intention du sujet et *powinien* exprime une recommandation. *Musieć* est l'unique équivalent de *devoir* au futur antérieur. Et enfin *devoir* au conditionnel (présent ou passé) est traduit dans la majorité des cas par *powinien* ; si *mieć* et *musieć* ne sont pas exclus, ils sont extrêmement rares et possibles seulement dans certains types de phrases. Les trois verbes polonais étudiés présentent donc de nombreuses restrictions d'emploi, ils recouvrent cependant tout le champ de significations du verbe *devoir*.

Références

- Dendale P., 1999 : « *Devoir* au conditionnel : valeur évidentio-modale et origine du conditionnel » . *Cahiers Chronos*, 4 [Amsterdam, Rodopi], 7–28.
- Grevisse M., 1969 : *Le Bon usage*. Gembloux, Duculot.
- Holvoet A., 1989 : *Aspekt a modalność w języku polskim na tle ogólnosłowiańskim*. Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk – Łódź, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk.
- Huot H., 1974 : *Le verbe « devoir » . Étude synchronique et diachronique*. Paris, Klincksieck.
- Jędrzejko E., 1987 : *Semantyka i składnia polskich czasowników deontycznych*. Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk–Łódź, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk.
- Ligara B., 1997 : *Polskie czasowniki modalne i ich francuskie ekwiwalenty tłumaczeniowe*. Kraków, Universitas.
- Le Trésor de la Langue Française Informatisé*. <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.
- Wielki słownik francusko-polski*. 1980. Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Wiedza Powszechna.

Sources des exemples

- Balzac H. de : *Eugénie Grandet*. Paris, Gallimard 1972.
- Balzac H. de : *Eugenia Grandet*. Tłum. T. Żeleński (Boy). Gdańsk, Wydawnictwo Tower Press 2000.
- Balzac H. de : *Modeste Mignon*. Frantext.
- Balzac H. de : *Modesta Mignon*. Tłum. J. Rogoziński. Warszawa, Czytelnik 1956.
- Balzac H. de : *Splendeurs et misères des courtisanes*. Paris, Librairie Générale Française 1963.
- Balzac H. de : *Blaski i nędze życia kurtyzany*. Tłum. T. Żeleński (Boy). Kraków, Wydawnictwo Zielona Sowa 2002.
- Bernanos G. : *Journal d'un curé de campagne*. Frantext.
- Bernanos G. : *Pamiętnik wiejskiego proboszcza*. Tłum. W. Rogowicz. Warszawa, Instytut Wydawniczy Pax 1991.
- Bernanos G. : *Sous le soleil de Satan*. Paris, Plon.
- Bernanos G. : *Pod słońcem szatana*. Tłum. Z. Milewska. Warszawa, Instytut Wydawniczy Pax 1989.
- Bernanos G. : *Un mauvais rêve*. Frantext.
- Bernanos G. : *Zły sen*. Tłum. H. Olędzka. Warszawa, Instytut Wydawniczy Pax 1977.
- Bourget P. : *Le danseur mondain*. Paris, Plon 1934.
- Bourget P. : *Tancerz*. Tłum. K. Bukowski. Sopot, Oficyna Sopocka 1992.
- Camus A. : *L'homme révolté*. Paris, Gallimard 1951.
- Camus A. : *Człowiek zbuntowany*. Tłum. J. Guze. Kraków, Oficyna Literacka Res Publica 1991.

- Clavel B. : *Les fruits de l'hiver*. Frantext.
- Clavel B. : *Owoce zimy*. Tłum. A. Tatarakiewicz. Warszawa, Czytelnik 1971.
- Gide A. : *La symphonie pastorale*. Paris, Gallimard 1925.
- Gide A. : *Symfonia pastorałna*. Tłum. M. Miszałski. Warszawa, Wydawnictwa Artystyczne i Filmowe 1986.
- Maupassant G. : *Bel-Ami*. Paris, Gallimard 1973.
- Maupassant G. : *Bel-Ami*. Tłum. K. Dołatowska. Wrocław, Wydawnictwo Siedmioróg 1992.
- Ormesson J. d' : *Mon dernier rêve sera pour vous*. Paris, Éd. Jean-Claude Lattès, 1982.
- Ormesson J. d' : *Ostatni sen mój będzie o tobie*. Tłum. E. Wassongowa. Warszawa, Czytelnik 1996.
- Queffélec Y. : *Les noces barbares*. Frantext.
- Queffélec Y. : *Barbarzyńskie zaślubiny*. Tłum. M. Cebob. Warszawa, Państwowy Instytut Wydawniczy 1990.
- Rimbaud P. : *La Bataille*. Frantext.
- Rimbaud P. : *Bitwa*. Tłum. D. Baldoni. Gdańsk, Oficyna Wydawnicza Finna 2002.
- Rolland R. : *Jean-Christophe*. T. 1. Paris, Albin Michel 1989.
- Rolland R. : *Jan Krzysztof*. T. 1. Tłum. L. Staff. Wrocław, Wydawnictwo Dolnośląskie 1996.
- Teilhard de Chardin P. : *Le Milieu divin*. Frantext.
- Teilhard de Chardin P. : *Środowisko Boże*. Tłum. W. Sukiennicka. Warszawa, Instytut Wydawniczy Pax 1967.
- Verne J. : *Le tour du monde en quatre-vingts jours*. Frantext.
- Verne J. : *W 80 dni dookoła świata*. Tłum. Z. Florczak. Warszawa, Instytut Wydawniczy Nasza Księgarnia 1990.
- Verne J. : *L'île mystérieuse*. Frantext.
- Verne J. : *Tajemnicza wyspa*. Tłum. J. Karczmarewicz-Fedrowska. Warszawa, Wydawnictwo Iskry 1995.
- Zola E. : *Germinal*. Paris, Fasquelle 1968.
- Zola E. : *Germinal*. Tłum. K. Dołatowska. Gdańsk, Wydawnictwo Tower Press 2001.

Joanna Cholewa
Université de Białystok
Białystok

Analyse en schèmes sémantico-cognitifs du verbe polonais *opaść / opadać*

Abstract

The article presents the analysis of the Polish verb *opaść / opadać* [to fall] conducted within the framework of Applicative-Cognitive Grammar. The aim is to verify whether Polish verbs are suitable for analysis using tools designed for French verbs, as well as finding an invariant meaning of the verb *opaść / opadać*. The meanings of the analysed verb are presented according to a Polish language dictionary and a bilingual dictionary. Further on examples are given of the use of the verb *opaść / opadać* found in an electronically available corpus (IPI PAN). In the last part of the article 13 meanings of the verb are proposed, presented in the form of semantic-cognitive schemes, and the invariant meaning of the analysed verb.

Keywords

Movement verb, Polish, *opaść / opadać*, Applicative-Cognitive Grammar, semantic-cognitive scheme, invariant meaning, semantic network.

Introduction

Le présent article se propose d'analyser les significations d'un verbe polonais, conformément aux principes d'analyse de la Grammaire Applicative et Cognitive (GAC), méthode développée par Jean-Pierre Desclés, visant à rendre compte de la polysémie verbale, et de trouver l'invariant de toutes ces significations. Le phénomène de la polysémie est traité dans la GAC comme central et essentiel au fonctionnement du langage. Les significations d'un verbe polysémique, reliées entre elles par diverses relations et structurées en réseau qui les met en valeur y sont décrites à l'aide des représentations sé-

mantico-cognitives dans une perspective cognitive où le langage, la perception et l'action entrent en interaction.

Pour l'analyse a été choisi le verbe *opaść / opadać*, un des correspondants polonais du verbe français *descendre*, verbe qui, comme d'autres verbes de mouvement possède, à côté des significations purement spatiales, des significations métaphoriques. L'article montrera d'abord quelles sont les significations du verbe choisi, définies par le dictionnaire de la langue polonaise, dans quelle mesure le corpus textuel IPI PAN complète cet inventaire et comment le dictionnaire bilingue essaie de traduire les emplois possibles de ce verbe. Puis, il tentera de démontrer les inexactitudes et faiblesses des démarches adoptées par les dictionnaires choisis, ainsi que l'importance de l'emploi des prépositions avec le verbe choisi, pour enfin passer à l'analyse faite dans l'esprit de la GAC. La construction du réseau des significations, ainsi que la tentative de trouver l'invariant de signification termineront les réflexions sur le verbe *opaść / opadać*.

1. Verbe *opaść / opadać* dans le dictionnaire de la langue polonaise

Comme dictionnaire de langue polonaise a été choisi le dictionnaire informatique PWN (<http://sjp.pwn.pl/>), qui attribue au verbe de mouvement polonais *opaść / opadać* 8 significations différentes :

- 1) «osunąć się z góry na dół» (descendre du haut vers le bas) :
Mgła opada. (Le brouillard tombe.)
Głowa opadła mu na poduszki. (Sa tête est tombée sur les coussins.)
 Expression figurée : *Ręce opadają, opadły* «już nic nie można zrobić, pomóc; jest się bezsilnym wobec czegoś» (C'est décourageant, on ne peut plus rien faire, on est impuissant devant qqch.)
- 2) «odrywając się od czegoś spaść; odpaść» (tomber en se détachant de qqch.) :
Owoce, liście opadają (z drzew). (Les fruits, les feuilles tombent des arbres.)
Tynk opadł ze ścian. (Le crépi est tombé des murs.)
 Expression figurée : *Napięcie, zdenerwowanie, zmęczenie opadło z kogoś.* (Qqn n'est plus tendu, énervé, fatigué ; Toute la tension, tout l'énervement, toute la fatigue ont quitté qqn)
- 3) «skłęśniać, stęchnąć» (se dégonfler, désenfler, s'affaisser) :
Ciasto opadło. (Le gâteau est tombé.)
Puchlina opada. (L'enflure diminue.)

- 4) «obniżyć się, zniżyć się» (descendre, baisser) :
Teren łagodnie opada. (Le terrain descend doucement.)
Wody rzeki opadły. (Les eaux de la rivière ont déca.)
- 5) «stracić na sile, stać się mniej intensywnym; osłabnąć» (perdre de l'intensité, devenir moins intense ; s'affaiblir) :
Gorączka opadła. (La fièvre a baissé.)
Gwar stopniowo opadał. (Le bruit diminuait progressivement.)
- 6) «napaść na kogoś, osaczyć, otoczyć» (attaquer, assaillir qqn, tomber sur qqn) :
Opadli go wierzyciele. (Ses créanciers l'ont assailli.)
Zgraja psów opadła ich na drodze. (Une meute de chiens les a assaillis sur le chemin.)
 Expression figurée : *Opadły kogoś złe przeczucia, wyrzuty sumienia, wątpliwości.* (De mauvais pressentiments, des remords, des doutes ont accablé qqn)
- 7) *autrefois* : «zostać pozbawionym czegoś, stracić coś» (être privé de qqch., perdre qqch.) ; aujourd'hui seulement dans une expression phraséologique :
Opasć, opadać z sił «stracić siły, osłabnąć» (perdre ses forces, faiblir)
Opadać z ciała «chudnąć» (maigrir)
- 8) «zwisając okrywać coś; zwisać» (couvrir en tombant, retomber, descendre) – emplois uniquement avec le verbe *opadać* (aspect inaccompli) :
Włosy opadają na ramiona. (Les cheveux descendent sur les épaules.)
Suknia opadała w fałdach do ziemi. (La robe descendait en plis jusqu'à la terre.)

2. Verbe *opasć* / *opadać* dans le dictionnaire bilingue

Le dictionnaire bilingue polonais-français (E. P i e ń k o ś, J. P i e ń k o ś, L. Z a r ę b a, J. D o b r z y ń s k i, 1996) traduit le verbe *opasć* / *opadać* de la façon suivante :

1. (*osuwac się*) s'abaisser ; s'affaisser ; tomber ; descendre
opasć na krzesło – se laisser tomber (s'écrouler) sur une chaise ; s'affaisser <s'affaler, s'effondrer> sur une chaise
opasć na ziemię – tomber par terre
zasłona opada – le rideau tombe
głowa opadła mu na piersi – sa tête est tombée sur sa poitrine
cząstki w zawieszynie opadają – les particules d'une solution se déposent <sont précipitées>

mgła opada – le brouillard tombe

reçe opadają – c'est décourageant <désespérant>, on ne peut plus rien faire

2. (*opadać*) – tomber

liście opadają z drzew – les feuilles tombent des arbres

tynk opada ze ściany – le crépi tombe des murs

fig. wszystkie troski opadły z niego – tous les soucis l'ont quitté

3. *imperf. (zwisnąć)* – tomber ; retomber ; descendre

włosy opadały jej na ramiona – ses cheveux lui descendaient <retombaient> sur les épaules

4. (*zniżyć się*) – descendre ; baisser ; décroître ; s'incliner

balon opadł – le ballon est descendu

barometr opada – le baromètre baisse <descend>

brzeg opada stromo – le bord s'incline en pente raide ; le bord a une forte déclivité

teren opada – le terrain descend <est en pente>

powierzchnia wody opada – le niveau d'eau décroît <descend, baisse>

powódź opada – il y a une décrue

aviat. opadać szybując – descendre en vol plané <en planant>

aviat. opadać korkociągiem – descendre en vrille

fig. ceny opadają – les prix baissent <diminuent>

5. (*słabnąć*) – tomber

gorączka opada – la fièvre tombe

gwar stopniowo opadał – le bruit des voix faiblissait petit à petit

opadać z ciała – maigrir

opadać z sił – perdre ses forces ; s'affaiblir ; baisser

6. (*skłębnać*) – se dégonfler ; désenfler ; s'affaïsser ; tomber

ciasto opadło – le gâteau est tombé

7. (*osaczać*)(*kogoś*) – assaillir (qqn) ; tomber (sur qqn) ; fondre (sur qqn)

psy mnie opadły – les chiens m'ont assailli

opadli go natarczywymi pytaniami – ils l'ont accablé <assailli> de questions importunes

zmęczenie go opadło – la fatigue l'a accablé <l'a terrassé>

strach mnie opadł – la peur m'a saisi

wierzyciele go opadli – ses créanciers l'ont assailli

3. Verbe *opaść* / *opadać* dans le corpus textuel IPI PAN

Dans le corpus textuel IPI PAN (<http://korpus.pl>), le moteur de recherche a trouvé 1443 occurrences pour le verbe *opaść*, et 1328 pour le verbe *opadać*. Seront exclus de l'analyse les emplois figurés suivants : *szczęka komuś opadła* (qqn s'est senti ébahi), *skrzydła komuś opadły* (qqn a perdu son élan, son enthousiasme), de très nombreuses occurrences (128) avec le sujet *reçe* dans l'expression *reçe opadają* (c'est décourageant), ainsi qu'avec le mot *sily* (115 occurrences) dans l'expression figée *opaść z sił* (perdre ses forces) et *opaść z ciała* (maigrir).

3.1. Sujet du verbe *opaść* / *opadać*

Il s'avère que la plupart des sens du verbe *opaść* / *opadać* trouvés dans le corpus IPI PAN nécessitent l'emploi du sujet inanimé. Parmi les sujets inanimés un mot domine : *woda*, *wody* (210 occurrences), auquel se lient du point de vue sémantique cinq autres : *fala* (flot), *stan* (état), *lustro* (miroir) et *poziom* (niveau), bien qu'ils puissent être utilisés, et surtout *fala*, *stan* et *poziom* aussi bien au sens concret qu'au sens abstrait : *poziom*, 'niveau', c'est aussi bien le niveau de l'eau que le niveau des exigences etc.

D'autres sujets inanimés, qui ont eu plus de 10 occurrences sont : *liść*, *liście*, *mgła*, *kurz*, *głowa*, et *kurtyna* (feuille, feuilles, brouillard, poussière, tête et rideau). Parmi les sujets inanimés abstraits, le plus utilisé reste le mot *emocje* (émotions) – 191 occurrences, *napięcie* (tension) – 23 et *entuzjizm* (enthousiasme) – 12. À cela il faut ajouter les emplois du verbe *opaść* / *opadać* avec le sujet humain, dont le sujet collectif : *rodzina* (famille), *drużyna* (équipe).

Toutes ces occurrences répètent, grosso modo, les emplois définis dans le dictionnaire PWN. Cependant, quelques différences apparaissent, tant au niveau de la structure qu'au niveau de la signification.

3.2. Constructions syntaxiques du verbe *opaść* / *opadać*

3.2.1. Emplois sans préposition

Le verbe *opaść* / *opadać* manifeste plusieurs constructions, variées du point de vue syntaxique. Il peut s'employer sans préposition et sans complément :

Mgła opada. (Le brouillard tombe.)
Wody rzeki opadły. (Les eaux de la rivière ont déca.)
Ciasto opadło. (Le gâteau est tombé.)
Gorączka opadła. (La fièvre a baissé.)
Puchlina opada. (L'enflure diminue.)
Teren łagodnie opada. (Le terrain descend doucement.)
Gwar stopniowo opadał. (Le bruit diminuait progressivement.)

3.2.2. Emplois avec une préposition

Cependant, majoritaires sont des emplois avec des compléments précédés des prépositions. Parmi cinq prépositions utilisées après le verbe *opadć / opadać* (*do, na, ku, od, z/ze*), trois (*do, na, ku*) sont du type adlatif ; deux autres : *z/ze* et *od* – du type ablatif, selon la classification faite par Adam Weinsberg (1973 : 11, 23). Ils forment des couples du type adlatif / ablatif suivants :

na / z (ze) : *miedziane loki opadły na kark / miedziane loki opadły z karku* (IPI PAN) (des boucles cuivrées descendaient sur la nuque / des boucles cuivrées descendaient de la nuque)
do / od : *suknia opadała w fałdach do ziemi / ... założyła opadającą od szyi pelerynę* (IPI PAN)
ku / od : *teren opada ku zachodowi / na malowniczo opadających od strony katedry schodach...* (IPI PAN)

L'approche de la préposition *ku* présentée ici diffère pourtant de celle qu'a faite dans son livre sur les prépositions spatiales Weinsberg. En effet, Weinsberg décrit cette préposition comme ayant deux sens : sens qu'il appelle locomotif (*wozy jadą ku wsi* – les charrettes vont vers le village) et l'autre – sens d'observation (*pochylać się ku wschodowi* – descendre vers l'est). Seulement *ku* locomotif (adlatif) a son correspondant parmi les prépositions du type ablatif : *od*. *Ku* d'observation ne peut pas avoir d'après lui de tel correspondant (elle n'est même pas classée parmi les prépositions de type adlatif) car son emploi est limité dans la langue polonaise aux phrases avec les verbes désignant non pas le déplacement d'un objet mais la gradation spatiale d'un trait statistique de cet objet (*pochylać się ku wschodowi* (A. Weinsberg, 1973 : 94)). Or, l'analyse de la préposition *ku* en termes de la linguistique cognitive introduit la notion de l'observateur dont le regard effectue un mouvement, un déplacement et ce déplacement correspond à un déplacement réel d'un objet dans l'espace. Dans l'expression : *pochylać się ku wschodowi*, comme dans

celles avec le verbe *opaść / opadać* : *teren opada ku zachodowi* (le terrain descend vers l'ouest), il y a donc aussi un sens de déplacement.

Préposition *NA*

La préposition qui s'emploie le plus souvent avec le verbe *opaść / opadać* est *na*. Le dictionnaire PWN en donne deux exemples :

Głowa opadła mu na poduszki. (Sa tête est tombée sur les coussins.)

Włosy opadają na ramiona. (Les cheveux descendent sur les épaules.)

Pourtant, d'autres emplois ne manquent pas dans le corpus IPI PAN. Les phrases construites avec le verbe *opaść / opadać na* montrent que ce verbe peut avoir aussi bien le sujet inanimé, animé que humain. Voici quelques exemples :

– parties du corps :

włosy opadły na czoło – les cheveux sont tombés sur le front

ręka opadła na koldrę – la main est tombée sur la couverture

– objets ou appareils :

wstęga opadła na asfalt – le ruban est tombé sur l'asphalte

śmigłowiec opadł na ziemię – l'hélicoptère est descendu à terre

– phénomènes atmosphériques :

grad opadł na gminę Borzęcin – la grêle est tombée sur la commune de Borzęcin

biały puch opadł na Zakopane – le duvet blanc est tombé sur Zakopane

– sujet animé :

pszczoły opadły na któryś z domów – les abeilles sont descendues sur l'une des maisons

– sujet humain :

Opadł na krzesło – Il s'est écroulé sur une chaise.

À tous ces emplois s'ajoutent des expressions suivantes, que la présente analyse exclue en raison de leur fort degré de lexicalisation :

opaść na klęczki, opaść na kolana – se mettre (tomber) à genoux

opaść na czworaki – se mettre (tomber) à quatre pattes

opaść na amen (pour toujours, à tout jamais) : *Czy mam pozwolić mej powiece opaść na amen?* (Dois-je permettre à ma paupière de se fermer à tout jamais ?)

opaść na wznak – tomber à la renverse

Préposition **Z / ZE**

La préposition *z / ze* est présente dans les exemples suivants du dictionnaire PWN :

Owoce, liście opadają (z drzew). (Les fruits, les feuilles tombent des arbres.)

Tynk opada ze ściany. (Le crépi tombe des murs.)

Napięcie, zdenerwowanie, zmęczenie opadło z kogoś. (Qqn n'est plus tendu, énervé, fatigué.)

Le corpus IPI PAN ajoute à ce dernier emploi (nom abstrait + verbe + complément humain) beaucoup d'exemples avec les sujets : *smutek* (tristesse), *trema* (trac), *maska* (masque), *złość* (colère), *emocje* (émotions).

Enfin, il est assez fréquent de rencontrer la forme du participe présent : *opadający (-a, -e) z*, utilisée pour décrire la situation géographique :

opadające z góry urwisko – falaise descendant du haut

szosa opadająca ze wzgórz – la route descendant des collines

Préposition **DO**

La préposition *do*, pour laquelle le dictionnaire PWN ne donne qu'un exemple : *suknia opadała w faldach do ziemi*, est souvent suivie des noms désignant une intensité ou un niveau :

stawki podatku opadają do 35% – les taux des impôts descendent jusqu'à 35%

woda opadła do normalnego poziomu – l'eau est descendue jusqu'au niveau normal

dno jeziora opada do głębokości 30 m – le fond du lac descend jusqu'à la profondeur de 30 m

temperatura opadła do wymaganego poziomu – la température est tombée jusqu'au niveau exigé

Parfois ce sont des noms concrets (le verbe a alors un vrai sens de mouvement) :

liście opadają do donicy – les feuilles tombent dans un grand pot

mais aussi des noms désignant un endroit au sens géographique :

plaże opadają do Morza Karaibskiego – les plages descendent jusqu'à la Mer des Caraïbes

droga opada do kamiennego mostu – le chemin descend jusqu’au pont
 en pierre
urwisko opadające do morza – la falaise descendant jusqu’à la mer
zbocze stromo opadające do potoku – le versant descendant en pente raide
 jusqu’au torrent
tereny opadające do jaru – les terrains descendant jusqu’au ravin

Prépositions *KU* et *OD*

Les prépositions *ku* et *od* sont ajoutées à la liste des prépositions qui s’utilisent avec le verbe *opaść / opadać* grâce aux occurrences trouvées dans le corpus IPI PAN (les dictionnaires n’attestent pas de tels emplois).

KU est suivi des substantifs désignant la direction géographique ou bien un endroit au sens géographique :

słońce niebezpiecznie opadało ku zachodowi – le soleil descendait dangereusement vers l’ouest
granica opada ku północy – la frontière descend vers le nord
uliczki stromymi schodkami opadają ku morzu – les petites rues descendent en escaliers escarpés vers la mer
urwisko opadało ku rzece – la falaise descendait vers la rivière
stromie zbocza opadają ku wąwozom – les versants escarpés descendent vers les ravins
krople stopionego żelaza [...] opadały ku centrum globu – les gouttes de fer fondu [...] étaient précipitées vers le centre du globe

mais aussi d’autres noms concrets :

buzia dziecka opadała ku miękkiej poduszce – la figure de l’enfant tombait vers le coussin mou
włosy opadające ku obojczykowi – les cheveux descendant vers la clavicule
zbyt łagodnie opadające ku scenie rzędy krzesel – les rangs de chaises descendant trop doucement vers la scène

IPI PAN a trouvé également un emploi du verbe *opaść / opadać ku* avec le sujet et le complément abstraits :

linia rozwoju wypadków zaczęła z wolna opadać ku nieuchronnej klęsce
 – la ligne de développement des événements a commencé à descendre lentement vers un échec inévitable

OD s'utilise dans les exemples trouvés dans IPI PAN comme participe présent :

skarpa, opadająca od głównych zabudowań uniwersytetu – la berge descendant depuis les bâtiments principaux de l'université
grzbiet górski, opadający od Jałowca – la crête descendant depuis Jałowiec
na sukienkę [...] założyła opadającą od szyi rozłożystą pelerynę – sur sa robe elle a mis une large cape, descendant depuis le cou

4. Analyse en schèmes sémantico-cognitifs

Sans vouloir critiquer la description sémantique faite par le dictionnaire PWN, il faut cependant remarquer que la division en 8 significations semble présenter quelques inexactitudes. Premièrement, elle ne fait pas la différence entre les emplois apparemment identiques, présentant la même structure syntaxique, par exemple :

Opadli go wierzyciele.
Zgraja psów opadła ich na drodze. (signification 6)

alors que si dans *zgraja psów opadła ich na drodze* il s'agit de l'emploi spatial du verbe *opaść / opadać*, il n'en est pas de même pour *opadli go wierzyciele*, où il s'agit plutôt du changement de situation.

Une différence pareille existe entre deux exemples de la signification 4 : *teren łagodnie opada* où le sujet *teren* ne subit lui-même aucun mouvement mais il y a le regard de l'observateur qui exécute un mouvement (nous avons donc à faire à une situation cinématique virtuelle), et *wody rzeki opadły*, dans lequel il n'y a pas de mouvement mais un changement, qui serait à rapprocher de *ciasto opadło* ou *puchlina opada*, exemples cités dans la signification 3.

Deuxièmement, elle met ensemble les emplois présentant des structures syntaxiques différentes, par exemple, dans la signification 1 se trouvent :

Mgła opada.
Głowa opadła mu na poduszki.

Dans *głowa opadła mu na poduszki* la préposition *na* marque la frontière du mouvement effectué par le sujet concret *głowa*, absente dans *mgła opada*,

qui traduit le changement d'un phénomène atmosphérique, non pas le mouvement.

La présente analyse propose 13 emplois, exemplaires à notre avis des sens du verbe *opaść / opadać*. Une telle division prendra en considération aussi bien le côté sémantique des verbes, que leur analyse syntaxique. En effet, seul le mariage des deux valeurs permettra de mettre mieux en valeur les ressemblances et les différences des multiples emplois du verbe *opaść / opadać*.

Les 13 significations du verbe *opaść / opadać* se divisent en deux groupes : significations spatiales et non spatiales. Parallèlement, sont distinguées les situations cinématiques, décrivant le mouvement ou le changement d'un objet dans l'espace ou dans le temps, les situations cinématiques virtuelles, où l'objet observé n'effectue aucun mouvement, ce dernier existant grâce à la présence de l'observateur qui, lui, effectue un mouvement avec son regard, et les situations dynamiques qui, en plus du mouvement ou du changement, supposent l'existence d'un agent rendant ce mouvement ou changement possible.

Les emplois spatiaux :

– cinématiques :

- (1) *Głowa mu opadła*. (Sa tête est tombée.)
- (2) *Liście opadają z drzew*. (Les feuilles tombent des arbres.)
- (3) *Głowa opadła mu na poduszki*. (Sa tête est tombée sur les coussins.)
Opadł na fotel. (Il s'est affaissé sur un fauteuil.)

– cinématiques virtuels :

- (4) *Brzeg opada stromo*. (Le bord descend en pente raide.)
- (5) *Skarpa opada od rynku*. (La berge descend depuis la place.)
- (6) *Wybrzeże opada do oceanu*. (La côte descend jusqu'à l'océan.), *Włosy opadają na ramiona*. (Les cheveux descendent sur les épaules.)
- (7) *Teren opada ku zachodowi*. (Le terrain descend vers l'ouest.)

– dynamiques :

- (8) *Psy mnie opadły*. (Les chiens m'ont assailli.)

Les emplois non spatiaux :

– cinématiques :

- (9) *Ciasto opadło*. (Le gâteau est tombé.)
- (10) *Napięcie opadło ze mnie*. (Je n'étais plus tendu.)
- (11) *Temperatura opadła do wymaganego poziomu*. (La température est tombée / a baissé jusqu'au niveau exigé.)
- (12) *Opadły kogoś złe przeczucia*. (De mauvais pressentiments ont accablé qqn)

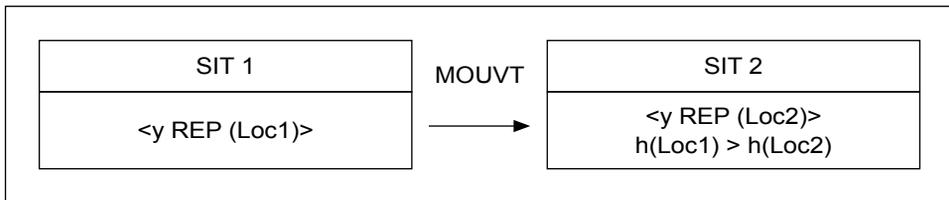
– dynamiques :

- (13) *Opadli go wierzyciele*. (Les créanciers l'ont assailli.)

4.1. Emplois spatiaux

Le premier sens du verbe *opaść / opadać*, ‘przenieść się z góry na dół’ (se déplacer du haut vers le bas) apparaît dans la phrase (1) *Głowa mu opadła*. Cet emploi exprime une situation spatiale cinématique dans laquelle le sujet concret, inanimé se déplace d’un endroit à un autre, situé plus bas. Comme dans toutes les situations cinématiques, il n’y a pas d’agent qui serait responsable de ce mouvement ou qui le contrôlerait.

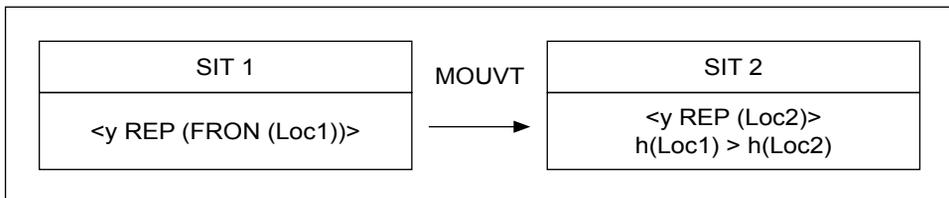
Schème sémantico-cognitif (1)
Głowa mu opadła. (Sa tête est tombée.)



L’entité *głowa* désignée dans ce schème par ‘y’ est repérée, dans la situation SIT1, par rapport à un lieu Loc1, et dans la situation SIT2 par rapport à un lieu Loc2. Elle est impliquée dans un mouvement qui la fait passer d’un endroit désigné comme Loc1 à un endroit appelé Loc2, Loc2 étant situé plus bas que Loc1 (h est ici symbole de la hauteur). SIT1 et SIT2 sont des situations statiques et MOUVT symbolise un déplacement spatio-temporel de ‘y’.

Dans la phrase (2) *Liście opadają z drzew*, le verbe *opaść / opadać* signifie ‘tracąc z czymś kontakt przemieścić się z góry na dół’ (se déplacer du haut vers le bas en perdant le contact avec quelque chose). Cet exemple décrit une situation spatiale cinématique où le sujet (concret) est impliqué dans un mouvement qui le fait déplacer d’un endroit précis appelé Loc1 jusqu’à l’endroit Loc2, Loc2 étant situé plus bas que Loc1.

Schème sémantico-cognitif (2)
Liście opadają z drzew. (Les feuilles tombent des arbres.)

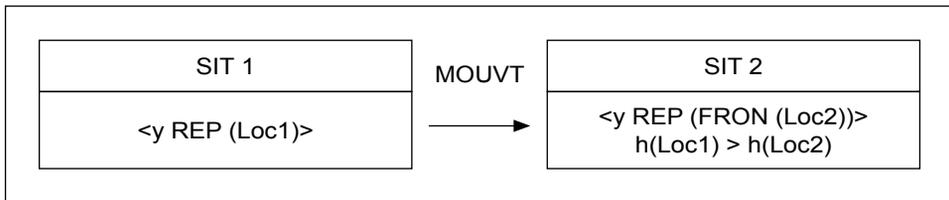


Dans la phrase analysée, l'entité *liście* désignée par 'y' est repérée par rapport à la frontière d'un lieu Loc1 dans la situation SIT1 (Loc1 = *drzewa*), et par rapport à un lieu Loc2 dans la situation SIT2 (h – symbole de la hauteur). Comme dans l'exemple précédent, SIT1 et SIT2 sont des situations statiques et MOUVT symbolise un déplacement spatio-temporel de 'y'.

Dans les phrases (3) *Głowa opadła mu na poduszki* et *Opadł na fotel*, le verbe *opaść / opadać na* signifie 'przemieścić się z góry na dół na jakieś miejsce' (se déplacer du haut vers le bas sur un endroit). Elles décrivent une situation cinématique spatiale où le sujet inanimé (*głowa*) ou humain (*on* – sujet sous-entendu) est impliqué dans un mouvement qui le fait déplacer d'un endroit Loc1 jusqu'à l'endroit précis Loc2, Loc2 étant situé plus bas que Loc1.

Schème sémantico-cognitif (3)

Głowa opadła mu na poduszki. (Sa tête est tombée sur les coussins.)



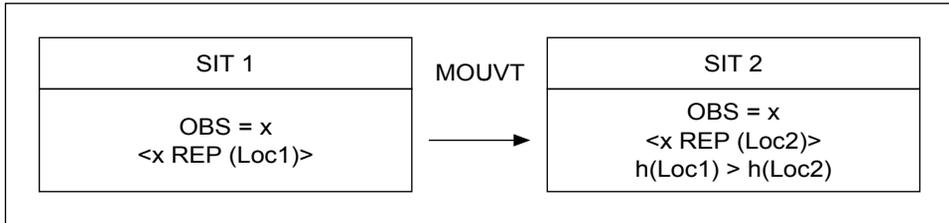
Dans la phrase analysée, l'entité *głowa* désignée dans le schème par 'y' est repérée dans la situation SIT1 par rapport à un lieu Loc1, et dans la situation SIT2 par rapport à la frontière d'un lieu Loc2 (Loc2 = *poduszki*) situé plus bas (h – la hauteur). Comme dans (1) et (2), SIT1 et SIT2 sont des situations statiques et MOUVT symbolise un déplacement spatio-temporel de 'y'.

Les significations (2) et (3) diffèrent de la signification (1) par la présence de la frontière soit au début du mouvement (signification 2), soit à la fin du mouvement (signification 3).

Dans cette partie, le verbe *opaść / opadać* sera analysé sur la base de l'exemple (4) *Brzeg opada stromo*, où il signifie 'obniżyć się, być wyższym w jednym miejscu, a niższym w innym' (descendre, être situé plus haut dans un endroit, et plus bas dans un autre). Dans ce groupe, ainsi que dans deux suivants, se trouvent les emplois exprimant une situation spatiale cinématique virtuelle où le sujet ne subit aucun mouvement. C'est le regard de l'observateur qui exécute ce mouvement, se déplaçant d'un endroit à l'autre, du haut vers le bas mais sans atteindre un point précis dans l'espace en ce qui concerne la signification (4). Les emplois de ce type s'accompagnent souvent d'un circonstanciel de manière : *łagodnie* (doucement), *stromo* (en pente raide), *stopniowo* (progressivement), etc.

Dans certaines de ses publications, Jean-Pierre Desclés appelle ce type de situation « situation statique » mais il semble plus pertinent de garder l'appellation « situation cinématique virtuelle » car il s'agit bien d'un mouvement, même si l'entité elle-même ne le subit pas.

Schème sémantico-cognitif (4)
Brzeg opada stromo. (Le bord descend en pente raide.)



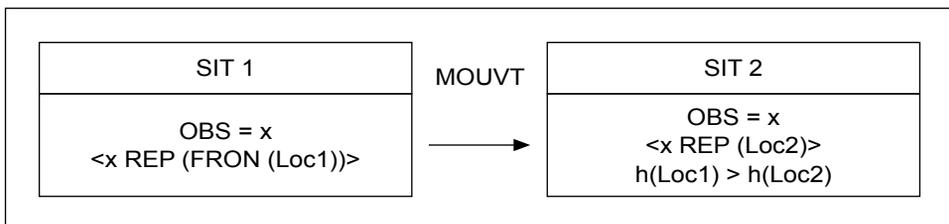
Loc1 \subset Loc (*brzeg*)

Loc2 \subset Loc (*brzeg*)

Il est facile de constater la ressemblance de ce schème au schème (1). La différence consiste en l'introduction de l'observateur, désigné dans le schème par 'x', repéré par rapport à l'endroit Loc1 dans la situation SIT1 et à l'endroit Loc2 dans la situation SIT2. Le regard de l'observateur effectue un mouvement, désigné par MOUVT, de Loc1 à Loc2 (h – la hauteur), Loc1 et Loc2 appartenant à un lieu appelé dans la phrase « *brzeg* ».

Opasć / opadać od signifie 'obniżyć się oddalając się od jakiegoś miejsca' (descendre en s'éloignant d'un endroit). 6 emplois dans le corpus IPI PAN témoignent de l'existence de ce sens du verbe, même s'il n'est pas attesté dans les dictionnaires. Ce sens sera analysé sur l'exemple (5) *Skarpa opada od rynku* qui exprime une situation cinématique virtuelle spatiale. Le regard de l'observateur effectue un mouvement, allant de Loc1 à Loc2, situé plus bas que Loc1.

Schème sémantico-cognitif (5)
Skarpa opada od rynku. (La berge descend depuis la place.)



Loc1 = *rynek*

Loc2 \subset Loc (*skarpa*)

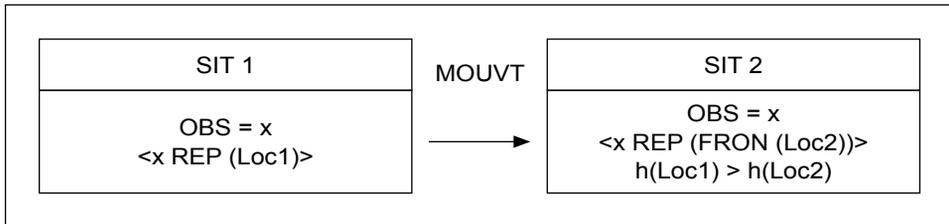
Le regard de l'observateur, qui effectue un mouvement, est repéré par rapport à la frontière de l'endroit Loc1 (*rynek*) dans la situation SIT1 et par rapport à l'endroit Loc2, qui appartient à Loc (*skarpa*), dans la situation SIT2.

Dans les phrases suivantes (6) *Wybrzeże opada do oceanu* et *Włosy opadają na ramiona*, le verbe *opaść / opadać do / na* signifie 'obniżyć się aż do jakiegoś miejsca; być wyżej położonym w jednym miejscu, a niżej w drugim, dokładnie określonym' (descendre jusqu'à un endroit ; être situé plus haut dans un endroit, et plus bas dans un autre, très précis).

Dans les emplois de ce groupe, le regard de l'observateur effectue un mouvement d'un endroit dans l'espace, situé plus haut, vers un endroit précis, situé plus bas.

Schème sémantico-cognitif (6)

Wybrzeże opada do oceanu. (La côte descend jusqu'à l'océan.)



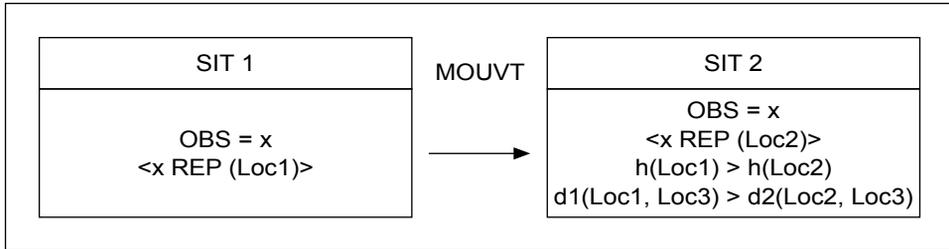
Loc1 \subset Loc (*wybrzeże*)

Loc2 = *ocean*

Cet exemple exprime une situation cinématique virtuelle du domaine spatial. Le regard de l'observateur effectue un mouvement, allant de l'endroit Loc1, appartenant à Loc (*wybrzeże*) dans la situation SIT1, jusqu'à la frontière de l'endroit Loc2 (*ocean*) dans la situation SIT2.

Le sens du verbe *opaść / opadać ku* = 'obniżyć się zbliżając się do jakiegoś miejsca' (descendre en se rapprochant d'un endroit), visible dans la phrase (7) *Teren opada ku zachodowi*, se rapproche beaucoup du sens précédent. Il décrit une situation cinématique virtuelle du domaine spatial. Le regard de l'observateur se déplace de l'endroit Loc1 jusqu'à l'endroit Loc2, seulement ici, le regard de l'observateur n'atteint pas l'endroit appelé *zachód*. Il ne fait que se rapprocher de cet endroit.

Schème sémantico-cognitif (7)
Teren opada ku zachodowi. (Le terrain descend vers l'ouest.)

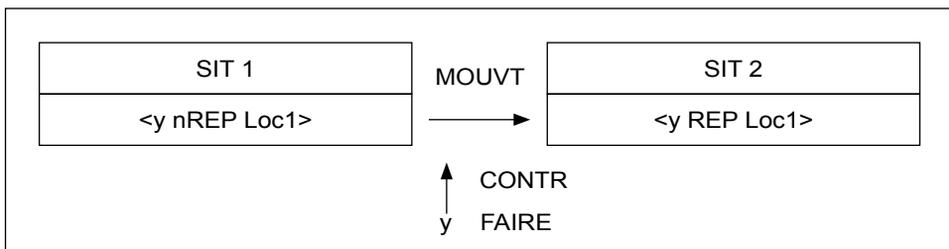


$Loc1 \subset Loc$ (*teren*)
 $Loc2 \subset Loc$ (*teren*)
 $Loc3 = Loc$ (*zachód*)
 $d1$ = distance entre $Loc1$ et $Loc3$
 $d2$ = distance entre $Loc2$ et $Loc3$

Dans ce schème, le regard de l'observateur désigné par 'x' effectue un mouvement et passe de l'endroit appelé $Loc1$ dans la situation SIT1 à l'endroit appelé $Loc2$ dans la situation SIT2, qui est situé plus bas que $Loc1$ (h – hauteur). L'introduction de 'd' (distance) permet de marquer le fait que 'x' se rapproche de $Loc3$, sans toutefois l'atteindre.

Opasć / opadać dans la phrase (8) *Psy mnie opadły* signifie 'osaczyć, otoczyć' (assaillir ; tomber sur ; fondre sur). Cette signification décrit une situation dynamique du domaine spatial. L'entité *psy*, désignée dans le schème par 'y', est repérée par rapport à l'endroit appelé $Loc1$, qui a une caractéristique [+humain]. Dans la situation SIT1, elle n'est pas présente dans cet endroit, elle y apparaît dans la situation SIT2. L'entité *psy* est un agent qui fait et contrôle le mouvement effectué.

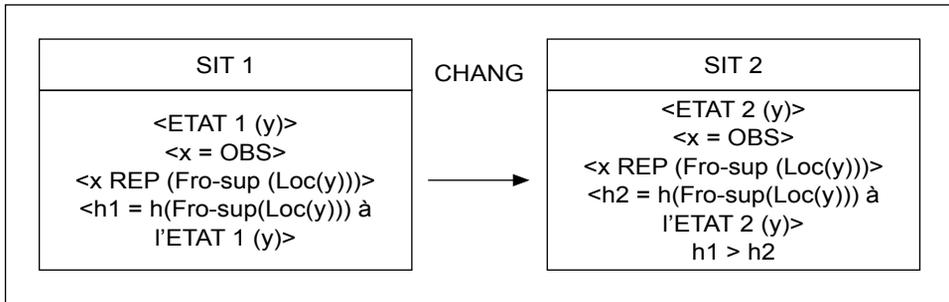
Schème sémantico-cognitif (8)
Psy mnie opadły. (Les chiens m'ont assailli.)



4.2. Emplois non spatiaux

Le verbe *opasć / opadać* dans la phrase (9) *Ciasto opadło* signifie ‘obniżyć się; obniżyć swój poziom w sposób widoczny dla obserwatora’ (baisser ; baisser de niveau de la façon visible à l’observateur). Dans cet emploi, il s’agit d’un changement cinématique : l’entité *ciasto*, désignée dans le schème par ‘y’, subit un changement. Il est à l’état appelé ETAT 1 dans la situation SIT1, et à l’état appelé ETAT 2 dans la situation SIT2. À la suite de ce changement, le volume de ‘y’ diminue. Si l’on voulait mesurer ce volume suivant une échelle de valeurs, il serait possible d’observer une diminution de valeur. D’où le symbole ‘h’ (hauteur) utilisé dans le schème présenté ci-dessous.

Schème sémantico-cognitif (9)
Ciasto opadło. (Le gâteau est tombé.)

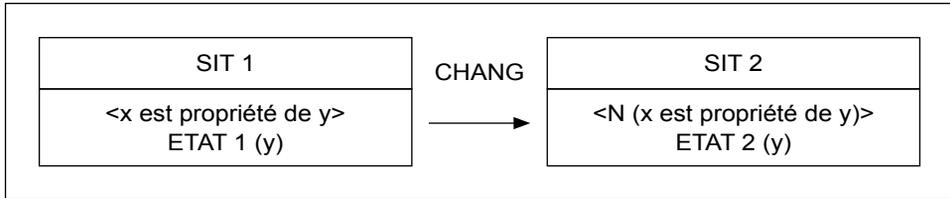


Loc(y) = *ciasto*

L’introduction dans ce schème de l’observateur (x) permet de constater que la frontière supérieure (Fro-sup) de l’entité *ciasto* (y) est située plus bas dans la situation SIT2 que dans la situation SIT1.

Opasć / opadać z / ze dans la phrase (10) *Napięcie opadło ze mnie* signifie ‘o stanach, odczuciach człowieka : zniknąć’ (en parlant des états émotionnels, des sentiments de l’homme : disparaître). Cet exemple décrit une situation cinématique, un changement où l’entité abstraite (*napięcie*), désignée dans le schème par ‘x’, est dans la situation SIT1 propre à un être humain, désigné par ‘y’, et ne l’est plus dans la situation SIT2.

Schème sémantico-cognitif (10)
Napięcie opadło ze mnie. (Je n'étais plus tendu.)

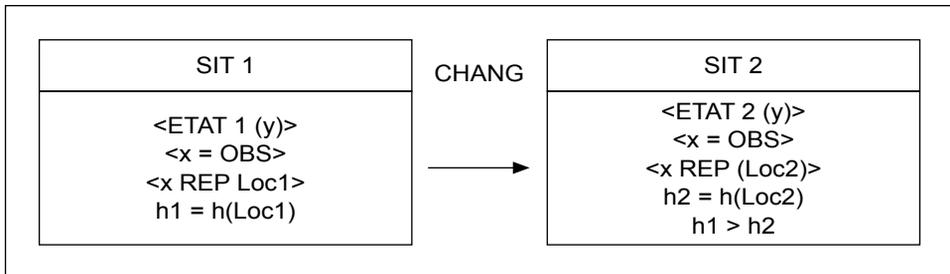


y = [+ humain]

x = [+ abstrait]

Le verbe *opasć / opadać do* dans la phrase (11) *Temperatura opadła do wymaganego poziomu* (IPI PAN) signifie 'osłabnąć, obniżyć swoją wartość według jakiejś skali do jakiegoś punktu' (faiblir, diminuer sa valeur selon une échelle jusqu'à un point précis). L'entité *temperatura*, désignée dans le schème par 'y', subit un changement pareil à celui de l'exemple (9) mais dans la phrase de l'exemple (9) le sujet était concret (*ciasto*) et ici il est abstrait. L'intensité se mesure selon une échelle de valeurs représentée à l'aide d'un appareil (thermomètre) dont l'indicateur, suivi du regard de l'observateur 'x' baisse, en indiquant une valeur désignée dans le schème par Loc1 dans la situation SIT1 et une valeur désignée par Loc2 dans la situation SIT2.

Schème sémantico-cognitif (11)
Temperatura opadła do wymaganego poziomu.
 (La température est tombée / a baissé jusqu'au niveau exigé.)



Loc1 = un point sur une échelle des valeurs

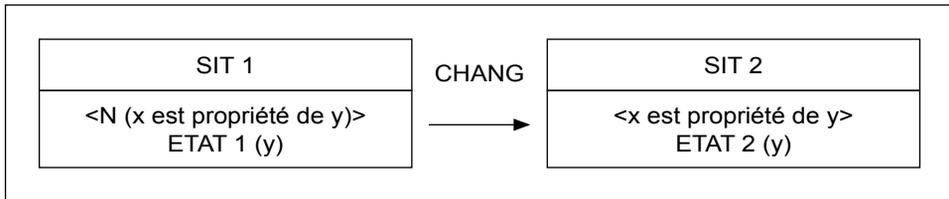
Loc2 = un point sur une échelle des valeurs appelé *wymagany poziom*

Le verbe *opasć / opadać (kogoś)* dans la phrase (12) *Opadły kogoś zle przeczucia* signifie 'osaczyć, ogarnąć, przytłoczyć kogoś' (assaillir, saisir, accabler qqn). Cet emploi est comparable à l'emploi (10). Il décrit un changement où une entité abstraite *przechucia*, désignée dans le schème par 'x', n'est

pas la propriété d'un être humain, désigné par 'y' dans la situation SIT1, et devient caractéristique pour lui dans la situation SIT2.

Schème sémantico-cognitif (12)

Opadły kogoś złe przeczucia. (De mauvais pressentiments ont accablé qqn)



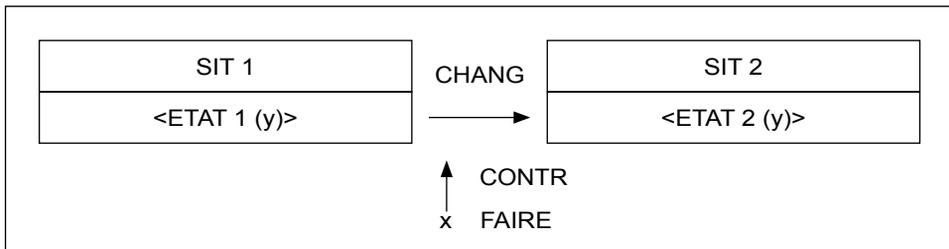
x = [+abstrait]

y = [+humain]

Le dernier sens du verbe *opaść / opadać* est représenté par la phrase (13) *Opadli go wierzyciele*, où ce verbe signifie 'osaczyć kogoś' (assaillir quelqu'un).

Schème sémantico-cognitif (13)

Opadli go wierzyciele. (Les créanciers l'ont assailli.)



y = [+humain]

x = [+humain]

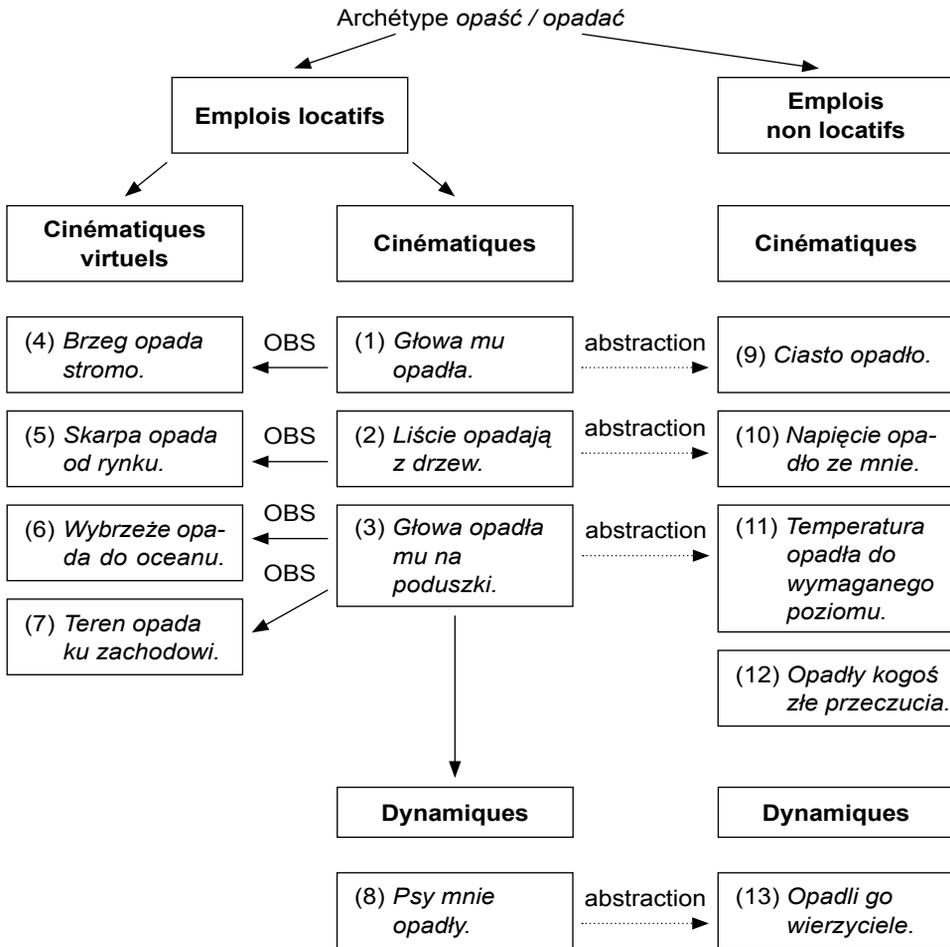
L'entité humaine 'on', désignée dans le schème par 'y', subit un changement et passe de l'état appelé ETAT1 dans la situation SIT1 (situation statique) à l'état appelé ETAT2 dans la situation SIT2 (situation statique). Ceci crée une situation cinématique, contrôlée par 'x' (*wierzyciele*). Le schème (13) représente donc une situation dynamique dans laquelle le sujet *wierzyciele* fait et contrôle un changement.

4.3. Invariant sémantique

L'analyse présentée ci-dessus a permis de dégager treize significations suivantes du verbe *opaść / opadać* :

- (1) 'przemieścić się z góry na dół' (se déplacer du haut vers le bas) : *Głowa mu opadła.*
- (2) 'tracąc z czymś kontakt przemieścić się z góry na dół' (se déplacer du haut vers le bas en perdant le contact avec quelque chose) : *Liście opadają z drzew.*
- (3) 'przemieścić się z góry na dół na jakies miejsce' (se déplacer du haut vers le bas sur un endroit) : *Głowa opadła mu na poduszki.*
- (4) 'obniżyć się, być wyższym w jednym miejscu, a niższym w innym' (descendre, être situé plus haut dans un endroit, et plus bas dans un autre) : *Brzeg opada stromo.*
- (5) 'obniżyć się oddalając się od jakiegoś miejsca' (descendre en s'éloignant d'un endroit) : *Skarpa opada od rynku.*
- (6) 'obniżyć się aż do jakiegoś miejsca; być wyżej położonym w jednym miejscu, a niżej w drugim, dokładnie określonym' (descendre jusqu'à un endroit ; être situé plus haut dans un endroit, et plus bas dans un autre, très précis) : *Wybrzeże opada do oceanu.*
- (7) 'obniżyć się zbliżając się do jakiegoś miejsca' (descendre en se rapprochant d'un endroit) : *Teren opada ku zachodowi.*
- (8) 'osaczyć, otoczyć' (assaillir ; tomber sur ; fondre sur) : *Psy mnie opadły.*
- (9) 'obniżyć się; obniżyć swój poziom w sposób widoczny dla obserwatora' (baisser ; baisser de niveau de la façon visible à l'observateur) : *Ciasto opadło.*
- (10) 'o stanach, odczuciach człowieka : zniknąć' (en parlant des états émotionnels, des sentiments de l'homme : disparaître) : *Napięcie opadło ze mnie.*
- (11) 'osłabnąć, obniżyć swoją wartość według jakiejś skali do jakiegoś punktu' (faiblir, diminuer sa valeur selon une échelle jusqu'à un point précis) : *Temperatura opadła do wymaganego poziomu.*
- (12) 'osaczyć, ogarnąć, przytłoczyć kogoś' (assaillir, saisir, accabler qqn) : *Opadły kogoś złe przeczucia.*
- (13) 'osaczyć kogoś' (assaillir quelqu'un) : *Opadli go wierzyciele.*

Toutes les significations du verbe analysé, loin d'être indépendantes les unes des autres, forment un réseau de significations présenté ci-dessous, dans lequel il est possible d'observer comment sont liées les significations spatiales et non spatiales, cinématiques, cinématiques virtuelles et dynamiques. Leur analyse attentive permet de constater qu'il y a des éléments communs, une signification commune, source de toutes les significations du verbe. Cet invariant de signification pour le verbe analysé est présenté dans le schème :



Opasać / opadać suppose un mouvement de l'endroit Loc1 vers l'endroit Loc2 ou bien un changement. Dans le cas du mouvement, l'endroit Loc1 est situé plus haut que l'endroit Loc2. Ce mouvement peut commencer ou finir dans un endroit précis, donc il y a une éventuelle frontière soit dans Loc1, soit dans Loc2.

Références

- Abraham M., 1995 : *Analyse sémantico-cognitive des verbes de mouvement et d'activité. Contribution méthodologique à la constitution d'un dictionnaire informatif des verbes*. [Thèse de doctorat]. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Desclés J.-P., Flageul V., Kekenbosch C., Meunier J.-M., Richard F., 1998 : « Sémantique cognitive de l'action : 1. Contexte théorique ». *Langages*, **132**, 28–47.
- Desclés J.-P., 2001 : « Prépositions spatiales, relateurs et préverbes ». In : *Études Cognitives*. Vol. 4. Warszawa, SOW, 13–30.
- Desclés J.-P., 2003 : « Une classification aspectuelle des schèmes sémantico-cognitifs ». In : *Études Cognitives*. Vol. 5. Warszawa, SOW, 53–69.
- Desclés J.-P., 2003 : *La grammaire applicative et cognitive construit-elle des représentations universelles ?* LINX 48, Approches syntaxiques contemporaines, Danielle Leeman Éd., Université Paris X – Nanterre, 139–160.
- Desclés J.-P., 2005 : *Polysémie verbale, un exemple : le verbe 'avancer'*. „La polysémie”. Presses de l'Université Paris–Sorbonne, 111–136.
- Djioua B., 2000 : *Modélisation informatique d'une base de connaissances lexicales (DiSSC). Réseaux polysémiques et schèmes sémantico-cognitifs*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université de Paris IV – Sorbonne.
- Kekenbosch C., Meunier J.-M., Richard J.-F., Desclés J.-P., Flageul D., 1998 : « Sémantique cognitive de l'action : 2. Étude expérimentale de la catégorisation des verbes d'action ». *Langages*, **132**, 48–68.
- Pieńkoś E., Pieńkoś J., Zaręba L., Dobrzyński J., 1996 : *Wielki słownik polsko-francuski*. Warszawa, WP.
- Weinsberg A., 1973 : *Przymyki przestrzenne w języku polskim, niemieckim i rumuńskim*. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo.

Aleksandra Chrupała
Université de Silésie
Katowice

Pain quotidien d'un lexicographe ou la description lexicographique du vocabulaire de la nourriture selon l'approche orientée objets

Abstract

The aim of this article is to describe the object-oriented method with its application to a given description. Basing on the noun *pain* the author describes some difficulties that might be found in the lexicographic description of the object class <bread>. The main objective is to make a distinction between a typical predicate and the one inherited by the class, to classify operators into constructors, manipulators and accessors, and finally to distinguish each domain belonging to the given class. Moreover, the author raises the issue of translation; namely the necessity of giving one equivalent as well as the consequences of such a requirement.

Keywords

Electronic dictionary, object-oriented method, object class, typical predicate, inherited predicate, attribute.

La traduction assistée par ordinateur n'est pas une invention tout à fait récente. Les premiers programmes de la traduction automatique datent des années soixante-dix du XX^e siècle¹. Étant donné les imperfections et limites des premiers résultats, dues plutôt à l'insuffisance des informations fournies à la machine qu'à la faiblesse de l'outil informatique, les chercheurs ont été poussés à améliorer les méthodes de construction des dictionnaires électroniques. L'une des conceptions permettant une telle description lexicographique est l'approche orientée objets, élaborée par W. Banyś (2002 b, c) et appliquée actuellement au Département de Linguistique Appliquée et de Traduction

¹ Nous pensons ici aux systèmes de traduction automatique de deuxième génération. Le premier – système METEO, servant à traduire les bulletins météo du français à l'anglais et de l'anglais vers le français – est entré en exploitation au Canada, en 1977.

à l'Université de Silésie à Katowice. Cette méthode admet la description du vocabulaire fondamental du français et du polonais en termes de classes d'objets, définies par les ensembles des opérateurs et des attributs appropriés.

Comme toute autre méthodologie, l'approche orientée objets contraint le lexicographe à prendre diverses décisions afin de résoudre différents problèmes qui se posent durant les analyses. À l'exemple du lexème *pain*, nous nous proposons de faire quelques remarques sur les difficultés rencontrées lors des études du vocabulaire concernant la nourriture.

L'un des avantages incontestables de l'approche orientée objets, qui la distingue nettement des descriptions du type *listing*, est qu'elle ne décrit pas des objets concrets mais des classes d'objets. Celles-ci sont considérées comme des ensembles sémantiques homogènes qui possèdent des propriétés syntaxiques spécifiques. Leur extension n'est pas déterminée par des critères ontologiques ou cognitifs mais par un critère linguistique (cf. p.ex. : G. G r o s s, 1992, 1994, 1995, 1997 ; D. L e P e s a n t, M. M a t h i e u - C o l a s, 1998 ; M. P r a n d i, 1998). Une **classe d'objets** est donc une notion purement syntaxique et non un critère de classement du réel, et, en tant que telle, elle n'est pas donnée *a priori* mais se dégage des analyses linguistiques portant sur un vaste champ lexical. Cela revient à dire que la détermination des classes d'objets n'est possible qu'après avoir exécuté des descriptions détaillées des objets particuliers. Ainsi, on ne peut pas admettre qu'il existe une classe d'objets <*pain*>, englobant *pain*, *petit pain*, *baguette*, et peut-être encore *croissant*, *brioche* ... etc., sans avoir vérifié si tous ces lexèmes partagent les mêmes propriétés syntaxiques, c'est-à-dire, s'ils sélectionnent les mêmes prédicats. Ceci paraît évident mais il nous semble important de le souligner car la première difficulté que le lexicographe doit surmonter est justement la tendance à suivre le classement ontologique. Celui-ci est d'autant plus trompeur que la langue ne reflète pas toujours la façon dont l'homme ordonne la réalité qui l'entoure. L'exemple de *linge*, qui, du point de vue linguistique, ne fait pas partie de <*vêtements*> (G. G r o s s, 2004 : 551) ou bien ceux de *pupille* et *nombril*, qui ne sont pas considérés comme <*parties du corps*> (cf. A. G r i g o w i c z, 2007 : 44–45), se montrent significatifs à cet égard. Pour pouvoir établir une classe d'objets il faut donc étudier les attributs (adjectifs, adjectifs composés, groupes *prép. + N*) et opérations (verbes) qui accompagnent les objets dans différentes situations représentées par des phrases et non pas les propriétés réelles des objets extralinguistiques. Autrement dit, si l'on veut classer *pain* et *baguette* dans la même classe, ce n'est pas parce que l'un et l'autre s'achètent chez le boulanger, qu'ils se préparent à la base des mêmes ingrédients ou qu'ils ont parfois un goût pareil mais parce que les deux mots s'emploient avec les mêmes **prédicats**, dits **appropriés**.

La recherche des prédicats appropriés peut parfois poser des problèmes car il n'est pas question de fournir tous les attributs et opérateurs possibles à at-

tribuer à une classe donnée mais uniquement ceux qui lui sont spécifiques. La description doit en effet rendre compte des prédicats qui définissent la classe d'objets et non de ceux qu'elle hérite de ses superclasses. La difficulté consiste en ceci que la distinction : *appropriés* vs *hérités* ne se manifeste clairement qu'après avoir décrit tous les objets qui composent la classe en question. Soit l'exemple de *pain* :

FR	PL
pain	chleb
[Morphologie :]	[Morfologia:]
[Code morphologique :]	[Kod morfologiczny:]
[Syntaxe :]	[Składnia:]
[Code syntaxique :]	[Kod składniowy:]
[Classe d'objets :] pain	[Klasa obiektowa:] pieczywo
[Définition :] ² aliment fait d'une certaine quantité de farine mêlée d'eau et de levain et cuit au four ; <i>p.méton.</i> masse de pâte cuite ayant une forme donnée	[Definicja:] pieczywo z mąki i wody na drożdżach lub na zakwasie; też: bochenek takiego pieczywa
[Synonymes :]	[Synonimy:] chlebek, chlebuś
[Sous-classe :]	[Podklasa:]
[Super-classe4 :]	[Superklasa4:]
[Super-classe3 :]	[Superklasa3:]
[Super-classe2 :] nourriture et boissons	[Superklasa2:] jedzenie i picie
[Super-classe1 :] aliment	[Superklasa1:] jedzenie
[Domaine :] alimentation	[Dziedzina:] jedzenie
[Attributs :]	[Atrybuty:]
bon pain	smaczny chleb
gros pain	chleb wiejski sprzedawany na wagę
mauvais pain	niesmaczny chleb
pain à l'ancienne	tradycyjny chleb wiejski
pain au levain	chleb na zakwasie
pain au pavot	chleb z makiem
pain au seigle	chleb żytni
pain au sésame	chleb z sezamem
pain aux céréales	chleb z ziarnami
pain aux graines	chleb z ziarnami

² Les définitions citées sont empruntées à *Trésor de la langue française* (version en ligne du TLF en 16 volumes) et à *Słownik języka polskiego PWN* (version en ligne).

pain azyme	maca
pain bâtard	chleb o wadze bagietki
pain bis	chleb razowy
pain blanc	chleb jasny
pain brun	chleb pełnoziarnisty
pain chaud	ciepły chleb
pain complet	chleb pełnoziarnisty
pain croustillant	pieczywo chrupkie
pain cuit	upieczony chleb
pain cuit au feu de bois	chleb wypiekany w piecu drzewnym
pain d'avoine	chleb z mąki owsianej
pain d'épeautre	chleb z mąki orkiszowej
pain d'orge	chleb z mąki jęczmiennej
pain de baguette	bagietka
pain de campagne	chleb wiejski sprzedawany na wagę
pain de fantaisie	chleb wiejski sprzedawany na sztuki
pain de froment	chleb pszenny
pain de luxe	wykwintne pieczywo
pain de maïs	chleb z mąki kukurydzianej
pain de ménage	chleb domowy
pain de méteil	chleb mieszany
pain de mie	chleb tostowy
pain de munition	chleb żołnierski
pain de quatre livres	duży chleb
pain de régime	pieczywo dietetyczne
pain de seigle	chleb żytni
pain dodu	pulchny chleb
pain doré	tost francuski
pain dur	twardy chleb
pain enfariné	omączony chleb
pain fondant	chleb rozplývający się w ustach
pain frais	świeży chleb
pain français	bagietka
pain grillé	tost
pain levé	wyrośnięty chleb
pain long	podłużny chleb
pain moulé dans un panier	chleb koszyczkowy
pain noir	chleb ciemny

pain onctueux	delikatny chleb
pain ordinaire	zwykły chleb
pain pâteux	chleb o kleistej konsystencji
pain perdu	tost francuski
pain plat	płaski chleb
pain polka	płaski chleb, o skórce naciętej w romby lub kwadraty
pain rassis	czerstwy chleb
pain rond	okrągły chleb
pain salé	chleb na ostro
pain sec	suchy chleb
pain sucré	chleb na słodko
pain spécial	chleb z dodatkami
pain suédois	pieczywo chrupkie
pain tendre	miękki chleb
pain viennois	pieczywo maślane
petit pain	bułka
[Opérations :]	[Operacje:]
[Opérations : constructeurs :]	[Operacje: konstruktory:]
cuire le pain	piec chleb
enfourner le pain	wkładać chleb do pieca
fabriquer du pain	wytwarzać chleb
former un pain	formować chleb
mettre le pain au four	wkładać chleb do pieca
pétrir le pain	zagniatą chleb
préparer le pain	robić chleb
produire du pain	produkować chleb
[Opérations : manipulateurs :]	[Operacje: manipulatory:]
acheter du pain	kupować chleb
beurrer le pain	smarować chleb masłem
conserver le pain	przechowywać chleb
couper le pain	kroić chleb
émietter le pain	kruszyć chleb
grignoter du pain	chrupać chleb
griller du pain	opiekać chleb
manger du pain	jeść chleb
mettre le pain au four	wkładać chleb do pieca
partager le pain	dzielić się chlebem

servir le pain	podawać chleb
[Opérations : accesseurs :]	[Operacje: akcesory:]
le pain double de volume	chleb podwaja swoją objętość
le pain dégonfle	chleb opada
le pain lève	chleb wyrasta
le pain se conserve [x] jours	chleb pozostaje świeży przez [x] dni
[Extensions :]³	[Ekstensje:]
avoir mangé plus d'un pain	z niejednego pieca chleb jeść
coller un pain	wymierzyć policzek
être au pain menu	nie mieć na chleb
gagner son pain à la sueur de son front	harować na chleb w pocie czoła
manger du pain rouge	parać się mokrą robotą
ôter à quelqu'un le pain de la bouche	odejmować komuś chleb od ust
pain de vie	chleb życia
pain quotidien	chleb powszedni
promettre plus de beurre que de pain	obiecywać gruszki na wierzbie

Comme on le voit, le schéma de description conçu par W. Banyś permet de bien ordonner les informations fournies. La composante sémantique, la plus importante du point de vue de l'objectif de ce type d'études, contient : la définition de la classe d'objets, les super-classes, les sous-classes, les extensions et l'ensemble des attributs et des opérateurs appropriés. Les derniers sont classés dans trois groupes : opérateurs **constructeurs** (représentant des actions et des processus qui construisent la classe d'objets en question ou bien créent une situation dans laquelle cette classe n'apparaît pas), opérateurs **manipulateurs** (qui expriment les opérations qu'il est possible d'effectuer sur les objets de la classe en question) et opérateurs **accesseurs** (qui montrent les caractéristiques possédées par les objets de cette classe).

Commençons par les opérateurs, qui, dans cette conception, paraissent plus importants que les attributs, car c'est grâce à eux (les accesseurs avant tout) qu'on apprend les caractéristiques d'une classe donnée. À observer les opérations mentionnées ci-dessus, on peut constater qu'elles ne sont pas toutes de la même nature. P.ex. : le *pain* peut *se fabriquer* et *se produire* comme tout autre <artefact> ; en tant que <merchandise>, il *s'achète* et *se vend* ; en tant que <produit alimentaire>, on le *prépare*, *cuit*, *sert* et *mange* ; en tant que <pâte>, on le *pétrit*, il peut *lever* ou *dégonfler* et on le *met en four*, et en tant

³ Nous n'allons pas les développer ici, les dimensions du texte présent étant trop serrées. Nous nous contentons de signaler, à titre d'exemple, quelques expressions métaphoriques qui complètent la description.

que <forme> il *est formé* etc. Tous ces emplois illustrent donc des prédicats en vertu d'un héritage d'origine hyperonymique ou méronymique⁴. Il semble que le verbe le plus approprié soit *émietter*, qui peut s'employer avec d'autres classes mais uniquement par extension (p.ex. : *émietter la muraille*) ou par métonymie (p.ex. : *émietter le soleil, émietter un domaine, émietter son temps*). Cependant à l'étape de la description des lexèmes particuliers, nous nous sommes décidée à rapporter tous ces prédicats, pour pouvoir observer plus tard comment s'opèrent les héritages simples et multiples que connaît cette classe (cf. p.ex. P. B o u i l l o n, 1998 : 57–58). C'est pour la même raison que nous n'avons pas mentionné la totalité des opérations possibles, telles que p.ex. : *regarder, peser, dessiner, penser à, prendre en main* et beaucoup d'autres. Il s'avère que les prédicats généraux, provenant de la super-classe la plus élevée, n'aident pas beaucoup à établir la hiérarchie des classes.

Une fois les opérateurs récupérés, il faut les répartir dans les trois catégories mentionnées plus haut. Dans la plupart des cas le choix paraît évident mais il y a des verbes qui nécessitent quand même une réflexion. C'est le cas de *pétrir, former, enfourner, mettre au four* et *cuire*. Finalement, malgré leur ressemblance superficielle avec les manipulateurs, nous les avons rangés parmi les constructeurs, en y voyant une sorte de scénario représentant la préparation du pain, celle-ci étant une opération appartenant sans aucun doute aux constructeurs⁵. On pourrait aussi se demander pourquoi le verbe *conserver* se trouve dans deux catégories des opérations. Nous l'avons placé parmi les manipulateurs et les accesseurs à la fois, étant donné que ses emplois actif et passif ne sont pas forcément équivalents, ce qui trouve son reflet dans la traduction : *conserver le pain = przechowywać chleb, le pain se conserve plusieurs jours = chleb zachowuje świeżość przez kilka dni*. D'autres verbes qui admettent aussi une structure passive ont été traités comme manipulateurs, du fait que leur passif ne correspond pas à la définition des accesseurs : ils expriment une action que l'on peut faire avec l'objet et non une action que l'objet peut faire lui-même, p.ex. : *le pain (se prépare, se beurre, se coupe...) facilement*.

Le recensement des attributs ne se fait pas non plus tout à fait automatiquement. La première sélection est exercée par la définition adoptée et le domaine choisi, comme peut en témoigner l'exemple de *baguette*, plus révélateur à cet égard que celui de *pain*. Il va de soi que la description de *baguette*, membre de la classe d'objets <pain>, ne tiendra pas compte des formes ci-dessous, provenant de domaines divers :

⁴ D. Le Pesant parle de la méronymie dans le cas « des noms à modifieur obligatoire (e.g. tempérament (d'un homme), exemplaire (d'un livre), relief (d'une région)) » (cf. D. L e P e s a n t, 1997).

⁵ Pour la notion de scénario cf. p.ex. W. B a n y ś, 2000 : 45–54.

<i>baguette (flexible, d'or, de jonc)</i>	– domaine « nature »
<i>baguette (noire, blanche)</i>	– domaine « costume »
<i>baguette (magique, de fée, d'enchanteur, divinatoire)</i>	– domaine « magie »
<i>baguette (de tambour, de timbale)</i>	– domaine « musique »
<i>baguette (de fusil, de pistolet, de discipline)</i>	– domaine « armée »
<i>baguette d'angle</i>	– domaine « menuiserie »
<i>baguette (à rose, à ruban, unie)</i>	– domaine « architecture »
<i>baguette sidérale</i>	– domaine « astrologie »
<i>baguette de verre</i>	– domaine « chimie »

Toutefois la définition n'est pas toujours un critère transparent. La question se pose de savoir si toutes les expressions qui ne correspondent pas exactement à la définition sont à éliminer. Tel est le cas, p.ex. de *pain azyne* (« pain sans levain que les juifs mangent au temps de la Pâque ; pain dont on fait aussi les hosties »), qui se distingue du pain ordinaire par la forme et la composition. Malgré cette différence, qui a cependant un impact sur l'ensemble des prédicats sélectionnés, nous avons décidé de prendre en considération la première acception du terme, dont l'équivalent polonais est *maca*, et d'en rejeter la deuxième, qui se traduit comme *opłatek*. Accompagnée d'autres séquences, celle-ci pourra constituer un domaine à part :

FR	PL
pain	chleb
[Classe d'objets :] pain	[Klasa obiektowa:] pieczywo
[Domaine :] liturgie	[Dziedzina:] liturgia
[Définition :] pain en feuilles minces dont on fait les hosties	[Definicja:] cienki płatek ciasta przyrządzonego z mąki pszennej i wody, używany jako hostia w liturgii chrześcijańskiej i przy wieczery wigilijnej
[Attributs :]	[Atrybuty:]
pain à chanter	opłatek
pain azyne	opłatek
pain bénit	opłatek
pain d'autel	opłatek
pain des anges	opłatek
pain eucharistique	opłatek
[Opérations :]	[Operacje:]
[Opérations : manipulateurs :]	[Operacje: manipulatory:]
couper le pain	łamać chleb

La caractéristique des prédicats appropriés, y compris les attributs, est qu'ils définissent la classe d'objets en question, en ce sens que tous les objets de cette classe les ont en commun. Si l'on compare la liste des attributs présentée plus haut avec celle de *croissant* p.ex., on remarque un nombre d'attributs que celui-ci ne partage pas : *croissant* (**au seigle*, **azyme*, **bâtard*, **bis*, **brun*, **complet*, **d'avoine*, **de baguette*, **de méteil*, **de munition*, **de quatre livres*, **grillé*, **noir*, **perdu*, **polka*, **suédois*). Et pourtant il ne faut pas considérer *croissant* comme appartenant à une classe d'objets distincte. Le fait qu'il ne prend pas les prédicats mentionnés s'explique facilement, quand on fait au sein des attributs la distinction entre les adjectifs qualificatifs, qui expriment une propriété de l'objet, et les adjectifs désignatifs, qui caractérisent différents types de l'objet (cf. G. G r o s s, 2004 : 553). Ainsi *le pain* pourrait être subdivisé en *pain au seigle*, *pain d'avoine*, *pain d'épeautre*, *pain d'orge*, *pain de maïs*, *pain de mie*, *pain de seigle* et autres mais cette sous-classification serait tout à fait réelle et non linguistique, étant donné qu'elle ne permet pas d'indiquer les opérateurs spécifiques à chacun de ces types de pains⁶.

Les dernières remarques que nous allons formuler concernent le problème lié à la traduction. L'objectif de ce type d'études est l'élaboration de dictionnaires électroniques capables de coopérer avec des systèmes informatiques dans le but d'une traduction automatique. L'une des exigences que l'informatique impose au lexicographe est la nécessité de donner à chaque entrée de la langue source un seul équivalent dans la langue cible. Contrairement à un traducteur humain, l'ordinateur n'est pas capable de choisir un mot parmi plusieurs formes possibles, contenues dans la base de données, sauf si on lui apporte des informations supplémentaires désambiguïsant l'emploi. C'est pour cela que nous ne pouvons pas proposer p.ex. : *bon pain* = *smaczny chleb*, *dobry chleb*; *mauvais pain* = *niesmaczny chleb*, *niedobry chleb*; *pain bis* = *chleb razowy*, *razowiec*, *chleb z mąki razowej*; *pain blanc* = *chleb jasny*, *białe pieczywo*; *pain croustillant* = *chrupiący chleb*, *chrupki chleb*, *pieczywo chrupkie*; *pain de munition* = *chleb żołnierski*, *suchar*; *pain noir* = *ciemny chleb*, *czarny chleb*; *pain suédois* = *pieczywo chrupkie*, *chleb chrupki*; *griller du pain* = *grillować chleb*, *opiekać chleb*, mais nous sommes obligée de choisir à chaque fois l'expression la plus adéquate. La sélection d'un seul correspondant est d'autant plus justifiée que les équivalents polonais cités ci-dessus sont synonymiques à des degrés différents. Si *smaczny chleb* et *dobry chleb* paraissent des séquences interchangeable dans la plupart des contextes, les formes *chleb z mąki razowej* et *chleb razowy* ou *razowiec* ne le sont pas. Le rempla-

⁶ Remarquons aussi que toutes ces formes composées avec pain sont des séquences figées (cf. p.ex. G. G r o s s, 1988, 1990, 1996), qui bloquent la plupart des opérations syntaxiques possibles à appliquer à des syntagmes libres, dont l'une est justement l'existence du paradigme de l'élément nominal.

cement du syntagme *chleb razowy* par *pieczywo z mąki razowej* rend la phrase *Podaj mi, proszę, kromkę pieczywa z mąki razowej* un peu artificielle. Il existe aussi des cas où les traductions polonaises possibles diffèrent considérablement l'une de l'autre, comme peut en témoigner l'exemple de *croustillant* : traduit comme *chrupiący*, l'adjectif constitue avec le nom une séquence libre, admettant l'intensification, la coordination et la substitution synonymique de l'adjectif, tandis que la forme *chrupki* peut être interprétée comme adjectif désignatif, qui ne peut être remplacé que par un nombre limité de synonymes, p.ex. *suédois*.

Cependant, la nécessité d'indiquer un seul équivalent a pour effet d'appauvrir un peu la fiche descriptive du côté de la langue cible, ce qui peut, à son tour, rendre impossible la traduction automatique de certaines expressions attestées dans des textes polonais. Pour y remédier, les résultats de la description pourraient être représentés sous forme de deux fiches distinctes, respectant les deux directions : du français vers le polonais et du polonais vers le français.

Les observations que nous venons de faire n'épuisent pas encore le sujet. L'une des questions que nous n'avons pas développée ici, et qui mériterait pourtant un examen profond, est celle d'extensions. Si l'on admet qu'elles contiennent non seulement des emplois métaphoriques ou métonymiques observés dans le cadre de la séquence nominale ou verbale (p.ex. : *pain quotidien*, *coller un pain*) mais aussi la totalité des phrases figées, la fiche descriptive va augmenter considérablement en volume. Les sources que nous avons exploitées citent près de trois cents proverbes et dictons en français avec le substantif *pain*⁷.

Références

- B a n y ś W., 2000 : *Système de « si » en français moderne. Esquisse d'une approche cognitive*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- B a n y ś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**.
- B a n y ś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15**.
- B o u i l l o n P., 1998 : *Traitement automatique des langues naturelles*. Paris, Éditions Duculot.
- G r i g o w i c z A., 2007 : « Problème d'héritage sémantique dans la description des parties du corps ». *Neophilologica*, **19**.

⁷ Cf. p.ex. : www.wetterenoise.be/fr/pain/mots/francais.html et <http://environnement.ecoles.free.fr/proverbes-dictons-pain.htm>.

- Gross G., 1988 : « Degré de figement des noms composés ». *Langages*, **90**.
- Gross G., 1990 : « Définition des noms composés dans un lexique-grammaire ». *Langue Française*, **87**.
- Gross G., 1992 : « Forme d'un dictionnaire électronique ». In : A. Clais, H. Safar, édés : « L'environnement traductionnel ». Sillery, Presses Universitaires du Québec.
- Gross G., 1994 : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115**.
- Gross G., 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique – les classes d'objets ». *La tribune des industries de la langue et de l'information électronique*, **17–19**.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*. Paris, OPHRYS.
- Gross G., 1997 : « Les classes d'objets et la désambiguïsation des synonymes ». *Cahiers de Lexicologie*, **70**.
- Gross G., 2004 : « Réflexions sur le traitement automatique des langues ». In : G. Prunelle, C. Fairon, A. Dister, édés : *JADT 04, Le poids des mots. Actes des 7^{es} Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*. Vol. 1. Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain : 551.
- Le Pesant D., 1997 : « Vers une définition plus rigoureuse de la polysémie ». In : *BOULAG, Actes du Colloque International FRACTAL*. Besançon, Université de Franche-Comté.
- Le Pesant D., Mathieu-Colas M., 1998 : « Introduction aux classes d'objets ». *Langages*, **131**.
- Prandi M., 1998 : « Contraintes conceptuelles sur la distribution : réflexions sur la notion de classe d'objets ». *Langages*, **131**.

Sites Internet

- <http://www.wetternoise.be/fr/pain/mots/francais.html>
- <http://environnement.ecoles.free.fr/proverbes-dictons-pain.htm>
- <http://www.cnrtl.fr/>
- <http://korpus.pwn.pl>

Anna Dutka-Mańkowska
Université de Varsovie
Varsovie

***Selon* en tant que marqueur d'altérité énonciative et ses traductions en polonais dans un corpus de presse**

Abstract

To describe Polish equivalents of the structure *selon X*, we admit that the above structure is the marker of enunciative alterity: a person who enunciates, presents content as taken up of another source. Presentation of discourse was analysed in press articles published in *Le Monde Diplomatique* and translated into Polish. Modal markers revealed further to the analysis of the corpus are more numerous than those indicated in dictionaries. In a series of tests we brought to view the characteristics of *zdaniem*, *według*, *wedle* and *zgodnie z* which were subsequently given the names found in the corpus and divided into classes. Ultimately, we discussed modifications in enunciations, related by correlation with obliteration of *selon X* in the translation.

Keywords

Enunciation (uttering act), utterance, represented discourse, alterity, modalisation marker, translation.

Notre objectif est de confronter le français et le polonais sur un point précis : la structure *selon N* et ses équivalents polonais, d'abord dans la description lexicographique, ensuite dans un corpus des articles du *Monde diplomatique* traduites en polonais (accessibles dans la version polonaise depuis 2006). Nous voulons indiquer la spécificité des prépositions polonaises qui apparaissent dans la traduction des séquences avec *selon N* ; ensuite, compte tenu des modifications observées, et en particulier de la suppression de la référence explicite à une énonciation autre, de réfléchir sur la manière dont l'interprétant reconstruit le sens. Notre cadre théorique de référence est la conception de la représentation du discours autre de J. Authier-Revuz et nous admettons que *selon N* marque la modalisation du dire comme discours second (dont l'image est donnée par une paraphrase discursive) (J. A u t h i e r - R e v u z, 2004 : 42).

1. Quelques références théoriques dans l'étude actuelle des prépositions en polonais

Après quarante ans, le cadre structuraliste a cédé la place à celui cognitiviste, ce qui influe sur le choix des prépositions étudiées : on s'intéresse surtout aux prépositions spatiales. Dans un volume qui fait la référence dans le domaine, R. P r z y b y l s k a (2002) en décrit dix : *w, na, za, przed, pod, nad, po, przy, u* et *przez*. Cet ouvrage a marqué un tournant vers l'approche cognitive et il met en évidence la polysémie des prépositions étudiées. Mais d'autres chercheurs (N a g ó r k o, 2005 : 163) insistent sur la nécessité de rendre compte aussi des facteurs culturels et de s'intéresser donc aux processus cognitifs au niveau du discours.

On est sensible au caractère dynamique de l'inventaire des prépositions. B. M i l e w s k a (2003a) analyse les prépositions secondaires (*wtórne*) : ce sont les éléments qui appartiennent à la classe des noms, adverbes, conjonctions ou expressions idiomatiques et qui fonctionnent comme des prépositions, ou encore qui résulte du figement d'une préposition avec un nom ou un adverbe. Selon cet auteur, l'apparition des prépositions secondaires est un phénomène important et il marque l'évolution du polonais, qui passe des formes synthétiques vers celles analytiques. Dans le même ordre d'idées, D. W e i s s (2005) discute un groupe de prépositions formé à partir du participe, à fonction métatextuelle (p.ex. *pomijając, prawdę powiedziawszy*). Le sémantisme de ces prépositions, avec une valeur temporelle, supposait un observateur virtuel dans les étapes antérieures de la langue. Deux syntagmes prépositionnels qui nous intéressent : *według X-a* et *zdaniem X-a* sont envisagés par R. G r z e g o r c z y k o w a (2004). Elle les traite comme des contextes qui permettent de tester la neutralisation des éléments subjectifs dans le lexique. C'est une contribution à un ouvrage consacré à la notion de point de vue, en référence à une version du cognitivisme adoptée largement en Pologne, centrée sur l'anthropologie et la culture. La notion de point de vue envisage un « sujet regardant » qui catégorise la réalité extralinguistique et qui emploie les expressions déictiques, évaluatives et modales.

Une référence incontournable pour les romanisants polonais sont deux volumes d'E. U c h e r e k : un dictionnaire des prépositions polonais-français (1991) et celui en sens inverse (1997), faits à partir d'un corpus littéraire. Signalons aussi quelques recherches récentes qui mettent en contraste les prépositions en polonais et en français. La thèse d'A. K o p e c k a (2004) dans une optique de R. Talmy, a opposé le polonais en tant que langue à satellites au français qui présente des caractéristiques d'une langue à cadre verbal, mais aussi d'une langue à satellites. La thèse d'E. G w i a z d e c k a (2005) présente

des aspects, des préverbes et des prépositions en français et en polonais en référence à la théorie topologique de J.-P. Desclés. Deux articles récents parus dans la revue *Bulag* envisagent les prépositions polonaises spatiales : *po* (K. B o g a c k i, 2007) et *ku* (M. I z e r t, 2007) et leurs équivalents français du point de vue de formel, en vue du traitement automatique des textes.

À la différence des cadres théoriques sus-mentionnés, nous adoptons la perspective de la représentation du discours autre (RDA) de J. A u t h i e r - R e v u z (2004 : 36), qui, dans le champ de la métadiscursivité (discours sur le discours) oppose le cas où l'énonciateur spécifie l'altérité (du discours autre) – au cas de l'auto-représentation du discours en train de se faire. Les formes de RDA articulent deux actes d'énonciation et elles produisent une image du DA qui est donnée dans le discours en train de se faire. Le cas qui nous intéresse appartient aux formes de la modalisation du dire comme discours second, construite avec une paraphrase discursive, qui donne une image du discours d'après lequel on parle. Les formes qui appartiennent ici sont *selon N, P* ; *d'après X, P* ; *pour X, P* ; *si l'on croit X, P* ; *il paraît que P* ; *P, paraît-il* ; les formes du conditionnel. L'idée de l'image du DA que donne la forme *selon N* nous servira pour commenter les cas où dans la traduction aucun équivalent de cette forme n'a été donné.

2. Les propriétés des prépositions *zdaniem, według, wedle* et *zgodnie z*

2.1. L'aptitude à marquer les valeurs autres que la distanciation

Dans notre corpus nous avons relevé quatre prépositions. Pour saisir leur spécificité, nous allons vérifier leur aptitude à apparaître dans des contextes de *selon* lorsque celui-ci ne marque pas que l'énonciateur parle d'après un autre discours. Une telle vérification donne des éléments pour une analyse unifiée des prépositions (p.ex. A. C e l l e, 2005 pour *selon*).

Nous reprenons les contextes habituels de *selon* dans le Lexis, le Petit Robert et le TLFi :

conformité – *faire qqch. selon les règles* (PR)

proportion – *à chacun selon ses mérites* (PR)

alternative – *selon les circonstances* (Lexis) ; *le chapeau en feutre bleu ou blanc selon le costume* (TLFi)

L'équivalent polonais de l'expression familière *c'est selon* ne comporte pas de préposition, c'est une forme verbale (*to zależy*).

Voici l'acceptabilité des prépositions polonaises dans les mêmes contextes (l'astérisque signale que la suite est inacceptable) :

Conformité

*postąpił *zdaniem instrukcji/według instrukcji/wedle instrukcji/zgodnie z instrukcją*

Proportion

*każdemu *zdaniem jego zasług/według jego zasług/wedle jego zasług/?zgodnie z jego zasługami*

Alternative

*kapelusz biały albo granatowy *zdaniem garnituru/*według garnituru/*wedle garnituru/* zgodnie z garniturem*

On conclut que les prépositions ne sont pas aptes à marquer une alternative, que *zdaniem* (1) a une valeur énonciative (toutes les réponses sont négatives sur le tableau 1), alors que *według* (2), *wedle* (3) et *zgodnie z* (4) marquent la conformité et la proportion.

Tableau 1

Les valeurs non énonciatives des prépositions

Préposition	Conformité	Proportion	Alternative
(1) <i>zdaniem</i>	–	–	–
(2) <i>według</i>	+	+	–
(3) <i>wedle</i>	+	+	–
(4) <i>zgodnie z</i>	+	?	–

Nous avons aussi vérifié dans quelle mesure quatre dictionnaires récents de référence tiennent compte de la valeur énonciative des prépositions examinées. Notre but n'est pas de dénoncer l'insuffisance des descriptions lexicographiques, mais de les traiter comme une information sur la conscience métalinguistique : observer les regroupements qu'elles opèrent, ainsi que de les confronter avec les corpus du polonais, pour saisir les tendances actuelles de l'emploi des quatre prépositions.

Tableau 2

La saisie de la modalisation dans des dictionnaires

Préposition	SJP on-line	SJPB 2007	SWJP 1998	PSWP 1995–2005
(1) <i>zdaniem</i>	–	+	–	+
(2) <i>według</i>	+	+	+	+
(3) <i>wedle</i>	figure avec (2)	renvoi à (2)	+, <i>rare</i>	+, <i>vieilli</i>
(4) <i>zgodnie z</i>	–	–	+	+

Ajoutons que dans son projet d'un dictionnaire des expressions fonctionnelles, M. G r o c h o w s k i (1997) maintient la description de *wedle* comme *vieilli*, *livresque* et renvoie à *według*, en proposant deux acceptions : avec une propriété d'un objet et avec un nom de personne, ses jugements ou activité verbale.

Commentaire :

- seulement *według* (2) figure dans tous les dictionnaires comme renvoyant à une source de l'opinion citée ;
- les marques d'usage *vieilli*, *rare* ou *livresque* avec *wedle* (3) sont contredites par la consultation des bases textuelles et de l'Internet : force est de constater que l'usage de ce mot est fréquent ; on note ainsi un écart entre la description et l'emploi effectif, comme c'est aussi le cas p.ex. du modificateur *ponoć* (A. D u t k a - M a n k o w s k a, 2003) ; par contre, une autre préposition, *podług*, un synonyme *livresque* et *vieilli* de *według* (p.ex. chez E. U c h e r e k, 1997 : 444) n'a pas été repris dans l'usage courant ; en effet, nous ne l'avons pas trouvé dans nos textes ;
- *zgodnie z* (4) est décrit come un dérivé de *zgoda* 'accord' sans aucun commentaire ; il figure comme une entrée dans un dictionnaire de langue parlée ; la conformité concerne un état de choses, non les opinions, contrairement à ce qui est attesté dans notre corpus ;
- *zdaniem* (1) figure dans l'entrée *zdanie* 'opinion' ; il est absent dans un dictionnaire électronique de référence, pourtant il est bien documenté dans les bases textuelles et pour E. U c h e r e k (1997 : 444) c'est un équivalent de *selon*.

Nous avons donc observé des écarts importants entre l'usage des prépositions dans leur rapport aux opinions des sources autres que l'énonciateur qui produit le discours, donc comme des marqueurs d'altérité, et la description de cette valeur par les dictionnaires. B. M i l e w s k a (2003a : 153–154) parle dans ce cas d'une fonction modale spécifique et nouvelle de *wedle*, *według* et *zdaniem*. Elle pointe également le caractère particulièrement productif de *według* et *zdaniem*. Précisons que la distinction modal vs médiatif ne se pose pas (comme p.ex. chez J.-P. D e s c l é s, sous presse). C'est

à cause de la fonction modale que *według* et *wedle* résultent dans nos tests comme des équivalents proches de *selon* : ils marquent la conformité, la proportion et le discours autre.

3. Les prépositions et les propriétés sémantiques du nom sélectionné

À partir des enchaînements dans des textes journalistiques, nous avons précisé les caractéristiques sémantiques du nom qui suit la préposition. Nous avons distingué cinq cas et notre classement enrichit celui de Ch. Marquie-Pucheu (1999) en point 4. Voici la liste :

1. Les noms [+hum], p.ex. *badaczka* ‘le chercheur’, *władze* ‘les autorités’.
2. Les noms [-hum] qui renvoient par métonymie à [+hum], p.ex. *Korea Północna* ‘la Corée du Nord’, *Krajowy Instytut Statystyki* ‘Institut national de la statistique’.
3. La nominalisation des verbes de parole, p.ex. *prognozy* ‘prévisions’, *interpretacje* ‘interprétations’.
4. Les noms qui supposent une pensée représentée, p.ex. *rozpowszechniony pogląd* ‘l’idée répandue’, *mit* ‘mythe’.
5. Les noms des opérations intellectuelles qu’on peut représenter par écrit, p.ex. *sondaż* ‘sondage’, *statystyki* ‘statistiques’.

Nous avons ensuite vérifié des possibilités de former les syntagmes avec chaque préposition et les noms de chaque classe. Nous avons interrogé l’Internet et le signe + renvoie dans le tableau 3 aussi à des cas qui nous ont semblé personnellement douteux, mais qui se trouvent confirmés par de nombreux exemples sur de nombreux sites de types différents.

Tableau 3

La sélection des noms par des prépositions

Préposition	[+hum]	[-hum] mais métonymie	nominalisation d’un verbe de parole	pensée représentée	opération intellectuelle
(1) <i>według</i>	+	+	+	+	+
(2) <i>wedle</i>	+	+	+	+	+
(3) <i>zdaniem</i>	+	+	–	–	–
(4) <i>zgodnie z</i>	–	–	+	+	+

Nous constatons que *według* (1) et *wedle* (2) admettent toutes les classes de noms, ce qui les fait rapprocher de *selon* ; *zdaniem* (3) et *zgodnie z* (4) sont en distribution complémentaire ; la référence au discours d'autrui (d'un autre énonciateur) est assurée par *według* (1), *wedle* (2) et *zdaniem* (3). Les noms qui expriment la pensée représentée et les nominalisations des verbes de parole admettent en polonais une phrase complétive. Ainsi *N selon lequel* prend la forme *N, że* 'N que' : *komunikat* 'communiqué' + *mit* 'mythe' + *wiadomość* 'information' *że*...

4. La suppression de *selon N* dans la traduction

Assez souvent la séquence *selon N* est supprimée du texte traduit et nous avons examiné les conséquences qui en résultent pour l'attribution du discours cité, au cas où l'énonciateur n'est plus explicite. Nous avons observé une échelle de l'annulation progressive du discours autre. Il y a des changements notables dans la structure du discours et de la reconstruction du sens. Le syntagme *selon N* se révèle un indicateur intéressant qui permet l'observation des changements que la traduction introduit au niveau énonciatif (cf. J. S i m o n i n, 1984).

4.1. L'attribution du discours cité

Si on se place dans la perspective de l'interprétant, l'identification de l'énonciateur autre qui dépend du contexte n'est possible que dans le cas où sa présentation permet de rétablir la 3^e personne:

- (1) Michael Albert, qui s'était rendu en Argentine, avoua **d'ailleurs** sa déception sur ce point : les salariés des entreprises récupérées ne s'employaient pas, **selon lui**, à propager leur conquête à d'autres usines ou ateliers. Bien qu'ils se montrent fiers de leur nouvelle organisation du travail, ils *ne voyaient pas que ce qu'ils faisaient était beaucoup plus important... que ce qu'ils faisaient*.

Michael Albert, który zobaczył wszystko na żywo, przyznaje się do rozczarowania : pracownicy przejętych przedsiębiorstw nie propagowali [...] swojego sukcesu w innych fabrykach czy warsztatach. Choć zdawali się dumni z nowej organizacji pracy, „nie rozumieli, że to, co robią, jest dużo ważniejsze od... tego, co robią”. (LMD 2006/10 : 18).

Ici dans l'enchaînement *A avoua sa déception : selon lui, p* il y a coréférence entre *A* et *lui*. Le verbe de parole qualifie *p* comme un aveu de *A*. Dans la traduction *A przyznaje się do rozczarowania* 'A avoue' : *p* la source est attribuée d'une manière identique.

Mais dans un contexte moins contraint, l'interprétation peut viser une source collective liée à une communauté indéterminée, qui se définit uniquement par un principe donné comme général. Voici un exemple :

- (2) Le troisième axe traite de la mondialisation, qui remet en question un certain nombre de droits socio-économiques de toute la population. Cette limitation de la citoyenneté sociale peut pousser **une partie des résidents** – comme le montre Andreas Wimmer – à délimiter des domaines dont les immigrants seront exclus, les biens collectifs appartenant uniquement, **selon eux**, aux nationaux : c'est la logique de la « préférence nationale ». D'autres privilégient la défense globale des droits, car l'exclusion des migrants prépare celle d'autres catégories.

Tego rodzaju ograniczenia w funkcjonowaniu społeczeństwa obywatelskiego mogą z kolei, jak wykazuje Andreas Wimmer, skłaniać część mieszkańców do wyznaczenia takich jego dziedzin, z których imigranci będą wykluczeni, w myśl **zasady**, iż dobro wspólne należy wyłącznie do członków narodu. Jest to przejaw logiki „pierwszeństwa ze względu na narodowość”. Inni opowiadają się jednak za wspólną obroną praw, gdyż odebranie ich imigrantom może być pierwszym krokiem do pozbawienia ich innych kategorii ludności. (LMD 2006/9 : 15).

La référence dans la traduction à *zasada* 'principe' sans aucune spécification de la source suggère un énoncé doxique, contrairement à la version originale avec la contextualisation par *selon N*.

On peut rester avec deux possibilités d'attribution d'une expression guillemetée, la décision devant être motivée en dernière instance par des connaissances d'ordre encyclopédique et interdiscursif.

- (3) Chaque vie doit être inventée, et non subie ; la ville (en l'occurrence Paris) est le territoire même des *dérives*, des aventures (d'où le scandale fomenté, par exemple, contre Le Corbusier, coupable **selon eux** de soutenir une conception de l'urbanisme visant à *détruire la rue*).

Człowiek powinien tworzyć, wynajdywać [sic] swoje życie, zamiast go dzić się na te formy egzystencji, które są mu narzucane. Miasto – w tym konkretnym przypadku Paryż – to obszar „dryfowania” i przygód (stąd gwałtowne ataki wymierzone w Le Corbusiera, którego urbanistyczny projekt zakładał „likwidację ulicy”). (LMD 2006/10 : 22).

Dans la version polonaise entre parenthèses : ‘d’où des attaques violentes contre Le Corbusier, dont la conception de l’urbanisme supposait la « destruction de la rue »’ (trad. – A.D.-M.). *Eux* réfère à Guy Debord et à ses amis hostiles à l’architecte. Mais après la suppression du syntagme *selon eux*, les guillemets entre parenthèses dans „likwidacja ulicy” ‘destruction de la rue’ donnent la possibilité d’attribuer cette expression de deux manières ; a) à Debord et ses amis, dont les conceptions occupent tout le paragraphe, b) à Le Corbusier, dont le *projet* constitue le contexte le plus proche, surtout si on n’a pas d’informations précises sur le programme et la manière de s’exprimer propre à l’architecte.

Finalement on peut avoir une annulation de la source et on n’a plus le discours représenté, donc l’hétérogénéité montrée, mais constitutive (au sens de J. Authier-Revuz). Dans (4) disparaît la référence aux témoins dans une relation d’un camp de prisonniers (ce qui a des conséquences au niveau de la structure argumentative), et dans (5) on élimine la source des estimations financières :

- (4) **Selon les témoignages**, tout manquement à la discipline entraîne de sévères punitions. Pour une bagarre, un mot de travers. Pour une tentative d’évasion, le cachot.

[...] wszelkie przejawy nieposłuszeństwa pociągają za sobą **bardzo** surowe kary, a próba ucieczki **może** skończyć się uwięzieniem ‘toutes les manifestations de l’insoumission entraînent de **très** sévères punitions, et une tentative d’évasion **peut** aboutir à la mise en prison’. (LMD 2006/9 : 7).

L’annulation de la modalisation en discours second sur le contenu va de pair avec l’introduction des marques de modalité *może* ‘peut’ et d’évaluation *bardzo* ‘très’.

- (5) ExxonMobil, la plus puissante des majors, affiche un chiffre d’affaires de 370 milliards de dollars en 2005 (450 milliards en 2006, **selon les estimations de Wall Street**), supérieur au produit intérieur brut (PIB) de cent quatre-vingts des cent quatre-vingt-quinze pays membres des Nations unies.

Exxon Mobil, najsilniejsza z nich, wykazuje zyski **rzędu** 450 miliardów dolarów. To więcej, aniżeli łączny PNB 180 ze 195 krajów należących do ONZ. (LMD 2006/13 : 7).

Ici apparaît une marque évaluative d’approximation *rzędu* ‘environ’.

4.2. La modification du type de la représentation du discours autre

Nous avons observé la suppression de la préposition *selon* et des remaniements notables dans la manière de présenter le discours de *N*. Ainsi dans (6) on passe au discours direct classique :

- (6) Famille: **selon Marie Trigona**, *depuis que les employés ont pris le contrôle de l'hôtel Bauen, la coopérative a recruté quatre-vingt-cinq personnes [...]*.

Rodzina – z niej rekrutują się na ogół nowi pracownicy. „Przykładowo – wyjaśnia Maria Trigona – odkąd pracownicy przejęli kontrolę nad hotelem Bauen, spółdzielnia zatrudniła 85 osób [...]”. (LMD 2006/10 : 18).

Le syntagme *rodzina* ‘famille’ est suivi d’un commentaire absent dans l’original : ‘on en recrute d’habitude de nouveaux travailleurs’, ainsi que *przykładowo* ‘par exemple’ qui enchaîne sur ce commentaire (cf. aussi 5.1. ci-dessous).

Dans (7) on passe à un discours indirect qui émane d’un énonciateur collectif anonyme :

- (7) **Selon le discours dominant**, il faudrait, par raison et par vertu, que nous consacrons davantage de temps au travail.

Dyskurs panujący głosi, że powinniśmy wypełniać nakazy rozumu i cnoty, poświęcając coraz więcej czasu na pracę. (LMD 2006/7 : 24).

La reprise du discours d’un énonciateur identifié dans (8) par *selon lui*, structurée à la manière d’un compte-rendu (*s’il importait de..., de..., de... Et de...*) dans la traduction est privée de la marque d’attribution et de l’énumération de consignes. Nous nous permettons de traduire tout le passage pour la clarté de l’exposé :

- (8) [«...»] Par conséquent, s’il importait **selon lui** de savoir répondre à la question « que proposez-vous ? », de ne pas rabâcher que la pauvreté et le racisme existent et que ce n’est pas bien, de pouvoir indiquer que la victoire est possible contre le système, il convenait également de cesser d’imaginer qu’un ordre spontané surgirait du chaos. Et de préciser alors comment et par qui les propositions qu’on avance seront reprises. Assurément, les partis politiques chercheront à coloniser les mouvements sociaux pour leur imposer leurs valeurs hiérarchiques et autoritaires. Cela ne devait pas faire oublier qu’en face existait trop souvent la... *tyrannie de l’absence de structures*.

[„...”] Wynika stąd, [...] że ważne jest, by umieć odpowiedzieć na pytanie „co proponujecie?”, a nie tylko biadolić w kółko, że bieda i rasizm istnieją i że to bardzo źle. Trzeba umieć pokazać, że można wygrać z systemem, oraz przestać wierzyć, że z chaosu spontanicznie wyłoni się ład. Istotne jest także, by wyraźnie określić, kto i w jaki sposób wprowadzi w życie wysuwane propozycje. Owszem, partie polityczne usiłują kolonizować ruchy społeczne, narzucając im swoje wartości, hierarchie i władze. Jednakże nie wolno zapomnieć, że z drugiej strony zbyt wiele razy mieliśmy do czynienia z... ‘tyranią braku struktur’”. (LMD 2006/10 : 19).

Traduction A.D.-M. : « il s'en suit qu'il est important de savoir répondre à la question 'que proposez-vous ?' et de ne pas de plaindre sans cesse que la pauvreté et le racisme existent et que c'est très mauvais. Il faut savoir démontrer qu'il est possible de vaincre le système et cesser de croire qu'un ordre spontané surgirait du chaos. Il importe aussi de préciser clairement qui et de quelle manière mettra en œuvre les propositions avancées. Certes, les partis politiques tentent de coloniser les mouvements sociaux, en leur imposant ses propres valeurs, hiérarchies et autorités. Pourtant il ne faut pas oublier que d'autre part trop souvent nous avons affaire à la ... 'tyrannie d'absence des structures' ».

Il est possible d'y voir des raisonnements du journaliste et on peut considérer l'expression entre guillemets finale comme une manière de parler caractéristique de la gauche, et non d'un énonciateur individuel cité.

5. La mise en évidence du discours en train de se faire

La version traduite des passages proches de *selon N* comporte d'autres modifications qui donnent du poids au rôle du discours propre de l'énonciateur, au détriment de l'énonciateur autre.

5.1. Le niveau de la cohérence du discours

Dans (6) le discours rapporté direct devient une exemplification à cause de *przykładowo* 'par exemple' ajouté, qui enchaîne sur le non-dit explicité par le traducteur. Dans d'autres passages en polonais nous avons observé des marques de causalité (*bowiem* 'parce que'), d'opposition (*tymczasem* 'cepen-

dant', *owszem... jednakże* – mot rare 'certes...mais', cf. (8)), ainsi que la suppression de *d'ailleurs*, cf. (1).

5.2. Les marques d'évaluation

Dans (4) nous avons relevé l'ajout de *bardzo* 'très' et *rzędu* 'environ', dans (5) l'introduction de la marque modale *może* 'il peut' dans (5), dans (8) le verbe *biadolić*, qui traduit *rabâcher*; ajoute au caractère répétitif de l'action le trait évaluatif négatif.

5.3. La suppression des guillemets

La suppression des guillemets dans la proximité de *selon N* bloque en particulier la possibilité de les comprendre comme les mots de *X*, p.ex. :

(9) Ce crime – résultat d'une « bavure », selon les autorités israéliennes – a ému les opinions publiques à travers le monde.

Ta zbrodnia, będąca według władz izraelskich skutkiem błędu, poruszyła opinię publiczną całego świata. (LMD 2006/10 : 2).

(10) Selon Sauclières, l'« indigène » est un « rapace » dont il faut se méfier [...].

Według Sauclièresa „tubylec” jest drapieżnikiem, przed którym należy mieć się na baczności [...]. (LMD 2007/2 : 3).

Nous avons relevé le phénomène de la mise en évidence de l'activité énonciative de l'asserteur aussi dans une analyse de la traduction du conditionnel journalistique en polonais (A. D u t k a - M a ń k o w s k a, 2007).

Conclusion

Nous avons décrit les expressions qui figurent dans les équivalents polonais de la structure *selon N*. D'abord nous avons montré les spécificités des quatre marques relevées dans des textes (*według, wedle, zdaniem, zgodnie z*), non seulement dans les emplois qui contribuent à la modalisation en discours second. Nous avons conclu que *według* et *wedle* présentent beaucoup d'affini-

tés avec *selon*. Le corpus de presse a permis de montrer l'enrichissement des marques modales en polonais. La fonction modale des expressions n'est pas toujours répertoriée dans des dictionnaires, p.ex. *wedle* est bien présent dans l'usage, contrairement à ce que suggèrent des descriptions lexicographiques. Ensuite nous avons rendu compte des divergences au niveau énonciatif qu'on constate dans le cas d'absence des équivalents de la marque *selon N*. L'attribution du discours cité dépend du contexte, ce qui modifie la reconstruction du sens et permet plus d'une lecture ; on a recours à d'autres types de la représentation du discours autre, finalement, le discours en train de se faire est mis en évidence. Un corpus plus vaste permettra d'enrichir ces résultats.

Références

- A u t h i e r J., 1984 : « Paroles tenues à distance ». In: B. C o n e i n et al., éd(s) : *Matérialités discursives*. Lille, Presses Universitaires de Lille, 127–142.
- A u t h i e r - R e v u z J., 1992 : « Repères dans le champ du discours rapporté ». *L'Information grammaticale*, **55**, 38–42.
- A u t h i e r - R e v u z J., 2004 : « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène ». In : L. R o s i e r, S. M a r n e t t e, J.-M. L o p e z - M u ñ o z, éd(s) : *Le discours rapporté dans tous ses états*. Paris, L'Harmattan, 35–53.
- B e a u l i e u - M a s s o n A., 2006 : « Cadres et points de vue dans le discours journalistique », *TRANEL*, **44**, 77–89.
- B o g a c k i K., 2007 : « La préposition polonaise *po* et ses équivalents français ». *BULAG*, **32**, 95–110.
- C e l l e A., 2005 : « C'est selon ». In : K. B o g a c k i, A. D u t k a - M a ñ k o w s k a, éd(s) : *Les relations sémantiques dans le lexique et dans le discours*. Varsovie, Wyd. Sowa, 51–61.
- C h a r o l l e s M., 1987 : « Spécificité et portée des prises en charge en 'selon A' ». *Revue européenne des sciences sociales*, **77**, 243–269.
- D e s c l é s J.-P. (sous presse) : « Prise en charge, engagement et désengagement ». In : *Conférence plénière "La prise en charge", le 13 janvier 2007*. Université d'Anvers.
- D u t k a - M a ñ k o w s k a A., 2003 : « Difficultés de la traduction : *ponoć* en tant qu'expression de la réserve du rapporteur ». *BULAG*, **28**, 25–36.
- D u t k a - M a ñ k o w s k a A., 2007 : *L'altérité énonciative dans des textes de presse français et polonais : le conditionnel journalistique et ses traductions en polonais*. [Une communication au Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Innsbruck, le 3–8 septembre 2007].
- G r o c h o w s k i M., 1997 : *Wyrażenia funkcyjne. Studium leksykograficzne*. Kraków, Polska Akademia Nauk, Instytut Języka Polskiego.

- Grochowski M., red., 2005 : *Przysłówki i przymyki. Studia ze składni i semantyki języka polskiego*. Toruń, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika.
- Grzegorzczak R., 2004 : « Punkt widzenia nadawcy w znaczeniach leksemów ». In : J. Bartmiński, S. Niebrzegowska-Bartmińska, R. Nycz, red. : *Punkt widzenia w języku i w kulturze*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, 161–176.
- Gwiazdecka E., 2005 : *Aspects, prépositions et préverbes dans une perspective logique et cognitive. Application au polonais : przez/prze-, do/do-, od/od-*. [Thèse de doctorat, sous la dir. de J.-P. Desclés]. Paris, Université de Paris-Sorbonne.
- Izert M., 2007 : « La polysémie de la préposition polonaise *ku* et ses équivalents français – approche structuro-sémantique ». *BULAG*, 32, 131–144.
- Kopecka A., 2004 : *Étude typologique de l'expression de l'espace : localisation et déplacement en français et en polonais*. [Thèse de doctorat, sous la dir. de C. Grinevald]. Université Lumière Lyon 2.
- Marque-Pucheu Ch., 1999 : « Source, inférence et position du locuteur dans les énoncés comportant *selon* ». *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 6, 103–113.
- Milewska B., 2003a : *Przymyki wtórne we współczesnej polszczyźnie*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- Milewska B., 2003b : *Słownik polskich przymków wtórnych*. Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- Nagórko A., 2005 : « Prepozycje a prefiksy ». In: M. Grochowski, red. : *Przysłówki i przymyki. Studia ze składni i semantyki języka polskiego*. Toruń, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 161–175.
- Przybylska R., 2002 : *Polisemia przymków polskich w świetle semantyki kognitywnej*. Kraków, Universitas.
- Simonin J., 1984 : « Les plans d'énonciation dans *Berlin Alexanderplatz* de Döblin, ou de la polyphonie textuelle ». *Langages*, 73, 30–56.
- Ucherek E., 1991 : *Polsko-francuski słownik przymków*. Warszawa, PWN.
- Ucherek E., 1997 : *Francusko-polski słownik przymków*. Warszawa, PWN.
- Weiss D., 2005 : « Nowe przymyki o pochodzeniu imiesłowowym? ». In : M. Grochowski, red. : *Przysłówki i przymyki. Studia ze składni i semantyki języka polskiego*. Toruń, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 177–207.

Dictionnaires du polonais

- PSWP – *Praktyczny słownik współczesnej polszczyzny*. T. 1–50. Red. H. Zgórkowa. Poznań, Wydawnictwo Kurpisz 1994–2005.
- SJP – *Słownik języka polskiego on-line*, <http://sjp.pwn.pl>.
- SJPB – *Słownik języka polskiego*. T. 1–6. Red. M. Bańko. Warszawa, PWN, Biblioteka Gazety Wyborczej 2007.
- SWJP – *Słownik współczesnego języka polskiego*. T. 1–2. Red. B. Dunaj. Warszawa, Przegląd Reader's Digest 1998.

Katarzyna Gabrysiak
Université de Silésie
Katowice

Quelques remarques sur la désambiguïisation des sens du verbe *mettre*

Abstract

This study analyses the use of the French verb *mettre* with the aim of disambiguating their meanings. The process consists in finding every possible meaning of the word by analyzing contexts in which it might appear. This stage constitutes an integral part of creating a Polish-French and French-Polish electronic dictionary and exemplifies the methodology of object-oriented approach proposed by Professor W. Banyś. The analysis is based on the information taken from *Le Grand Robert de la Langue Française*, *Le Trésor de la Langue Française*. After analyzing all contexts in which the verb has appeared and after specifying the object classes for each its use of the verb, the author gives its Polish equivalent. Twenty eight Polish equivalents of the French verb *mettre* are presented.

Keywords

Electronic dictionary, object classes, object-oriented approach, disambiguating.

Introduction

La polysémie des mots reste toujours l'un des problèmes majeurs dans la traduction assistée par ordinateur (TAO). D'où la nécessité de la désambiguïisation des sens des mots polysémiques (WSD) pour qu'aucune phrase ne constitue plus de problèmes de traduction, autrement dit, pour que le système trouve son équivalent dans la langue cible.

Que cette désambiguïisation soit indispensable, on s'en rend compte au moment d'ouvrir un dictionnaire traditionnel ou électronique. On saisit le verbe *mettre* et on reçoit une liste de ses équivalents polonais. Certes, la liste est impressionnante mais on ne trouve aucun indice concernant, par exemple,

le contexte dans lequel il est possible d'employer cet équivalent. On ne sait pas si la traduction de *mettre* dans les phrases *mettre un pantalon* et *mettre du sucre* est la même. Ce type de problèmes concerne la traduction de n'importe quel mot. Par conséquent, nous proposons leur solution à l'exemple de l'analyse des sens du verbe *mettre* faite suivant les principes de l'approche orientée objets de Wiesław Banyś.

1. Analyse du verbe *mettre*

Comme on l'a remarqué, ni les systèmes de traduction automatique existants, ni les dictionnaires traditionnels ne prennent en considération le contexte où un mot donné apparaît. Par contre, notre analyse se base sur une étude fine et détaillée du contexte. Elle se compose de plusieurs démarches. Après avoir réuni le corpus le plus large possible, nous vérifions la concordance des emplois du mot en question dans ce corpus. Puis, nous regroupons ces emplois en ensembles dont les éléments ont le plus de traits en commun. Afin d'étudier et de classifier ces traits nous nous servons de l'approche orientée objets de W. Banyś (2002a, b). Autrement dit, nous étudions chaque contexte où le mot donné apparaît pour dégager les classes d'objets, c'est-à-dire les sous-ensembles des traits syntactico-sémantiques apportant les informations plus précises (cf. G. Gross, 1999 ; W. Banyś, 2002a, b). Les classes d'objets, autrement dit les classes d'arguments « se définissent par relation avec les prédicats qui leur sont spécifiques » (D. Lepesant, M. Mathieu-Colas, 1998 : 12). Elles déterminent le choix des équivalents dans la langue cible (le polonais dans notre cas). Si c'est nécessaire, nous vérifions, nous réorganisons ces ensembles. À la fin, nous présentons les conclusions de l'analyse sous forme d'un tableau qui constitue l'un des schémas descriptifs employés dans l'approche orientée objets.

Passons à l'analyse du verbe *mettre*. Pour qu'elle soit claire et compréhensible nous avons décidé de réduire le corpus à l'entrée (du verbe choisi) se trouvant dans le *Grand Robert de la Langue Française*. L'entrée se compose de trois parties. Chacune d'elles se subdivise. La première partie rassemble tous les emplois du verbe *mettre* dans lesquels il signifie 'faire changer de lieu'. Dans la position du complément d'objet direct (COD) on trouve des objets concrets, des êtres vivants, des noms abstraits ainsi qu'une construction infinitive. Dans la deuxième partie, on voit un autre emploi de *mettre*, à savoir : 'placer dans une position nouvelle'. La dernière partie comporte surtout les emplois abstraits et métaphoriques. Dans le sens : 'faire passer (quelqu'un, quelque chose) dans un état, dans une situation nouvelle' le verbe *mettre* s'em-

ploie surtout avec les prépositions *en* et *à*. Selon l'entrée du GRLF, *mettre* a vingt emplois dans la langue française. Ce nombre ne correspond pas aux résultats de notre analyse parce qu'« il y a autant de sens différents d'un mot dans la langue source que de traductions différentes dans la langue d'arrivée » (W. B a n y ś, 2002a : 7)

Prenons les exemples provenant de la première partie. Au premier abord, nous apercevons que la position du sujet n'est pas définie dans la plupart des cas. Nous avons admis qu'elle est occupée par la classe d'objets [HUMAIN]. Par contre, la position du complément d'objet direct est définie. Pour la clarté de notre analyse, nous nous sommes décidés à grouper les emplois du verbe *mettre* selon la nature du COD. Tout d'abord, nous analysons les exemples dans lesquels la position du COD est saturée par les objets concrets inanimés, puis par les humains et à la fin par les noms abstraits. Nous expliquons aussi les symboles que nous allons employer dans les schémas descriptifs :

- HUM – humain
- ANM – animé
- CONC – concret
- ALL – tout
- ABSTR – abstrait
- COD – complément d'objet direct
- COI – complément d'objet indirect
- Prép – préposition
- CO – classe d'objet
- \ – sauf
- / – ou

Voyons l'inventaire préliminaire des sens de *mettre* suivant leur traduction en PL :

<i>Il a mis un tapis sur le parquet</i>	<i>kłaść</i>
<i>Mettre des gâteaux dans un panier</i>	<i>wkładać</i>
<i>Mettre une lampe sur une table</i>	<i>stawiać</i>
<i>Pierre met les meubles dans la chambre</i>	<i>stawiać/wstawiać</i>
<i>Mettre du vin dans une bouteille</i>	<i>wlewać</i>
<i>Mettre du grain dans un sac</i>	<i>wsypywać</i>
<i>Mettre de la crème sous les yeux</i>	<i>nakładać</i>
<i>Mettre un navire à la mer</i>	<i>wodować</i>
<i>Mettre la radio</i>	<i>włączać</i>
<i>Mettre une balle dans la cible, dans le but</i>	<i>trafiać</i>
<i>Mettre un tableau sur un mur</i>	<i>wieszać</i>
<i>Mettre un pantalon</i>	<i>wkładać/zakładać</i>
<i>Mettre des chaussures</i>	<i>wkładać/zakładać</i>
<i>Mettre une cravate</i>	<i>wkładać/zakładać</i>
<i>Dans une casserole, mettre à bouillir les 2l d'eau</i>	<i>wlewać</i>

Nous passons à l'analyse détaillée des contextes en question :

Il mettait un disque sur le plateau du phonographe. (Beauvoir).
Il tira un cahier de musique, le mit sur le pupitre du piano. (R. Rolland).
Il a mis un tapis sur le parquet.

La position du sujet est occupée par la classe d'objets [HUM], celle du complément d'objet direct est occupée par les objets concrets qui peuvent être mis dans la position horizontale. Cette classe d'objets est marquée [CO₁]. Ensuite, il y a un complément circonstanciel de lieu composé d'une préposition et de la classe d'objets [CO₂] comprenant les objets sans « une entrée » dans leur construction, grâce à laquelle il serait possible de placer une chose à l'intérieur de ces objets. Toutes les prépositions et les locutions prépositionnelles *dans* et *à* permettent de traduire le verbe *mettre* : *kłaść*. Voici le schéma :

X – [ANM] – mettre – Y – [CO₁] – \ dans \ à – Z – [CO₂] *kłaść*

Mettre des gâteaux dans un panier.
Il « froissa la dépêche et la mit dans sa poche ». (Maurois).
Elle met le stylo dans son sac.

Le contexte de ces exemples diffère du contexte précédent par la nature du complément de lieu qui est construit des prépositions *dans* ou *à* et des objets ayant une sorte d'entrée [CO₃], p.ex. : *panier; valise, sac, serrure, bouche*. Cette combinaison autorise la traduction polonaise *wkładać*.

X – [ANM] – mettre – Y – [CO₁] – dans / à – Z – [CO₃] *wkładać*

Mettre une lampe sur une table.
On met une assiette de pommes au milieu d'une table.
Il mettait une chaise, une petite table, entre lui et Dingo.

La position du COD est occupée par la classe d'objets [CO₄] comprenant les objets qui peuvent être mis dans la position verticale. Tous ces exemples sont conformes au schéma suivant :

X – [HUM] – mettre – Y – [CO₄] – \ dans \ à – Z – [CO₂] *stawiać*

Madame Müller doit mettre les meubles dans sa chambre.
Je mets un bureau dans mon séjour.
Ce garage de 15 m² vous permettra de mettre une voiture ou une moto.

X – [HUM] – mettre – Y – [CO₄]– dans / à – Z – [CO₃] / [<espace limité>] /
 [<espace non-limité>] stawiać w / wstawiać do

Au cas où le lieu est exprimé par l'intermédiaire des classes d'objets [<espace limité>] et [<espace non-limité>] deux équivalents polonais sont admis *stawiać / wstawiać*. Le choix de l'un d'eux dépend de ce que le locuteur veut souligner. Quand il met en relief l'endroit où il place quelque chose, p.ex. *chambre, cuisine*, il dit *wstawiać do*. Mais il peut seulement communiquer qu'il place une chose par terre donc il dit *stawiać*.

Mettre du vin dans une bouteille.

On met de l'eau liquide dans un récipient pour voir ce qui se passe.

J'ai arrêté de mettre de la bière dans les crêpes.

Le COD est formé des noms appartenant à la classe d'objets [<liquides>]. Il est en relation avec le complément circonstanciel de lieu composé d'une préposition et d'une classe d'objets [<récipients>]. Il faut souligner que cette position ne doit pas être occupée.

X – [HUM] – mettre – Y – [<liquides>] – prép – Z – [<récipients>] wlewać

Mettre du grain dans un sac.

Mettre de la farine de pomme de terre sur l'assiette avant d'y mettre les raviolis.

Un conseil : mettre de la poudre d'amande à la place de la farine le rend plus léger.

La classe d'objets [CO₃] qui se trouve dans la position du COD détermine la traduction de *mettre* : *wsypywać*. Les objets y appartenant se caractérisent par une consistance poudreuse, p.ex. : <*poudre, farine, sucre...*>

X – [HUM] – mettre – Y – [<CO₅>] – prép – Z – [CO₃] / [<récipients>]
 wsypywać

Mettre de la crème sous les yeux.

Tu peux aussi mettre du fard à paupière un peu tiré vers le violet ça fait splendide!

Pour mettre tes yeux en valeur tu peux leur mettre du mascara et du crayon noirs.

La classe d'objets occupant la position du COD s'appelle [<produits de beauté>]. Le complément circonstanciel de lieu est construit d'une préposi-

tion et d'une classe d'objets [<parties du corps>]. Tout cela nous permet de traduire *mettre* : *nakładać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [<produits de beauté>] – prép – Z – [<parties du corps>] *nakładać*

Mettre un navire à la mer.

La chaloupe et le canot du corsaire étant criblés on ne put les mettre à la mer.

Nous avons pu récupérer 6 bateaux pour mettre à la mer et 29 sont en réparation.

Ces exemples concernent seulement les moyens de transport maritime. En plus, nous ne pouvons employer que quelques compléments circonstanciels de lieu : *à la mer, à l'eau, en mer* pour traduire : *wodować*.

X – [HUM] – mettre – Y – [<moyen de transport maritime>] – à la mer / en mer / à l'eau *wodować*

Mettre la radio, la télé.

Mettre les nouvelles ; mettre la première, la deuxième chaîne.

Mettez-nous un disque.

Ces exemples ont, dans la position du COD, la classe d'objets se composant des éléments suivants [<radio / télévision>]. Dans ce cas-là, les Polonais emploient le verbe *włączać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [CO₆] *włączać*

Mettre le ballon dans le but, dans la cage, au fond des filets.

Mettre une balle dans la cible.

Mettre une balle dans la tête de qqn.

Il fallait quand même mettre dans l'arceau.

Quand le contexte est formé de la classe d'objets [<ballon>] se trouvant dans la position du COD et d'un complément circonstanciel de lieu que nous appelons [<cible>] on traduit le verbe *mettre* : *trafiac*.

X – [ANM] – mettre – Y – [<ballon>] – prép – Z – [<cible >] *trafiac*

Mettre le tableau sur le mur.

J'ai vu que tu avais un crochet dans le salon pour mettre un lustre.

Vous pouvez mettre le miroir contre le mur.

Le COD est saturée par la classe d'objets [CO₇] rassemblant des objets qui peuvent être pendus, p.ex. : *tableau, miroir, manteau, boule de Noël*. Le complément locatif est composé des prépositions *sur, contre* ou *à* et de la classe d'objets [CO₈] présentant des objets (des lieux) tels que : *mur, plafond, porte-manteau*, etc. sur lesquels on peut pendre des choses.

X – [HUM] – mettre – Y – [CO₇] – sur / contre / à – Z – [CO₈] *wieszać*

Tu peux mettre un pantalon noir, un t-shirt manches longues, et par dessus ton joli débardeur.

Il fallait mettre un habit et un dossard que le maître nous avait donnés.

Si on va à une discothèque on met des fringues.

Dans toutes ces phrases les verbes *wkładać* ou *zakładać* sont les équivalents de *mettre*. Elles réalisent le schéma :

X – [HUM] – mettre – Y – [<vêtements>] *wkładać / zakładać*

Mais à vrai dire, le schéma complet est le suivant :

X – [HUM] – mettre – Y – [<vêtements>] – à – [ANM] *wkładać / zakładać*

Une fois la position du COI n'est pas occupée le sens d'une telle phrase est *mettre à moi-même*. Mais cela n'influe pas sur la traduction.

Mettre des chaussures.

Quand il faut sortir on met des brodequins épais en cuir de vache ou bien des sabots.

Moi j'aime bien mettre des escarpins, richelieu, escarpins à brides, sinon des bottes lacées.

Cette situation se reproduit lorsque la position du COD est saturée par la classe d'objets [<chaussures>]. Le schéma est donc pareil :

X – [HUM] – mettre – Y – [<chaussures>] – à – Z – [ANM] *wkładać / zakładać*

Mettre quelqu'un en pyjama.

Il vaut mieux vous mettre en jean.

Je mets mon bébé en maillot de bain.

L'équivalent polonais change quand nous remplaçons la construction : mettre quelque chose à quelqu'un par une autre : mettre quelqu'un en quelque chose. Remarquons que la préposition change aussi. Ce changement nécessite de traduire *mettre* par *ubrać w* ce qu'illustre le schéma :

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – en – Z – [<vêtements>] ubrać w

Mettre quelqu'un en bleu.

En plus, après avoir remplacé la classe d'objets [<vêtements>] par la classe d'objets [<couleurs>] d'un vêtement mis, la préposition *en* est traduite par *na*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – en – Z – [<couleurs>] ubrać na

Mettre une cravate.

Je n'ai pas de cagoule alors je mets une écharpe et un bonnet.

Chaque fois une femme met un bijou.

La classe d'objets saturant la position du COD dans ces exemples s'appelle [<accessoires>]. À l'exception de quelques cas particuliers, nous pouvons traduire *mettre* dans ce contexte de deux façons : *zakładać / wkładać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [<accessoires>] – à – Z – [ANM] zakładać / wkładać

Deux noms et leurs synonymes ne réalisent pas ce schéma. Il s'agit du mot *bague* à cause duquel *mettre* est traduit plus souvent par *wkładać* et *menottes* dont l'équivalent polonais est *zakładać*.

Si je mets un anneau puissance 10, il remettra 5 points de magie à chaque tour.

On lui mettrait des menottes, on le mènerait à la mairie.

Passons à la dernière construction. Le contexte dans les exemples cités ci-dessous est intéressant parce qu'il se compose d'un infinitif.

Dans une casserole, mettre à bouillir les 2l d'eau.

Dans une cocotte, mettre à chauffer l'huile.

Mettre à revenir les oignons et le saumon dans une poêle.

Dans une poêle mettre à rissoler le lard détaillé en petits morceaux.

Mettre à fondre 20 gr de beurre dans une poêle.

Mettre la viande à suer à feu doux dans une petite casserole.

Il faut mettre le linge à tremper longuement, avant lessivage, dans un bain d'eau alcaline.

Il importe de mettre le linge sale à sécher, avant de l'entasser dans un coffre à linge.

Mettre à mariner les grains de raisins dans un bol.

Après avoir analysé tous les exemples, nous constatons que dans chaque cas il y a une indication de lieu où il faut mettre l'objet : *l'eau – dans une casserole ; l'huile – dans une cocotte ; les oignons, le saumon – dans une poêle ; les cerises – dans un litre de rhum ; le lard – dans une poêle ; le beurre – dans une poêle ; la viande – dans une casserole ; le linge – dans un bain d'eau alcaline ; les grains de raisins – dans un bol.*

Nous employons donc les règles que nous avons déjà décrites. *L'eau, l'huile* en tant que [*liquides*] admettent la traduction *wlewać*. *Les oignons, le saumon, les cerises, le lard, le beurre, la viande, les pommes épluchées, les grains de raisins* appartiennent à la classe [*aliments*], *le linge* à la classe [*linge*] : [*lessive*] (toutes les deux faisant partie de la classe d'objets [*CO₁*]) et le complément locatif est construit de la préposition *dans* et de la classe [*vaisselle*] (faisant partie de la classe d'objets [*CO₃*]) alors nous pouvons traduire *mettre* par *wkładać*. Vu que le complément locatif *dans une poêle* signifie en polonais *na patelnię / na patelni* nous avons le droit de traduire *mettre* par *kłaść* ou *wkładać*.

Afin de traduire des infinitifs, nous ajoutons les conjonctions polonaises *aby* ou *żeby*. En plus, il est nécessaire de répéter le COD à l'aide d'un pronom personnel. Ainsi :

*Dans une casserole, mettre à bouillir les 2l d'eau – Wlać do rondla 2l wody, aby / żeby **ją** zagotować.*

*Dans une cocotte, mettre à chauffer l'huile – Wlać do garnka olej, aby / żeby **go** podgrzać.*

*Mettre à revenir les oignons et le saumon dans une poêle – Włożyć / Położyć na patelnię cebule i łososia, aby / żeby **je** odsmażyć.*

*Dans un litre de rhum mettre à macérer des cerises pendant 3 heures – Włożyć do 1l rumu wiśnie, aby / żeby **je** namaczać przez 3 godziny.*

*Dans une poêle mettre à rissoler le lard détaillé en petits morceaux – Włożyć / Położyć na patelnię boczek pocięty na kawałki, aby / żeby **go** przysmażyć.*

*Mettre à fondre 20 gr de beurre dans une poêle – Włożyć / Położyć na patelnię masło, aby / żeby **je** roztopić.*

*Mettre la viande à suer à feu doux dans une petite casserole – Włożyć mięso do rondla, aby / żeby **je** dusić na wolnym ogniu.*

Il faut mettre le linge à tremper longuement, avant lessivage, dans un bain d'eau alcaline – Trzeba włożyć pranie do wody alkalicznej, aby / żeby je długo namaczać.

Mettre à mariner les grains de raisins dans un bol – Włożyć winogrona do miseczki, aby / żeby je zamarynować.

Voyons les schémas :

X – [HUM] – mettre – Y – [<aliments>] – à – INFINITIF – dans – Z – [<vaiselle>] wkładać do, aby / żeby go / ją / je

X – [HUM] – mettre – Y – [<liquides>] – à – INFINITIF – dans – Z – [<vaiselle>] wlewać do, aby / żeby go / ją / je

X – [HUM] – mettre – Y – [<linge> : <lessive>] – à – INFINITIF – dans – Z – [<réceptient>\<vaisselle>] wkładać do, aby / żeby go / ją / je

X – [HUM] – mettre – Y – [<linge> : <lessive>] – à – sécher – dans – Z – [<machine à sécher>] wkładać do, aby / żeby wysuszyć go / ją / je

X – [HUM] – mettre – Y – [<linge> : <lessive>] – à – sécher – sur – Z – [<sèche-linge>] wieszać na, aby / żeby wysuszyć go / ją / je

Étudions maintenant les exemples où la classe d'objets [ANM] se trouve dans la position du COD. La position du sujet est toujours saturée par la classe d'objets [HUM].

Mettre un enfant sur sa chaise

sadzać

Mettre un enfant dans son lit

kłaść

Mettre les chevaux au pré

zaprowadzać

Mettre qqn dans un couvent

umieszczać

Mettre qqn dans un train

wsadzać

Mettre qqn sous la garde, l'autorité, la puissance, la protection de...

oddawać

Mettre qqn devant les conséquences de ses actes

stawiać

Analysons les contextes plus précisément :

Mettre un enfant sur sa chaise.

Je prends mon enfant dans mes bras pour le mettre dans sa chaise.

L'élément distinctif de ce contexte se trouve dans le complément locatif, à savoir la classe d'objets [<pour s'asseoir>] qui permet de traduire *mettre* : *sadzać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – prép – Z – [<pour s'asseoir>] sadzać

Mettre un enfant dans son lit.

Pour l'instant je le mets sur le canapé mais je reste à côté de lui bien sûr.

Tu peux évaluer le patient avant de le mettre sur le matelas.

L'entourage du verbe *mettre* dans ces phrases ne diffère du contexte précédent que par la classe [<pour s'allonger>] constituant le complément locatif. L'équivalent de *mettre* est *kłaść*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – prép – Z – [<pour s'allonger>] kłaść

Dans les exemples suivants *mettre* est traduit par *zaprowadzać* :

Mettre les chevaux au pré.

Les producteurs ont décidé de mettre les vaches au pâturage toute l'été.

Si vous voulez je pourrais vous mettre à la gare.

Par contre dans ces phrases :

Mettre qqn dans un couvent.

À douze ans, on le met en pension à Richmond, puis à treize à la public-school de Rugby.

On nous met dans la chambre de prétravail.

mettre est traduit : *umieszczać*. Pourquoi ? Analysons les classes d'objets occupant la position du complément locatif. Dans le cas de la traduction *zaprowadzać* c'est la classe d'objets [<espace non-limité>] qui sature cette position, la traduction *umieszczać* est possible quand la classe [<espace limité>] s'y trouve.

X – [ANM] – mettre – Y – [ANM] – prép – Z – [<espace non-limité >]
zaprowadzać

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – prép – Z – [<espace limité >]
umieszczać

Mettre qqn dans un train.

J'ai envie de mettre ma mère dans l'autobus ou dans le métro.

On le met dans l'avion et mes beaux parents le récupèrent à l'aéroport.

Dans ce contexte, la classe d'objets [<moyens de transport>] dans la position du complément circonstanciel de lieu détermine le choix de l'équivalent polonais *wsadzać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – Z – [<moyens de transport>] wsadzać

L'église a imposé pour les enfants baptisés de les mettre sous sa protection.

Il faudra la mettre sous l'autorité du gouvernement.

Mettre qqn sous la garde, l'autorité, la puissance, la protection de...

Dans ces exemples, ainsi que dans d'autres phrases réalisant le schéma, *mettre* doit être traduit par *oddawać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – sous / en – Z – [<autorité>] oddawać

Mon but n'est pas de mettre le public devant le fait accompli de son inculture.

Vous êtes seulement mis devant les conséquences possibles de vos activités quotidiennes.

Le Bon Dieu vous récompensera de votre peine.

C'est lui qui vous a mis sur mon chemin.

Le complément locatif est formé d'une préposition et de la classe d'objets [ABSTR], p.ex. : *devant le fait accompli, devant les conséquences, sur mon chemin*, etc. Cela nous autorise à traduire *mettre* : *stawiać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – Z – [ABSTR] stawiać

Il est temps de passer à l'analyse des exemples contenant le COD composé de la classe d'objets [ABSTR]. Soulignons que dans ce cas-là la position du sujet ne doit pas être saturée seulement par les humains. Voici l'inventaire préliminaire :

Mettre l'amour devant l'amitié

stawiać

Mettre longtemps à cuire

potrzebować

Mettre de l'ordre, du désordre etc.

wprowadzać

Mettre une somme d'argent à la partie,

à la boule

stawiać

Mettre mille francs à un achat, à un bibelot

wydawać

Mettre de l'argent dans un projet

wkładać

Mettre la confiance en qqn, dans qqch.

pokładać

Mettre de l'obstination, du zèle

wykazywać / wykazywać się

Mettre du charme, de la grâce

dodawać

Mettre l'amour, l'amitié à qqn

dawać

Mettre son temps, son énergie à apprendre

poświęcać / wkładać

<i>Mettre son orgueil, son plaisir</i>	<i>poświęcać</i>
<i>Mettre son nom, son prénom, qqn sur la liste</i>	<i>pisać / wpisywać</i>
<i>Mettre que</i>	<i>zakładać, że</i>

*Je ne vous dissuade pas de mettre l'amour devant l'amitié !!!
 Il fallait mettre les récompenses à côté des châtiments.
 Je saurai mettre une borne à tes dérèglements.
 Nous devons mettre une frontière contre le terrorisme.
 Nous devons mettre l'amour, la compréhension, le service et l'amitié en premier lieu.*

Dans les premiers exemples, la position du COD est occupée par la classe d'objets [ABSTR]. Le complément locatif est formé d'une préposition et d'un nom abstrait ou de la classe [HUM]. D'où la traduction polonaise *stawiać*.

X – [HUM] – mettre – Y – [ABSTR] – Z – [ABSTR/HUM] *stawiać*

*Le temps que l'histoire a mis à se faire.
 Mettre longtemps à cuire.
 Il a mis plusieurs jours à revenir.*

On observe que dans la position du sujet chaque classe d'objets peut se trouver. Le COD est formé de la classe [<temps>]. La suite est constituée de deux prépositions *à* ou *pour* ainsi que d'un infinitif. Dans ce contexte *mettre* est traduit par *potrzebować*.

X – [ALL] – mettre – Y – [<temps>] – à / pour – INFINITIF *potrzebować*

*Mettre de l'ordre, du désordre.
 C'est là une opposante obstinée, opiniâtre, tenace, inflexible, et qui met le trouble partout.
 Là où il y a le doute, tente de mettre la foi !
 Là où il y a le désespoir, tente de mettre l'espérance !
 Là où est la haine mettre l'amour, là où est l'offense mettre le pardon, là où est la discorde mettre l'union.*

Le contexte présenté dans les exemples ci-dessus se caractérise par la classe d'objets [CO₃] dans la position du COD. Cette classe comprend les noms abstraits exprimant un désordre (*désordre, bruit, confusion, etc.*) mais aussi leurs antonymes (*ordre, harmonie, équilibre, etc.*). Ensuite, il y a un complément locatif qui peut être formé de différentes façons : soit c'est un adverbe de lieu, p.ex. : *partout, là*, soit il se compose d'une préposition (le

plus souvent *dans*) et d'un nom. Mais chaque fois l'équivalent polonais est *wprowadzać*.

X – [ALL] – mettre – Y – [CO₉] – Z – [HUM / ABSTR] wprowadzać

Dans toutes les phrases suivantes, le COD est constitué de la classe d'objets [<argent>]. Mais l'activité est chaque fois différente ce qui influe sur la traduction.

La première activité <jeu> exige la traduction *stawiać*. Voyons les exemples et puis le schéma.

Mettre une somme à la partie, à la boule.

Mettre en jeu toutes ses ressources.

Peut-on vraiment jouer (en prenant du plaisir) sans mettre de l'argent ?

X – [HUM] – mettre – Y – [<argent>] [ACTIVITE : <jeu>] stawiać

Lorsque cette activité change en <achat> c'est *wydawać* qui est l'équivalent de *mettre*.

Mettre mille francs à un achat, à un bibelot.

Si vous devriez mettre une somme pour le cadeau d'anniversaire de combien serait-elle ?

Au lieu de mettre de l'argent à acheter des armes, il faut plutôt tout détruire.

X – [HUM] – mettre – Y – [<argent>] [ACTIVITE : <achat>] wydawać

Mais une fois que la préposition *dans* forme le complément locatif nous traduisons *mettre* par *wkładać*.

Mettre de l'argent dans un projet.

Supposons que vous vouliez mettre de l'argent dans votre poche.

L'année dernière, le gouvernement fédéral a décidé de mettre une somme de 2 milliards de dollars dans la santé suite à la demande des provinces.

X – [HUM] – mettre – Y – [<argent>] – dans – Z – [ALL] wkładać

Mettre la confiance en, dans qqn, qqch.

Comment mettre l'espérance dans nos projets de vie.

Pourrais-je mettre l'assurance en voiture ancienne si elle ne roule pas beaucoup.

Chacun des spectateurs met l'espoir en une certaine équipe.

Nous observons que la position du COD est occupée par la classe d'objets [<confiance>], le complément locatif se compose des prépositions *en* ou *dans* et de chaque type de nom (animés / inanimés / abstraits / concrets). Si le schéma est réalisé nous traduisons *mettre* en polonais par *pokładać w*.

X – [HUM] – mettre – Y – [<confiance>] – en / dans – Z – [ALL] *pokładać w*

Il faut quasiment y mettre de l'obstination.

Désormais il met du zèle pour se faire une place dans le système, poussé par des impératifs financiers et matériels.

Mettre du cynisme et ne pas aller dans le sens de la musique pour ne pas tomber dans une monotonie.

Si nous arrivons, dit le soldat au paysan, le bon Dieu aura mis de l'entêtement à nous laisser en vie.

Dans ces exemples, la position du COD est occupée par la classe d'objets [<entêtement>]. On traduit *mettre* par *wykazywać* ou cet équivalent prend sa forme pronominale *wykazywać się*.

X – [HUM] – mettre – Y – [<entêtement>] – Z – [ABSTR] *wykazywać się*
/ *wykazywać*

Il mettait de la douceur dans ses rapports avec le Peuple, et de la dignité dans ses entretiens avec le Sénat.

Quoique la plus grande partie de ses épigrammes soit du genre sentencieux, il sait y mettre de la grâce.

La femme qui met de la délicatesse dans de telles actions est folle.

Penser c'est aussi jouer, mettre de la légèreté là où il y a de la lourdeur, de l'inertie.

Ce contexte est intéressant du point de vue de la traduction. Le sujet peut être exprimé par chaque type de nom. La classe d'objets [CO₁₀] composée des noms abstraits tels que : *grâce, charme, beauté, douceur*, etc. occupant la position du COD autorise la traduction *dodawać*. Ce qui suit n'y influe pas. Mais le COI construit ainsi : 'à – Z – [ANM]' ou 'dans – Z – [ABSTR/CONC]' est traduit en polonais par l'intermédiaire du datif : *dodawać komuś / czemuś*.

X – [ALL] – mettre – Y – [CO₁₀] – dans – Z – [ABSTR/CONC] *dodawać*

X – [ALL] – mettre – Y – [CO₁₀] – à – Z – [ANM] *dodawać*

*Cela nous met du courage pour le match de samedi.
Il suffit d'y mettre du courage et de la bonne volonté.*

Le nom *courage* se comporte différemment. S'il réalise le schéma : 'X – [ALL] – mettre – Y – [CO₁₀] – à – Z – [ANM]' l'équivalent polonais est *dodawać*, s'il réalise le schéma : 'X – [HUM] – mettre – Y – [<entêtement>]' l'équivalent polonais est *wykazywać / wykazywać się*.

*Je parcourrai le monde, pour te mettre l'amour, l'amitié et la liberté, la tendresse, la douceur.
Mettre l'amour, l'amitié à qqn.*

La classe d'objets [CO₁₁] (*amitié, amour, liberté, tendresse, etc.*) suivie du COI composé de façon suivante : à – Z – [ANM] autorise la traduction *dawać* comme dans la phrase :

X – [ALL] – mettre – Y – [CO₁₁] – à – Z – [ANM] *dawać*

*Mettre son temps, son énergie à apprendre.
Mettre son orgueil, sa gloire, son plaisir.
C'est important que chacun puisse mettre son temps, ses talents, ses connaissances.*

La position du COD est occupée par la classe d'objets [CO₁₂] (*orgueil, gloire, plaisir, etc.*). Il est important que chaque élément de cette classe soit précédé d'un adjectif possessif. La suite peut être formée d'une construction infinitive ou de la préposition *dans* précédant la classe d'objets [ABSTR / CONC]. Les schémas présentent la traduction dans ces deux cas.

X – [HUM] – mettre – adjectif possessif – Y – [CO₁₂] – à / pour – INFINITIF *poświęcić, aby*
X – [HUM] – mettre – adjectif possessif – Y – [CO₁₂] – dans – Z – [ABSTR / CONC] *poświęcić czemuś*

Mais le verbe *mettre* suivi de la classe d'objets [CO₁₃] (*temps, énergie, âme, coeur, effort, etc.*) dans la position du COD peut être traduit par *wkładać*.

X – [HUM] – mettre – adjectif possessif – Y – [CO₁₃] – à / pour – INFINITIF *wkładać, aby*
X – [HUM] – mettre – adjectif possessif – Y – [CO₁₃] – dans – Z – [ABSTR / CONC] *wkładać*

Mettre son nom, son prénom, quelqu'un sur la liste.

Mettre un mot en majuscule ou en minuscule.

Je veux mettre un texte au-dessus de cette animation.

Le contexte des exemples présentés contient la classe d'objets [CO₁₄] dans la position du COD. Les objets qui se trouvent dans cette classe désignent ce qui est écrit ou peut être écrit, p.ex. : *texte, mot, lettre*. D'où la traduction *pisać / wpisać*. La suite que constitue le complément locatif n'y influe pas.

X – [HUM] – mettre – Y – [CO₁₄] – prép – Z – [ALL] *pisać / wpisywać*

Mettons que je n'ai pas encore réglé le petit problème.

Vous aurez remarqué que si vous mettez que la balle peut bouger elle va juste tirer en haut.

Dans nos formulaires nous avons mis que le loyer est payable d'avance.

Dans le dernier contexte, le COD est construit d'une proposition introduite par la conjonction *que*. L'équivalent de *mettre* est *zakładać, że*.

X – [HUM] – mettre – que *zakładać, że*

2. Conclusion

Cet article avait pour but de présenter l'analyse des sens du verbe *mettre* et de montrer le processus de sa désambiguïisation dans le cadre de l'approche orientée objets. Nous avons trouvé 28 équivalents polonais rendant possible une bonne traduction du verbe *mettre* dans 48 contextes différents. Pour le faire, nous avons établi 42 classes d'objets. Nous sommes conscients que vu la fréquence d'emploi de ce verbe par les Francophones, nous n'avons pas décrit tous les emplois possibles (la langue spécialisée ou familière).

Certes, cette analyse nous a permis d'approfondir la connaissance de la langue française. Mais encore, nous avons beaucoup appris sur notre langue maternelle : le polonais. Entre autres, nous savons maintenant que l'espace est décrit d'une façon précise et exacte. Nous pensons que l'étude comparative de l'espace dans les deux langues pourrait faciliter et accélérer les travaux sur le dictionnaire électronique français-polonais et polonais-français.

3. Quelques commentaires

1. La diathèse influe sur la traduction, p.ex. :

X – [HUM] – mettre – Y – [<vêtements>] – à – [ANM] wkładać / zakładać

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – en – Z – [<vêtements>] ubrać w

2. L'omission d'un élément du contexte cause le changement de la préposition en polonais :

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – en – Z – [<vêtements>] ubrać w

X – [HUM] – mettre – Y – [ANM] – en – Z – [<couleurs>] ubrać na

Je mets ma fille en pyjama {bleu}. *Ubieram moją córkę w {niebieską} piżamę.*

Je mets ma fille en bleu. *Ubieram moją córkę na niebiesko.*

3. Le figement

Observons les exemples :

Il met du vin dans une bouteille.

Wlewa wino do butelki.

Il met du vin en bouteille.

Butelkuje wino.

Nous constatons que la construction *mettre en bouteille* est plus figée que *mettre dans une bouteille*. C'est la préposition *en* qui rend cette expression, disons, plus abstraite.

4. Les classes d'objets

Il est difficile de présenter une classe d'objets toute complète. En fait, elle comprend les mots le plus souvent employés par les usagers d'une langue. De plus, le phénomène de la métonymie complique la création d'une classe, à savoir :

Ce sont des sirops et gouttes qu'il faut mettre sur la table.

To syropy i krople, które trzeba postawić na stole.

Analysons les mots *sirops*, *gouttes*. Ils appartiennent à la classe d'objets [<liquides>] alors *mettre* dans ce contexte devrait être traduit : *wlewać*. Mais ces liquides se trouvent dans des bouteilles qui sont mises sur la table en position verticale. D'où la traduction *stawiać*. Cette sorte de métonymie lie deux termes par une relation de contenant à contenu.

5. Le choix de l'équivalent polonais

Nous avons admis que la traduction de *mettre* dépend du contexte dans lequel il s'insère, cela veut dire des classes d'objets. Mais il arrive que deux traductions soient possibles, p.ex. :

Je mets ma valise sur la table. *Kładę / Stawiam moją walizkę na stole.*

Ce phénomène résulte du fait que le mot *valise* peut appartenir aux deux classes d'objets, à savoir [CO₁] – les objets mis dans la position horizontale et [CO₃] – les objets mis dans la position verticale. Dans la langue polonaise, il est possible de dire *kłaść walizkę* et *stawiać walizkę*. Dans l'exemple suivant, *mettre* peut avoir deux équivalents *wkladać / zakładać* parce que les Polonais disent soit *wkladać*, soit *zakładać* un vêtement.

Il a mis un pantalon noir. *Włożył / Założył czarne spodnie.*
Il met la casserole dans le frigo. *Stawia / Wstawia rondel do lodówki.*

Références

- B a n y ś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7–29.
 B a n y ś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206–249.
 G r o s s G., 1999 : « Élaboration d'un dictionnaire électronique ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XCIV(1) [Leuven, Peeters], 113–138.
 L e P e s a n t D., M a t h i e u - C o l a s M., 1998 : « Introduction aux classes d'objets ». *Langages*, **131**, 6–33.

Dictionnaires

- B e r t a u d d u C h a z a u d H., 2001 : *Dictionnaire de Synonymes et Contraires*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
 D u b o i s J., 2001 : *Dictionnaire de linguistique*. Paris, Larousse-Bordas/HER.
 K o m o r e k A., J a n c z u r o w i c z M., W ó j c i k T., R y b a c z y k J., 2003 : *Słownik compact plus francusko-polski*. REA.
 M a r k o w s k i A., 2002 : *Nowy słownik poprawnej polszczyzny*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
 M o u n i n G., 1974 : *Dictionnaire de la linguistique*. Paris, Quadrige/PUF.
 P é c h o i n D., 1999 : *Thésaurus*. Paris, Larousse.
 R o b e r t P., 2000 : *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.

Robert P., 1989 : *Le Grand Robert de la Langue Française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Montréal, Dictionnaires Le Robert, Canada, S.C.C.

Sobol E., 2002 : *Nowy słownik języka polskiego*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Zaręba L., 2000 : *Słownik idiomatyczny francusko-polski*. Kraków, Universitas.

Sources Internet

<http://portalwiedzy.onet.pl/tlumacz.html?tr=fra-auto>, april 2005

<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, april 2005

<http://membres.lycos.fr/hauret/magali/Dea/et3.htm>, april 2005

<http://www.google.pl>

<http://www.google.fr>

Anna Grigowicz
Université de Silésie
Katowice

Parties du corps « sous-estimées » par la langue

Abstract

The article focuses on the lexicographic description of the semantic field of human body parts. The author's analysis of 89 words belonging to the semantic field in question here is presented from the point of view of object classes proposed by Wiesław Banyś. The analysis concentrates on the problem of the number of predicates that characterize particular body parts. Some of the nouns denoting body parts are described with the use of a large number of attributes, operators and extensions in both the languages, some others, on the other hand, appear in only a few uses. Another fact, worth mentioning here, is that some of the nouns denoting body parts through lack of attributes and operators appear only in metaphoric uses.

Keywords

Lexicographic extension, body parts, object class, operator, attribute, extension.

Comme sujet de notre travail, nous nous sommes proposé la description lexicographique, en polonais et en français, à partir du corpus, constitué par différents mots appartenant au domaine des *parties du corps*, en vue de son exploitation ultérieure dans des programmes de traduction assistée par ordinateur. Tous les termes se référant au corps ont été relevés du dictionnaire *Słownik współczesnego języka polskiego* sous la rédaction du prof. B. D u n a j (1996) et ils ne constituent qu'une modeste partie de l'ensemble du lexique relatif à tous les éléments de la machinerie si complexe qu'est l'organisme humain. Nous avons donc soumis à l'analyse 89 mots qui sont : *biodro* (*hanche*), *brew* (*sourcil*), *broda* (*barbe*), *broda* (*menton*), *brzuch* (*ventre*), *czaszka* (*crâne*), *czoło* (*front*), *dłoń* (*paume*), *dłoń* (*main*), *dziąsło* (*gencive*), *dziób* (*bec*), *gardło* (*gorge*), *głowa* (*tête*), *jajnik* (*ovaire*), *jama* (*cavité*), *jądro* (*tes-*

*ticule), jelito (intestin), język (langue), kark (nuque), kciuk (pouce), komórka (cellule), kostka (cheville), kość (os), krew (sang), kregostup (colonne vertébrale), krtań (larynx), łapa (patte), łokieć (coude), łopatka (omoplate), łydka (mollet), mięsień (muscle), mózg (cerveau), nadgarstek (poignet), nerka (rein), noga (jambe), nos (nez), obojczyk (clavicule), oczodół (orbite), ogon (queue), oko (oeil), oskrzele (bronche), ość (arête), owłosienie (poil), palec (doigt), paznokieć (ongle), pazur (griffe), pęcherz (vessie), pępek (nombril), pierś (poitrine), pierś (sein), pięść (poing), pięta (talon), pióro (plume), plecy (dos), płuco (poumon), podbródek (menton), podniebienie (palais), policzek (joue), por (pore), pośladek (fesse), powieka (paupière), ramię (épaule), ramię (bras), ręka (main), ręka (bras), rzęsy (cils), serce (coeur), skóra (peau), śledziona (rate), staw (articulation), stopa (pied), szczeka (mâchoire), szyja (cou), tarczycza (thyroïde), tęczęwka (iris), tkanka (tissu), tors (buste), trzustka (pancréas), twarz (visage), ucho (oreille), udo (cuisse), usta (bouche), warga (lèvre), wąsy (moustache), włos (cheveu), ząb (dent), żebro (côte), żołądek (estomac), żyła (veine), źrenica (pupille). Ce choix n'a pas été dicté par des critères de sélection déterminés *a priori* mais, tout simplement, par de simples observations de conversations privées dans lesquelles les mots se référant aux parties du corps citées ci-dessus apparaissent plus souvent que d'autres. Par conséquent, nous les avons trouvés les plus importants et les plus représentatifs pour nous pencher sur leur description détaillée.*

Pour effectuer la description du champ lexical choisi, nous avons appliqué la méthode orientée objets, élaborée par W. Banyś. Cette méthode, qui s'inscrit dans le cadre de la construction des dictionnaires électroniques permettant, entre autres, la traduction automatique des textes, vise à présenter les principes d'un nouveau type de dictionnaire électronique du français (W. B a n y ś, 2002a,b ; cf. G. G r o s s, 1993, 1994, 1995). Évidemment, il ne s'agit pas seulement de représenter en version électronique les informations exprimées déjà de façon explicite dans les dictionnaires traditionnels. Il est très important d'en tirer, si possible, les informations implicites ou éventuellement en ajouter d'autres, vu que la description ne doit pas rendre compte de la seule phrase qu'on a sous les yeux mais de la totalité des emplois d'un mot. L'objectif est alors de mettre au point tous les paramètres nécessaires à la description complète de chaque emploi avec la précision requise par le traitement automatique. Le fait de se concentrer sur une telle description linguistique, en vue de son application en traitement automatique, semble justifié dans la mesure où les dictionnaires existants comportent, en général, des descriptions peu précises et insuffisantes qui rendent la traduction automatique particulièrement problématique. Les dictionnaires électroniques permettent d'accéder rapidement aux articles et aux informations qu'ils contiennent. En cela consiste leur principale valeur, qui s'efface pourtant, une fois l'utilisateur parvenu à l'article, car il y retrouve en fait la présentation des versions papier et leurs limites. La ver-

sion papier et son contenu déterminent donc le mode d'exploitation d'un tel dictionnaire alors que la flexibilité de l'outil informatique devrait permettre, au contraire, d'adapter le contenu aux besoins des utilisateurs. La plupart des dictionnaires réalisés à partir de données textuelles illustrent la multiplicité des constructions et, par là, échappent à la rigidité de certains exemples. Pourtant, on sait très bien que la langue évolue en permanence et les résultats acquis par la description linguistique sont toujours remis en question par la prise en compte de nouvelles informations. Il en va de même pour les comportements lexicaux : les savoirs associés aux mots ne sont pas donnés une fois pour toutes. Par conséquent, pour que l'ordinateur soit un outil puissant et fiable pour la traduction automatique des textes, la description doit être la plus détaillée possible, basée sur l'analyse de multiples exemples, tout ceci afin de désambiguïser le sens en donnant la plus grande probabilité qu'il s'agit d'un sens plutôt que d'un autre, car plus le nombre de critères et de données est important, plus le calcul des probabilités sera précis. Les recherches en linguistique informatique visent donc à mieux stocker, rendre accessibles ou, plus généralement, manipuler les informations.

Partant donc du principe qu'une science se fonde sur ce qui est observable, il paraît primordial de ne pas s'éloigner de cet axiome et, par conséquent, raisonner, dans la perspective lexicographique, qui est la nôtre ici, sur les données empiriques, découvertes grâce à l'observation de l'usage effectif de la langue. Ainsi, la devise de notre travail est la fameuse phrase de Wittgenstein de 1950 : *Ne vous préoccupez pas du sens mais de l'usage.*

De cette façon, visant la description complète, la méthode orientée objets cherche à établir des classes sémantiques, appelées classes d'objets, constituées à partir d'attributs et d'opérateurs grâce auxquels on peut désigner les éléments qui leur appartiennent. Étant donné que la signification d'un mot change en fonction de son emploi, sa compréhension est directement liée à son voisinage, c'est-à-dire au contexte dans lequel il apparaît. Ainsi, l'approche adoptée rend compte du fait que le comportement d'une unité linguistique donnée change en fonction de prédicats (attributs et opérateurs) qu'on lui attribue, et qui constituent, par conséquent, ses prédicats appropriés. Il est donc impossible de définir le sens d'un mot sans prendre en considération celui ou ceux au(x)quel(s) il se rapporte. Il s'ensuit que, par opposition aux méthodes traditionnelles, le point de départ dans la méthode en question ne soient pas les caractéristiques ontologiques des objets, le critère du classement des unités linguistiques étant réservé à la langue. Autrement dit, pour pouvoir décider si un objet x fait partie d'une classe d'objet donnée, on ne recourt qu'à la façon dont il est traité par la langue.

Étant donné que le savoir sur le corps, ainsi que le langage qui s'y réfère peuvent prendre diverses formes, dans les champs tant scientifique que profane, nous avons privilégié la terminologie ordinaire, courante, qui nous a paru plus

appréciable du point de vue d'un locuteur moyen. Le corps dont il est question dans notre description n'est donc pas celui du langage médical, mais du langage courant, tel qu'on peut l'entendre dans les conversations quotidiennes.

Vu la méthode appliquée, nous avons effectué la description du corpus choisi, en analysant le maximum d'attributs et d'opérateurs constituant l'entourage linguistique des entités étudiées. Les résultats de ces analyses montrent qu'à côté des descriptions volumineuses, très détaillées et abondantes en attributs et opérateurs divers, correspondant aux parties du corps telles que *tête, jambe, oeil, main, nez, bouche, oreille, visage*, il y a des tableaux où les rubriques des attributs, des opérateurs et des extensions restent (presque) vides. Une telle situation concerne, entre autres, les mots suivants : *dziąsło* (gencive), *trzustka* (pancréas), *śledziona* (rate), *pluco* (poumon), *oskrzele* (bronche), *biodro* (hanche), *czaszka* (crâne), *jajnik* (ovaire), *jelito* (intestin), *kostka* (cheville), *kregostup* (colonne vertébrale), *krtani* (larynx), *lokiec* (coude), *łopatka* (omoplate), *łydka* (mollet), *mięsień* (muscle), *mózg* (cerveau), *nerka* (rein), *obojczyk* (clavicule), *ogon* (queue), *pęcherz* (vessie), *piers* (sein, poitrine), *pięta* (talon), *podniebienie* (palais), *policzek* (joue), *powieka* (paupière), *staw* (articulation), *szczęka* (mâchoire), *szyja* (cou), *tęczówka* (iris), *udo* (cuisse), *wątroba* (foie), *żebro* (côte).

Ainsi, les éléments comme p.ex. *biodro* décrit dans la langue polonaise courante par 6 attributs, 4 opérateurs et 0 extensions, *czaszka* – 4 attributs, 2 opérateurs, 1 extension, *dziąsło* – 6 attributs, 5 opérateurs, 0 extensions, *kostka* – 8 attributs, 3 opérateurs, 0 extensions, *kregostup* – 5 attributs, 3 opérateurs, 2 extensions, *nerka* – 9 attributs, 6 opérateurs, 0 extensions, *żebro* – 7 attributs, 2 opérateurs, 1 extension, correspondant respectivement aux chiffres (8, 9, 0), (3, 3, 2), (6, 6, 0), (9, 5, 2), (5, 5, 0), (9, 6, 0), (7, 3, 3) du côté français, manifestent une « misère attributive » en comparaison avec les unités telles que *głowa* – 33 attributs, 21 opérateurs, 113 extensions en polonais et 36, 19, 108 en français, *nos* – 24 attributs, 12 opérateurs, 58 extensions en polonais et 33, 14, 48 en français, ou *oko* – 87 attributs, 26 opérateurs, 184 extensions en polonais et 88, 30, 120 en français, qui, comme on peut le voir, présentent une abondance exceptionnelle d'emplois, aussi bien littéraires que figurés, dans les deux langues.

Nous pouvons remarquer également que les parties du corps tellement négligées par la langue courante, ne le sont naturellement pas dans le langage médical, qui leur attribue beaucoup plus de caractéristiques et opérations spécialisées. Mais comme nous l'avons déjà signalé, vu les exigences d'un simple utilisateur, notre description ne s'intéresse pas au vocabulaire savant, les emplois argotiques étant aussi exclus de notre analyse. Partant de ce principe, on peut expliquer la raison pour laquelle nous n'avons pas pris en considération, dans le cas de *muscle*, par exemple, les attributs du type : *mięsień pomocniczy* (muscle accessoire), *mięsień przywodziciel* (muscle adducteur), *mięsień*

stawowy (muscle articulaire), mięsień nalewkowy (muscle aryténoïdien), mięsień pierzasty (muscle bipenné), mięsień współdziałający (muscle congénère), mięsień obniżający (muscle dépresseur), mięsień dźwigan (muscle élévateur), mięsień prosty (muscle droit), mięsień półścięgnisty (muscle demi-tendineux), mięsień zginacz (muscle flexeur), mięsień okrężny (muscle orbiculaire), mięsień nawrotny (muscle pronateur), mięsień równoległoboczny (muscle rhomboïde), mięsień skręcający (muscle rotateur), ainsi que beaucoup d'autres (le *Dictionnaire médical français-polonais* en donne 363 types), que nous avons trouvés trop spécialisés et, par conséquent, rarement utilisés dans la langue quotidienne, le choix se réduisant donc aux contextes les plus importants, à notre avis, et les plus fréquents dans le vocabulaire de tous les jours, comme : *napięte mięśnie (muscles tendus, bandés, raidis), skurczone mięśnie (muscles crispés), zwiotczałe mięśnie (muscles amollis, flasques), ładnie ukształtowane mięśnie (muscles bien développés), rozwinięte mięśnie (muscles bien développés), mięsień dwugłowy (biceps), mięsień trójgłowy (triceps), mięsień skośny (muscle oblique).*

La même situation concerne également les parties du corps telles que : *komórka (cellule), nerw (nerf), tkanka (tissu), źrenica (pupille), por (pore), oczodół (orbite), pępek (nombril)* ou bien *jama (cavité)*, pour lesquelles le dictionnaire des termes médicaux trouve des attributs et des opérations considérablement plus nombreux que ceux qu'on peut relever du langage des non-spécialistes. La question d'une plus grande richesse de prédicats qu'apporte le langage médical ne laissant aucun doute, on peut en avoir un en ce qui concerne l'appartenance même des objets mentionnés à la catégorie des parties du corps. Bien que l'intuition s'y oppose, la langue, qui est pour nous la seule marque permettant de bien classifier tout objet analysé, ne partage pas ce point de vue, en refusant aux objets en question le statut de partie du corps (cf. A. Grigowicz, 2007).

Vu que le présent article concerne ces parties du corps que la langue n'a pas généreusement gratifiées, du point de vue des prédicats appropriés, nous voudrions toutefois remarquer que certaines parties du corps, faute de contextes dont elles feraient partie en tant que telles, se mettent pourtant en valeur dans les expressions figurées, parfois très nombreuses. Nous pouvons observer une telle situation, par exemple dans le cas de *brzuch, gardło, kość, żołądek* ou *pięta*, dont les emplois tels que : *wiercić komuś dziurę w brzuchu (scier qqn, accabler / cribler / presser qqn de questions), burczy komuś w brzuchu (le ventre grouille à qqn, qqn a des grenouilles dans le ventre), skoczyć komuś do gardła (sauter à la gorge de qqn), mieć nóż na gardle (avoir le couteau sur la gorge), zdzierać sobie gardło (s'égosiller, s'époumoner, s'user la gorge), być przy kości (être bien en chair), dać komuś w kość (en faire voir de grises / de raides / de vertes et de pas mûres à qqn, fatiguer qqn, éreinter qqn), nie dorastać komuś do pięt (ne pas arriver à la cheville de qqn), deptać komuś*

po piętach (marcher / être sur les talons de qqn, talonner qqn), *przez żołądek do serca* (de l'estomac jusqu'au coeur), ne représentent qu'une très modeste partie. On peut bien sûr se demander pourquoi certaines parties du corps occupent une place importante dans les représentations imagées, donnant lieu à nombre d'emplois figurés, pendant qu'aux autres la langue ne fait aucune allusion. Peut-on trouver des raisons qui font considérer certaines parties du corps comme « plus appréciables », du moins linguistiquement ? On pourrait chercher une explication, par exemple dans leur caractère symbolique. Il est vrai que la symbolique du corps et de ses organes est parfaitement visible dans différentes religions, croyances et traditions populaires, qui, à travers le corps, veulent rendre compte des dimensions essentielles de leurs dogmes. Ainsi, quand on parle de *oko* par exemple, deux aspects de cet organe se mettent en évidence : l'œil physique – organe de la vision et l'œil « spirituel » – symbole de clairvoyance ou de prédiction. La vue est en effet le sens qui a fourni au langage une multitude d'expressions imagées soulignant non seulement la vision, ce qui est reflété par les emplois comme p.ex. *mieć baczne oko na wszystko* (avoir l'œil à tout, ne pas avoir les yeux dans sa poche), *łuski spadły komuś z oczu, bielmo spadło komuś z oczu* (les écailles sont tombées des yeux à qqn, les yeux de qqn se sont dessillés), *nie spuszczać czegoś z oka* (ne pas quitter qch. des yeux), mais aussi la pré-vision, comme le montrent les locutions du type : *widzieć coś oczyma duszy, widzieć coś oczyma wyobraźni* (voir qch. en imagination, voir qch. en idée, s'imaginer très bien qch.).

Dans la mythologie de l'Inde, les deux yeux représentent le soleil et la lune. L'œil droit correspond au futur (le soleil), l'œil gauche au passé (la lune).

Dans la Bible, par contre, l'œil apparaît comme l'équivalent de la connaissance universelle, de la vigilance et de l'omnipotence divine. Cependant, tout en faisant abstraction de motivations symboliques ou culturelles, on peut constater que *oko* donne lieu à un nombre considérable de locutions figurées, ce qui peut s'expliquer aussi par le fait que les yeux peuvent exprimer tous les sentiments d'un être, ce que reflètent les expressions du type : *dobrze komuś z oczu patrzy* (la bonté se lit dans les yeux de qqn), *oczy się komuś świecą do czegoś* (qqn regarde qch. d'un œil avide), *łza kręci się komuś w oku* (qqn a les larmes aux yeux), *skakać sobie do oczu* (s'arracher les yeux).

La main constitue un autre exemple d'une avalanche de métaphores, mais cela ne devrait susciter aucun étonnement vu que depuis 30 000 ans, la main est au centre de la communication. Dans toutes les civilisations, la main a toujours joué un rôle important dans la transmission des idées, rôle symbolique et sacré ou tout simplement rôle d'outil dont on se sert dans presque toutes les activités quotidiennes. Ainsi, les expressions comme p.ex. : *być bez czegoś jak bez ręki* (être complètement désarmé, démuni sans qch.), *być w dobrych rękach* (être entre de bonnes mains), *trzymać coś w swoich rękach* (tenir qch. entre ses mains), *wziąć sprawy w swoje ręce* (prendre l'affaire en main), *podać*

kommuś rękę (prêter la main à qqn, tendre la main à qqn), prouvent l'importance de cette partie du corps.

Si le recours à ces deux parties du corps, tellement nécessaires, même indispensables dans le fonctionnement quotidien de l'homme, n'est pas surprenant, il serait peut-être difficile de trouver des justifications convaincantes qui expliqueraient l'apparition aussi fréquente dans les expressions imagées d'autres parties du corps telles que p.ex. *gardło, język, kolano, kość* ou bien *stopa*, qui, malgré un nombre très restreint d'attributs et opérateurs, se font remarquer dans les emplois figurés comme p.ex. : *coś nie chce komuś przejść przez gardło* (qch. reste dans la gorge), *krzyczeć na całą gardło* (crier à pleine gorge), *mieć nóż na gardle* (avoir le couteau sur la gorge), *mieć coś na końcu języka* (avoir qch. sur le bout de la langue), *mieć za długi język* (ne pas savoir tenir sa langue, avoir la langue trop longue), *rozwiązać komuś język* (déliier la langue de qqn), *być łysym jak kolano* (être chauve comme un genou), *kolana się pod kimś uginają* (les genoux se dérobent sous qqn), *paść komuś do kolan* (tomber aux genoux de qqn, se jeter aux genoux de qqn), *policzyć komuś kości* (briser les os à qqn, rompre les os à qqn, casser les os à qqn), *to sama skóra i kości* (c'est un sac d'os, c'est un paquet d'os), *zmarznąć na kość* (être gelé jusqu'à la moelle des os), *grunt pali się komuś pod stopami* (le pavé brûle les pieds à qqn), *żyć na wysokiej stopie* (vivre sur un grand pied), *zmierzyć kogoś wzrokiem od stóp do głów* (dévisager qqn de la tête aux pieds), *przejść suchą stopą* (passer qch. à pied sec).

Cette richesse de différents contextes démontre que le corps n'est pas seulement le corps objectif, qui fait partie du monde extérieur et peut être connu par les sens comme objet ; c'est aussi un ensemble d'expressions référant au vécu corporel de façon plus ou moins imaginaire, devenant ainsi un lieu d'échanges métaphoriques inépuisable. Il n'est donc guère étonnant que, pour parler de certains phénomènes ou situations, chaque langue a élaboré de nombreuses expressions imagées se rapportant au corps, qui peuvent sembler décidément étranges si on les interprète littéralement, et qui, par conséquent, chassent le sommeil des traducteurs et interprètes. Par exemple, quand les Français *se mettent en quatre*, cela ne veut pas dire qu'ils font des exercices périlleux de gymnastique mais qu'ils apportent tous leurs soins pour atteindre le but visé. Les Polonais, dans la même situation *wychodzą ze skóry, stają na głowie* ou bien *wypruwają sobie żyły*. Ces expressions idiomatiques illustrent particulièrement bien les différences de perception et de représentation de la réalité des diverses cultures. Existant dans toutes les langues, elles forment leur richesse imagée. Certaines sont similaires dans deux langues, comme p.ex. : *pracować w pocie czoła* (travailler à la sueur de son front), *dzielić włos na czworo* (couper les cheveux en quatre), *stracić głowę* (perdre la tête), *ugryźć się w język* (se mordre la langue), d'autres totalement différents, ce qui est le cas, p.ex., de : *trzymać za kogoś kciuki* (brûler un cierge

pour qqn), nie mieć ani rąk, ani nóg (n'avoir ni queue ni tête), pasować jak pięść do nosa (aller comme un tablier à une vache), mydlić komuś oczy (jeter de la poudre aux yeux de qqn) ou encore mieć duszę na ramieniu (avoir la peur au ventre).

Nous voudrions signaler en même temps, qu'au problème de la traduction est étroitement lié celui de la correspondance, que seules les interpellations des locuteurs natifs de la langue française permettent de surmonter. Pour mettre ce point en évidence, il suffit d'ouvrir le *Grand dictionnaire polonais-français*, où on peut trouver les expressions : *mettre qqn à genoux, forcer qqn à s'agenouiller, obliger qqn à capituler*, dites toutes équivalentes de la locution polonaise *rzucić kogoś na kolana*, selon laquelle il s'agit plutôt d'impressionner qqn de façon à susciter son inspiration, ce qui n'est pas forcément le cas des emplois français (*Wielki słownik polsko-francuski*. T. 1, 1995 : 942). Il en va de même avec les expressions françaises *être sur les dents* ou *avoir le coeur sur le bord des lèvres*, qui, d'après le *Grand Robert de la langue française*, signifient *être très occupé* et *être prêt à vomir*, et auxquelles le dictionnaire français-polonais propose respectivement *padać ze zmęczenia* et *mówić szczerze co się myśli*, les deux interprétations ne traduisant guère la signification des constructions de départ (*Wielki słownik polsko-francuski*. T. 1, 1995 : 435, 1016).

Nous tenons à signaler également l'existence d'un nombre remarquable d'expressions françaises qui transmettent certains sens de façon imagée, en utilisant différentes parties du corps mais dont les équivalents polonais ne font pas recours au corps humain pour véhiculer un sens analogue. On peut citer, à cet égard, les emplois tels que p.ex. : *spać spokojnie (dormir sur ses deux oreilles), trafić jak kulą w plot (se mettre le doigt dans l'oeil), trzy razy się zastanowić zanim się coś powie (tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler), umierać z głodu (avoir l'estomac dans les talons), umierać z nudów (s'ennuyer à avaler sa langue), nie przyjmować czegoś do wiadomości (ne pas l'entendre de cette oreille-là), nie widzieć nikogo poza kimś jednym (n'avoir d'yeux que pour qqn), nie wiedzieć, co robić (ne pas savoir de quel pied danser), obejść się smakiem (se brosser le ventre), objadać się (manger à ventre débouffonné), oczerniać kogoś (déchirer qqn à belles dents), ostro krytykować (avoir la dent dure), dawać się prosić (se faire tirer l'oreille), dąsać się (faire la tête), dodawać komuś otuchy (donner du coeur au ventre à qqn), działać z rozmysłem (agir de tête), iść po trupach do celu (marcher sur le ventre de qqn), jak mi tu kaktus wyrośnie (quand les poules auront des dents), jechać na gapę (voyager à l'oeil).*

Comme on peut le voir, dans la communication quotidienne, l'homme a très souvent recours à différentes parties du corps en les traitant soit au pied de la lettre pour décrire son aspect ou état physiques soit au sens figuré, pour exprimer ses besoins, ses émotions ou ses envies. On y retrouve un écho de ce *body language* dont parlent les sémanticiens cognitivistes (G. L a k o f f,

1988 ; G. Lakoff, M. Johnson, 1980 ; R. Langacker, 1991a,b ; I. Nowakowska-Kempna, 1995, et autres). Les parties du corps sont évidemment connotées de façon souvent différente, ce qui révèle leur hiérarchisation au sein de la langue des plus importantes, comme p.ex. *głowa, oko, nos, noga*, jusqu'aux plus méprisées, ce qui est le cas p.ex. de *kciuk, jelito, jajnik, dziąsło, biodro, tarczyca*. De nombreuses études sont donc consacrées à la lexicalisation de la relation au corps et ce qui est pertinent pour l'analyse du linguiste ce n'est pas le corps lui-même, mais sa représentation telle qu'elle se fige dans le lexique ou la grammaire.

Références

- Banyś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7–28.
- Banyś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206–248.
- Dunaj B., red., 1996 : *Słownik współczesnego języka polskiego*. Warszawa, Wydawnictwo WILGA.
- Grigowicz A., 2007 : « Problème d'héritage sémantique dans la description des parties du corps ». *Neophilologica*, **19**, 37–46.
- Gross G., 1994a : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115**, 15–30.
- Gross G., 1994b : « Classes d'objets et synonymie ». *Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Série Linguistique et Sémiotique*, **23**, 93–102.
- Gross G., 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique : les classes d'objets ». *La Tribune des industries de la langue et de l'information électronique*, **17–19**, 16–19.
- Lakoff G., 1988 : *Cognitive Semantics*. In : U. Eco, M. Santambrogio, P. Violi, eds : *Meaning and Mental Representations*. Indiana University Press.
- Lakoff G., Johnson M., 1980 : *Conceptual Metaphors in Everyday Language*. Chicago University Press (trad. fr. : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Minuit).
- Langacker R., 1991a : *Foundations of Cognitive Grammar*. Vol. 2 : *Descriptive Application*. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker R., 1991b : *Concept, Image and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- Nowakowska-Kempna I., 1995 : *Konceptualizacja uczuć w języku polskim*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Wielki słownik polsko-francuski*. T. 1, 1995. Warszawa, WP.

Gaston Gross

*Laboratoire de Linguistique Informatique (LLI)
Université Paris13-CNRS*

Les mots d'esprit et leurs ressorts grammaticaux

Abstract

The aim of this article is to analyze the specific character of grammatical categories present in humor. One of the most important sources of comicality in the Author's view is transgression of the logical relations and grammatical constraints through, for example, making use of variation in the paradigm following the coordinating conjunction or preposition, taking advantage of the different senses of the reflexive form of the verb, utilizing vagueness of the distinction between predicative and support verbs. The Author also emphasizes the importance of the disturbance in the situation of communication.

Keywords

Humor, transgression of logical relations, transgression of grammatical constraints, communication disturbance.

Les mots d'esprit, ou plus communément les blagues, sont de curieuses productions de l'esprit qui requièrent un état d'esprit particulier. Un grand nombre de personnes avouent ne pas les retenir quand on leur demande d'en raconter mais le souvenir leur revient dès lors qu'on leur cite le début. D'autres encore ne s'en souviennent jamais et sont ainsi bon public. Les réactions des gens à leur égard vont de l'intérêt au mépris. On les a qualifiés de « fiente de l'esprit ». Quoi qu'il en soit, les blagues existent et jouent un rôle social de lien et de capteur de tension. Je vais essayer, dans ce qui suit, de relever certains procédés qui en constituent le ressort.

De bons esprits se sont intéressés au phénomène comme à une production de l'esprit humain. Freud a analysé ses relations avec la psychologie et de façon plus précise avec l'inconscient (Freud : *Le mot d'esprit et ses rap-*

ports avec l'inconscient, 1905). Je vais examiner ici d'autres fondements des blagues et montrer qu'elles reposent sur une transgression des règles combinatoires de la grammaire. La plupart d'entre elles ont donc avant tout une explication linguistique : elles naissent d'un effet de surprise qui crée l'effet comique. J'examinerai quatre sources différentes du comique. Le comique peut naître de la situation, d'une transgression des relations logiques, d'une rupture des combinaisons linguistiques, de l'interruption d'une situation de communication.

1. Jeux de situation

Voici d'abord une blague de nature non verbale et dont le ressort est un détournement de situation. Le président Bush est allé rendre visite aux enfants d'une école primaire et leur parle de la grandeur de l'Amérique et de son rôle dans le monde. À la fin de l'exposé, le maître annonce aux élèves que le président est prêt à répondre à quelques questions. Le petit Bob se lève et dit : « Monsieur le Président, j'ai trois questions ». « Je t'écoute », lui dit le Président. « Eh bien, dit le petit Bob : a) Comment expliquez-vous que vous ayez été élu Président, alors que vous avez eu moins de voix que votre concurrent ? b) Ne croyez-vous pas que la bombe d'Hiroshima a été le plus grand crime de ce siècle ? c) Pourquoi voulez-vous attaquer l'Irak ? » La cloche sonne subitement, invitant les enfants à la récréation. À la fin de celle-ci, le maître leur signale que Bush attend encore quelques questions. Se lève le petit Lewis qui dit : « Monsieur le Président, j'ai cinq questions : a) Comment expliquez-vous que vous ayez été élu Président, alors que vous avez eu moins de voix que votre adversaire ? b) Ne croyez-vous pas que la bombe d'Hiroshima a été le plus grand crime de ce siècle ? c) Pourquoi voulez-vous attaquer l'Irak ? À quoi je vais ajouter deux autres : d) Pourquoi la cloche a-t-elle sonné plus tôt que d'habitude ? e) Qu'est devenu mon copain Bob ? » Ici, c'est à l'évidence l'inadéquation entre une question faisant allusion à certaines pratiques policières et une situation scolaire exceptionnelle. La plaisanterie ne relève donc pas d'un ressort linguistique.

Le même caractère loufoque se retrouve dans l'histoire suivante, dont l'objectif est évidemment de se moquer de la police politique. Comme on le sait, la Pologne est formée au Nord d'une grande plaine et de hautes montagnes au Sud. Les montagnards de cette région ont la réputation d'être malicieux et d'apprécier les sarcasmes. Or, il se trouve qu'un jour éclate dans ces montagnes un orage d'une rare violence. L'eau emporte tout sur son passage : troncs d'arbres, cadavres d'animaux, toits de maisons, etc.

Pendant que tous s'affairent avec courage au fond de la vallée à porter secours aux gens dont la panique se lit sur les visages, le chef de la milice au sommet de la montagne, indifférent au drame qui se déroule sous ses yeux, pense à l'eau qui coule, à la fuite du temps, aux amours qui s'en vont et ... s'endort. Au bout d'un moment, il ouvre un œil et a la surprise de voir flotter sur l'eau un chapeau qui descend au fil de l'eau. Il éprouve un étonnement proche de la peur quand il observe le chapeau remonter le courant et puis redescendre, remonter à nouveau et ainsi de suite. Le chef de la milice, pris de panique, jette un regard fébrile autour de lui et lance un appel au premier homme qu'il voit s'approcher. « Pouvez-vous, dit-il à cet ingénieur, me donner une explication sur la cause du fait que ce chapeau ne cesse de descendre et de remonter ce torrent ? ». « Ah ! Pour moi, c'est totalement incompréhensible, j'y vois la main de Dieu ! ». Furieux, le milicien comprend qu'on se moque de lui et fait signe à un de ces montagnards qui justement passe par là et qui vient de porter secours à une brebis. « Ohé ! l'homme d'ici, pouvez-vous m'expliquer, dit-il en faisant de l'index des mouvements alternatifs, comment ce chapeau peut faire ainsi des allers-retours et cela contre la force du courant qui descend ? ». « C'est très simple, dit le montagnard, ce chapeau, c'est mon voisin !!! ». « ? ? ? ? ». « Eh oui, ce matin, il m'a dit : Aujourd'hui, je vais labourer mon champ ... quoi qu'il arrive ! ».

2. Transgressions de relations logiques

Une des premières règles de la logique est celle de l'identité dans le cadre de la référence. Des prédicats indiquant la ressemblance, la similitude ou la différence ne peuvent être appliqués qu'à des objets différents du fait de la non-co-référence obligatoire entre les deux arguments de ces prédicats. Ce qui revient à dire qu'une seule et même chose ne peut être elle-même et son contraire. Une transgression de cette règle de logique est source de comique. C'est elle qui explique la blague suivante. Un Polonais demande à un Français dans les années 80 : « Sais-tu quelle différence il y a entre un dollar et un zloty ? ». « Hélas non, et alors ? ». « Un dollar ! ».

3. Transgressions grammaticales

J'en viens maintenant aux blagues dont le ressort est la langue elle-même et qui souvent ne se traduisent pas d'une langue à l'autre. L'effet de surprise vient de ce que deux constructions syntaxiques identiques en surface correspondent à des relations sémantiques différentes.

3.1. Les conjonctions

Une des sources les plus communes des plaisanteries vient d'un changement de paradigme après une conjonction de coordination ou une préposition. Si la conjonction *et* unit deux compléments d'un même verbe, on s'attend à ce que les deux paradigmes qu'ils représentent soient à peu près de même nature, mettant ainsi en lumière l'unité d'interprétation du verbe. Après une suite comme *Il a mangé des légumes*, on s'attend naturellement à une extension par *et* représentant un autre aliment : *Il a mangé des légumes et du poisson*. Si cette attente est frustrée et si on change de paradigme sémantique, alors l'effet de surprise peut provoquer le sourire *Il a mangé des légumes et la consigne*. On passe ainsi d'une construction libre à une expression figée. Ce procédé a souvent été utilisé par les écrivains surtout dans le cas des constructions prépositionnelles, mariant ainsi la carpe et le lapin. On prête à Balzac (mais on ne prête qu'aux riches) la phrase suivante *Bon, se disait-il en lui-même et en italien, car il savait les deux langues*. Le même phénomène est en jeu dans la suite *Ce gendard a été blessé à la guerre et à la cuisine*.

3.2. Les différents sens du pronominal

On sait que la forme pronominal a, entre autres significations, une interprétation de passif *Ces livres se vendent dans toutes les bonnes librairies*, de réfléchi (*Paul s'est rasé*) et de réciproque (*Ces deux enfants se sont battus pendant la récréation*). Les deux emplois sont assez différents l'un de l'autre pour qu'apparaisse une ambiguïté. Quand c'est le cas, alors on produit un énoncé source d'un mot d'esprit, comme le montre l'histoire de ce vieux couple libertaire, qui avait refusé obstinément de passer devant Monsieur le Maire pendant soixante ans. Un matin, la dame, un peu plus tendre que d'habitude, dit à son compagnon « Et, si on se mariait ? ». « Oh, lui répond l'autre, après un instant de réflexion, qui voudrait de nous ? ».

3.3. Confusions entre verbes prédicatifs et verbes supports

La grammaire qu'on nous apprend au collège (et à laquelle on reste fidèle jusqu'à l'agrégation !) ne connaît que deux types de verbes, les verbes « pleins », c'est-à-dire les verbes prédicatifs et les verbes auxiliaires, qui sont des formes supplétives des conjugaisons. C'est oublier un groupe de verbes qui, au lieu de conjuguer des verbes comme le font les auxiliaires, conjuguent des prédicats nominaux (conjuguent des noms !) : *avoir du respect, faire un voyage, effectuer une sortie, commettre un crime, tirer une conclusion, exercer une pression*, etc. Ces verbes supports ont des propriétés très différentes des verbes prédicatifs. Comparons les deux phrases suivantes : *Paul a donné un cahier à Jean* et *Paul a donné une gifle à Jean*. La tradition scolaire y reconnaît deux phrases de même structure : un sujet (*Paul*), un complément direct (respectivement *cahier* et *gifle*), un complément indirect second introduit par la préposition *à* (*Jean*).

Mais leur comportement syntaxique est très différent. Le complément direct *cahier* est concret tandis que *gifle* est abstrait. Le déterminant est à peu près libre avec le substantif *cahier* tandis qu'il existe de fortes contraintes sur le déterminant de *gifle*. Les quantifieurs y sont possibles *Paul a donné (deux, trois, plusieurs) gifles à Jean* mais non le défini **Paul lui a donné la gifle*, ni certains possessifs **Paul lui a donné (ma, ta, notre) gifle*. La pronominalisation de *cahier* (*Ce cahier, Paul l'a donné à Jean*) est naturelle, ce qui n'est pas le cas avec *gifle* : *?Cette gifle, Paul la lui a donnée*. L'interrogation en *que* est naturelle quand elle porte sur le complément concret mais non sur l'abstrait : *Qu'est ce que Paul lui a donné ? – Un cahier, *une gifle*. Le verbe *donner* peut être nominalisé dans la première phrase, c'est-à-dire quand il est prédicatif mais non dans la seconde : *Paul lui a fait don d'un cahier ; *Paul lui a fait don d'une gifle*. Le complément en *à N* semble dépendre du substantif *gifle* dans la seconde phrase mais non de *cahier* dans la première : *la gifle de Paul à Jean ; *le cahier de Paul à Jean*. Le substantif *gifle* est associé au verbe *gifler*, de sorte qu'en gros *donner une gifle* est synonyme de *gifler*. On dira que le prédicat, i.e. le mot qui sélectionne les arguments, n'est pas le verbe *donner* mais le substantif *gifle*. La seconde phrase n'est donc pas une phrase à trois arguments mais à deux seulement, selon le schéma suivant : *gifle (Paul Jean)* et le verbe *donner* n'est pas un prédicat mais un verbe qui « conjugue » le prédicat nominal *gifle*, c'est-à-dire un *verbe support*.

Cette savante distinction est illustrée de façon bien moins pesante par deux mots d'esprit. Le premier est cité par Freud. Deux amis se rencontrent sur la place publique et devisent de tout et de rien. Au bout d'un certain temps, l'un demande à l'autre : « Tu as pris un bain ce matin ? ». « Quoi, dit l'autre, il en manquerait un ? ». L'autre met en jeu le support passif *essuyer*. « Dans cette

affaire, les Américains ont essuyé un échec ». « Je ne savais pas qu'il était mouillé ! ».

3.4. L'aspect

S'il y a un domaine dans la description des langues qui n'est jamais repris dans l'enseignement c'est bien la notion d'aspect. Il est pourtant facile de mettre au point des outils pédagogiques pour mettre en évidence l'importance de ce domaine, qui est indispensable moins pour la lecture que pour la rédaction. Ces informations devraient figurer dans un dictionnaire, au même titre que l'indication des arguments pour un prédicat donné. Ces indications permettent de prédire sa compatibilité avec les adverbes et les compléments circonstanciels qui lui sont appropriés. Tout le monde connaît leur classification en action, état et événement. Prenons la notion d'état : il est des états, proches des événements, qui peuvent être réitérés comme avec l'adjectif *malade* : *il est souvent malade, il ne cesse d'être malade*. D'autres états acceptent plus difficilement l'itération, comme les noms de nationalité : que voudrait dire *il est souvent espagnol* ? D'autres états enfin l'excluent tout à fait, comme l'adjectif *intègre* : un seul acte de corruption et ce qualificatif est exclu. Ces informations doivent figurer dans le dictionnaire du type nouveau dont je parle. Elles permettraient de comprendre et d'apprécier le mot d'esprit du prince de Ligne. Ce dernier, parti à la guerre, revient au bout de quelques mois. Sa femme lui demande à son retour « Monsieur, m'avez-vous été fidèle ? » et le prince de Ligne de répondre « Souvent, Madame ».

3.5. L'implicite et la présupposition

Il existe dans les langues des constructions qui affirment un fait sans qu'on puisse en inférer autre chose. Si je dis que *Paul n'est pas là*, j'affirme simplement l'absence de Paul, sans qu'on puisse faire d'autres inférences. En revanche si je dis *Paul n'est pas encore là* je dis aussi nécessairement que Paul doit venir ou, du moins, que je crois qu'il viendra. L'adverbe *encore* induit une interprétation supplémentaire que je ne peux pas nier. Et si je dis *Paul n'est plus là*, j'affirme implicitement qu'il était là auparavant. Cet implicite explique cette petite anecdote scolaire.

Un père d'élève est convoqué à l'école où la maîtresse lui dit : « Monsieur, ça ne peut plus continuer comme ça, votre fils qui est assis à côté du petit Georges, le meilleur de la classe, ne cesse de copier sur lui ». « Et vous avez des preuves », rétorque le père, vexé. « Eh bien, l'autre jour, en histoire j'ai posé la question suivante : Où est né Napoléon ? le petit Georges a mar-

qué *Ajaccio* et votre fils... *Ajaccio* ». « Mais comment pouvez-vous savoir qui a copié sur qui ? ». « Eh bien, j'ai posé une deuxième question : Où est mort Napoléon ? Le petit Georges a marqué *Sainte-Hélène* et votre fils... *Sainte-Hélène* ! ». « Je crois que vous vous moquez de moi, Madame ». « Attendez ! J'ai posé une dernière question : Comment s'appelait la femme de Napoléon ? Le petit Georges a marqué : *Je ne sais pas* et votre fils... *Moi non plus* ».

4. Interruption de la situation de communication

Pour que deux interlocuteurs puissent se comprendre, certaines conditions doivent être remplies. Il faut d'abord qu'ils soient dans le même univers de référence : les déictiques doivent renvoyer aux mêmes objets, les référents doivent pouvoir être identifiés de la même façon par le locuteur et l'interlocuteur. En leur absence, les interlocuteurs ne se comprennent pas. Ces faits sont bien connus. Les repères peuvent être non seulement spatiaux mais aussi temporels. Dans une communication interpersonnelle, il est implicitement admis que ce qui a été dit sur un sujet donné est censé faire l'objet d'un souvenir commun entre le locuteur et l'interlocuteur. Si le thème même de la conversation est oublié à peu de distance, alors apparaît une source de comique qui est mise en évidence par la saynète suivante. Un mari se fait reprocher par sa femme de ne jamais rien faire à la maison. Lui, dans sa naïveté, réplique : « Mais qu'est-ce que je pourrais faire ». Sa femme de lui dire : « Regarde la pièce du devant. Elle est sale : ça fait des années qu'on ne l'a pas refaite ». « Mais lui dit le mari, comment saurai-je le nombre de rouleaux de tapisserie nécessaire ? ». « Eh bien, lui répond la femme, te souviens-tu, notre voisin du dessus a refait la même pièce l'an dernier. Tu n'as qu'à lui demander ». Le mari monte à l'étage du dessus, sonne à la porte et s'adresse au voisin en ces termes : « Nous allons refaire la même pièce du devant que vous, puis-je vous demander combien vous avez acheté de rouleaux l'an dernier ? ». « Très volontiers, c'était treize ». L'homme remercie, va acheter ses treize rouleaux, pose le papier et à sa grande surprise, il lui en reste trois. Intrigué, il va revoir son voisin et lui dit : « J'ai acheté comme vous treize rouleaux mais il m'en reste trois ». Et l'autre de répondre : « Ah bon, à vous aussi ».

On voit donc que la grammaire peut avoir un autre but que d'embêter les enfants avec des exercices artificiels et stériles.

Agnieszka Gwiazdowska

*Universidad de Silesia
Katowice*

Los fraseologismos comparativos con un componente animal en los idiomas polaco y español Una aproximación a un análisis comparativo

Abstract

In this article we intend to present the analysis of the selected comparative phraseological units containing names of animals and having a metaphorical basis which is similar both in Polish and Spanish language. The purpose of our contrastive investigations, carried out in the area of cognitive linguistics, is to present the similarities and differences between the comparative phraseological units in these two languages, from both syntactical and semantical point of view. The subject matters of the following paper are verbal comparatives including verbs of movement in which a man is compared negatively or positively to animals. The lexical group of the animals in Polish as in Spanish is numerous and representative. Most of the comparative phraseological units analyzed both in Polish and in Spanish produce negative connotations and associations. Above of all, on the basis of the analyzed material it is stated that incomplete and analogical equivalences are most frequently used.

Keywords

Cognitive linguistics, comparative phraseological units, names of animals, verbs of movement, metaphors, idiomaticity, types of equivalence, connotations, vision of a man.

Es corriente insistir en que el hombre se parece a los demás animales. Es cierto, y es el único animal que puede darse cuenta de esta semejanza.

Gilbert Keith

El objetivo del presente artículo es analizar algunas estructuras comparativas o fraseologismos comparativos¹ del polaco y del español que contienen

¹ R. Piñel López a la hora de analizar las unidades lingüísticas estables alemanas y españo-

el componente *animal* (en adelante CA) y caracterizan metafórica o alegóricamente al hombre, es decir, se refieren al carácter, comportamiento y acciones humanas. Nuestro análisis se basará en el marco de la teoría cognitivista que, en oposición a otras teorías lingüísticas, considera las nociones de *metaforización* o *metaforicidad*², de *motivación* e *iconicidad* como los principales factores semánticos para la formación de estas unidades y las nociones centrales para el análisis de los fraseologismos (consúltese A.M. Tristán Pérez, 1988; G. Lakoff, M. Johnson, 1980; A. Zuluaga Ospina, 1997; L. Ruiz Gurillo, 1998).

Es cierto que el grupo léxico de los nombres de animales o zoónimos es bastante grande, prolífico y productivo en un corpus fraseológico de una lengua (véase L. Nazárenko, E.M. Iñesta Mena, 1998; S.J. Suárez Cuadros, 2005; L. Bartoš, 2000; R. Piñel López, 1997), también es muy representativo en los idiomas español y polaco. Queremos poner de relieve que el objeto de nuestro análisis lo hemos limitado a los fraseologismos comparativos verbales, dejando aparte los adjetivales o las *locuciones nominales* (G. Corpas Pastor, 1996: 94) en las que un zoónimo aparece directamente, es decir, quedan excluidas de nuestro análisis las comparaciones directas del tipo *es una mosquita / mosca muerta, es una víbora*³. Además, en el presente artículo presentaremos y analizaremos con detalle solamente los fraseologismos comparativos verbales que contienen en su estructura interna un verbo de movimiento.

El corpus elaborado por nosotros procede de diccionarios, obras monográficas, artículos sobre el tema y está compuesto por los fraseologismos comparativos verbales que contienen el CA. Hemos excluido aquellos fraseologismos comparativos que pudieran ser creaciones espontáneas no lexicalizadas, es decir, no entran en nuestro análisis las comparaciones inventadas por los hablantes, creativas y originales que pueden ser prácticamente ilimitadas.

Nuestro interés por *zoomorfismos comparativos*⁴ de este tipo ha sido suscitado por el artículo de A. Nowakowska *Człowiek jak zwierzę. Sfraseologizowane porównania doczasownikowe na podstawie „Słownika frazeologicznego języka polskiego”*⁵ publicado en el tomo 15 de *Język a kultura* (2003).

las procedentes del mundo animal sigue la denominación de Fleisher (*komparative Phraseologismen*) y utiliza el término *fraseolexemas comparativos*. Por otro lado, B. Rodziewicz recurre al término *frasesmas comparativos*. Nosotros, al referirnos a estas unidades lingüísticas, utilizaremos el término *fraseologismos comparativos*.

² El concepto de *métaphoricité* propuesto por M. González Rey (2002).

³ Son los llamados *zoosemismos* (véase S.J. Suárez Cuadros, 2006: 95–96).

⁴ El término *zoomorfismos comparativos* propuesto por L. Nazárenko y E.M. Iñesta Mena (1998: 101).

⁵ El título en español: *El hombre como animal. Los fraseologismos comparativos verbales tomados del “Diccionario fraseológico del polaco”*.

Basándonos en este artículo pretenderemos analizar si las estructuras comparativas verbales del polaco y del español comparten ciertos rasgos comunes, es decir, comprobaremos si existen algunas semejanzas entre los sistemas fraseológicos de estos dos idiomas, o más bien los fraseologismos comparativos de ambas lenguas presentan algunos rasgos diferenciadores en cuanto a su estructura sintáctica, al nivel denotativo y connotativo, a las valoraciones, etc. Pensamos que el análisis comparativo nos permitirá investigar la idiosincrasia de cada uno de los sistemas fraseológicos considerados.

1. Características generales de fraseologismos comparativos

Como hemos mencionado, las comparaciones con el CA constituyen uno de los grupos más importantes y antiguos, tanto en español como en polaco. La comparación, frecuente en la lengua coloquial, es un método de creación de unidad fraseológica más simple que la metáfora y un factor que puede marcar la figuratividad de este tipo de unidades léxicas (véase V. M o k i e n k o, 1989: 162 citado por S.J. S u á r e z C u a d r o s, 2006; Ch. B a l l y, 1905).

Es cierto que los fraseologismos comparativos constituyen un interesante grupo de unidades léxicas. Además, son estructuras estereotipadas que emanan de la realidad cotidiana colectiva basada en una experiencia universal, por tanto las semejanzas entre las lenguas proceden de una herencia cultural común (por ejemplo, *Las Fábulas de Esopo* son una fuente de muchas comparaciones estereotipadas con algún CA), y transmitida de forma oral o escrita de generación en generación (R. P i ñ e l L ó p e z, 1997: 260–261).

Por otro lado, como resalta la autora citada, las diferencias entre los sistemas fraseológicos de dos lenguas provienen de distintas formas de ver y entender la realidad extralingüística por la comunidad dada, o más bien la realidad en sí es distinta de un territorio a otro. J. W i l k - R a c i ę s k a (2007a, 2007b) pone de relieve que percibimos el mundo según el realismo ingenuo, es decir, para formular los fragmentos de las visiones del mundo nos servimos de esta parte de información que nos es más familiar y más importante. Además, lo que más influye en la formación de nuestra visión del mundo es, ante todo, el lugar donde vivimos y, luego, la comunidad sociocultural en la que vivimos.

De hecho, la mayor parte de las divergencias y solapamientos entre los fraseologismos comparativos de las diferentes comunidades lingüísticas se deben a las distintas visiones del mundo, costumbres, modos de vivir y presuposiciones sobre el significado figurado de los animales (véase L. B a r t o š, 2000: 7; M. G ł o w i c k a, 1997: 117–124).

Si bien es cierto – como pone de relieve L. Bartoš (2000: 5) – que las estructuras comparativas comparten ciertos rasgos con las unidades fraseológicas (en adelante UFS)⁶, no es menos obvio que poseen también características diferenciadoras. Queremos resaltar que no es nuestro propósito intervenir en discusiones teóricas sobre las UFS, sin embargo intentaremos analizar en breve los rasgos específicos de los fraseologismos comparativos que los diferencian de las UFS. Conviene subrayar que la mayoría de los lingüistas utiliza los términos *fraseologismo* e *idiomatismo* promiscuamente (L. Bartoš, 2000: 8), lo que, a nuestro parecer, puede llevar a cierta confusión. Desde nuestro punto de vista, estos dos conceptos no son sinónimos, no se deben confundir.

La *fijación* y la *idiomaticidad* son las principales características definitorias de las UFS, a través de las cuales se manifiesta la irregularidad de estas unidades. Los fraseologismos comparativos responden a esta primera característica sólo parcialmente puesto que no son unidades léxicas con cohesión semántica y morfosintáctica que se traduce en la imposibilidad de sustituir, suprimir, insertar o manipular sintácticamente sus componentes, p.ej. *ser (como) / parecer / hablar / repetir algo como una cotorra / un loro / un lorito / un papagayo* (véase L. Bartoš, 2000: 8). Además, los fraseologismos estereotipados con el CA se caracterizan por una gran variación léxica que algunos autores denominan variantes (véase A. Zuluaga Ospina, 1980), p.ej.: *dormir como un lirón / una marmota, aburrirse como una ostra / almeja*. Esto demuestra que la fijación no es – en este tipo de estructuras – un concepto fijo, sino relativo.

Como subraya L. Bartoš (2000: 8), el concepto *idiomaticidad* o *no-composicionalidad* resulta también muy controvertido en su aplicación a los fraseologismos comparativos. Por *idiomaticidad* se entiende el significado global de la UF que no es deducible del significado aislado de cada uno de sus elementos constitutivos⁷.

Desde nuestro punto de vista, el concepto *idiomaticidad*, entendido de esta manera, no es válido para todos los fraseologismos comparativos, el objeto de nuestro análisis, p.ej. *estar / ir como sardinas en lata, ser más lento que una tortuga*. Estamos de acuerdo con la opinión de L. Bartoš quien pone de relieve que los componentes de algunos fraseologismos comparativos no pierden totalmente su significado propio, a pesar de que el término o elemento de comparación sea metafórico, metaforizando o simbolizando el elemen-

⁶ Cuando mencionamos el concepto *unidad fraseológica* seguimos la denominación de G. Corpas Pastor (1996: 20).

⁷ Para profundizar en el conocimiento de la idiomaticidad consúltese también, entre otros, L. Ruiz Gurillo (2001); A. Baránov, D. Dobrovól'skiĭ (1998); G. Corpas Pastor (1996); E. Coseriu (1977); A. Zuluaga Ospina (1980).

to comparado, el enunciado comparativo aunque influido por la metaforización, resulta perfectamente interpretable, no se produce la opacidad semántica (L. Bartoš, 2000: 9). La idiomaticidad es una característica potencial y no esencial, la dessemantización es sólo parcial. En conclusión, a nuestro modo de ver, no se puede constatar que la idiomaticidad es una característica fundamental de todos los fraseologismos comparativos, es una cuestión problemática.

Como hemos mencionado, los fraseologismos comparativos objeto de nuestro análisis presentan comparaciones verbales, es decir, se refieren a las acciones o características humanas que se intensifican de forma positiva o negativa al compararse con la misma acción realizada por algunos animales, presentan metafóricamente al hombre. El mundo animal constituye el llamado *dominio origen* que presta conceptos y el ser humano es el *dominio destino* sobre el que se superponen dichos conceptos (M.J. Cuenca, J. Hilferly, 1999: 101)⁸. Esto demuestra claramente el carácter antropológico de la fraseología.

Después de presentar algunas características principales de los fraseologismos comparativos, pasamos ahora al análisis del corpus elaborado. La mayoría de los fraseologismos comparativos presentados se caracteriza por una estructura sintáctica sencilla, poco complicada. El referente o «comparandum» es un sustantivo respresentado por el ser humano. La base de comparación («*tertium comparationis*») está expresada por los verbos de movimiento. El nexa comparativo o «transpositor comparativo» en español tiene las formas *como* o *más que*, es decir, el idioma español suele preferir las estructuras igualativas o los comparativos de superioridad o inferioridad que son más hiperbólicos y frecuentemente aparecen como semántica y funcionalmente idénticos y permutables (véase L. Bartoš, 2000: 11; L. Nazárenko, E.M. Iñesta Mena, 1998: 102). En cambio, en polaco aparecen con mayor frecuencia comparativos de igualdad (p.ej. *chodzić jak słoń, gnieść się jak śledzie w beczce*). El término de comparación o «comparatum» está expresado por algún nombre de animal y sirve para caracterizar metafórica o hiperbólicamente al referente, sus aspectos y cualidades.

⁸ Para profundizar en el conocimiento de la metáfora véase también, entre otros, G. Lakoff, M. Johnson (1995); P. Newmark (1992); J. Osorio (2003); P.J. Chamizo Domínguez (2005).

2. Los verbos de movimiento

Como hemos mencionado, queremos analizar y comparar los zoomorfismos polacos y españoles compuestos por algún verbo de movimiento. Pretendemos analizar no sólo la organización sintáctica de estas unidades, sino también las connotaciones y asociaciones que despiertan en cada comunidad lingüística. Los fraseologismos comparativos elegidos presentan diferentes tipos de movimiento: el movimiento lento, rápido, el movimiento hacia una dirección determinada, así como el movimiento sin rumbo fijo.

pelzać / pelznąć / prześlizgiwać się = esp. arrastrarse / reptar / deslizarse

Sin duda, reptar o arrastrarse, es decir, moverse como los gusanos o réptiles, con el cuerpo tocando el suelo es el movimiento más lento. En el diccionario fraseológico de S. Skorupka hemos encontrado los siguientes zoomorfismos polacos [en paréntesis presentamos la traducción rigurosamente literal precedida del asterisco y después del signo de igualdad su(s) equivalente(s) español(es)].

- (1) *Pelzać jak wąż* = esp. *arrastrarse como una serpiente*
- (2) *Pelzać jak gąsienica* (*reptar como una oruga) = esp. *arrastrarse como una lombriz*
- (3) *Prześlizgiwać się cicho jak wąż* (*deslizarse silenciosamente como una serpiente) y su variante *Przeczolgiwać się cicho jak wąż* (*arrastrarse silenciosamente como una serpiente) = esp. *arrastrarse silenciosamente como una serpiente; deslizarse silenciosamente como una serpiente*

De estas tres expresiones, sólo la primera y la tercera se caracterizan por una equivalencia fraseológica absoluta, es decir, presentan los mismos componentes gramaticales, utilizan el mismo CA, coinciden totalmente tanto en la organización estructural, como en el significado del fraseologismo considerado (véase S.J. Suárez Cuadros, 2006: 120)⁹. El segundo fraseologismo comparativo presenta una equivalencia análoga, tiene el mismo significado denotativo y connotativo mientras difiere en el CA. Además, notamos que tanto en la expresión polaca *prześlizgiwać się cicho jak wąż* como en su equivalente española, la designación del reptil no es suficiente para expresar la cualidad humana, por tanto se recurre a la complementación adverbial gracias a la que el movimiento del animal es más expresivo e ilustrativo, es de-

⁹ Cuando nos referimos a los diferentes tipos de equivalencia fraseológica seguimos la denominación de S.J. Suárez Cuadros (2006).

cir, se da mayor énfasis al movimiento silencioso, casi imperceptible de una serpiente que se desliza por alguna superficie y se lo compara con el movimiento humano.

Es cierto que tanto en la lengua polaca como en la española estos reptiles son valorados negativamente. La serpiente, maldita ya en Génesis e identificada con Satanás que ha tentado a Adán y Eva, sólo deslizándose o arrastrándose por el suelo puede desplazarse. La oruga o la lombriz tampoco provocan connotaciones positivas. En conclusión, estos reptiles – mediante la metafóricación – resaltan el movimiento “bajo”, denigrante e indigno para el hombre (véase A. Nowakowska, 2003: 100).

wlec się = esp. arrastrarse / rezagarse

- (4) *Wlec się jak ślimak* (*arrastrarse como un caracol) = esp. *ser más lento que un caracol*
- (5) *Wlec się jak żółw* (*arrastrarse como una tortuga) = esp. *ser lento como una tortuga (o ser más lento que una tortuga); andar / ir / avanzar a paso de tortuga*

Las comparaciones presentadas se caracterizan por una equivalencia incompleta. Ambas resaltan el movimiento lento del animal y se aplican metafóricamente al hombre. Sin embargo, conviene poner de relieve que el segundo fraseologismo tiene dos expresiones equivalentes en español: la primera *ser más lento que una tortuga* y la segunda que, a nuestro modo de ver, se caracteriza por mayor distribución y frecuencia de uso. Además, el segundo equivalente, como podemos notar, se caracteriza por una gran variación léxica del complemento verbal.

Sin embargo, vale la pena poner de relieve que en la lengua española hemos encontrado más expresiones que denotan el movimiento lento pero están compuestos por el CA totalmente diferente: *ir / andar a paso de buey, lento como el caballo del malo (más que el caballo del malo)*. Notamos que ambos fraseologismos, aunque difieren en la estructura sintáctica y en la base metafórica ponderan la lentitud, pero no hacen referencia solamente a la lentitud humana, p.ej. la segunda expresión es frecuentemente utilizada en el campo de informática: *La web va más lenta que el caballo del malo, mi portátil va más lento que un caballo del malo, etc.*

La motivación de estos fraseologismos comparativos parece clara. Las tortugas y los caracoles son considerados animales más lentos del planeta. Como subraya A. Buitrago (2005: 32), la imaginación popular ha creado una comparación enfática española mucho más significativa: *más lento que una tortuga con pantalones de plomo*. Los bueyes tampoco son muy veloces, es-

pecialmente cuando realizan alguna tarea en el campo, por tanto en español los fraseologismos con este CA connotan también el movimiento lento.

wić się = esp. retorcerse

- (6) *Wić się jak wąż* = esp. *retorcerse como una serpiente / una culebra*
- (7) *Wić się / wywijać się jak gad / węgorz* (*retorcerse / deslizarse como un reptil / una anguila) = esp. 1) *retorcerse como una anguila*, 2) *escurrirse como una anguila*
- (8) *Wić się / wywijać się / wyslizgnąć / wykręcać się jak piskorz* (*retorcerse / deslizarse / escurrirse como una locha) = esp. 1) *retorcerse como una anguila*, 2) *escurrirse como una anguila*
- (9) *Wić się jak chrabąszcz na szpilce / jak motyl na szpilce* (*retorcerse como un abarrojo en un alfiler / como una mariposa en un alfiler) = esp. *retorcerse como una serpiente / una culebra*

Las comparaciones presentadas nos parecen muy expresivas. La mayoría de estos zoomorfismos presenta no sólo el significado denotativo literal sino también el significado figurativo o traslaticio, se caracteriza por la idiomaticidad parcial. El primer fraseologismo comparativo tiene dos acepciones en la lengua polaca: 1) «retorcerse de dolor o de miedo», 2) «sobre el destacamento o ejército en marcha: moverse por la carretera llena de curvas» (S. Skorka, 1985: 517). El zoomorfismo español corresponde al fraseologismo polaco solamente en la primera acepción, la segunda no se activa. Por tanto, la relación existente entre ambos fraseologismos tiene carácter privativo, es decir, el subcampo asociativo del zoomorfismo polaco es mayor que el del español, del modo que lo incluye (véase L. Nazárenko, E.M. Iñesta Mena, 1998: 103–104).

A nuestro parecer, los dos siguientes fraseologismos polacos son análogos. Ambos presentan el mismo significado literal [(1) retorcerse, deslizarse como un animal, el CA es diferente en cada zoomorfismo] y el significado metafórico parecido [(2) intentar escabullirse de una situación embarazosa o de una dificultad, no responder claramente a las preguntas].

Hemos notado que la fraseología española para hacer referencia a los mismos movimientos y cualidades recurre a dos expresiones: 1) *retorcerse como una anguila* que presenta literalmente el movimiento deslizante, sinuoso del animal y lo aplica al ser humano que se mueve de la misma manera cuando sufre dolor, 2) *escurrirse como una anguila* que da mayor énfasis al comportamiento humano, es decir, en sentido figurado no se aplica a un movimiento concreto, parecido al del animal, sino a la intención del hombre de escapar de una situación difícil y complicada. Además, el fraseologismo verbal español

escurrirse como una anguila puede ser sustituido por el fraseologismo adjetival *ser más escurridizo que una anguila*.

El último zoomorfismo es más expresivo e idiomático dado que su significado global (retorcerse de dolor, sufrir mucho), parecido al del fraseologismo *wić się jak wąż*, no es deducible de sus elementos constitutivos. El zoomorfismo español presenta una equivalencia incompleta, tanto la organización sintáctica como el CA es diferente.

chodzić / iść = esp. andar / ir

Basándonos en nuestro corpus podemos constatar que este tipo de fraseologismos verbales es el más productivo tanto en español como en polaco, hay una gran cantidad de zoomorfismos que contienen el verbo *andar* o *ir* y se refieren metafóricamente al movimiento humano:

- (10) *Chodzić jak słoń* (*andar / ir como un elefante) = esp. *dar pasos como un elefante / a paso de elefante*
- (11) *Chodzić jak paw* = esp. *andar como un pavo real*
- (12) *Chodzić jak kaczka* = esp. *andar como un pato*
- (13) *Chodzić jak błędna owca* = esp. *vagar como una oveja descarriada*
- (14) *Chodzić jak (koń) w kieracie* [*andar / ir como (caballo) de noria] = esp. *trabajar como un caballo; trabajar como un cabrón*
- (15) *Chodzić / dreptać (za kimś) jak cielę za krową* [*ir / andar / patear (detrás de alguien) como un ternero detrás de la vaca] = esp. *pegarse como una lapa*
- (16) *Chodzić za kimś jak pies* (*ir / andar como un perro) = esp. *seguir como un perrito faldero / ser un perro faldero*
- (17) *Iść / dać się prowadzić jak stado baranów* (*andar / dejarse conducir como un rebaño de corderos) = esp. *dejarse conducir como corderos al matadero*
- (18) *Urwać się jak pies z łańcucha* (*desprenderse como un perro de la cadena) = esp. *andar como perro sin mecate*

A la luz de los ejemplos propuestos podemos constatar que los fraseologismos comparativos con el CA en ambas lenguas pueden presentar diferentes tipos de equivalencias. Todos los zoomorfismos se aplican metafóricamente al ser humano, ilustran diferentes maneras de moverse y se caracterizan por una gran expresividad e iconicidad. La primera *chodzić jak słoń* resalta la pesadez y la torpeza en movimiento de este mamífero y presenta una equivalencia incompleta, dado que el fraseologismo español no difiere en la base metafórica – indica también el movimiento torpe y pesado – sin embargo, presenta diferencias con respecto a la organización sintáctica.

La motivación de los siguientes zoomorfismos *chodźć jak paw* y *chodźć jak kaczk* es más fácil de descifrar puesto que su significado global, metafórico, es claramente deducible de sus elementos integrantes. El primero sirve para ponderar el orgullo, la vanidad y la presuntuosidad con la que anda el hombre, el segundo resalta la torpeza con la que él se mueve. Ambos fraseologismos se caracterizan por una equivalencia absoluta.

El resto de los zoomorfismos mencionados, en su mayoría, presentan una equivalencia incompleta, es decir, el CA en la variante española y polaca es el mismo, lo que cambia es la estructura sintáctica. Solamente el zoomorfismo (15) posee en la lengua española el equivalente análogo en el que, a diferencia del equivalente incompleto, el CA es diferente (véase S.J. Suárez C u a d r o s, 2005, 2006).

El fraseologismo comparativo *chodźć jak błędna owca* y su equivalente español hacen referencia al hombre que anda sin rumbo, todo el día va de acá para allá, está distraído y despistado. Además, este zoomorfismo es motivado culturalmente dado que se origina en el Nuevo Testamento (véase A. B u i t r a g o, 2005: 419).

Notamos que el fraseologismo (14) no se refiere metafóricamente al movimiento humano *sensu stricto*, sino al trabajo duro e intenso que realiza el hombre. En español, aparte del fraseologismo *trabajar como un caballo*, existe el zoomorfismo *trabajar como un cabrón* que, aunque expresa la misma acción, difiere en el CA.

A nuestro parecer, los zoomorfismos (15) y (16), aunque se caracterizan por la base metafórica y el CA distintos, presentan el significado denotativo similar, se aplican al hombre que no se separa de otra persona, va a todas partes con ella. En español hemos encontrado también dos zoomorfismos que hacen referencia a las mismas cualidades humanas. Si bien es cierto que el fraseologismo español *pegarse como una lapa* presenta el significado denotativo parecido al del zoomorfismo polaco, no es menos obvio que difiere sutilmente respecto a la base metafórica. Es decir, mediante la comparación con una especie de molusco que crece fuertemente aferrado a las peñas de las costas se aplica al hombre que va constantemente en compañía de otra persona o se une casi permanentemente a otro, hasta el punto de resultarle pesado (véase A. B u i t r a g o, 2005: 138). El fraseologismo polaco no provoca connotaciones tan fuertes con la sensación de pesadez o agobio.

En cuanto al zoomorfismo (16) proponemos el fraseologismo equivalente: *seguir como un perrito faldero* y su variante *ser un perro faldero* que, a nuestro parecer, se caracteriza por mayor frecuencia de uso. Ambos provocan las mismas connotaciones, sin embargo el segundo difiere sintácticamente del fraseologismo polaco dado que es una comparación directa. Además, como subraya A. B u i t r a g o (2005: 707–708), en un principio esta locución se refería sólo a las personas muy unidas a sus madres.

El siguiente zoomorfismo no presenta grandes dificultades, en ambas lenguas provoca connotaciones con el movimiento pasivo, manso y sumiso del cordero y se aplica metafóricamente a los seres humanos.

El último ejemplo *urwać się jak pies z łańcucha*, aunque presenta diferencias respecto a la complementación verbal, en ambas lenguas provoca las mismas connotaciones, resalta el movimiento libre, se refiere metafóricamente al hombre que aprovecha de su libertad y anda por donde quiera.

biegać / bieć / pędzić / gnać / pierzchać / uciekać = esp. correr / huir / escapar

- (19) *Bieć / pędzić / pognać jak chart* = esp. *correr como un galgo; correr como un gamo*
- (20) *Bieć jak antylopa* = esp. *correr como un antilope; correr como una gacela*
- (21) *Biegać jak gepard* = esp. *correr como un gepardo*
- (22) *Bieć / pierzchać / sadzić jak sarna* (*correr / huir / como una corza) = esp. *correr como una corza*
- (23) *Pierzchać / zmykać / uciekać jak spłoszony zając / spłoszona sarna / spłoszona kuropatwa* (*correr / huir / escapar como una liebre asustada / una corza asustada / una perdiz asustada) = esp. *correr como caballo desbocado*
- (24) *Uciekać jak szczury z płonącego okrętu* (*huir como las ratas del barco quemado) = esp. *como ratas huyendo del barco hundido / las ratas abandonan el barco*

Siguiendo a A. Nowakowska, observamos que en polaco este movimiento rápido (*mknąć, bieć, pędzić, sadzić*) se atribuye con frecuencia a la liebre, a la corza o al ciervo. Además, notamos que a veces la designación del animal no es suficiente para expresar cierta cualidad, por lo tanto se emplea la complementación adjetival: *pierzchać / zmykać / uciekać jak spłoszony zając / spłoszona sarna / spłoszona kuropatwa*, o en español *correr como un ciervo asustado*. Como pone de relieve A. Nowakowska, los animales se desplazan sobre todo cuando huyen, escapan asustados. Cabe constatar que el zoomorfismo *bieć / pierzchać / sadzić jak sarna* no es peyorativo, no provoca connotaciones negativas; en cambio, la complementación adjetival *bieć jak spłoszona sarna* cambia un poco la imagen metafórica: significa ‘correr rápidamente’ y también ‘huir asustado’ (A. Nowakowska, 2003: 100). En polaco existe también otra expresión aún más expresiva: *uciekać jak sarna ścigana przez wilki / psy*. Pensamos que el equivalente análogo que hemos propuesto (*correr como caballo desbocado*), aunque difiere en el CA, presenta la base metafórica similar: huir de prisa, precipitadamente.

Las connotaciones positivas despiertan también los cuatro primeros fraseologismos presentados que se caracterizan por una equivalencia absoluta. En ambas lenguas, mediante diferentes CA, hacen referencia al movimiento rápido y veloz. Sin embargo, en español encontramos otro zoomorfismo que sirve tanto para ponderar la velocidad como la ligereza y la agilidad humana: *correr como un gamo* (*biec jak daniel).

La motivación del último zoomorfismo es, a nuestro parecer, totalmente descifrable. Este fraseologismo, mediante la comparación con ratas que se lanzan al mar desde el barco hundido, hace referencia al hombre que se escapa de un lugar o renuncia a sus responsabilidades. Las ratas que huyen del barco siempre presagian un acontecimiento malo. En español existe también otra expresión metafórica *movimiento de ratas* que presenta el significado parecido, sirve para presagiar algo negativo.

plywać = esp. nadar

(25) *Pływać jak ryba* = esp. *nadar como un pez*

(26) *Pływać jak żaba* (*nadar como una rana) = esp. *nadar a brazas*

Estos fraseologismos comparativos hacen referencia a otro tipo de movimiento, es decir, expresan diferentes formas de nadar. Es cierto que el primer animal que nos viene a la cabeza cuando pensamos en esta manera de moverse es un pez. *Nadar como un pez* en ambas lenguas significa ‘andar muy bien, excelente’. El siguiente zoomorfismo *plywać jak żaba* no sólo significa ‘nadar perfectamente’ sino también se refiere al estilo de natación que consiste en mover los brazos hacia delante y hacia detrás mientras las piernas se encogen y estiran. Como podemos notar, el fraseologismo español no contiene ningún CA, se refiere literalmente al estilo de natación mencionado, por tanto carece de la base metafórica y se caracteriza por menor expresividad e iconicidad.

skakać = esp. saltar

El análisis de los fraseologismos seleccionados permite notar que en polaco los zoomorfismos con el verbo *saltar* son bastante productivos. Veamos los siguientes ejemplos:

(27) *Skakać jak kangur* = esp. *saltar como un canguro*

(28) *Skakać jak żaba* = esp. *saltar como una rana*

(29) *Skakać jak zając* (*saltar como una liebre) = esp. *saltar como una liebre asustada*

(30) *Skakać jak sarna* = esp. *saltar como una corza*

(31) *Skakać jak kózka / koza* = esp. *saltar como una cabra*

- (32) *Skoczyć jak ryś / żbik / tygrys* (*saltar como un gato montés / saltar como un lince / saltar como un tigre) = esp. *saltar como un tigre*

Como observamos, estos fraseologismos presentan diferentes maneras de saltar de los animales y las aplican al ser humano: *skakać jak kangur* ‘andar a saltos, saltar lejos y con ligereza’, *skakać jak żaba* ‘de un lugar a otro’, *skakać jak zajac* ‘saltar alto’, *skakać jak sarna* ‘saltar con presteza y facilidad’, *skakać jak kózka* ‘saltar feliz y locamente’, *skoczyć jak ryś / tygrys / żbik* ‘saltar rápida o bruscamente’. Además, tienen sus equivalentes en español que se caracterizan por el mismo significado denotativo, connotativo y la misma base metafórica.

lgnąć / ciągnąć = esp. pegarse / atraer

- (33) *Lgnąć / ciągnąć / lecieć do kogoś / czegoś jak mucha do miodu / na lep*
= esp. *venir / acudir / atraer / como moscas a la miel*

Podemos constatar que los fraseologismos comparativos de ambas lenguas muestran analogía dado que significan ‘sentirse atraído por algo / alguien, dejarse seducir e influir por algo o alguien, sentir un gran deseo de estar con alguien o en alguna parte, llegar a tomar ventaja de algo’. Notamos que el fraseologismo español difiere del zoomorfismo polaco respecto a la organización sintáctica.

gnieść się = esp. ir apretado

- (34) *Gnieść się jak śledzie w beczce* (*ir apretado como arenques en un barril)
= esp. *ir / andar / estar como sardinas en lata / en banasta; estar como piojos en costura*

Como observamos, estos fraseologismos se caracterizan también por una equivalencia análoga, significan ‘estar / ir muy apretados en un sitio, sin espacio para desenvolverse’. Conviene subrayar que en español existe otra comparación *estar como piojos en costura* que presenta el mismo significado denotativo y connotativo, aunque su base metafórica es diferente.

ginać / padać = esp. morir / caer

- (35) *Ginać / padać jak muchy* = esp. *caer / morir como moscas (también morir / caer como las chinches)*

La motivación del fraseologismo polaco como la del español parece clara. *Morir o caer como moscas* (en español también se dice *como las chinches*, el CA es diferente) significa ‘morir en grandes cantidades’.

ruszać się / poruszać się = esp. moverse

- (36) *Ruszać się jak mucha w smole / w mazi / w miodzie / jak senna mucha* (*moverse como una mosca en el alquitrán / en la miel / como una mosca soñolienta) = esp. *moverse como perico ligero*
- (37) *Ruszać się jak słoń w składzie porcelany* (*moverse como un elefante en una tienda de porcelana) = esp. *entrar como un elefante en una cacharrería*

A la luz de los ejemplos propuestos podemos observar que tanto los zoomorfismos españoles como los polacos tienen carácter peyorativo, valoran negativamente al hombre. El primero hace referencia al movimiento lento e incluso perezoso. El equivalente español aunque difiere en el CA no cambia de significado, se refiere al hombre que anda lentamente, sin ganas, es perezoso y vago. Cabe destacar que el fraseologismo español presenta una gran expresividad dado que hace referencia a uno de los animales más perezosos del planeta. Además, nos parece interesante mencionar que los primeros cristianos fueron los que le pusieron el nombre al revés de su ser, pues siendo espaciosísimo, le llamaron ligero¹⁰.

El último zoomorfismo resalta también el movimiento humano muy torpe e incluso inadecuado. El fraseologismo español provoca las mismas connotaciones, aunque no coincide con la estructura sintáctica.

3. Conclusiones

El análisis de los fraseologismos seleccionados nos ha permitido constatar que tanto en la lengua española como en la polaca los nombres de animales pertenecen a los grupos léxicos más grandes y productivos. Además, desarrollan un significado metafórico, se refieren a diferentes modos de movimiento humano, desde el más lento hasta el más rápido. Es cierto que a través de las comparaciones estereotipadas podemos ver distintas visiones del hombre.

¹⁰ Véase http://omega.ilce.edu.mx:3000/sites/fondo2000/vol2/14/htm/sec_14.html.

El análisis comparativo nos presentó también que no todos los fraseologismos comparativos analizados se caracterizan por la *fijación e idiomaticidad*, en cambio, sus características más relevantes son la *expresividad e iconicidad*. Si bien es cierto que algunos fraseologismos verbales son transparentes, no requieren ninguna explicación, se caracterizan por una idiomaticidad parcial dado que su significado global es deducible de sus elementos constitutivos, no es menos obvio que la motivación de otros zoomorfismos es, a veces, difícil de descifrar.

Por otra parte, el análisis comparativo nos mostró más semejanzas que diferencias. En la mayoría de los casos los zoomorfismos de ambas lenguas, aunque difieren con frecuencia respecto a la organización sintáctica y no coinciden en el CA, presentan la base metafórica similar, provocan las mismas connotaciones. Cabe poner de relieve que sólo algunos de los fraseologismos comparativos se caracterizan por una equivalencia absoluta, una gran mayoría presenta una equivalencia incompleta. Hemos comprobado que tanto en español como en polaco, las connotaciones negativas predominan sobre las positivas, es decir, los fraseologismos comparativos valoran negativamente al ser humano.

Bibliografía

- Baránov A.N., Dobrovól'skiĭ D.O., 1998: "Idiomaticidad e idiomatismos". En: J.d.D. Luque Durán, A. Pamies Bertrán: *Léxico y fraseología*. Granada, Método Ediciones, 19–42.
- Bally Ch., 1905: *Précis de stylistique*. Génève, Eggimann.
- Corpas Pastor G., 1996: *Manual de Fraseología Española*. Madrid, Gredos.
- Coseriu E., 1977: *Principios de semántica estructural*. Madrid, Gredos.
- Cuenca M.J., Hilferty J., 1999: *Introducción a la lingüística cognitiva*. Barcelona, Ariel.
- Dąbrowska A., red., 2003: *Język a kultura*. T. 15: *Opozycja homo – animal w języku i kulturze*. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- Głowicka M., 1997: "Aproximación a algunos aspectos de la fraseología comparada". En: *Estudios Hispánicos*. T. 6. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 117–124.
- González Rey M., 2002: *La phraséologie du français*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Iñesta Mena E.M., Pamies Bertrán A., 2002: *Fraseología y metáfora: aspectos tipológicos y cognitivos*. Granada, Método Ediciones.
- Lakoff G., Johnson M., 1995: *Metáforas de la vida cotidiana*. Madrid, Cátedra.

- Luque Durán J.d.D., Pamies Bertrán A., 1998: *Léxico y fraseología*. Granada, Método Ediciones.
- Nazárenko L., Iñesta Mena E.M., 1998: “Zoomorfismos fraseológicos”. En: J.d.D. Luque Durán, A. Pamies Bertrán: *Léxico y fraseología*. Granada, Método Ediciones, 101–109.
- Newmark P., 1992: *Manual de traducción*. Madrid, Cátedra.
- Nowakowska A., 2003: “Człowiek jak zwierzę. Sfraseologizowane porównania doczasownikowe na podstawie «Słownika frazeologicznego języka polskiego»”. W: *Język a kultura*. T. 15. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 97–102.
- Pamies Bertrán A., Luque Durán J.d.D., 2000: *Trabajos de lexicografía y fraseología contrastivas*. Granada, Método Ediciones.
- Piñel López R., 1997: “El mundo animal en las expresiones alemanas y españolas y sus connotaciones socioculturales”. *Revista de Filología Alemana*, 5 [Madrid, Servicio de publicaciones UCM], 259–274.
- Rodziewicz B., 2007: *Frazemy komparatywne z komponentem zoonimicznym w języku polskim, rosyjskim i niemieckim*. Szczecin, Wydawnictwo Uniwersytetu Szczecińskiego.
- Ruiz Gurillo L., 1998: *La fraseología del español coloquial*. Barcelona, Ariel.
- Ruiz Gurillo L., 2001: “La fraseología como cognición: vías de análisis”. *LEA: Lingüística española actual*, 23/1, 107–132.
- Suárez Cuadros J.S., 2005: “Análisis fraseológico sobre una base de zoomorfismos en los idiomas ucraniano y español”. *Interlingüística*, 16, 1–10.
- Suárez Cuadros J.S., 2006: *Análisis comparativo de las unidades fraseológicas que incluyen algún zoomorfismo en los idiomas ucraniano y español*. [Tesis doctoral]. Granada, Universidad de Granada.
- Tristá Pérez A.M., 1988: *Fraseología y contexto*. La Habana, Ciencias Sociales.
- Wilk-Racińska J., 2007a: “«Tertium datur»: el primer paso en el estudio de las lenguas naturales”. *Linguistica Silesiana*, 28 [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], 51–62.
- Wilk-Racińska J., 2007b: “Nuestro mundo, nuestras visiones del mundo y las lenguas que lo describen todo...”. *Anuario de Estudios Filológicos*, 30 [Cáceres, Universidad de Extremadura], 439–453.
- Zuluaga Ospina A., 1980: *Introducción al estudio de las expresiones fijas*. Frankfurt–Bern, Peter Lang.
- Zuluaga Ospina A., 1997: “Sobre las funciones de los fraseologismos en textos literarios”. *Paremia*, 6, 631–639.

Diccionarios

- Buitrago Jiménez A., 2005: *Diccionario de dichos y frases hechas*. Madrid, Espasa Calpe.
- Diccionario de la Lengua Española Lema*, 2001. Barcelona, Spes Editorial.
- Fontanillo Merino E., 1994: *Larousse Diccionario Práctico de Locuciones*. Barcelona, Ariel.
- Koszla-Szymańska M., Pulido Ruiz J., 2000: *Idiomy hiszpańskie*. Warszawa, WP.

- Seco M., Andrés O., Ramos G., 2004: *Diccionario fraseológico documentado del español actual*. Madrid, Aguilar.
- Skorupka S., 1985: *Słownik frazeologiczny języka polskiego*. Warszawa, WP.
- Słownik frazeologiczny PWN*, 2005. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Varela F., Kubarth H., 1994: *Diccionario fraseológico del español moderno*. Madrid, Gredos.
- Wawrzko wicz S., Hiszpański K., 2000: *Podręczny słownik hiszpańsko-polski*. Warszawa, WP.

Páginas web

- Bartoš L., 2000: *Sobre un subtipo de fraseologismos comparativos en el checo y el español*. www.phil.muni.cz/rom/bartos00.pdf.
- Chamizo Domínguez P.J., *La metáfora (Semántica y pragmática)*. www.ensayistas.org/critica/retorica/chamizo/index.htm.
- Oso r i o J., 2003: *Metáfora y análisis conceptual del discurso*. www2.udec.cl/~cognicio/articulos.htm.
- www.omega.ilce.edu.mx:3000/sites/fondo2000/vol2/14/htm/sec_14.html.

Aleksandra Kosz
Università di Slesia
Katowice

Il passo dal pensiero alla lingua – l'analisi cognitiva della *strada* nella lingua italiana

Abstract

The following paper investigates a cognitive study of *strada* (*way*) in Italian. It is an attempt to present the relation between cognitive processes and language on the basis of the chosen concept. A cognitive analysis shows the way of its comprehension. It is a search for the answer to the following question: how do the human perceptive and cognitive processes function and how does the perception of reality influence the language? The analysis of usage of *strada* presents the linguistic image of the examined concept in Italian. There is an enormous number of relations among the way of perceiving reality, the way of conceiving it, and the way of its interpretation resulting in the linguistic structures. The relation between the process of cognition and the language is undeniable, and this study is an endeavour to reveal the phenomenon observable in use of language, namely the way people project the real world into the abstract one, in order to understand it better and more fully.

Keywords

Cognitivism, conceptualization, imagery in language, perception, profiling.

Il presente intervento si basa sulla teoria di grammatica cognitiva di Ronald W. Langacker (1987, 1990, 1991, 1995), e in particolare sul processo di *immaginare*, il quale permette di distinguere i profili di un dato concetto. Abbiamo anche approfittato delle ricerche in merito degli altri studiosi, vuol dire quelle riguardanti il *profilare* nella lingua. L'analisi cognitiva della lingua permette di scoprire ed evidenziare il modo in cui l'uomo percepisce la realtà circostante. La nozione di immagine linguistica del mondo (cf. J. Bartmiński, red., 1999) permette proprio di dimostrare la trasposizione delle relazioni esistenti nel mondo fisico in quello astratto, vale a dire nella realtà mentale di ogni parlante. La nostra analisi dimostra i vari modi in

cui viene concepita *strada*, vale a dire i significati diversi dal significato considerato principale.

L'uomo per poter capire e parlare delle astrazioni ne fa spesso paragone ai concetti concreti, visibili o tangibili, quelli che vengono percepiti tramite i sensi. In tal modo ad operare sui concetti astratti fa una trasposizione basandosi sulla realtà per capire meglio quello che non è accessibile alla percezione sensoria.

Questa analisi è un tentativo di presentare uno dei possibili profili del concetto della *strada* in italiano – che può essere chiamato il profilo di procedimento.

In base alle voci lessicali di diversi dizionari italiani ed al materiale linguistico raccolto dai brani di letteratura italiana contemporanea abbiamo scelto gli esempi grazie ai quali possiamo procedere nel nostro studio.

Partendo dal significato elementare del concetto della *strada*, il quale indica “tratto di terreno che permette la comunicazione, via, cammino che conduce a un dato luogo” (cf. N. Z i n g a r e l l i, 2007) ci sono molti riferimenti della *strada* a: condotta, modo di procedere, di agire. Osserviamo le locuzioni come: *mettersi per una strada*, *tenere una strada*, *cambiare strada*, p.e. ***Si è messo per una strada che l'ha portato a tale situazione. Mettersi per una strada*** significa cominciare ad agire con uno scopo inteso, determinato, come cominciare un cammino che porta ad un luogo determinato (p.e. *Per anni ho tenuto una strada che mi permetteva sempre di guadagnare rispetto degli altri.*). *Tenere una strada* equivale a procedere sempre secondo le stesse regole, quindi come si segue una *strada* sicura, nota per arrivare in un posto desiderato (*Devi cambiare strada, altrimenti non raggiungerai mai i tuoi scopi.*). La locuzione *cambiare strada* può essere spiegata come *cambiare il modo di procedere*, come si cambia la *strada* sbagliata per arrivare dove si vuole. Il compimento di un lavoro, allora lo svolgersi di un'azione viene anche espresso con il riferimento alla *strada*, p.e. *Hanno lasciato il lavoro a metà strada*. *Lasciare qualcosa* oppure *fermarsi a metà strada* significa non terminarlo, non portare a compimento un'iniziativa ecc. Nello stesso modo la *strada* si delinea anche nella realtà mentale, p.e.:

Ora sorrido, allargo le braccia, e mi addormento nel mio letto. Prima è qualcosa di interno, a metà strada fra il biologico e lo spirituale, a svegliarsi. (cf. M. F o r t u n a t o, 1996: 212, 213).

La traiettoria virtuale tra i due punti astratti (*il biologico e lo spirituale*), è come la *strada* tra i due luoghi nella realtà. Nel procedere, come nella *strada*, si incontrano pure gli ostacoli, oppure *i momenti difficili* che sono tra l'altro le curve, perché generalmente è più facile andare dritto, p.e.:

[...] *sarebbe più veloce, più pratico, **andare dritti** allo scopo invece di complicarsi la vita **con tutte quelle curve**, ottenendo di allungare il **cammino** di tre volte...* (cf. A. B a r i c c o, 2000: 244).

La vita con tutte le curve, vuol dire la vita con le difficoltà – è come la *strada* tortuosa e difficile, con gli ostacoli. Si tratta della percezione della vita con i suoi cambiamenti, considerati momenti difficili, come la *strada* con le curve. Il procedimento può essere complicato, come complicata può essere la *strada* che conduce ad un posto. Accade che è difficile raggiungere la meta, vediamo l'esempio:

*Mille domande in testa. E sa benissimo quale dovrebbe fare. [...] Eppure **si perde per strada**. [...]. È ancora lì che la cerca...* (cf. A. B a r i c c o, 1993: 141).

Quindi allo stesso modo in cui ci si può perdere per *strada* andando ad un dato luogo, ci si può perdere nel procedimento in quanto un'azione che dovrebbe raggiungere un dato scopo, un risultato determinato. Il procedere, il percorso è legato al progresso, quindi come si fa progresso facendo una *strada* verso un posto, cioè ci si avvicina, così nel procedere nel mondo mentale si può pure andare *avanti* oppure *indietro* seguendo una *strada* virtuale, p.e.:

*Adele ha fatto certamente **grandi passi avanti verso la saggezza**.* (cf. M.P. P o z z a t o, 2002: 169).

Si dice (*far*) *andare avanti* oppure *fare grandi passi verso qualcosa* perché lo svolgimento dell'azione si può trattare come la *strada* e andandola si va avanti, si cammina verso la meta prescelta, ma per tornare – si deve andare indietro, p.e.:

*Basta **tornare indietro** nel tempo.* (cf. L. L i t t i z z e t t o, 2001: 43).

Il tempo diventa un asse lineare, o meglio una *strada* per la quale si procede: si progredisce andando avanti, e si regredisce – tornando indietro. Sono le locuzioni dove il concetto della *strada* non appare in modo esplicito, però il fatto di percorrere una *strada* viene implicato indirettamente. Grazie ai verbi di moto o spostamento come: *andare, far andare, fare dei passi*, si ha impressione di camminare per una *strada* nello spazio reale, allora nella realtà mentale rispettivamente di procedere nell'agire o di progredire nell'eseguire un'attività.

1. Sottoprofilo di modo

Il fatto che ognuno (ogni cosa) procede, si comporta a modo proprio, implica l'espressione seguente: *andare per la propria strada*, vuol dire *mirare al proprio scopo, senza interessarsi di ciò che fanno o dicono gli altri* (cf. N. Zingarelli, 2007); similmente: *seguire la propria strada* significa *agire secondo i propri principi, senza subire l'influsso dell'ambiente* (cf. A. Mazanek, J. Wójtowicz, 2003: 60). Vediamo l'esempio:

[...] è una cosa con cui non c'è niente da fare, solo continuare **per la propria strada**... (cf. A. Baricco, 2000: 219).

Continuare per la propria strada significa procedere a modo proprio, quel solito modo di agire, senza cambiare qualsiasi cosa, come dirigendoci verso un posto di solito prendiamo una *strada* preferita, quella "nostra". Un altro esempio:

*Poi non è che la vita vada come tu te la immagini. **Fa la sua strada. E tu la tua. E non sono la stessa strada.*** (cf. A. Baricco, 1993: 78).

La vita fa la sua strada, cioè procede in modo indipendente da noi, non possiamo influenzare tanto il suo percorso, così come non possiamo tanto influenzare le scelte delle direzioni, delle *strade* altrui. Vediamo ancora l'esempio seguente:

[...] *i palloni con cui un individuo gioca in sua vita **si perdon per mille strade**, finiscono nei fiumi e sui tetti, lacerati dai denti dei cani o bolliti dal sole*... (cf. M. Mari, 1996: 276).

I palloni si perdono per mille strade, vuol dire finiscono in mille modi (... *finiscono nei fiumi e sui tetti, lacerati dai denti dei cani o bolliti dal sole*... ecc.), così come le diverse persone scelgono diverse *strade* per arrivare ai luoghi diversi, ma anche spesso per giungere agli stessi luoghi – ognuno può prendere *la propria strada* a differenza di quelle altrui. Alcune espressioni già valutano il modo di procedere: *percorrere, seguire, la strada dell'onore, della virtù, del vizio, della perdizione* ecc. (cf. N. Zingarelli, 2007) (p.e. *È un ragazzo degno d'ammirazione: segue sempre la strada dell'onore*). Questo esempio rispecchia la percezione del mondo reale, vuol dire il fatto di spostarsi, di camminare per una *strada* nel senso fisico viene attribuito al modo di agire, quindi il procedere, giudicato positivamente o negativamente – si rife-

risce sia allo spostamento fisico sia a quello astratto verso una data meta sia reale (un luogo) sia figurativa (uno scopo). In conseguenza possiamo osservare una serie di espressioni riguardanti il modo positivo o negativo di agire, come: *essere sulla buona strada* (*sulla strada giusta, su un'ottima strada*) (cf. N. Zingarelli, 2007; A. Mazanek, J. Wójtowicz, 2003: 55, 56), vale a dire procedere nel modo giusto che conduce allo scopo, oppure: *essere (mettersi) su una cattiva strada* – ciò significa *cominciare a tenere una condotta di vita considerata riprovevole; traviarsi* (cf. A. Mazanek, J. Wójtowicz, 2003: 180). Un esempio seguente proprio dimostra tale comprensione della *strada*:

[...] *diceva che la strada intrapresa dal gruppo era quella giusta e che alla fine alcune persone erano andate a complimentarsi...* (cf. D. Bregola, 2003: 65).

La *strada* dunque, buona o cattiva, giusta o sbagliata, propria, sua o qualsiasi altra, indica il modo particolare di eseguire un'azione, il modo di agire proprio a una persona, come la persona stessa sceglie il proprio cammino, così pure sono autonome e individuali le sue scelte del modo di procedere.

2. Sottoprofilo di mezzo

In questo sottoprofilo vogliamo porre l'attenzione ancora su un'altra concezione della *strada*, vale a dire essa viene concepita come il mezzo per riuscire in un intento, riuscire a fare qualcosa, raggiungere lo scopo desiderato, come andando, si arriva a un luogo, p.e.: *Non c'è altra strada per uscire di questa situazione difficile*. Questa frase significa che *non c'è il mezzo (o non ci sono i mezzi) per risolvere un problema*. Anche il verbo di moto, *uscire*, suggerisce che la soluzione dei problemi sia un'azione paragonabile al movimento in cui la *strada* è il mezzo che permette di raggiungere lo scopo determinato. Vediamo l'esempio successivo:

[...] *Lui è per loro il segreto e la meta e la condanna e la salvezza e la strada sola per l'eternità...* (cf. A. Baricco, 1993: 109).

La *strada per l'eternità* è il mezzo che permette di ottenere la salvezza e la vita eterna, allora come per arrivare ad un luogo ci vuole un mezzo che ci porterebbe – cioè una *strada* che ci condurrebbe. Possiamo, per esempio, dire: *Bisogna tentare ogni strada (tutte le strade) volendo raggiungere la*

meta desiderata. La locuzione *tentare ogni strada* (*tutte le strade*) significa tentare tutti i mezzi possibili, come per arrivare ad un luogo si scelgono tutte le *strade* che possono portarci, così per ottenere lo scopo si tentano tutti i mezzi possibili. E siccome la *strada* viene trattata in quanto procedimento, in questo caso diventa l'utensile che serve per l'eseguire un'azione. Un concetto che entra nella categoria della *strada*, la *scorciatoia*, è un esempio del mezzo particolare, p.e.:

[...] *la vita non ammette scorciatoie*. Come una partitura, va eseguita, o seguita, con umiltà e pazienza in tutti i suoi movimenti, senza saltare righe o passaggi.... (cf. M.P. Pozzato, 2002: 169).

La scorciatoia è “sentiero, via, **strada** secondaria che mette in comunicazione due luoghi con un percorso più breve rispetto a quello della **strada** principale”, ma anche “mezzo più rapido, più spiccio” (cf. N. Zingarelli, 2007), quindi dicendo che *la vita non ammette scorciatoie* vogliamo dire che nella vita non ci sono i mezzi che permettano di abbreviare il percorso (lo svolgimento) di certi eventi.

Riportati in questo frammento, sono gli esempi dove la *strada* è lo strumento per mezzo del quale è possibile il compimento di un'azione, raggiungimento degli scopi ecc., quindi degli obiettivi nella realtà astratta. Tali espressioni invece sono dovute proprio all'analogia con il movimento reale, con il raggiungimento delle mete nello spazio fisico grazie all'uso di diversi mezzi.

3. Sottoprofilo di scelta e possibilità

Per *possibilità* si intende una “condizione favorevole che permette il verificarsi di qualcosa, la capacità, facoltà di fare qualcosa, oppure mezzi di cui si dispone” (cf. N. Zingarelli, 2007). La *scelta* invece indica la “facoltà, la possibilità di scegliere” (cf. N. Zingarelli, 2007). In tal modo abbiamo deciso di distinguere un sottoprofilo che unisce i due concetti abbastanza simili con il riferimento al concetto della *strada*. In effetti la percezione della *strada* viene trasposta sulla scelta e sulla possibilità, come se fossero la decisione riguardante la direzione in cui si procede. Come camminando si possono scegliere le *strade* diverse per arrivare ad un luogo, così abbiamo delle possibilità di scegliere nell'agire, p.e.:

Dovremmo allora chiedergli: “Ma perché ci stai, e non adotti la tecnica efficace del no comment”? Nell’ottobre scorso è parso che Bossi scegliesse questa strada, quando ha proibito ai suoi deputati di parlare coi giornalisti. (cf. U. E c o, 1997: 67).

Scegliere una **strada** equivale a scegliere una direzione nell’agire, nel modo di comportarsi, ciò suggerisce che ci siano più modi in cui si può agire, così come più *strade* per cui si può percorrere. La scelta e la possibilità sono come il passaggio, il varco che ci apre una *strada* e permette di continuare il cammino. E infatti la locuzione *avere la strada aperta* può significare avere la possibilità di scegliere liberamente, p.e.:

La nostra confidenza peculiare non ci apriva strade per parlarne, ci costringeva a fare finta di niente. (cf. A. D e C a r l o, 1999: 17).

Se qualcuno ci apre **strade** per fare qualcosa significa che ce lo facilita, come se ci facilitasse il passaggio nelle condizioni difficili, p.e. facendo la *strada* nei boschi aprendo così il passo. E similmente la *strada* libera sarebbe la *strada* aperta, la quale ci permette di agire, p.e.:

Penso proprio che là dentro non ti faranno entrare [...] . [...] non fanno mica tante storie, basta tirare fuori i soldi e hai la strada libera... (cf. D. B r e g o l a, 2003: 81).

In modo indiretto anche l’espressione *farsi largo* include il concetto della *strada* e significa *farsi la strada per poter passare*, p.e.:

Osservo la massa confusa di teste [...] e invece mi colpisce lo sguardo di uno che cerca di farsi largo [...]. È uno sguardo da ospite non invitato, da passeggero clandestino... (cf. A. D e C a r l o, 1999: 6).

Nel frammento sopraccitato abbiamo a che fare con il fatto di avere la possibilità di procedere, perché la *strada* è il modo di agire, e *farsi largo* equivale a facilitare o rendere possibile il passaggio (per una *strada*). In questo caso si tratta del significato figurativo: *di farsi notare tra gli altri* – come se per farsi notare bisognasse passare tra le altre persone al centro dell’attenzione. La *via*, il concetto trattato come il sinonimo più vicino alla *strada*, permette invece di formare delle locuzioni il cui significato è proprio la possibilità, la soluzione di un problema, l’uscita di una situazione difficile, p.e.:

[...] si trova immischiato in una vicenda [...], in un labirinto a prima vista senza via d’uscita. (cf. D. B r e g o l a, 2003: 71).

La via d'uscita è quella *strada* che permette di uscire dal posto in cui non ci sentiamo a nostro agio, in cui non vogliamo restare, e in questo esempio quel posto è la situazione difficoltosa. *Restare senza via d'uscita* significa essere bloccati in una situazione spiacevole o una vicenda difficile, come se essa fosse un luogo senza uscita, senza porta attraverso la quale si potrebbe scappare. Vediamo un esempio simile:

[...] **non c'è via di scampo nemmeno per l'uomo più coraggioso...** (cf. D. Bregola, 2003: 180).

Lo scampo è salvezza, liberazione, allora la *via di scampo* è quella che porta alla libertà, come quella che permette di scappare dalla prigione. Dunque *la via d'uscita* oppure *via di scampo* è proprio l'unica possibilità rimasta in una situazione che ci porta alla soluzione, che ci salva dai guai. In mancanza di essa, le nostre azioni verranno bloccate, come non si può uscire da un posto chiuso senza uscita, senza una via che ci porterebbe alla porta.

L'abbondanza di scelte è rappresentata dai punti sulla *strada* in cui si incontrano più *strade* (o la *strada* si biforca, si dirama), p.e.:

Il suo corpo da qualche anno la stava abbandonando: mentre lei si era accampata alla meglio al bivio fra giovinezza e vecchiaia, il corpo aveva risolutamente imboccato il sentiero della seconda e percorreva ormai un suo cammino personale... (cf. M.P. Pozzato, 2002: 8).

Il *bivio della strada* è il punto in cui essa si biforca, cioè si divide in due direzioni. In conseguenza della trasposizione dei concetti concreti su quelli astratti, in tal modo nel senso figurativo il bivio è il momento o la condizione in cui si impone una scelta tra le due diverse soluzioni o possibilità. *Il bivio fra giovinezza e vecchiaia* è il momento nella vita nel quale l'uomo non è né giovane né vecchio, quindi teoricamente può ancora scegliere di considerare sé stesso in uno dei due modi.

[...] *le scelte e le possibilità contrastanti che nel corso della vita ognuno di noi si trova di fronte: delle biforcazioni sul percorso e del loro moltiplicarsi nel tempo...* (cf. A. De Carlo, 1999: VIII).

La *biforcazione*, similmente al bivio, è diramazione di due *strade*. Allora per quanto si tratta della *strada* figurativa, quella dell'agire, del procedere, la biforcazione equivale a una scelta, alle più possibilità.

Incontrando nella *strada* un bivio (un trivio, un quadrivio), una biforcazione, una diramazione ecc., si può decidere quale *strada* scegliere. Così *essere (trovarsi) a un bivio* significa essere indeciso, esitare non solo a scegliere

una *strada* da percorrere nel senso fisico, ma anche quello figurativo – esitare a scegliere il modo di procedere.

4. Sottoprofilo di comportamento

Il presente sottoprofilo pone l'accento su un aspetto dell'idea essenziale di profilo di procedimento. Specificando il concetto di procedimento, vogliamo parlare del comportamento, il quale a differenza dal procedimento – in quanto un modo di agire più generale, tratteremo come un modo di agire in una data situazione, p.e. nella frase: *In questo momento per non complicare le cose dovresti scegliere un'altra strada. Scegliere un'altra strada* significa comportarsi in un altro modo in un momento particolare. Allo stesso modo raggiungendo un luogo, si scelgono le *strade* diverse per evitare gli ostacoli – in un certo punto sulla *strada*, dove c'è la possibilità di sceglierne un'altra – p.e. *Te lo dico: togliti dalla strada di Anna o te ne pentirai. Togliersi dalla strada di qualcuno* può semplicemente significare lasciare libero il passo a qualcuno, però nel senso figurativo, quando trattiamo la *strada* in quanto il comportamento, l'espressione significa *cercare di evitare una lite con qualcuno, non rischiare il contatto con qualcuno* ecc. allora comportarsi in modo prudente evitando dispiaceri. La *strada pericolosa* qui è quella di *Anna*, ed è sconsigliabile prenderla, se non ci si vuole pentire di entrarci. Similmente nelle locuzioni che indirettamente implicano la *strada* possiamo osservare:

[...] *non capisce perché non mi decida a seguire i suoi buoni consigli.* (cf. M. Venturi, 2004: 52).

Seguire i consigli di qualcuno significa comportarsi nel modo suggerito da qualcun altro. È come seguire le indicazioni sulla *strada*, così in alcune condizioni si dovrebbero imitare i comportamenti altrui. Vediamo ancora un altro esempio:

Ma la situazione di emergenza le imponeva di fare economia di tutti gli eventuali passaggi intermedi fra la formalità e la piena confidenza. (cf. M.P. Pozzato, 2002: 59).

I passaggi fra la formalità e la confidenza indicano il comportamento nella situazione in cui una persona esita a prendere decisione se definire il rapporto come formale o informale – non sa come comportarsi. La situazione simile la troviamo nell'esempio successivo:

*Non sapeva se assecondare **quel percorso** a ritroso che riportava il suo rapporto con l'ex studente alla formalità di sempre; o se correre in avanti, far succedere qualcosa, cambiare registro.* (cf. M.P. P o z z a t o, 2002: 40).

Il fatto di passare da un tipo di rapporto ad un altro, il percorso tra di essi deriva dalla percezione dell'azione, in questo caso del comportamento in una situazione concreta, come un percorso per una *strada* che collega i due luoghi. In tal modo viene disegnata una linea virtuale del passaggio fra i due concetti astratti: dalla formalità alla confidenza.

La *strada* del comportamento riguarda una data situazione, una data relazione, un dato evento in cui bisogna scegliere il modo di procedere, comunque sempre conduce ad un risultato, una situazione, dunque a una meta.

5. Sottoprofilo di ragionamento

Le locuzioni che riguardano il fatto di percorrere una *strada*, come: *andare, essere o mettere fuori strada* – infatti spesso in riferimento al modo di ragionare, significano *cadere, essere o far cadere in errore* (cf. N. Z i n g a r e l l i, 2007). Così il presente sottoprofilo dimostrerà come la *strada* viene collegata con il concetto del *ragionare*, o meglio come la *strada* significa il *ragionamento*. In quanto procedimento, il ragionamento è il modo di pensare, di ragionare, cioè un tipo di azione o di un comportamento mentale. Possiamo assumere quindi che la linea che determina la direzione del nostro pensiero sarebbe proprio la *strada*, p.e. *Nel loro modo di pensare sono andati fuori strada*. *Andare fuori strada* equivale a *sbagliarsi, essere lontano dalla verità* (cf. D I S C, 1997), *allontanarsi dalla meta o dalla retta via* (cf. G a r z a n t i, 1985), anche quella del modo di pensare – quindi sbagliare nel ragionamento, come andando si può sbagliare la *strada* e di conseguenza non si arriva al luogo desiderato – non si raggiunge la meta. L'espressione citata precedentemente *essere sulla buona strada* può ancora significare *avere fatto la giusta scelta riguardo ai propri scopi, procedere bene nel conseguimento di una meta* (cf. D I S C, 1997), *avere idee corrette, avvicinarsi alla verità* (cf. G a r z a n t i, 1985), come p.e. in:

[...] *non per farvi fretta, mister Wittacher, ma credete di essere sulla buona strada per capire cosa non funziona nel Vecchio?* (cf. A. B a r i c c o, 2000: 276).

La *buona strada* è il modo giusto di pensare, di ragionare, cioè la meta di tale percorso risulta la comprensione di un fenomeno, un evento, una situazione ecc. La meta del processo di pensare equivale sempre a quella meta nello spazio fisico – del processo di spostarsi. Similmente la *propria strada* in alcuni casi può riferirsi al proprio modo di pensare, p.e. *Anche se le nostre strade vanno nelle direzioni diverse non significa che tutti e due sbagliamo nel valutare la situazione*. Ognuno ha il modo individuale di ragionare proprio a sé, il quale può essere diverso dal modo di pensare di altre persone. Il ragionamento viene concepito come la *strada*, la quale si segue andando ad un luogo, e in tal modo pensando si segue un'idea che conduce ad una conclusione. Il modo di pensare è la questione individuale, come ognuno può scegliere la *strada* e il posto in cui vuole arrivare. Quando invece *le strade di qualcuno si dividono* – vuol dire che qualcuno perde il contatto con qualcuno, si separa da qualcuno, sceglie un'altra via di condotta, però si parla così riferendosi pure al ragionamento, p.e. *A questo punto della discussione le nostre strade si dividono – non sono d'accordo con te*. Dunque si tratta della situazione quando qualcuno cessa di essere della stessa opinione, di avere interessi comuni con un altro. È di nuovo il riferimento alla realtà fisica – se non ci piace la compagnia di una persona, prendiamo un'altra *strada* per continuare il nostro percorso – da soli. La situazione inversa, quando le *strade* / ragionamenti sono uguali o simili, troviamo p.e. in:

Il primo dovere dell'intellettuale è criticare i propri compagni di strada... (cf. U. Eco, 1997: 11).

I compagni di *strada* sono quelli che la percorrono insieme, quindi se la *strada* riguarda il modo di pensare, questi compagni diventano le persone che hanno le stesse opinioni, ragionano nello stesso modo (come i compagni di viaggio vanno nella stessa direzione). Un altro esempio simile, ancora più metaforico, è seguente:

[...] *l'idea è come il carburante, lui è il motore, si fanno strada insieme*. (cf. A. Baricco, 2000: 202).

Questo frammento implica che una persona che pensa, che si nutrice con le idee, prosegue una *strada* di ragionamento, come se fosse il *motore* che consuma il *carburante* mentre percorre la *strada*. Che il ragionamento sia un cammino nella *strada*, ne dà prova ancora l'esempio seguente:

Eravamo arrivati alla conclusione che questo cinema derivava dal documentalismo etnologico e antropologico. (cf. D. Bregola, 2003: 50).

Se si arriva ad un luogo significa che bisogna percorrere una *strada*, allora rispettivamente quando si arriva a una conclusione si fa la *strada* del ragionamento. Proprio la conclusione diventa la meta del percorso mentale – del pensare.

Come vediamo non soltanto il concetto stesso della *strada*, ma anche altri concetti che entrano nel suo dominio, soprattutto i verbi di moto, implicano che i processi riguardanti il funzionamento della mente umana, tali quali il pensare, il ragionare, cioè i concetti astratti, si servono spessissimo dei concetti concreti, come la *strada*. Grazie ad essi, quelli più comprensibili e più facilmente spiegabili, è possibile trasmettere i significati più complessi e non accessibili ai sensi umani – è possibile creare una visione, un'immagine linguistica di quello che non è immaginabile, non è dipingibile.

6. Sottoprofilo di esperienza

A parlare delle situazioni diverse, dei comportamenti, dei modi di pensare, e della vita umana, analizzando il concetto della *strada* possiamo limitarci alle singole esperienze le quali acquisiamo nel suo corso. Questo sottoprofilo avrà come la continuazione i due sottoprofili successivi, *di carriera* e *di vita*. La seconda nozione, *la vita*, consiste di tappe, situazioni ed eventi, ma anche di emozioni, sentimenti e delle nostre esperienze. In tal modo la *strada* diventa un'esperienza, un sapere, una conoscenza appresa con il tempo, p.e.:

Angelo viveva con sua madre in una casa popolare nell'hinterland, il posto dov'era stato bambino, dove aveva conosciuto la strada e perso un paio di fratelli, e dove era tornato dopo terapie di tutti i tipi. (cf. P. Cognetti, 2004: 34).

L'espressione *aver conosciuto la strada* con la costruzione stessa implica che qualcosa è successo nel passato. La conoscenza della *strada* in questo caso equivale alla possessione di una certa esperienza – così come si conosce la *strada* per arrivare ad un luogo, si sa dove essa porta, nello stesso modo conoscendola a parlare delle situazioni o degli eventi, siamo in grado di prevedere il loro svolgimento, la loro soluzione – il che costituisce la meta di tale percorso. La conoscenza di tale *strada* è l'esperienza riguardante un evento, una situazione, un comportamento, un fenomeno ecc. Quindi trattando la vita come *strada* principale, conoscere le sue tappe significa averne esperienza. I seguenti esempi dimostrano l'espressività delle esperienze negli occhi o nella faccia, p.e.:

Avevano tutt'e due, negli occhi, strade, e strade, e strade. – Ce ne andiamo a vedere il mondo, Gould. (cf. A. Baricco, 2000: 135).

Oppure era quella specie di stanchezza. Come una stanchezza addosso. [...] con strade sulla faccia, camminate da infinite sparatorie... (cf. A. Baricco, 2000: 141).

Possiamo notare che come le emozioni o gli stati d'animo, anche l'esperienza della vita viene espressa dalla faccia o dagli occhi, vuol dire la faccia o gli occhi sono come lo specchio dell'animo, riflettono tutto quello che l'uomo porta dentro di sé. Se guardando una persona ci vediamo le *strade*, significa che vediamo le sue esperienze passate, disegnate sulla faccia come le linee sulla carta, sulla mappa della sua vita.

Le *strade* sono esperienze e lo sostiene la spiegazione che i comportamenti, le azioni, sono i tipi di procedimenti, quindi dei movimenti astratti nei quali si procede, si fa una *strada*. Le esperienze possiedono anche il loro svolgimento – il loro percorso, il quale si può paragonare al percorso di una *strada* più lunga, più grande – alla vita, della quale fanno parte.

7. Sottoprofilo di carriera

Questo sottoprofilo tratterà sul modo di concepire la *strada* come *carriera*. Tale concezione è dovuta al modo di percepire il lavoro in quanto un procedimento nella carriera professionale, nel suo svolgimento. La carriera può progredire, essere ferma oppure regredire, dunque come nella *strada* si può andare avanti, ci si può fermare oppure andare indietro. Lo possiamo osservare nell'esempio:

Mi sono sempre preoccupato che a Gould non mancasse niente, e che potesse crescere studiando, perché quella era la sua strada. (cf. A. Baricco, 2000: 247).

In questa frase la *strada* è la carriera prevista per un ragazzo (gli studi e poi un buon lavoro), la quale lo dovrebbe portare ad un successo professionale, come ad un posto, un luogo migliore sulla *strada* della vita. La locuzione *fare (farsi) strada* – vuol dire fare progressi, affermarsi, raggiungere il successo nella carriera, nella vita sociale ecc., come progredire nella *strada* significa avvicinarsi agli scopi determinati, alle date mete. *Fare, aprire, la strada a qualcuno*, invece significa agevolarlo in una attività, una professione ecc., quindi aiutarlo nella carriera, p.e. *La mia laurea mi apre tante strade*

sul mercato del lavoro. Tante strade sul mercato professionale sono le possibilità di lavoro, quindi averle aperte, si può decidere quale *strada* prendere scegliendo la più adatta – proprio come la migliore *strada* per arrivare al luogo desiderato. Similmente nelle locuzioni: *scegliere, cercare, trovare, la propria strada, la strada giusta*, la *strada* equivale all'attività, alla professione più congeniale alle proprie caratteristiche e aspirazioni, p.e. *Scegliendo questa facoltà Marco ha trovato la propria strada. Trovare la propria strada* significa trovare la professione migliore, tale che ci dà le possibilità di svilupparci, quindi di progredire, di andare avanti e di avvicinarci ai nostri scopi percorrendo la nostra *strada*.

La carriera professionale fa una parte significativa della nostra vita, non solo per la sua lunghezza – perché la maggior parte della vita passiamo a lavorare, ma soprattutto nel senso socio-emozionale: è un elemento a cui ognuno di noi tiene molto, il quale ci dà tanta soddisfazione, permette di realizzarci e di esserne fieri, determina le nostre funzioni e la nostra posizione nella società. Allora mettendoci certi scopi a cui vogliamo arrivare, dobbiamo scegliere la *strada* professionale che ci porterà, per poter costatare che li abbiamo raggiunti, vale a dire ci siamo realizzati – ci siamo arrivati.

8. Sottoprofilo di vita

Siccome la vita è un percorso del tempo più lungo di quello sia delle esperienze sia della carriera professionale, infatti li include – le singole esperienze e il lavoro costituiscono le tappe della vita. Nello stesso tempo in cui abbiamo parlato proprio dell'esperienza o della carriera professionale in quanto la *strada*, possiamo pure parlare della vita. Allora possiamo dire che come si cammina per una *strada*, così si procede per la vita. Questa parte dell'analisi tenta di provarlo; vediamo l'esempio:

[...] *scelgo un'altra strada qualsiasi, imparo un lavoro, sposo una donna spiritosa e non bellissima, faccio qualche figlio, invecchio e alla fine muoio...* (cf. A. Baricco, 1993: 153).

La *strada* della vita può riferirsi al modo di vivere, vale a dire scegliendo un dato lavoro, sposandosi con qualcuno, avendo la famiglia, si scelgono gli elementi che costituiscono il proprio modo di vita – così come si scelgono le rispettive tappe della *strada*. Osserviamo il presente esempio:

*Poi aveva saputo della vedova. **Una strada classica.** Sposata da Mastanti in età avanzata e di molti anni più giovane di lui. Forse custodiva qualcosa del marito, certo nessuno gli aveva mai chiesto niente. (cf. G. Van Straten, 1996: 387).*

*Una **strada classica** si riferisce al modo di vivere stereotipato, è un modo di vivere molto comune, generalmente la vita di tante persone procede in modo molto simile secondo un modello comune, come se si seguisse il cammino di tante altre persone. A questo punto vogliamo citare ancora un esempio con uno dei concetti che implicano il percorso per la *strada*:*

[...] *la mia **vita aveva preso una direzione un po' sbagliata**...* (cf. A. De Carlo, 1999: V).

La *direzione sbagliata* indica una *strada* che porta in o mira ad un posto sbagliato. Allora se *la vita aveva preso una direzione* significa proprio che *percorre una strada*, la quale porta ad un luogo – ad uno scopo, una meta, qualunque sia. In questa concezione della *strada*, proprio per indicare la sua *appartenenza* a una data persona, appaiono delle locuzioni contenenti l'aggettivo possessivo, p.e.:

*Sarebbe tutto più semplice se non ti avessero inculcato questa storia del finire da qualche parte, se solo ti avessero insegnato, piuttosto, a essere felice rimanendo immobile. Tutte quelle **storie sulla tua strada. Trovare la tua strada. Andare per la tua strada.** Magari invece siamo fatti per vivere in una piazza, o in un giardino pubblico, fermi lì, a far passare la vita. (cf. A. Baricco, 2000: 186).*

La *mia, tua ecc. strada* significa la mia, tua ecc. vita – similmente alla carriera, possiamo dire che uno *trova la propria strada* in riferimento alla vita, al proprio modo di vivere. Vediamo:

*La **strada** in questione è un'altra. E corre non fuori, ma dentro. Qui dentro. Non so se avete presente: **la mia strada. Ne hanno tutti una, lo saprete anche voi, che, tra l'altro, non siete estraneo al progetto di questa macchina che siamo tutti quanti, ognuno a modo suo. Una strada dentro ce l'hanno tutti, cosa che facilita, per lo più, l'incombenza di questo viaggio nostro, e solo raramente, la complica.** (cf. A. Baricco, 1993: 151).*

La frase: *una strada dentro ce l'hanno tutti*, sottolinea che ognuno possiede la propria vita, il proprio modo di vivere, anche se viviamo in una società

(come in un veicolo), siamo individui, e le nostre *strada*, vuol dire le nostre vite sono diverse, percorrono nelle varie direzioni, le portiamo dentro – quindi in gran parte dipendono da noi. Succedono tante cose, incontriamo le storie, le persone nella *strada*, per la quale andiamo, il percorso della quale dobbiamo trovare – quindi si tratta del percorso della nostra vita. Un altro esempio:

[...] *sarebbe un disastro se solo ce ne andassimo, a un certo punto, per la nostra strada, quale strada?, sono gli altri le strade, io sono una piazza, non porto in nessun posto, io sono un posto.* (cf. A. Baricco, 2000: 186).

In questo frammento vediamo il paragone della vita a una *strada* ed a una *piazza*. Tale affermazione è dovuta al fatto che la vita di una persona è piuttosto passiva, monotona o ferma, come la *piazza* è un luogo nello spazio con il quale non associamo il movimento, invece la *strada* è dinamica, quindi le vite degli altri sarebbero più vivaci, attive. La vita è un percorso, di questo non c'è alcun dubbio, basta guardare gli esempi seguenti:

Quanta strada doveva ancora percorrere quel ragazzo prima di incontrare una vera passione? (cf. M.P. Pozzato, 2002: 52).

Quando si ha *tanta strada davanti* significa che siamo molto giovani e che ci aspettano tante cose nella vita – siamo all'inizio della *strada*, quindi abbiamo possibilità di incontrare tante persone e situazioni nel nostro percorso.

Prima di me c'è arrivato quel libro, nella sua vita, e io non ci posso fare niente. Sta lì, a metà strada, quel maledetto libro... (cf. A. Baricco, 1997: 212).

Dire che *qualcosa sta a metà strada*, nella vita di qualcuno, equivale a dire che qualcosa succede in un punto della vita, situato sull'asse temporale in mezzo tra altri due momenti, come un oggetto o un posto situato in punto medio sulla linea tra i due luoghi. La vita può essere dunque considerata una *strada* principale, una *strada* totale o un insieme di tutte le nostre *strade*, i nostri tracciati che la costituiscono, vale a dire le tappe della vita, le diverse situazioni, i diversi modi di pensare e i diversi comportamenti.

Il concetto della *strada* a primo sguardo potrebbe sembrare abbastanza semplice, eppure risulta assai complesso guardandolo da vicino e analizzando i suoi significati. Quest'analisi dimostra la varietà degli usi linguistici della *strada* che derivano dai diversi e numerosi modi di percepire il concetto. Il processo di immaginare e profilare la *strada* è assai complesso perché oltre all'aspetto fisico e spaziale, ce ne sono tanti astratti. Questo lavoro si è foca-

lizzato perlopiù sul significato della *strada* come procedimento. Si può notare il passaggio dal modo (mezzo, scelta, possibilità) in generale, il comportamento o il ragionamento in determinate condizioni, arrivando alle tappe della vita umana – le diverse esperienze nel suo corso, la carriera professionale, finendo sulla vita in quanto la *strada* individuale e quella più importante di ogni essere umano.

L'aspetto e la natura dell'immagine linguistica di diversi concetti dipende da numerosi fattori, tra cui quelli geografici, storici, culturali, sociali, i quali attraverso i secoli influenzavano (e ancora lo fanno) il modo di concepire il mondo di diverse comunità linguistiche. Non dovrebbero essere trascurati anche i fattori individuali – l'ingresso dei singoli membri di queste comunità linguistiche, i quali possono introdurre delle sfumature, delle varianti, dei nuovi elementi nella visione del mondo, i quali col tempo possono essere accettati e inclusi, sia nell'immagine del mondo che nell'immagine linguistica del mondo, come validi per tutta la comunità. Possiamo dire che la lingua, in diversi elementi ed aspetti della sua struttura, rappresenta il modo di concepire e di interpretare la realtà circostante. Tutto ciò che concepiamo, cioè il mondo attorno a noi, lo percepiamo tramite i nostri sensi, allora in certo senso, il modo in cui vediamo la realtà viene trasmesso con la sua immagine linguistica – nel caso della nostra analisi si tratta dell'immagine linguistica italiana della *strada*.

Bibliografia

- Baricco A., 1993: *Oceano mare*. Milano, BUR La Scala.
- Baricco A., 1997: *Castelli di rabbia*. Milano, BUR La Scala.
- Baricco A., 2000: *City*. Milano, BUR La Scala.
- Bartmiński J., red., 1999: *Językowy obraz świata*. Lublin, UMCS.
- Bregola D., 2003: *Racconti felici. La lenta sinfonia del male*. Milano, Sironi Editore.
- Carlo De A., 1999: *Due di due*. Torino, Einaudi.
- Cognetti P., 2004: *Manuale per ragazze di successo*. Roma, Minimum fax.
- Eco U., 1997: *Cinque scritti morali*. Milano, Passaggi Bompiani.
- Fortunato M., 1996: *Da qui: per andare o tornare*. In: F. Ferruccio Parazzoli, A. Franchini, a cura di: *Italiana. Antologia dei nuovi narratori*. Milano, Mondadori.
- Garzanti, 1985: *Il nuovo dizionario italiano Garzanti*. A cura di D. Schianni. Milano, Garzanti Editore s.p.a.
- Langacker R.W., 1987: *Foundations of Cognitive Grammar. Theoretical Prerequisites*. Vol. 1. Stanford, Stanford University Press.

- Langacker R.W., 1990: *Concept, Image, and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin–New York, Mouton De Gruyter.
- Langacker R.W., 1991: *Foundations of Cognitive Grammar. Descriptive Application*. Vol. 2. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker R.W., 1995: *Wykłady z gramatyki kognitywnej*. Lublin, UMCS.
- Littizzetto L., 2001: *Sola come un gambo di sedano*. Milano, Mondadori.
- Mari M., 1996: *I palloni del signor Kurz*. In: F. Ferruccio Parazzoli, A. Franchini, a cura di: *Italiana. Antologia dei nuovi narratori*. Milano, Mondadori.
- Mazanek A., Wójtowicz J., 2003: *Idiomy polsko-włoskie. Fraseologia idiomática polacco-italiana*. Warszawa, PWN.
- Pozzato M.P., 2002: *L'allievo*. Milano, Bompiani.
- Sabatini F., Coletti V., 1997: *DISC (Dizionario Italiano Sabatini-Coletti)*. Firenze, Giunti Gruppo Editoriale.
- Straten Van G., 1996: "I pochi dati a disposizione". In: F. Ferruccio Parazzoli, A. Franchini, a cura di: *Italiana. Antologia dei nuovi narratori*. Milano, Mondadori.
- Venturi M., 2004: *Il rumore dei ricordi*. Milano, BUR.
- Zingarelli N., 2007: *Vocabolario della lingua italiana*. Bologna, Zanichelli.

Jung-Hae Lim

*LLI, Université d'Ewha
Corée du Sud*

L'imparfait et la ponctualité

Abstract

The article discusses the role of French tense *Imparfait* and its interpretation in the Korean language. The basic notions to recognize the value of the verb are : the semantic value of the topic, the combination with different classes of adverbs and the value of grammar tenses. On the basis of several examples, the author of this article shows that the French past tense *Imparfait* can be interpreted in several ways : as a punctual tense or as a durative tense.

Keywords

Imparfait tense, predicates of substantives, punctual predicates, durative predicates.

1. La lecture de l'imparfait

Lorsqu'on a affaire à une langue où le passé n'a pas de différents tiroirs comme le français (l'imparfait, le passé composé, le passé simple, le plus-que-parfait), ce qui est le cas du coréen par exemple, il arrive de ne pas pouvoir saisir la différence entre ces temps. Et les exemples ci-dessous appartiennent à un de ces cas :

- (1) *Alors qu'il partait, le téléphone a sonné.*
Alors qu'il dormait, le téléphone a sonné.

Il n'est guère facile de comprendre pour un locuteur coréen en quoi ces deux phrases se distinguent, les deux verbes *partir* et *dormir* étant tous à l'imparfait. Il faudra expliquer pourquoi les deux verbes dans les phrases (1) ont

une lecture différente malgré leur forme identique de l'imparfait. Dans le cas du coréen, cette différence de lecture s'exprime explicitement au moyen de désinences ; au radical du verbe *partir* 'tôna-' s'ajoute la désinence '-ryonîn-de' dont le sens est 'être sur le point de'¹ alors qu'au radical du verbe *dormir* 'ca-' s'ajoute la désinence '-koitnîn-de' qui signifie 'être en train de'. Nous tâcherons dans cet article d'expliquer cette disparité sémantique à l'aide de la notion de ponctualité.

2. Ponctualité : une valeur intrinsèque au prédicat

Bien qu'il n'y ait pas un accord total sur les deux notions de ponctualité et durativité, on sait que ces deux termes sont des notions qui entrent en opposition². Elles sont employées pour rendre compte de la valeur du passé simple et de l'imparfait en français (*Il se promena / il se promenait*)³. Les deux temps étant tous deux les formes de l'« antériorité », ils diffèrent par la valeur aspectuelle. On note que le passé simple, saisissant le procès comme un tout clos sur lui-même, ne peut recevoir aucun incident, contrairement à l'imparfait. Ces deux termes sont également employés pour opposer des procès considérés comme étant dépourvus de durée et ceux qui comportent une certaine durée (procès brefs vs procès longs)⁴. On parle aussi de l'aspect *ponctuel* lorsqu'un procès est combiné avec des marqueurs ponctuels tels que *à six heures*, etc. (*A midi, l'enfant a pris son déjeuner*). Dans ce dernier cas, nous noterons qu'il s'agit d'une vision ponctuelle⁵.

Si l'on accepte la définition selon laquelle la ponctualité et la durativité se caractérisent par l'étendue de temps qu'un procès occupe (procès brefs vs procès longs), un verbe comme *sortir* relèvera sans doute d'un prédicat

¹ « Si la phrase terminale était le trait distinctif de l'action de *sortir*, le personnage n'aurait pas franchi la porte et, évidemment, il est fort possible qu'il en soit ainsi. Or, aurait-il même fermé la porte derrière lui que la phrase ne serait pas moins correcte pour autant » (J.-H. G r a n b e r g, 1967 : 31).

² Il n'est toutefois inutile de rappeler que cette confusion provient du fait que la notion d'aspect trouve son origine dans la description des langues slaves.

³ L'opposition entre le passé simple et l'imparfait s'explique également en termes des aspects *perfectif* et *imperfectif* (cf. R. M a r t i n, 1971). Comme dans les langues slaves le couple perfectif et imperfectif constitue une catégorie grammaticale (dans le sens où tout verbe appartient à la catégorie des verbes perfectifs ou à la catégorie des verbes imperfectifs), ce couple correspondrait à l'opposition du passé simple et l'imparfait en français, puisqu'elle serait aussi d'ordre grammatical.

⁴ Cf. C. V i k n e r (1985) ; J.-P. C o n f a i s (1995).

⁵ Cf. P. C h a r e a u d e a u (1992).

ponctuel. Comme le note C. V i k n e r (1985), il n'existerait pas de procès n'ayant aucune étendue temporelle au sens physique strict. Un verbe comme *sortir* pourra être défini comme ayant une valeur ponctuelle, parce que la durée d'une telle action est trop brève pour être mesurée sur le plan linguistique. Ainsi, sur le plan syntaxique, il est bien noté que des verbes dits ponctuels sont difficilement compatibles avec des adverbiaux de durée tels que *pendant Dnum N*, *tout au long de Np*⁶, etc. :

(2) * *L'orateur est sorti de la salle pendant quelques secondes.*

Et quand des verbes ponctuels comme *tousser*, *frapper*, etc. se trouvent avec ces adverbes, alors surgit une idée de répétition :

(3) *Le bébé a toussé tout au long de la nuit.*

Cette phrase ne peut évidemment pas renvoyer à un seul toussement puisque la durée d'une telle action sera trop brève pour couvrir la nuit entière. L'action de *tousser* se répétant tout au long de l'intervalle, il s'agit clairement d'une série de toussements. Nous noterons donc que pour la phrase (3), la lecture semelfactive est interdite dans la mesure où la phrase en question exclut une seule occurrence de l'action *tousser* (une seule toux). Cela implique que l'itérativité et la semelfactivité sont deux idées qui excluent l'une et l'autre, tout comme le font la ponctualité et la durativité. Ainsi nous ne noterons pas que cette phrase renvoie à une situation durative puisqu'il s'agirait d'une série de toussements (cf. B. C o m r i e, 1976 : 42). La phrase (3) renvoie à une situation itérative, c'est-à-dire à une répétition d'une action de valeur ponctuelle. Nous pensons que le terme de durativité doit être restreint à indiquer une seule occurrence de l'action comportant une certaine durée, ce qui est le cas de l'exemple ci-dessous :

(4) *L'enfant a regardé la télé toute la nuit.*

⁶ Signalons que l'adverbial *pendant Dnum* (*Déterminant numérique*) *N(Nom de temps)* est à distinguer de l'adverbial *pendant Dét* (*déterminant*) *Np (Nom de période)*. À la différence du premier, ce dernier est compatible avec un prédicat ponctuel (voir plus loin 2.2.1.) :

Marc est sorti de la salle pendant le séminaire.

Ainsi, l'adverbial *pendant Dét Np* ne sert que de référence temporelle dans laquelle a eu lieu l'action de *sortir* alors que l'adverbial *pendant Dnum N* indique le temps qu'occupe un procès, à savoir sa durée. Cette opposition correspond à celle de A. B o r i l l o (1984) *pendant-durée* vs *pendant occurrence* et à celle de G. K l e i b e r (1987) *adverbe duratif* vs *adverbe inclusif*. On peut trouver la même différence entre les adverbiaux *tout au long de Np* et *au cours de Np*. Seul le dernier peut être associé à un prédicat ponctuel (cf. J.-H. L i m, 2002) :

Il est sorti de la salle au cours de la réunion.

L'exemple (4) renvoie à une seule occurrence de l'action de *regarder* qui couvre tout l'intervalle indiqué. Il s'agit d'une lecture semelfactive. Nous ne noterons donc pas que la phrase (3) traduit une situation durative de même que la phrase (4), puisque l'exemple (3) ne peut en aucun cas renvoyer à une seule toux. La phrase (3) se distingue ainsi de (4) surtout par une idée de discontinuité (cf. J.-H. Lim, 2002).

Examinons à présent le cas où un verbe ponctuel se trouve avec l'imparfait. Lorsqu'une phrase traduit une idée de répétition, soulignons-le, c'est l'action de valeur ponctuelle ou durative qui se répète. Si la phrase *Il frappait son frère* incite à une lecture répétitive et que cette lecture est due à la combinaison de la valeur ponctuelle du procès exprimé par le verbe *frapper* et de la perspective du déroulement exprimée par l'imparfait (cf. C. Vikner, 1985 : 98), l'action de *frapper*, à notre avis, garde toujours sa valeur ponctuelle. Cela dit, ce n'est pas le verbe *frapper* qui se transforme en un verbe itératif.

Ainsi nous ne partageons pas l'avis de ceux qui disent qu'une action de valeur ponctuelle associée à l'imparfait ou à d'autres éléments de la phrase prend la valeur durative. Reprenons ici l'exemple de C. Vikner :

- (5) *Une bombe explose* (événement instantané)
Des bombes explosent (événement ou procès)⁷

D'après C. Vikner, le verbe *exploser* dans la seconde phrase n'aurait plus la même valeur que celui de la première⁸. Pourtant, il ne nous paraît pas suffisant de noter que la première phrase dénote juste un événement ponctuel. Ce qu'on néglige très souvent, c'est l'unicité de l'occurrence, c'est-à-dire la lecture semelfactive. Quant à la seconde phrase, comme il s'agit d'une série d'explosions de bombes, nous noterons qu'elle produit un effet itératif. Mais le verbe *exploser*, soulignons-le, est toujours d'une valeur ponctuelle. Ce qui différencie cette phrase par rapport à la première, c'est le fait que la valeur itérative se surajoute à cette ponctualité. Nous opposerons ainsi les deux phrases par l'unicité de l'occurrence et une série d'occurrences, c'est-à-dire par la semelfactivité et la répétition d'un événement ponctuel. Par ailleurs, contrairement à ce que propose C. Vikner, nous pensons que la seconde phrase se distingue d'un procès comme *Elle cherche sa clef*, dans la mesure où la transformation du complément d'objet en pluriel n'affecte en rien la valeur du verbe *chercher*. La phrase *Elle cherche ses clefs* ne peut être lue comme

⁷ Les termes de *événement* et *procès* de C. Vikner correspondent respectivement à *accomplissement* et *activité* chez Vendler.

⁸ « Si *exploser* est un verbe ponctuel, cela ne veut pas dire que toute phrase ayant *exploser* comme verbe principal décrive nécessairement un événement ponctuel » (C. Vikner, 1985 : 98).

une série d'actions de *chercher*, c'est-à-dire comme ayant une lecture répétitive alors que l'exemple *Des bombes explosent* véhicule, rappelons-le, une idée de discontinuité.

Nous notons donc que la semelfactivité et la répétition sont prises en charge par les déterminants (*un bombe* vs *des bombes*), c'est-à-dire qu'elles ne sont pas de valeurs inhérentes au verbe *exploser* alors que la ponctualité est une valeur traduite par le verbe même. Ainsi lorsqu'on note que d'autres éléments de la phrase déterminent la valeur aspectuelle, dans le cas des exemples ci-dessus, c'est la semelfactivité et la répétition qui sont en jeu mais non la ponctualité et la durativité.

Nous noterons ainsi que les deux notions de ponctualité et durativité sont des valeurs aspectuelles intrinsèques au prédicat, plus précisément à la racine. Lorsque cette dernière dénote un procès, quel qu'il soit, il sera d'une valeur ponctuelle ou durative⁹. Par contre, la semelfactivité et la répétition sont des valeurs qui se traduisent le plus souvent au moyen d'autres éléments que le prédicat. Cela pourra être mis en évidence à l'aide des phrases à substantif prédicatif.

2.1. Prédicats substantifs

Nous examinerons à présent des phrases à prédicat nominal. Si l'on accepte l'idée qu'un prédicat peut être non seulement d'une forme verbale mais aussi d'une forme nominale¹⁰, il n'est pas étonnant que cette dernière, tout comme un verbe, puisse être de valeur durative ou ponctuelle sur le plan aspectuel. Ainsi, le substantif *promenade*, tout comme le verbe *se promener*, sera un prédicat duratif et cette caractéristique peut être démontrée à l'aide du verbe *durer*¹¹ :

- (6) *La promenade de Marc a duré une heure.*
Marc a fait une promenade qui a duré une heure.

⁹ « [...] ainsi les verbes *schlafen* et *dormir* expriment « un procès impliquant une certaine durée, quel que soit le temps grammatical avec lequel ils sont réalisés, et sont appelés à ce titre 'duratifs'. Cet aspect lexical constitue donc une **qualité sémantique invariante** du verbe (Bartsch, 1980 : 42) : il peut être dit 'objectif' au sens où le locuteur n'a aucun moyen de le modifier » (J.-P. Confais, 1995 : 202).

¹⁰ Voir, entre autres, G. Gross (1982, 1984, 1993, 1996) ; M. Gross (1975, 1981, 1986, 1995) ; J. Giry-Schneider (1978, 1987) ; A. Ibrahim (1996).

¹¹ La possibilité ou non de se combiner avec le substantif *durée* peut également servir à distinguer un duratif d'un ponctuel (*la durée d'une promenade*).

S'il s'agit d'un substantif ponctuel comme *gifle*, alors ce prédicat se trouvera difficilement avec le verbe *durer* (**Marc a donné à son fils une gifle qui a duré quelques secondes*). De même que le verbe *gifler*, le prédicat nominal *gifle* peut être caractérisé par la valeur ponctuelle, dans la mesure où la langue traite comme si l'action de *gifle* n'occupait aucun espace temporel.

Or dans le cas d'une phrase nominale, la lecture itérative se traduit de façon plus explicite qu'une phrase verbale. Le déterminant suivi d'un nom prédictif nous informe le nombre d'occurrences de l'action représentée par le substantif. On comparera les exemples ci-dessous :

- (7) *Marc a giflé son fils pendant toute la nuit.*
*Marc a donné (*une + des) gifle(s) à son fils pendant toute la nuit.*

Dans la seconde phrase, le déterminant *un* renvoie à une seule occurrence de l'action *gifle*. Et cela explique pourquoi son emploi n'y est pas accepté. Cela dit, ce n'est pas la valeur ponctuelle du prédicat *gifle* qui est en cause, mais la valeur semelfactive du déterminant et du substantif. De même que les aspects ponctuel et duratif, une phrase ne peut être à la fois de valeurs semelfactive et itérative. Nous noterons ainsi que ces deux aspects entrent en opposition.

- (8) *Alors qu'il donnait une gifle à son frère, sa mère entra.*
Alors qu'il donnait des gifles à son frère, sa mère entra.

Si à la différence de la seconde, la première phrase ne peut avoir une lecture itérative c'est parce qu'elle entre en contradiction avec la valeur semelfactive du déterminant *un*. Ainsi à la différence de la phrase à prédicat verbal *Alors qu'il giflait son frère, sa mère entra*, dans le cas de cette phrase, la combinaison de la valeur ponctuelle et de l'imparfait n'incite pas à une lecture répétitive. Nous montrerons dans ce qui suit que la lecture de l'imparfait est étroitement liée à la valeur aspectuelle du prédicat.

2.2. Propriétés syntaxiques des prédicats ponctuels et duratifs

Nous considérons donc les deux aspects ponctuel et duratif comme des valeurs inhérentes au prédicat. Mais comment distinguer un prédicat ponctuel d'un prédicat duratif ? Noter tout simplement qu'ils renvoient respectivement à des procès brefs et longs ne sera pas d'un grand secours, car il s'agit d'un jugement purement subjectif : un procès considéré comme dépourvu de durée pour certains peut être considéré comme étant une courte durée pour d'autres. D'où la nécessité des critères syntaxiques.

2.2.1. Incompatibilité avec les marqueurs de durée

L'incompatibilité avec l'adverbial temporel *pendant Dnum Np*, à la différence de l'adverbial *pendant Np*, constitue une des propriétés souvent mentionnées à propos des prédicats ponctuels :

- (9) * *L'enfant a cassé un verre pendant quelques secondes.*
L'enfant a cassé un verre pendant le repas.

alors que les prédicats duratifs sont susceptibles de se trouver dans ces deux constructions :

- (10) *L'enfant a couru pendant un quart d'heure.*
L'enfant a écrit une lettre pendant la nuit.

Lorsqu'il s'agit d'un substantif duratif, il peut se combiner avec le verbe *durer* et le substantif *durée*, à la différence d'un substantif ponctuel :

- (11) *La grève a duré trois jours.*
La durée d'un spectacle, d'un voyage.
 (12) ? *La gifle a duré quelques secondes.*
 ? *La durée d'une gifle, d'un conseil.*

On trouve des adverbes qui se combinent plus aisément avec les prédicats duratifs. Ce sont des adverbes tels que *longuement*, *lentement*, *longtemps*, etc. (cf. O. D u c h á ě k, 1966) :

- (13) *Il a raconté longuement une histoire.*
L'enfant a marché lentement.
Il a parlé longtemps.
 (14) ? *Il aperçoit longuement de leur manège.*
 ? *La chaudière éclate lentement.*
 ? *Il a trouvé longtemps un appartement à louer.*

Par contre, des adverbes comme *tout à coup*, *subitement*, *brusquement*, *instantanément* s'associent sans difficulté avec des prédicats ponctuels¹²:

- (15) *Il est parti subitement.*

¹² P. C h a r a u d e a u appelle respectivement des adverbes comme *longuement*, *lentement*, *longtemps*, etc., des « **adverbes de vision durative** » et des adverbes tels que *soudainement*, *brièvement*, etc., des « **adverbes de vision ponctuelle** » (1992 : 480).

Un camion a surgi brusquement sur la droite.

Lorsqu'un prédicat duratif se trouve avec ces adverbes, alors ils font surgir l'effet inchoatif :

- (16) *Il a plu tout à coup.*
Il a pleuré subitement.

Ces phrases peuvent être paraphrasées par :

- (16') *Il a commencé à pleuvoir.*
Il s'est mis à pleurer.

On peut également noter que seuls les prédicats duratifs sont compatibles avec l'idée de progression, à savoir l'idée d'accroissement ou de décroissement :

- (17) *Il travaillait toujours plus.*
Je lui écrivait de moins en moins.

Lorsqu'un substantif prédicatif dénote une action ou un événement, des adjectifs comme *continuel*, *constant*, *ininterrompu* peuvent s'associer à un substantif duratif mais difficilement à un substantif ponctuel, soulignons-le, de valeur semelfactive :

- (18) *Il a mené une lutte continue contre le cancer.*
Il a fait un effort constant pour réussir à cet examen.
Une pluie ininterrompue depuis hier soir.
 (19) ? *Il a donné un blâme continu à son fils.*
 ? *Il a donné un conseil constant à son fils.*
 ? *Un coup de fusil ininterrompu depuis quelques minutes.*

Ces exemples seront acceptés dès qu'on transforme les substantifs ponctuels au singulier en pluriel. Ils prennent alors une lecture itérative :

- (19') *Il a donné des blâmes continus à son fils.*
Il a donné des conseils constants à son fils.
Des coups de fusil ininterrompus depuis quelques minutes.

2.2.2. Incompatibilité avec les marqueurs d'inchoatif et de terminatif

Une des caractéristiques souvent évoquées à propos d'un prédicat ponctuel est sans doute le fait qu'il n'est possible d'indiquer ni le point initial ni le point final. C'est en ce sens-là qu'on note qu'un procès ponctuel se représente comme un point. Et cela est souvent démontré par l'incompatibilité avec les verbes auxiliaires *commencer à* et *se mettre à*, à la différence d'un prédicat duratif :

- (20) * *Marc commence à sortir de la salle*¹³.
 * *Julie se met à découvrir le secret.*
 (21) *Marc commence à travailler.*
Julie se met à ranger les papiers.

De la même façon, avec un prédicat ponctuel l'aspect terminatif qui envisage la phase finale n'est pas compatible non plus :

- (22) * *Marc a fini de sortir.*
 * *Julie a achevé de découvrir le secret.*
 (23) *Marc a fini de travailler.*
Julie a achevé de ranger les papiers.
L'enfant a cessé de pleurer.

Comme le note O. Ducháček (1966 : 173), la fin de l'action peut être indiquée par un adverbe ou une locution adverbiale et cela ne s'appliquera qu'aux prédicats duratifs :

- (24) *Il a chanté la chanson jusqu'à la fin.*
Il a bu jusqu'au bout.
Il l'a appelé jusqu'à être entendu.

De même que pour les verbes, la compatibilité ou non avec les marqueurs d'inchoatif et de terminatif s'appliquent également aux substantifs prédicatifs. S'il s'agit d'un substantif prédicatif qui représente une action ou un événement et qu'il est de valeur durative, il peut très bien être segmenté en une phase initiale et en une phase finale. Cela peut être mis en évidence à l'aide de moyens lexicaux tels que *au début de*, *au commencement de*, *à la fin de*. Prenons par exemple le substantif *négociation* :

¹³ On sait déjà que ces phrases deviennent acceptables si l'on transforme le sujet ou le complément d'objet au singulier en pluriel :

Les gens commencent à sortir de la salle.
Julie se met à découvrir tous les secrets de sa famille.

(25) *(au début de + au commencement de + à la fin de) la négociation*

Par contre, un substantif ponctuel ne pourra se trouver dans une telle construction :

(26) * *(au début de + au commencement de + à la fin de) une gifle*

On trouve également des déterminants nominaux qui servent à indiquer sa phase initiale :

(27) *le déclenchement d'une révolution*
le début d'un entretien
le commencement d'une incendie
le départ de la fermentation

Ainsi des substantifs qui autorisent ces marqueurs peuvent être considérés comme étant de valeur durative.

Nous avons déjà montré que dans une phrase à substantif prédicatif, l'itérativité peut être prise en charge par les verbes supports¹⁴. Par rapport au verbe support *faire* dans l'exemple suivant :

(29) *Il a fait un voyage.*

le support *multiplier* véhicule une idée de répétition :

(30) *Il a multiplié ses voyages.*

Rappelons dans ce cas que c'est l'action de valeur durative qui se répète. Nous avons ainsi noté que l'aspect itératif est une valeur aspectuelle qui se surajoute à la durativité ou à la ponctualité (cf. J.-H. Lim, 2002).

Mais il ne va pas ainsi pour l'aspect inchoatif. Ce dernier n'est pas une valeur qui se surajoute à des aspects duratif et ponctuel. Comme l'aspect inchoatif indique le début de l'action, il n'est compatible qu'avec la durativité. Ainsi seuls les substantifs duratifs sont susceptibles de recevoir une interprétation durative :

(31) *Il fait une étude sur la vinification.*
Il entame une étude sur la vinification.

¹⁴ Cf. J.-H. Lim (2002).

On peut noter que le support *entamer* est une variante aspectuelle de *faire* ; il indique le début de l'action représentée par le substantif *étude*. Le verbe *entamer* est ainsi un support inchoatif, par rapport au verbe support *faire*¹⁵. Donc, si un substantif prédicatif peut être actualisé par un support de valeur inchoative, on notera que le substantif est de valeur durative. Et comme nous montrent les exemples ci-dessous, on constate que les substantifs sont de valeur durative, puisque les substantifs en question acceptent également une idée de progression :

- (32) *Les syndicats entament une négociation avec le patronat.*
Les syndicats sont en négociation avec le patronat.
Les deux pays entrent en guerre.
Les deux pays sont en guerre.

Prenons pour exemple d'autres substantifs :

- (33) *Ouvrir (une campagne + une discussion + un débat + une enquête + la session parlementaire + la séance + le scrutin + etc.)*
Engager (la négociation + la bataille + la discussion + la conversation + etc.)
(L'attaque + la grève + la catastrophe + la crise + la réaction nerveuse) se déclenche

Le fait que les substantifs ci-dessus prennent des supports inchoatifs montre que le procès qu'ils dénotent comporte une certaine durée.

Notons ainsi que par rapport à un verbe, un substantif prédicatif a ses propres moyens d'exprimer l'idée de durativité : des déterminants nominaux inchoatifs (*le début d'un entretien, le déclenchement d'une guerre*), des verbes supports inchoatifs (*faire une discussion vs entamer une discussion*) et des adjectifs de valeur durative (*une guerre interminable*), etc. Un substantif sera donc de valeur durative, s'il est compatible avec ces moyens évoqués et dans le cas contraire, il pourra être considéré comme ayant une valeur ponctuelle.

¹⁵ G. Gross (1996) note que les verbes *commencer* et *entreprendre*, à la différence du verbe *entamer*, ne sont pas des valeurs inchoatives de *faire* puisqu'ils ne font pas partie du même paradigme :

Paul commence à faire une étude sur la vinification.
Paul entreprend de faire une étude sur la vinification.
 **Paul entame de faire une étude sur la vinification.*

3. Des prédicats ponctuels dans une phrase à l'imparfait

La ponctualité ainsi définie, cette notion est particulièrement utile pour la lecture des phrases dans lesquelles un prédicat ponctuel se trouve avec l'imparfait. Reprenons l'exemple (1) :

- (1) *Alors qu'il partait, le téléphone a sonné.*
Alors qu'il dormait, le téléphone a sonné.

Nous avons déjà mentionné que ces deux phrases s'expriment différemment dans le cas du coréen ; dans le cas du premier exemple, au radical du verbe *partir* 'tôna-' s'ajoute la désinence '-ryôninde' dont le sens est 'être sur le point de'¹⁶ alors que pour le second exemple, au radical du verbe *dormir* 'ca-' s'ajoute la désinence '-koitninde' qui signifie 'être en train de'. L'action de *partir* ne peut être dilatée dans le temps comme le fait un verbe duratif tel que *dormir*. Et cela explique pourquoi le verbe *partir* ne peut être associé à la désinence '-koitninde (être en train de)' dans le cas du coréen. Que le verbe *partir* exprimé à l'imparfait ne puisse être lu comme une action en plein déroulement, à la différence du verbe *dormir*, provient ainsi de la valeur aspectuelle du prédicat. La situation est la même avec des prédicats appelés verbes d'achèvement (d'après la terminologie de Vendler) :

- (34) *Il parvenait à la gloire quand la guerre éclata.*

Comme le note R. M a r t i n (1971 : 83), cette phrase ne signifie pas qu'il a réellement connu la gloire, mais elle nous informe qu'il était sur le point de l'atteindre quand la guerre éclata. En coréen, ce verbe, de même que le verbe *partir*, se conjuguera avec '-ryôninde (être sur le point de)' mais difficilement avec la désinence '-koitninde (être en train de)'. Bien que ce type de verbes puisse être combiné avec un adverbe de durée comme *en Dnum Np (Il a atteint le sommet en trois heures)*, ces trois heures ne servent pas à indiquer la durée de l'action elle-même, mais le temps de monter pour atteindre le sommet (*Il lui a fallu trois heures pour atteindre le sommet*).

Des verbes ponctuels comme *frapper, battre, gifler, etc.*, comme nous l'avons vu plus haut, lorsqu'ils s'associent à l'imparfait font surgir un effet répétitif, ce qui n'a pas été le cas du verbe ponctuel *partir*.

¹⁶ « Si la phrase terminale était le trait distinctif de l'action de *sortir*, le personnage n'aurait pas franchi la porte et, évidemment, il est fort possible qu'il en soit ainsi. Or, aurait-il même fermé la porte derrière lui que la phrase ne serait pas moins correcte pour autant » (J.-H. G r a n b e r g, 1967 : 31).

(35) *Il frappait son frère quand sa mère entra.*

Cette différence se manifeste plus clairement dans le cas du coréen : le verbe ‘*teri-* (*frapper*)’, à la différence du verbe ‘*tôna-* (*partir*)’ peut fort bien se conjuguer avec la désinence ‘*-koitninde* (être en train de)’ pour avoir une lecture répétitive. Il en est de même avec le verbe *tousser* :

(36) *Le bébé toussait quand sa mère entra.*

En coréen, ce verbe se traduit par la combinaison du radical ‘*kichim-* (*tousser*)’ et la désinence ‘*-koitninde* (être en train de)’ pour avoir une lecture répétitive.

Il en va de même avec les substantifs. Dans une phrase à substantif prédicatif, la désinence ‘*-koitninde* (en train de)’ ne peut être ajoutée à certains verbes supports actualisant des substantifs tels que ‘*dochak* (arrivée)’, ‘*chulbal* (départ)’ qui sont des prédicats de valeur ponctuelle, à moins que le sujet soit au pluriel :

(37) * *Hakseng-i dochak-il ha-koitninde sônsengnim-i dilôo-sôtta.*

Étudiant arrivé faire-en train de professeur entrer passé.

(Alors que l’étudiant arrivait, le professeur est entré).

(38) *Hakseng-dili dochak-hâ-koitninde sônsengnim-i dilôo-sôtta.*

Étudiant **pluriel** arrivé faire-en train de professeur entrer passé.

(Alors que les étudiants arrivaient, le professeur est entré).

Dans ce cas, rappelons-le, la phrase donne lieu à une lecture répétitive, c’est-à-dire que c’est l’action de valeur ponctuelle qui se répète. Un autre type de substantifs ponctuels sont des prédicats tels que ‘*kichim* (toux)’ et ‘*tagui* (gifle)’. Ces substantifs combinés avec la désinence ‘*-koitninde* (en train de)’ font surgir automatiquement l’effet de répétition, quel que soit le nombre du sujet, singulier ou pluriel :

(39) *Aki-ka kichim-il ha-koitninde ôma-ka dilôo-sôtta.*

Bébé toux faire-en train de mère entrer passé.

(Alors que le bébé toussait, sa mère est entrée).

(40) *Marc-i dongseng-îi tagui-lil teri-koitninte ôma-ka dilôo-sôtta.*

Marc frère gifle frapper-en train de mère entrer passé.

(Alors que Marc giflait son frère, sa mère est entrée).

Une des caractéristiques de ces prédicats est leur compatibilité avec l’expression de durée, malgré leur valeur ponctuelle. Associés à un adverbe de

durée, ils véhiculent une idée de répétition qui se diffère de la durativité par son idée de discontinuité.

4. Conclusion

En acceptant la définition selon laquelle la ponctualité et la durativité renvoient respectivement à des procès brefs et longs et que ces deux notions relèvent des valeurs aspectuelles intrinsèques au prédicat, plus précisément à la racine (cf. J.-H. Lim, 2002), nous avons essayé de mettre en évidence les propriétés syntaxiques d'un procès ponctuel en comparaison avec un procès duratif. Un prédicat ponctuel, puisqu'il est saisi sur le plan linguistique comme une action dont la durée est non mesurable, ne peut être associé ni à des marqueurs de durée ni à des marqueurs d'inchoatif et de terminatif.

L'utilité d'une telle étude nous paraît grande puisque la distinction d'un procès bref d'un procès long relève d'un jugement purement subjectif. Un procès considéré comme ponctuel peut être conçu pour d'autres comme ayant une courte durée, c'est-à-dire comme une action de valeur durative. D'où le désaccord entre les linguistes. Par ailleurs, nous avons pu constater qu'il existe deux types de prédicats ponctuels et que ces deux types, lorsqu'ils sont associés à l'imparfait, peuvent avoir une lecture différente :

Alors qu'il sortait, le téléphone a sonné.

Alors qu'il frappait son frère, sa mère est entrée.

Seule la seconde phrase peut véhiculer une lecture itérative, à savoir une idée de discontinuité. Et notamment dans une langue comme le coréen où le passé n'a pas de tiroirs aussi variés que le français, la notion de ponctualité peut servir à expliquer la disparité entre les exemples suivants :

Alors qu'il sortait, le téléphone a sonné.

Alors qu'il travaillait, le téléphone a sonné.

Nous avons fait remarquer que les deux verbes se combinent respectivement avec les désinences '-rônnde (sur le point de)', '-koitnnde (en train de)' et que cette caractéristique s'explique par les deux notions de ponctualité et de durativité.

Références

- Anscombe J.-C., 1992 : « Imparfait et passé composé : des forts en thème / propos ». *Information grammaticale*, **55** [Paris], 43–45.
- Borillo A., 1984 : « Pendant et la spécification temporelle de durée ». *Cahiers de grammaire*, **8** [Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail].
- Charaudeau P., 1992 : *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.
- Comrie B., 1976 : *Aspect : an Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Confais J.-P., 1990 : *Temps, mode, aspect*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Ducháček O., 1966 : « Sur le problème de l'aspect et du caractère de l'action verbale en français ». *Le français moderne*, **34**, 3.
- Garey H.B., 1957 : « Verbal aspect in French ». *Language*, **33**, 1.
- Giry-Schneider J., 1978 : *Les nominalisations en français*. Paris, Droz.
- Giry-Schneider J., 1987 : *Les prédicats nominaux en français*. Paris, Droz.
- Granberg J.-H., 1967 : « Les modes d'action du verbe français : quelques réflexions ». *Revue Romane*, Numéro spécial 1.
- Gross G., 1982 : « Un cas de constructions inverses : donner et recevoir ». *Linguisticae Investigationes*, **8**, 1.
- Gross G., 1984 : « Étude syntaxique de deux emplois du mot *coup* ». *Linguisticae Investigationes*, **8**, 1.
- Gross G., 1993 : « Trois applications de la notion de verbe support ». *Information Grammaticale*, **59**.
- Gross G., 1996 : « Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle ». *Langages*, **121** [Paris, Larousse].
- Gross M., 1975 : *Méthode en syntaxe*. Paris, Hermann.
- Gross M., 1981 : « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique ». *Langages*, **63** [Paris, Larousse].
- Gross M., 1986 : *Grammaire transformationnelle du français, 2. Syntaxe du nom*. Paris, Cantilène.
- Gross M., 1995 : « Une grammaire locale de l'expression des sentiments ». *Langue française*, **105** [Paris, Larousse].
- Ibrahim A., 1996 : « Les supports ». *Langages*, **121** [Paris, Larousse].
- Kleiber G., 1987 : *Du côté de la référence verbale : les phrases habituelles*. Peter Lang.
- Lerat P., 1981 : « L'aspect dans le lexique français contemporain ». *Cahiers de lexicologie*, **39/2**.
- Lim J.-H., 2002 : *La fréquence et son expression en français*. Paris, Champion.
- Lim J.-H., 2003 : « Aspect itératif : Une valeur extrinsèque au prédicat ». *Linguisticae Investigationes*, **26/2** [Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company].
- Lyons J., 1990 : *Sémantique linguistique*. Paris, Larousse.

- Martin R., 1971 : *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*. Paris, Klincksieck.
- Vendler Z., 1967 : *Linguistics in Philosophy*. Ithaca, Cornell University Press.
- Vikner C., 1985 : « L'aspect comme modificateur du mode d'action : à propos de la construction ÊTRE + PARTICIPE PASSÉ ». *Langue française*, 67 [Paris, Larousse].

Anna Nowakowska-Głuszak
Universidad de Silesia
Katowice

Quando la petición no tiene sentido: análisis contrastivo de las interrogativas en polaco y español

Abstract

The present article discusses problems that arise while interpretation speech acts such as requests in Spanish and Polish. The analytical perspective of cultural linguistics allows us to demonstrate that some elements of language change their meaning in specific communicative situations, which, as a consequence, may lead to intercultural misunderstanding. This is the case of the questions used as requests. Analyzing possible ways of translating into Polish this kind of phrases in Spanish, we are able to demonstrate that both languages differ in the way they conceptualize such linguistic phenomena as politeness.

Keywords

Pragmatics, speech acts, cultural linguistic, request, cross-cultural communication.

Las peticiones, al ser actos de habla impositivos por excelencia, exigen de los usuarios de la lengua mayor esforzamiento, diríamos, estratégico, que otros actos, menos amenazadores para la imagen negativa del interlocutor. Las lenguas se sirven de varios métodos para disminuir la fuerza impositiva; uno de los más frecuentes es la interrogación.

Según H. H a v e r k a t e (1994: 168), la cortesía manifestada en la estructura interrogativa de las locuciones reside en dos factores: a) el hablante ofrece al oyente la oportunidad de responder sólo a la pregunta, lo que equivale a decir que una respuesta negativa no equivaldrá necesariamente a un rechazo del ruego, ya que lo que se tematiza no es más que una condición previa; b) el hablante muestra empatía hacia el oyente, informándose sobre sus condiciones físicas (ej. *¿Puedes traerme el correo?*) o estado mental (*¿Quieres ayudarme?*).

Una pregunta para ser interpretada como una petición, debe cumplir una serie de condiciones:

- 1) el sujeto debe referirse obligatoriamente al interlocutor; así, p.ej. *¿Quiere ella apartar su coche?* no tiene fuerza ilocutiva de ruego;
- 2) el tiempo actualizado no debe referirse a un punto de referencia futuro o pasado *¿Quiso usted apartar su coche?*, p.ej., es tan sólo una interrogación informativa, que no se utiliza para expresar un ruego;
- 3) el predicado básico debe ser seleccionado entre la categoría de los predicados que denotan acción; así pues *¿Quiere usted ser feliz?* no es un ruego, sino una interrogación solamente.

Observamos entonces que los enunciados en cuestión contienen tanto una especificación completa de la acción pedida, como una referencia explícita al oyente, por lo cual pueden considerarse, en contra al punto de vista tradicional (J.R. Searle, 1975; A. Davison, 1975), actos de habla directos (compárese H. Haverkate, 1994: 166).

Las preguntas funcionan como peticiones en varias lenguas (ej. S. Blum-Kulka et al., eds, 1989; H. Haverkate, 1994; A. Wierzbicka, 1999; M. Marcjanik, 2002), lo que no significa que su estatuto no difiere de una lengua a otra. Varios estudios contrastivos muestran que tanto la frecuencia de uso como las propiedades semántico-pragmáticas difieren, lo que, en nuestra opinión, se debe en gran parte a las diferencias culturales entre una y otra sociedad. Cuando, por ejemplo, observamos la lengua española y polaca, nos damos cuenta de que si la primera prefiere el uso del imperativo, la otra aprovecha una estrategia interrogativa. Según M. Marcjanik (2002: 158), los polacos usan las preguntas tanto en contextos oficiales como familiares; los españoles prefieren imperativo; las interrogativas son menos frecuentes en español que en inglés, hebreo, francés o alemán (S. Blum-Kulka, 1987).

Al analizar las peticiones que aparecen en los textos españoles¹, hemos confirmado lo dicho antes: hay menos peticiones interrogativas en comparación con las imperativas; sin embargo, entre las que aparecen prevalecen tres tipos:

I.

Con el verbo *PODER* en segunda o tercera persona:

[un policía a una mujer, al entrar en su casa]
¿Puede atenderme unos minutos? (RL: 153)
Może mi pani poświęcić parę minut? (OJ: 122)

¹ Hemos analizado nueve novelas españolas contemporáneas (véase la bibliografía) y sus traducciones al polaco.

[una mujer a un hombre conocido]

¿*Me lo puedes explicar?* (NM: 11)

Możesz mi wyjaśnić? (DM: 8)

[una madre a su hijo]

Pablo José: ¿Se puede saber qué es lo que te pasa a ti también? (MPC: 92)

Pablo José, czy możesz mi powiedzieć, co się z tobą dzieje? (NPR: 60)

II.

Con el verbo *QUERER* en segunda o tercera persona:

[una mujer al inspector]

¿*Quiere llevárselo [un perro] ahora?* (RL: 205)

Mógłby pan go teraz zabrać? (OJ: 164)

[una señora a su criada]

Eusebia, ¿quieres no ponerte grosera tú también? (MPC: 98)

Eusebio, czy ty też musisz zachowywać się niegrzecznie? (NPR: 64)

[una madre a su hijo, enfadada]

¿*Quieres explicarme inmediatamente a qué estáis jugando?* (MPC: 210)

Proszę mi natychmiast wytłumaczyć, co tu jest grane? (NPR: 132)

III.

Preguntas en presente de indicativo sin verbos modales²:

[una madre a su hijo]

¿*Me ayudas a recoger la ropa?* (RL: 209)

Pomożesz mi zebrać pościel? (OJ: 168)

[una mujer a un inspector]

Me invita a un cigarillo rubio? Haga el favor. (OJ: 216)

Poczęstuje mnie pan papierosem? Bardzo proszę jednego rubio. (RL: 173)

Los ejemplos de los tres grupos tienen dos rasgos en común: contienen una especificación completa de la acción pedida y una referencia explícita al oyente. En los dos primeros grupos aparece además una condición previa in-

² Según E. Lorenzo (1966: 88) este tipo es el más frecuente en la lengua hablada de Madrid.

herente a la realización del acto pedido. En el primer caso se trata de la condición previa de “habilidad”, es decir, “la presuposición del hablante de que el oyente es capaz de efectuar el acto pedido” (H. H a v e r k a t e, 1994: 167); en el segundo observamos una manifestación de la condición previa de disponibilidad, esto es “la presuposición del hablante de que el oyente está dispuesto a efectuar el acto pedido” (ibídem). Si el hablante, al emitir la petición, no parte de estas presuposiciones, su contribución al intercambio verbal o no es sincera o es irracional.

La utilización de las dos estrategias reduce la fuerza impositiva del modo siguiente: al tematizar una condición previa para una acción, se deja al interlocutor la posibilidad de dar una respuesta que, en caso de ser negativa, no se considerará necesariamente un rechazo del ruego: lo que se negará será la habilidad o la disponibilidad, respectivamente, del oyente.

Sin embargo, la habilidad y la disponibilidad no son de valor idéntico: el enunciado *¿Puedes traerme el correo?* se considera más cortés que *¿Quieres traerme el correo?*, puesto que en el primer caso una respuesta negativa implica una referencia a factores ajenos a la voluntad del oyente, mientras que en el segundo la negación implica que el interlocutor no está dispuesto a colaborar con el hablante, con lo que amenaza la imagen positiva de éste (R. R i s s e l a d a, 1990: 22). Además, la habilidad para realizar un acto es un criterio absoluto, mientras que la disponibilidad, por ser negociable, es un criterio relativo: se puede persuadir al hablante para que acepte un ruego que, en la frase anterior de intercambio, había rechazado:

¿Quieres ayudarme a redactar este documento, si puedes?
¿Puedes ayudarme a redactar este documento, si quieres?

El segundo enunciado está pragmáticamente mal formado (H. H a v e r k a t e, 1994: 172).

Así, podemos decir que problematizar la habilidad o disponibilidad del oyente es una estrategia convencional, si bien no demasiado frecuente, para formular un ruego en español. Según G. M u l d e r (1998), las modificaciones facultativa (*¿Puedes...?*) y volitiva orientadas al hablante (*¿Quieres...?*) se usan con poca frecuencia en comparación con inglés o el holandés (1998: 261–262). En su opinión, es más frecuente la construcción con *¿Por qué no...?*. Hemos observado que en las traducciones al polaco esta estructura se expresa por medio de otras formas:

[una mujer a un policía, al pedirle que le muestre un documento que no debería enseñarle]

¿Por qué no me deja ver ese expediente, inspector? (RL: 157)

Czy pozwoliłby mi pan zobaczyć te zeznania, inspektorze? (OJ: 126)

[una mujer a su amante]

¿**Por qué no** hablamos de otra cosa, rico mío? (MS: 24)

Może byśmy porozmawiali o czymś innym, mój drogi? (MP: 23)

[un hombre a su amigo]

¿**Por qué no** la llamas? (NM: 133)

Może do niej zadzwoń? (DM: 102)

Tal situación se produce porque en polaco la estructura en cuestión no se considera cortés. Analicemos su significado literal: el hablante le pregunta a su interlocutor por sus razones para no cumplir con su deseo, lo que significa que presupone que el interlocutor tiene la obligación de realizar el acto pedido. Dicho de otro modo: entre los presupuestos de tal petición figura el compromiso del interlocutor de hacer lo que quiere el hablante. Si el interlocutor no quiere o no puede hacerlo, tiene que dar una buena excusa. Recordemos el impacto negativo que provoca en los polacos un rechazo (véase M. Marcjanik, 2002); si una respuesta negativa a la petición amenaza considerablemente las imágenes de los interlocutores y, por consiguiente, la relación entre ellos, entonces no puede servir de base a una exhortación impositiva cortés. Los polacos interpretan las preguntas del tipo *Dlaczego nie...?* (¿Por qué no...?) literalmente, y al formularlas esperan una explicación o excusa. En nuestra opinión, preguntar por las causas que uno tiene para negarse a hacer lo que se le pide, en general queda fuera de lo que se incluye bajo el término de cortesía; dicho de modo más coloquial, un polaco cuando hace una petición presupone sobre todo que su interlocutor tiene derecho a negarse y no le incumben las razones por las que se comportará así.

Volvemos ahora a otra diferencia que se percibe entre las dos lenguas: cuando analizamos las traducciones al polaco de nuestros ejemplos de peticiones interrogativas, observamos que la disponibilidad del oyente no se suele problematizar.

En la lengua polaca hay varias posibilidades para problematizar la habilidad del oyente: “(Czy) *może pan* + infinitivo”, “(Czy) *możesz* + infinitivo”, sus variantes en condicional (*mógłbyś*) y en futuro (*będziesz mógł*), frecuentemente atenuadas mediante el uso del performativo *proszę* o del vocativo antepuesto. Así como se admite la forma *Może mi Pan podać sól?* (¿Puede pasarme la sal?) y se la utiliza con frecuencia, para un polaco suena rara la expresión *Chce mi Pan podać sól?* (¿Quiere pasarme la sal?); rara equivale aquí a decir que no tiene fuerza ilocutiva de petición. La interpretación convencional de este tipo de interrogación sería más bien la de una pregunta de información, aunque no podemos excluir una interpretación directiva en algún contexto específico.

Podemos concluir entonces que, en polaco preguntar por la disponibilidad del oyente a realizar una acción – o sea, su disposición a colaborar – no es cortés. Naturalmente existe una forma muy cortés y elegante *Czy zechce Pan...?*, pero, por el grado elevado de cortesía que representa, no la podemos tratar como un equivalente pragmático de la fórmula española en cuestión, tanto más si tenemos en cuenta que en los textos analizados la problematización de la disponibilidad en las peticiones suele utilizarse por los hablantes en situaciones de enfado o irritación, en las que, frecuentemente, el estatuto social de los dos interlocutores es igual, o el del hablante es superior.

En el plano contrastivo, las traducciones que citamos más arriba demuestran cierta neutralización de la distinción entre habilidad y disponibilidad, en favor, en el caso de la lengua polaca, de la primera. Este proceso, de hecho, no supone nada nuevo. G. L e e c h (1983: 81) ya habla de la neutralización de los dos conceptos. Al referirse a la respuesta escrita a una tarjeta de invitación señala que, por razones de cortesía, cuando se rechaza la invitación no se puede decir **no quiero aceptarla*; la forma pragmáticamente apropiada se considera *no puedo aceptarla*; de este modo se selecciona un lexema que denota habilidad en sustitución del que denota disponibilidad. Pero al mirarlo desde el punto de vista intercultural no podemos ignorar el hecho de que en la lengua polaca, al contrario de lo que ocurre en la española, la única forma convencionalmente aceptable para hacer una petición es la que emplea el verbo *poder* en sus diferentes variantes. Los polacos no suelen problematizar la disponibilidad de su interlocutor; prefieren preguntar por su habilidad. De esta manera ya al principio aseguran su propia imagen positiva ante un posible rechazo de la petición, protegiendo así las buenas relaciones con su interlocutor. Una estrategia interrogativa de este tipo permite evitar los efectos negativos del rechazo: si el destinatario dice que no, se puede considerar que sí, querría acceder al ruego, pero que no es capaz de hacerlo: las imágenes de los dos quedan preservadas. En cambio, si se pregunta por la disponibilidad del oyente se pone en peligro la imagen de hablante³. Por otro lado, no resulta conveniente en polaco problematizar los sentimientos, entendidos en un sentido muy general, de los demás. Esta esfera está reservada a las relaciones muy familiares.

Podemos concluir entonces que en polaco no se produce una simple neutralización de los dos conceptos; la problematización de la habilidad y la omisión de preguntas acerca de la disponibilidad pueden confirmar, por un lado,

³ Lo interesante es que en polaco la problematización de la disponibilidad es muy frecuente en otro tipo de directivos, las propuestas, que por su naturaleza implican beneficio para el oyente, por lo que la posibilidad de rechazo es menor. En consecuencia, la imagen del hablante es bastante segura, más todavía, si tenemos en cuenta, que las propuestas del tipo *Chcesz iść ze mną do kina?* (¿Quieres ir conmigo al cine?) predominan en contactos familiares.

una mayor preocupación por la imagen propia frente a lo que ocurre en la lengua española; y por otro lado, una tendencia a mantener una mayor distancia entre los hablantes. Nuestra tesis parece confirmar la falta de paralelismo en el plano léxico entre las expresiones de disponibilidad en las dos lenguas. Si aceptamos en polaco expresión un tanto formal y anticuada *czy zechciałby Pan...?*, en la lengua española encontraremos posibilidades del tipo: *¿le importa...?*, *¿tiene inconveniente...?*, *¿le conviene...?*, etc., aceptables tanto en contextos oficiales como en informales.

Si preguntar por la disponibilidad del hablante polaco a la hora de pedirle algo ya puede provocar un error pragmático, todavía menos aceptable parece la tercera forma interrogativa de español, mediante la cual se expresa la acción requerida directamente, sin modificaciones. Tal situación en español es relativamente frecuente, con independencia del tipo de relación entre los hablantes (se puede observar que en los ejemplos de este grupo la relación entre los hablantes difiere); en polaco, en cambio, el uso de tal forma, sin elementos de función atenuadora (p.ej. verbo modal *poter*, tiempo futuro, condicional) parece inaceptable, y así lo muestran las traducciones de los ejemplos citados. Cuando aparecen tales formas – nos referimos a las oraciones en presente – adquieren valor afirmativo, fuerza de mandato o, incluso, de mandato con una amenaza implícita (ej. *Wychodzisz stąd!* [¡Sales de aquí!]). Lo que se emplea en su lugar suelen ser formas de futuro, que por su naturaleza implican cierto distanciamiento entre lo pedido y la realidad; o de condicional, aunque resultan menos corteses que las formas explícitas de habilidad.

En español también es posible formular las peticiones en cuestión por medio del condicional y decir *¿Me pasarías la carta a máquina?* en vez de *¿Me pasas la carta a máquina?*; el distanciamiento que se produce con la sustitución debería incrementar el grado de cortesía. No obstante, las investigaciones de F. Ballesteros Martín (2002) muestran que los nativos españoles no interpretan tales enunciados como ruegos más corteses: incluso se puede argumentar que ni siquiera son interpretables como ruegos, sino más bien como preguntas informativas (F. Ballesteros Martín, 2002: 10). Lo interesante es que para rechazarlas se utiliza la forma *no puedo*, considerada más cortés desde el punto de vista de la imagen positiva del hablante.

Aunque la problematización de habilidad es una estrategia convencional para la expresión de un ruego cortés en varias lenguas, su significado puede cambiar según la situación comunicativa o contexto específicos. H. Harkate (1994: 169) menciona a este respecto las expresiones irónicas que se producen cuando el enunciado se refiere a las restricciones biológicas del hombre en general o del interlocutor en particular (véase también E. Lorenzo, 1966). En este caso la intención perlocutiva del hablante es conseguir determinados efectos humorísticos. Como ejemplo da una situación en la que

se pide a una persona con la pierna rota que participe en un partido de fútbol. Otro caso lo ofrece aquella situación en la que está claro para los dos interlocutores que el oyente está en perfectas condiciones para acceder al ruego, e incluso está moral o convencionalmente obligado a cumplir con el deseo de interlocutor por haber faltado a ciertas normas de cortesía (ej. *¿Puedes retirar tus pies de mi silla?*). La estrategia en cuestión puede también adquirir carácter de mandato cuando, por ejemplo, la emplea irónicamente un padre irritado por el descuido de su hijo que ha dejado la puerta abierta por enésima vez.

Como conclusión, cabe subrayar que, si bien en la lengua española existe un paralelismo entre los ruegos basados en la expresión de habilidad y los basados en la expresión de disponibilidad, este paralelismo se rompe en el plano léxico, donde la condición previa de habilidad halla su vehículo de expresión más o menos exclusivo en el verbo *poder*. En cambio, para referirse a la disponibilidad del oyente, el hablante cuenta con una gran variedad de expresiones, las cuales, como hemos mencionado, pueden demostrar ciertas peculiaridades en el modo de tratar al interlocutor en la cultura española:

[un hombre a un detective que acaba a contratar]
¿Tiene inconveniente en pasar por mi casa? (MPC: 117)
Mógłby pan wpaść do mnie do domu? (NPR: 75)

[un hombre a su conocido]
¿Te importa conectarte ahora y hablamos en el chat? (MPC: 324)
Stuchaj, może podłączymy się i pogadamy na czacie? (NPR: 204)

[una mujer a su conocido]
¿No le importará echarme una mano? (RL: 105)
Będzie pan uprzejmy mi pomóc? (OJ: 83)

[un cliente al camarero]
¿Y será tan amable también de traernos un calendario con santoral, por favor? (NPR: 225)
Czy byłby pan tak uprzejmy i przyniósł nam też kalendarz z informacją, kto ma imieniny danego dnia? (NPR: 142)

En los tres primeros ejemplos el hablante problematiza las emociones de su interlocutor: le pregunta por las objeciones que puede tener para cumplir el deseo expresado. La traducción polaca no mantiene este rasgo: lo que predomina aquí es la probabilidad del acto. Tal situación se parece a la de peticiones del tipo *¿Por qué no...?*, que en polaco no tienen equivalente literal, ya que no se considera apropiado y cortés preguntar por las emociones, los motivos de comportamiento o las causas de rechazo de los demás. En el cuarto

caso, tanto en polaco como en español, el efecto cortés se produce gracias al significado léxico de amabilidad, que alude al valor del oyente.

Las peticiones interrogativas que acabamos de estudiar se han clasificado como directas porque contienen una especificación completa de la acción pedida y una referencia explícita al oyente (compárese H. H a v e r k a t e, 1994: 166). El cuarto tipo que queremos presentar está fuera de este grupo porque no contiene el primer elemento. Sin embargo, según investigaciones de M. M a r c j a n i k (2002: 163), tales peticiones se interpretan, por lo menos en la cultura polaca, como una petición explícita. Nos referimos aquí a preguntas del tipo *¿Tiene usted / tienes...?*, *¿No tiene usted / tienes...?* y sus variantes en condicional o futuro, en las cuales el hablante pregunta por la condición previa: el acto rogado queda implícito y debe ser descifrado por su interlocutor. Dado el carácter indirecto de la petición, la acción por hacer puede ser de varios tipos y en general sólo se consigue descifrar en una situación de habla concreta:

[un chico a una señora]

¿Tendría usted el número de este apartado de correos? (SV: 151)

Según la ficha es el 2837.

A numer tej skrytki pocztowej ma pan? (SV: 136)

Według zapisu w kartotece to 2837.

[un hombre a otro]

¿Tienes hora? (MPC: 318)

Las dos.

Masz zegarek? (NPR: 202)

Jest druga.

Ahora bien, el carácter indirecto de las peticiones en cuestión, como necesita ser descifrado, implica posibilidad de equívoco; M. M a r c j a n i k (2002: 162) describe tres situaciones posibles:

1. El hablante interpreta la pregunta literalmente y como tal la responde. Entonces el remitente formula la petición otra vez, precisando su deseo o intención. La primera petición se convierte *post factum* en presagio de la petición (compárese A. J a n c z a k, 1997):

[un hombre a su amigo]

¿Tienes alguna corbata, Biscuter? (MS: 139)

Tengo una que me regaló mi madre hace veinte años.

Servirá.

Masz jakiś krawat, Biscuter? (MP: 142)

Mam jeden, który dostałem od matki dwadzieścia lat temu.

Może być.

A veces, el oyente, al responder la pregunta, expresa la implicatura descifrada. En este caso la respuesta de este último constituye la petición primaria.

2. El oyente descifra de modo incorrecto la intención del hablante. Entonces éste expresa su deseo de modo más preciso.

[un hombre a su conocido]

Roberto, ¿tú no tienes un gualqui-talqui d'estos? (MPC: 208)

Estiro un poco el cuello para fijarse e hizo gesto de que sí: "juh-juh".

[...]

A ver, Roberto, céntrate: si yo quiero saber desde qué teléfono he recibido la última llamada qué coño he de hacer.

Roberto, czy ty przypadkiem nie masz takiego samego dynksa? (NPR: 131)

Wyciągnął nieco szyję, żeby się przyjrzeć i powiedział:

– Uhm

[...]

Momencik, Roberto, skup się. Jeśli chce się dowiedzieć, z jakiego telefonu do mnie ostatnio dzwoniono, co mam, kurde, zrobić?

3. La respuesta a la pregunta es negativa. En este caso, por razones obvias, no se reformula la petición. A veces se encuentra una explicación al objetivo de la petición.

[un hombre a un desconocido]

¿No tendrá usted un pitillo, por casualidad? (SV: 175)

Lo siento, pero puedo ofrecerle un caramelo Sugus.

Ma pan może papieroska?

Niestety, papieroskiem nie mogę służyć, ale mogę panu zaproponować sugusa. (CW: 157)

Aunque las preguntas de este tipo en polaco frecuentemente contienen el modulador *może*, cuya función es disminuir la fuerza ilocutiva, podemos concluir que, en general, la estrategia en cuestión representa el mismo grado de cortesía en las dos lenguas. Tal situación se puede explicar por el hecho de que en las dos funcionan los mismos procesos inferenciales derivados del principio de cooperación de Grice.

Los casos que acabamos de presentar confirman el hecho de que las peticiones interrogativas en las dos lenguas sólo al principio funcionen de igual

modo. El análisis contrastivo más detallado muestra que no sólo en la frecuencia de uso, sino también en el nivel semántico-pragmático aparecen ciertas diferencias. Dichas diferencias pueden desviar notablemente la interpretación de los enunciados en cuestión en el contexto comunicativo transcultural y llevar a los errores pragmáticos que, como es sabido, al tener naturaleza lingüística, provocan consecuencias sociales.

Bibliografía

- Haverkate H., 1994: *La cortesía verbal. Estudio pragmlingüístico*. Madrid, Gredos.
- Ballesteros Martín F.J., 2002: “Mecanismos de atenuación en español e inglés. Implicaciones pragmáticas en la cortesía”. En: <http://www.ucm.es/info/circulo/nol1/ballesteros.htm>.
- Blum-Kulka S., House J., Kasper G., eds., 1989: *Cross-Cultural pragmatics: Request and apologies*. New Jersey, Ablex Publishing Corporation.
- Davison A., 1975: “Indirect speech acts and what to do with them”. In: P. Cole, J.L. Morgan, eds.: *Syntax and semantics*. Vol. 3: *Speech acts*. New York, Academic Press, 143–185.
- Janczak A., 1997: “Akty mowy wprowadzające prośbę”. *Poradnik Językowy*, **6**, 24–33.
- Leech G., 1983: *Principles of pragmatics*. Londres, Longman.
- Lorenzo E., 1966: “La expresión de ruego y de mandato en español”. En: *El español de hoy, lengua en ebullición*. Madrid, Gredos, 94–107.
- Marcjanik M., 2002: *Polska grzeczność językowa*. Kielce, Wydawnictwo Akademii Świętokrzyskiej.
- Mulder G., 1998: “Un estudio empírico de los actos de habla directivos en español”. *Diálogos Hispánicos de Amsterdam*, **22**, 237–276.
- Risselada R., 1993: *Imperatives and other directive expression in Latin. A study in the pragmatics of a Dead Language*. Amsterdam, Gieben.
- Searle J.R., 1975: “Indirect speech acts”. In: P. Cole, ed.: *Syntax and Semantics*. Vol. 9. New York, Academic Press.
- Wierzbicka A., 1999: *Język – umysł – kultura*. Warszawa, PWN.

Obras literarias

- Marsé J., 2001: *Rabos de lagardija*. Barcelona, Areté [RL].
- Marsé J., 2003: *Ogony jaszczurki*. Przeł. E. Komarnicka. Warszawa, Świat Książki [OJ].
- Tusset P., 2001: *Lo mejor que le puede pasar a un cruasán*. Madrid, Punto de Lectura S.L. [MPC].

- Tusset P., 2004: *Najlepsze, co może się przydarzyć rogalikowi*. Przeł. T. Pindel. Warszawa, Amber [NPR].
- Vázquez Montalbán M., 2003: *Los mares del Sur*. Barcelona, Planeta [MS].
- Vázquez Montalbán M., 2004: *Morza południowe*. Przeł. M. Raczkiwicz-Śledziwska. Warszawa, Noir sur Blanc [MP].
- Vincent M., 2004: *La novia de Matisse*. Madrid, Punto de Lectura S.L. [NM].
- Vincent M., 2004: *Dziewczyna Matisse'a*. Przeł. B. Jaroszuk. Warszawa, Muza [DM].
- Zafón C.L., 2001: *La sombra del viento*. Barcelona, Planeta [SV].
- Zafón C.L., 2005: *Cień wiatru*. Przeł. B. Fabjańska-Potapczuk, C. Morradás Casas. Warszawa, Muza [CW].

Ramona Pauna

Lexiques, Dictionnaires, Informatique
CNRS UMR 7187, Université Paris 13

Causes et métaphore

Abstract

The metaphor has been principally considered within the frame of the first-order predicates, which means within the frame of a simple sentence. The metaphor is manifested as well in causal expressions which put the second order predicates into play. In the first case, the author of the article studies the nominal predicates *origin*, *source*, *germ* and in the second verbs *to light* and *to kindle*. The author makes an attempt to prove that the linguistic causality corresponds to semantic relations much more complex than this given by the traditional definition of this notion.

Keywords

Causality, metaphor, causal predicates, inference, appropriated predicates.

Introduction

La métaphore a fait l'objet d'innombrables études qui relèvent d'approches très différentes. Nous nous proposons dans ces pages de décrire les relations qui existent entre la métaphore et les prédicats du second ordre mettant en jeu la causalité. Dans un premier temps, nous allons faire quelques considérations sur la notion scientifique de cause, en l'opposant à celle qui est observée dans le domaine linguistique. Dans un deuxième temps, nous décrirons le mécanisme de la métaphore en termes de *prédicats appropriés* (cf. G. Gross, à paraître). Enfin, nous examinerons en détail plusieurs cas de causes métaphoriques.

1. Cause scientifique et cause linguistique

La cause représente une notion difficile à appréhender, vu sa complexité. Les grammaires traditionnelles la réduisent à la subordonnée circonstancielle introduite par des locutions comme *parce que*, *puisque*, *car* ou bien à quelques marqueurs temporels comme *quand*, *du moment que*, etc. Est considéré comme cause tout ce qui répond à une question en *pourquoi*. La tradition grammaticale présente donc la causalité comme un phénomène homogène. Or, elle est loin d'être cela. Toutes les causes ne répondent pas à une quête d'information et ne correspondent pas à une question en *pourquoi*. Dans la phrase : *Les inondations ont causé des dégâts*, nous avons deux événements qui reflètent une relation de cause (*inondations*) à effet (*dégâts*). Cette phrase n'est pas une réponse à une question implicite mais constitue une information factuelle.

Les critères pris en compte par la grammaire ne s'appliquent donc pas à toutes les causes. Dans l'exemple ci-dessus, la cause est prise en charge par le verbe *causer* : un événement A cause un événement B. Cela représente la définition scientifique de la cause : « Une cause est un événement qui se produit dans le monde des phénomènes et qui produit comme effet un événement, en principe, avec une certaine régularité » (M. P r a n d i, G. G r o s s, 2004 : 91).

Une cause implique donc deux événements dont l'un engendre l'autre. Mais la cause linguistique dépasse cette approche scientifique, faisant intervenir d'autres paramètres, beaucoup plus nombreux.

Il a été montré que la cause peut opérer sur différentes classes sémantiques de prédicats (cf. R. P a u n a, 2007). Il peut s'agir d'événements : *La pluie a provoqué des inondations* ; d'actions : *Cette nouvelle a fait pleurer Marie* ; ou d'états : *Cet incident l'a mis en colère*.

La cause linguistique s'avère donc beaucoup plus complexe qu'on ne l'aurait imaginée. De plus, ce qu'on appelle habituellement un *événement* peut désigner non seulement un événement du monde des phénomènes proprement dits comme *inondations*, *glissement de terrain*, *tremblement de terre* mais aussi des actions et des états « événementiels », p.ex. :

Le comportement de Paul a provoqué des réactions inattendues.
La marche prolongée a provoqué l'épuisement du sportif.

Dans les exemples ci-dessus, *réactions* et *épuisement* qui désignent des actions et des états, sont interprétés secondairement comme des événements. Bref, les événements proprement dits ou bien les actions et les états événe-

mentiels représentent des classes sémantiques sur lesquelles opèrent des prédicats causatifs comme *causer* ou *provoquer*. Quand on donne une définition conceptuelle de la cause, on n'envisage que les événements qui appartiennent au monde des phénomènes. Or, comme nous venons de le voir, les événements peuvent relever également de la sphère des humains (*réactions, épuisement*).

Une autre difficulté à laquelle on se heurte quand on parle de cause scientifique tient au fait que les prédicats causatifs sont habituellement considérés comme sémantiquement purs. En d'autres termes, des verbes comme *causer* et *provoquer* sont des causes pures, du fait qu'ils n'impliquent aucune adjonction sémantique de quelque nature que ce soit (cf. R. P a u n a, 2007). Mais il existe des prédicats causatifs complexes. Ceux-ci désignent des relations qui deviennent causales à la suite d'une inférence, dans des conditions spécifiques. Aussi des marqueurs temporels peuvent-ils recevoir une interprétation causale : *Quand on chauffe l'eau à 100°, elle bout*. On peut faire le même constat pour la condition : *S'il pleut, l'autoroute est inondée*. Un autre cas de figure est représenté par la fréquence : *Chaque fois qu'il gèle, il y a des accidents sur cette route*.

On voit donc que la cause ne doit pas être réduite à des prédicats sémantiquement purs. Les causes linguistiques prennent en compte des relateurs¹ sémantiquement plus hétérogènes que ne le suggère la définition scientifique de la cause. En particulier, il y a des prédicats qui traduisent la cause à la suite d'une métaphore. Un des exemples les plus significatifs est représenté par le substantif *source* : *Ces grèves ont été la source de la révolte*. Dans cette phrase, le mot *source* exprime une cause : tout francophone interprète ainsi ce mot : Ces grèves ont été la cause de la révolte, il y a eu une révolte causée par ces grèves, etc. Cette lecture causale se fait sur la base d'une inférence qui fait qu'on voit la cause comme une source. C'est donc la métaphore qui prend en charge l'expression de la cause. Regardons de plus près cette relation existant entre la cause et la métaphore.

2. Définitions de la métaphore

L'acception classique de la notion de métaphore voit en elle une comparaison en abrégé : « L'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose

¹ Il faut dire que le terme de *relateur* est mis sur le même plan que le mot *connecteur* ou *pré-dicat*. Dans notre acception, ce sont des synonymes.

d'autre » (G. Lakoff, M. Johnson, 1985). Cette dernière définition correspond à la représentation conceptuelle de la métaphore et est essentiellement fondée sur une analogie entre deux termes.

Mais la langue nous fournit elle-même les outils permettant d'expliquer la métaphore d'une façon plus explicite. Une telle approche est illustrée par les travaux de G. Gross (à paraître), qui recourt à la notion de *prédicat approprié* pour mettre en lumière le mécanisme de la métaphore. Pour illustrer son analyse, il est nécessaire de rappeler sa théorie des classes d'objets. L'objectif de cette théorie est de décrire l'ensemble du lexique à l'aide de classes sémantiques, de sorte que tout mot soit affecté à une classe (ou à plusieurs en cas de polysémie). Ces classes sont décrites syntaxiquement, c'est-à-dire par leur comportement phrastique. Parmi ces critères définitionnels figurent les prédicats strictement appropriés. Ces derniers représentent des prédicats qui ne s'appliquent qu'aux éléments d'une classe d'objets déterminée. Ces prédicats appropriés sont en nombre limité et ils sont différents pour chaque classe. Si, dans un texte donné, un substantif d'une classe A est accompagné d'un prédicat strictement approprié à un substantif d'une classe B, alors il s'agit d'une métaphore. À titre d'exemple, G. Gross prend deux classes sémantiques différentes : la classe d'objets <argent> et celle des <liquides>. Les prédicats qui définissent la classe des <liquides> comme *baigner*, *couler*, *drainer*, *nager*, *pomper*, *soutirer*, *transvaser*, *verser* fonctionnent également avec la classe d'objets <argent> : on peut *baigner* dans l'argent, l'argent *coule à flots*, on peut *drainer*, *pomper*, *soutirer* l'argent, etc. Il en résulte qu'une classe sémantique (<argent>) emprunte les prédicats appropriés d'une autre classe, celle des <liquides>, en créant ainsi une métaphore. Celle-ci est renforcée par l'existence du syntagme *l'argent liquide*. Ajoutons cependant que même si les deux classes sémantiques concernées ont linguistiquement des propriétés communes, elles ne sont pas assimilées l'une à l'autre (on verra que l'entité qui désigne la métaphore a des propriétés spécifiques). Il s'agit seulement d'un transfert de propriétés d'une classe sémantique à l'autre et qui se concrétise par des prédicats appropriés renforçant la métaphore. La plupart des études ne mettent en relation que deux mots reliés par la métaphore sans montrer que celle-ci a aussi une extension lexicale, comme il a été montré avec les classes <argent> et <liquides>. Dans ce qui suit, nous allons appliquer cette approche à la notion de cause. Nous nous proposons d'étudier plusieurs métaphores : celle de la source, de l'origine, du germe et du feu.

3. Les différentes causes métaphoriques

Nous avons vu plus haut que la causalité est loin d'être un phénomène homogène. Il a été montré que les relateurs causatifs ne sont pas tous sémantiquement purs et que les plus nombreux sont souvent le résultat d'un amalgame (cf. R. P a u n a, 2007). Ainsi, on peut avoir affaire à des prédicats purs (*être la cause de, provoquer, causer, déterminer*), à des prédicats métaphoriques qui prennent en charge l'expression de la cause (*être la source de, être l'origine de, être le germe de, etc.*) ou bien à des prédicats aspectuels (*amplifier le bruit, diminuer le stress, etc.*). Ces derniers aussi peuvent faire l'objet d'une métaphore (*attiser le conflit, allumer la guerre, etc.*). Nous allons nous servir de la notion de *prédicat approprié* pour étudier quelques prédicats causatifs métaphoriques.

3.1. *Source, origine, germe*

Au début de notre analyse, nous avons mentionné le terme de prédicat causatif « pur ». Il désigne des prédicats qui indiquent une relation de cause par eux-mêmes, sans qu'il y ait d'adjonctions sémantiques. Dans la phrase : *La pluie a provoqué des dégâts*, *provoquer* exprime la cause et rien que la cause. Il n'y a pas d'ambiguïté d'interprétation. Nous avons vu plus haut qu'avec le mot *source* la cause est inférée. Dans : *Ces grèves ont été la source de la révolte*, *source* est interprétée comme une cause, à la suite d'une inférence qui fait que l'expression de la cause n'est plus « pure », mais sémantiquement amalgamée, du fait de la métaphore. On parle alors de prédicats causatifs métaphoriques. Étudions maintenant d'une façon plus explicite le mécanisme que mettent en jeu quelques prédicats métaphoriques. Commençons par *source*.

3.1.1. Étymologie et mécanisme sémantique du prédicat *source*

À la racine du mot *source* il y a le verbe de mouvement *sourdre*, qui se dit de l'eau qui sort de terre. L'accent est donc mis non pas sur l'eau stagnante, mais sur ce qu'elle devient, notamment un cours d'eau, un ruisseau, comme si la source générait l'eau. De plus, *source* représente le début de l'eau qui coule, le point de départ d'un ruisseau. Comment naît alors la métaphore causale ? Qu'est-ce qui nous fait interpréter le mot *source* comme une métaphore de la cause ? Reprenons l'exemple que nous avons donné plus haut : *Ces grèves ont été la source de la révolte*. Ici, deux événements sont mis en relation par le biais de la construction *être la source de*, plus précisément, les grèves sont

interprétées comme la cause de la révolte. La cause est facilement décelable par une inférence. Quelle est la différence entre *être la cause de* et *être la source de* ? On serait tentée de voir entre les deux constructions une équivalence parfaite, *cause* est synonyme de *source*, *source* remplace *cause*, un événement est la cause / la source d'un autre événement, etc. Cependant *source* ne désigne pas la même relation causale entre deux événements. Si on revient à l'étymologie de *source*, i.e. *eau qui jaillit de la terre, endroit où un cours prend sa source* (TLFI)², une première différence apparaît : la source est une cause prise à son début, c'est une « cause » en devenir. L'événement A (les grèves), responsable de l'existence d'un autre événement B (la révolte), représente un type particulier de cause. Les grèves sont ainsi le « point de départ » de la révolte, comme une source est le point de départ d'un ruisseau. L'explication de la métaphore tient au fait que le point de départ est interprété ici comme une cause.

Après avoir décelé le mécanisme de cette métaphore et ce qui distingue *source* de *cause*, examinons maintenant leurs propriétés communes. Lorsque nous avons présenté notre perception de la métaphore, nous avons mentionné à plusieurs reprises le terme de *prédicat approprié*. Nous poursuivons notre explication. Une façon de justifier linguistiquement une métaphore c'est de signaler les propriétés combinatoires qui la fondent. La notion générale de cause compte parmi ses opérateurs appropriés généraux des adjectifs comme *directe*, *indirecte*, *particulière*, *générale*, *simple*, *multiple* et des verbes comme *connaître*, *ignorer*, *déterminer*, *caler*, etc. Ces opérateurs s'appliquent à toutes les causes, quelle que soit leur nature. Comme *source* représente un type de cause, elle emprunte tous les opérateurs qui définissent la notion de cause. Une *source* peut être également *directe*, *indirecte*, *particulière*, *générale*, etc ; on peut aussi *déterminer* une source (la source d'un conflit), la *caler*, etc. On sait que dès qu'une classe sémantique emprunte les prédicats appropriés d'une autre classe sémantique, on est en présence d'une métaphore. *Source* est sans aucun doute une métaphore de la *cause*, du fait de l'identité de leurs prédicats appropriés. Cependant, nous avons soutenu plus haut que *source* n'est pas assimilée au substantif *cause*. En effet, *source* a des opérateurs appropriés spécifiques. On dit qu'une source est *intarissable*, *inépuisable*, ce qui ne s'applique pas nécessairement à une *cause* :

Cette augmentation de prix est une source intarissable de polémiques.

* *Cette augmentation de prix est une cause intarissable de polémiques.*

De même le verbe *prendre sa source dans* s'applique seulement à *source* :

² <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?28>.

La révolte a pris sa source dans les grèves.

* *La révolte a pris sa cause dans les grèves.*

On voit donc que *source* témoigne de sa propre originalité en tant que cause. Les deux prédicats se partagent des constructions syntaxiques actualisées par les supports *être* et *avoir* (*être la source de / la cause de ; être source de / être cause de ; avoir comme source / cause*), mais se séparent lorsque *source* est actualisée par *prendre dans* (*prendre sa source dans*). Cette différence n'est pas aléatoire puisqu'elle trahit l'étymologie locative de *source* : l'eau jaillit de la terre, le ruisseau prend sa source dans / de la terre. Voilà de quelle façon une métaphore est ancrée dans la langue.

Ajoutons à cela quelques remarques concernant les classes sémantiques sur lesquelles opère le prédicat *source*. Grosso modo, *source* sélectionne des arguments identiques à ceux de *cause*. Ainsi parmi les plus nombreux, on a affaire à des <états conflictuels>, <mouvements sociaux>, <dramas>, <maladies>, <crises>, <états psychologiques>, <actes criminels>, <attaques>, etc. En revanche, il y a des classes qui sont moins appropriées à *source* : les <catastrophes naturelles>, les <accidents>, les <destruction-dégâts>, les <phénomènes du monde physique>, etc. En fait, *source* n'opère pas sur de vrais événements, mais plutôt sur des états et des actions événementiels (v. R. P a u n a, 2007). Nous n'allons pas insister sur les propriétés combinatoires du prédicat *source*. Notons seulement que ce mot entre également dans la construction nominale *être la source de* qui a comme variante la locution prépositive *à la source de* :

La mauvaise gestion des finances est à la source de cette faillite.

À la source de cette faillite, il y a la mauvaise gestion des finances.

Il est à retenir également que la construction nominale est plus fréquente dans les textes que la construction prépositive. Bref, *source* désigne une métaphore de la cause, vu le fait qu'elle emprunte des prédicats appropriés de la notion générale de cause, mais elle garde également des propriétés qui lui sont spécifiques (les adjectifs *intarrissable* et *inépuisable*, des verbes supports strictement appropriés *prendre sa source dans*, etc.).

3.1.2. *Origine*

Dans la même lignée se situe la métaphore de l'*origine*. Dans le TLFi³, le mot *origine* désigne dans un premier sens, « le point de départ » et est don-

³ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?19>.

né comme synonyme de *commencement* : « Gén. *au sing.* Première apparition, première manifestation d'un phénomène ; instant où celle-ci se (s'est) produit(e). *L'origine des âges, de l'histoire, du monde; reprendre les choses à l'origine* ». Dans un deuxième sens, *origine* renvoie à l'ascendance d'un individu ou d'une collectivité : « *Au sing.* ou *au plur.* *Être fidèle à son origine* ». Enfin, une autre entrée désigne l'emploi causal de *origine* : « ce qui détermine, ce qui provoque l'apparition d'un phénomène ; cause : *déceler, élucider l'origine du mal, de ses ennuis* ».

Comme pour *source*, la métaphore naît ici à la suite d'une inférence qui fait qu'on interprète l'origine comme une cause. Soit la phrase : *Cette crise est à l'origine de la révolte des paysans*. Ici, à *l'origine de* a une interprétation causale. C'est le même mécanisme qu'on avait décelé avec *source* : un événement A est le point de départ d'un autre événement B, une sorte de cause première, un élément qui déclenche l'apparition d'un autre événement. *Source* et *origine* pourraient recevoir comme hyperonyme le « point de départ » qui apparaît dans la définition de chacun des deux prédicats. Or, ce point de départ relève d'une certaine inchoativité. On a à la fois une lecture temporelle et une lecture locative. La métaphore est doublée de la dimension temporelle. La ressemblance entre *source* et *origine* fait que les deux prédicats entrent dans les mêmes constructions syntaxiques : *prendre son origine dans, tirer son origine de, avoir son origine dans, être l'origine de, être à l'origine de, à l'origine de, etc.* Par contre, *source* et *origine* ne partagent pas les mêmes opérateurs appropriés : une origine n'est pas *intarissable* ou *inépuisable*, *origine* n'est pas compatible avec *découler de*. Il est à noter que le prédicat *origine* a plutôt des opérateurs généraux qui le rapprochent de la notion générale de *cause* que des opérateurs spécifiques : on peut *connaître* ou *ignorer* l'origine d'un événement, une origine peut être *certaine, incertaine, générale, particulière, etc.* L'interprétation métaphorique naît à la suite d'une inférence et sur la base des opérateurs généraux qui s'appliquent à la fois à *origine* et à *cause*. Ainsi, il n'est pas difficile à reconnaître dans le prédicat *origine* un prédicat causatif métaphorique. Une comparaison intéressante est à établir entre *source* et *origine*, du fait que ces deux prédicats ont plusieurs caractéristiques en commun. La première est leur nature locative, qui est renforcée par les verbes supports *prendre dans / tirer de*. La question en *où* est aussi un argument en faveur de l'interprétation locative des deux termes. Examinons les phrases ci-dessous :

Le projet sur l'immigration est à l'origine de cette réforme.
Le projet sur l'immigration est à la source de cette réforme.

Une question en *où* s'applique dans les deux cas :

D'où cette réforme tire-t-elle son origine ?

D'où cette réforme tire-t-elle sa source ?

À cela s'ajoute une réponse en *dans* :

Dans le projet sur l'immigration.

Deuxièmement, *source* et *origine* impliquent l'idée de point de départ. La cause traduite par *source* et *origine* témoigne donc d'une certaine inchoativité. Voilà comme deux notions apparemment très différentes se croisent pour induire la même relation causale. Cette coïncidence pourrait s'expliquer par l'étymologie des deux prédicats. *Origine* est dérivé du latin *origo*, *originis*. Le verbe *orior* dans un de ses sens signifie *prendre sa source*, en parlant d'un fleuve. *Source* et *origine* ont donc une interprétation sémantique commune.

Enfin, il est intéressant de constater que le prédicat *origine* opère en gros sur les mêmes classes de prédicats que *source*. Parmi ces dernières, on compte : les <états conflictuels> : *Les polémiques répétées entre ses membres sont à l'origine de la tension au sein du parti socialiste*, les <mouvements sociaux> : *L'exploitation des pauvres est à l'origine de ces révoltes*, les <maladies> : *Les innombrables disputes avec son mari sont à l'origine de sa dépression*, etc. Il faut mentionner cependant que *origine* a un spectre plus large que *source* : des classes qui ne sont pas fréquentes avec *source*, le sont avec *origine* : c'est le cas des <accidents> : *Une mine cachée est l'origine de cette affreuse explosion*, des <catastrophes naturelles> : *Le défrichage des forêts est à l'origine de ce glissement de terrain*, etc.

Nous concluons ainsi l'étude de la métaphore de l'*origine*, en soulignant que ce prédicat partage beaucoup de propriétés syntaxiques avec le prédicat *source*. Nous verrons dans ce qui suit que c'est également le cas pour d'autres prédicats.

3.1.3. *Germe*

Si pour *origine* et *source* la comparaison est fondée sur une étymologie commune, *germe* s'en sépare nettement. En excluant l'emploi médical de ce mot, nous nous arrêtons à son acception végétale. Ainsi, *germe* représente « la partie de la semence qui donne naissance à la plante », « première pousse qui sort d'une graine, bourgeon rudimentaire qui se développe sur un bulbe, un tubercule » (TLFI C:\ATILF-TLFI\temp\out336.htm). Par extension, le *germe* désigne une « cause première, principe de toute chose qui est en mesure de se développer. Synon. *cause*, *origine*, *principe*, *semence*, *source* » (ibidem). Voilà donc un premier point commun entre *germe*, *source* et *origine*,

notamment l'idée de cause première ou bien de point de départ d'un événement. Quelle est alors la différence entre ce prédicat et les deux autres ? Pouvons nous les mettre sur le même plan ?

Tout d'abord, *germe* se rattache à un autre domaine. Il s'agit bien entendu du monde botanique. *Germe* se rapproche ainsi de *semence*. Soit la phrase :

Cette situation a été le germe d'un conflit violent.

Ici, nous avons deux événements liés par le prédicat *germe*, actualisé par le verbe support *être*. On pourrait paraphraser sans difficulté cette phrase par *être la source de / être l'origine de* :

Cette situation a été la source d'un conflit violent.

Cette situation a été l'origine d'un conflit violent.

Il existe entre ces mots une différence aspectuelle. *Source* et *origine* sont déjà « réalisées » tandis que *semence*, comme *germe* traduisent une potentialité de développement. Les opérateurs appropriés⁴ de *germe* viennent à l'appui de ce constat. Un germe est *fécond*, un germe *éclot*, un germe *se développe*, on *sème* des germes, on les *féconde* ; ils *dessèchent*, *poussent*, etc. Tous ces opérateurs pourraient s'appliquer à *semence*. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la ressemblance entre *germe* et *semence* mais la particularité de la métaphore causale que *germe* traduit. Cette métaphore est clairement le résultat d'une inférence qui fait que l'on interprète un événement comme le *germe* d'un autre événement. Si nous reprenons la phrase ci-dessus : *Cette situation tendue a été le germe d'un conflit violent*, nous avons un état conflictuel (*situation tendue*) qui est responsable de la naissance d'un *conflit violent*. En d'autres termes, nous sommes en présence d'un événement qui provoque l'apparition d'un conflit violent. Aspectuellement, le mot *germe* ne traduit pas une cause immédiate et instantanée, mais une cause initiale qui se développe et qui au bout d'un certain temps s'actualise. On passe donc d'une interprétation statique (comme c'est le cas d'*origine*, mais non de *source*, parce qu'une source *coule*, peut *grossir* ou *diminuer*) à une sorte de dynamisme de la relation causale. Cette particularité de *germe* en tant que métaphore de la cause est très bien mise en évidence, si l'on observe l'alternance des temps verbaux des supports qui actualisent *germe*. Soit les phrases :

Cette réforme a été le germe du capitalisme.

⁴ Il va sans dire que *germe* a les mêmes opérateurs généraux que la notion de cause : on peut *chercher*, *trouver*, *découvrir*, *reconnaître* un germe ; un germe est *visible*, *évident*, *connu*, *caché*, *particulier*, etc.

Cette réforme serait le germe du capitalisme.
Cette réforme sera le germe du capitalisme.

Dans les trois phrases, l'événement qui déclenche la naissance d'un événement peut être réalisé (1), potentiel (2) ou probable (3). On pourrait très bien dire que cette alternance de temps verbaux traduit la même réalité pour tous les prédicats que nous avons déjà analysés, sauf que *germe*, dans son sémantisme, implique une évolution progressive, d'où son originalité. Un événement est le germe d'un autre événement, comme un grain de blé est le germe d'un épi ou comme la semence est la « cause » d'une salade. L'interprétation inchoative de *germe*, qui rapproche ce terme de *source* et *origine*, est doublée d'une certaine idée de progression.

Syntaxiquement, *germe* a un comportement différent. La construction la plus courante est actualisée par le verbe support *être* (*être le germe de / être un germe de / être germe de*), à laquelle peut s'ajouter l'opérateur à lien *avoir* (*avoir comme / pour germe*). De plus, *germe* a également une dimension locative, comme les deux autres prédicats étudiés, ce qui est mis en évidence par la construction *être en germe dans*. Le support *être* peut être remplacé par *se trouver* ou même *exister*. Une remarque intéressante s'impose pour le groupe *en germe* qui représente un adjectival, dans la mesure où il peut être pronominalisé par *le* et non par le pronom *y* :

Une rupture est en germe dans ce conflit et cette querelle l'est aussi.
 * *Une rupture est en germe dans ce conflit et cette querelle y est aussi.*

Il n'y a pas de locution prépositive associée (**au germe de*). Par contre, les classes sémantiques sur lesquelles opère le prédicat *germe* sont très nombreuses, notamment les <phénomènes économiques> : *Cette réforme sera le germe du capitalisme*, des <changements d'états> : *L'activité des documentalistes serait le germe d'un changement radical de l'image des bibliothèques* ; des <états conflictuels> : *Cet acte policier sera le germe d'une guerre civile contre des bandes de hors la loi* ; des <réactions humaines-comportements> : *Les abus de ses parents ont été le germe de son comportement agressif* ; des <opérations intellectuelles> : *Le non-respect d'une licence est le germe d'une nouvelle idée géniale* ; des <mouvements sociaux> : *L'écart de la richesse entre les communes les plus pauvres et les autres sera le germe d'une véritable révolte sociale*. Soulignons aussi quelques restrictions pour ce prédicat : les <phénomènes météorologiques> : * *Cette pluie a été le germe d'un orage* ; les <phénomènes du monde physique> ou bien l'impossibilité de prendre un humain en position d'argument : * *Paul a été le germe des disputes à l'intérieur de sa famille*. Par rapport à *source* et *origine*, *germe* a un spectre argu-

mental plus large. C'est un cas de figure d'une métaphore causale bien particulière, comme nous venons de le montrer.

3.2. Les métaphores aspectuelles

Nous venons d'analyser quelques prédicats métaphoriques qui traduisent une relation causale sur la base d'une inférence. *Source*, *origine*, *germe* ont été décrits par rapport à la notion générale de cause, dont ils empruntent les opérateurs appropriés généraux, en donnant lieu ainsi à une métaphore. Mais la métaphore ne se limite pas seulement à l'expression d'une telle relation causale. Il existe des relateurs qui relèvent à la fois de la cause, de la métaphore et de l'aspect. Déjà, avec *source*, *origine* et *germe* on avait l'intuition de l'inchoatif (le cas pour les deux premiers prédicats) et du progressif (*germe*). Nous allons montrer qu'il y a des prédicats causatifs aspectuels qui sont métaphoriques du fait qu'ils empruntent des opérateurs appropriés de la notion de cause. Nous nous proposons d'étudier la métaphore du feu ou plutôt de l'incendie qui sera appliquée à tour de rôle à un prédicat inchoatif et à un prédicat progressif (ou continuatif). Commençons par le premier cas de figure.

3.2.1. *Allumer*

Il a été montré que la causalité est codée dans la langue à différents niveaux (cf. R. P a u n a, 2007). Nous avons étudié plus haut des exemples de causatifs qui sont doublés d'une dimension métaphorique. Il s'agit maintenant de décrire des causatifs qui combinent l'expression de l'aspect et de la métaphore. Le verbe *allumer* représente un premier cas de figure. Si on regarde l'étymologie de *allumer*, son premier sens est de *mettre le feu* à (v. C:\ATILF-TLFI\temp\out338.htm). On allume le feu et par métonymie on allume une pipe ou un incendie. Dans le sémantisme même de *allumer*, l'accent est mis sur le début de l'action : on ne précise pas si la maison sera ou ne sera pas sauvée. Voilà donc la première particularité de *allumer* : sa nature inchoative. Mais ce n'est pas qu'un feu ou un incendie qu'on peut allumer. On peut *allumer une querelle*, *une dispute*, ou bien *un sentiment* ou *la curiosité* de quelqu'un. D'un objet concret (*la maison*), on passe à des événements qui appartiennent à la sphère des humains. C'est là que naît une métaphore qui traduit en même temps une relation causale. Soit la phrase :

La modification de la loi Falloux a allumé une vraie guerre scolaire.

Ici, *allumer* est mis en relation avec un conflit (*guerre*). La métaphore est facile à reconnaître : on compare la guerre scolaire à un feu. Cette guerre a été provoquée non pas par un vrai événement mais par un état événementiel (un changement d'état : *la modification de la loi Falloux*). Cette explication convient si nous utilisons une approche conceptuelle. Il se trouve cependant que la langue elle-même nous fournit des outils pour affiner l'expression de cette métaphore. Revenons au prédicat sur lequel opère *allumer* et qui est *guerre*. Si nous comparons la guerre à un incendie, on peut l'*allumer* ou l'*éteindre*, une guerre *couve*, elle *s'embrase*, etc. Tous les verbes qu'on vient d'énumérer sont des opérateurs appropriés du feu et d'un incendie. La guerre est assimilée à un incendie, ce qui fait qu'elle hérite toutes les propriétés de celui-ci. Les opérateurs appropriés nous aident donc à mettre en évidence la métaphore. Nous n'éprouvons aucune difficulté dans le repérage de la relation causale : un changement d'état est responsable de l'apparition de la *guerre scolaire*. Le prédicat qui induit cette relation est à la fois un inchoatif (la *guerre scolaire* est à son début, on ne sait pas si on va l'arrêter ou l'amplifier) et une métaphore.

Encore plus intéressante s'avère l'analyse des classes sémantiques qui sont dans la portée de *allumer*. Il s'agit majoritairement d'<états conflictuels> (*guerre, dispute, querelle*), des <mouvements sociaux> (*grève, mouvement social*), de <sentiments-états psychologiques> (*passion, joie*). Tous les arguments que *allumer* sélectionne sont rattachés à la sphère des humains et avec quelques exceptions (*passion, joie*), tous désignent des événements négatifs. La métaphore de l'incendie est enracinée dans la langue de sorte que les arguments de *allumer* sont interprétés comme des événements négatifs, comme des variantes d'un feu dévastateur.

La métaphore se greffe donc sur l'expression d'une cause inchoative. Ajoutons que *allumer* a des opérateurs appropriés de nature adverbiale qui mettent en évidence son inchoativité. Ainsi, parmi les adverbes les plus fréquents que nous avons repérés avec *allumer*, il y a *immédiatement* (2) et *instantanément* (2). Ces derniers insistent donc sur le caractère subit des événements que *allumer* a dans sa portée. Encore une fois, la langue nous aide à expliciter le mécanisme sémantique d'un causatif par les opérateurs appropriés.

3.2.2. *Attiser*

Nous continuons notre analyse avec un autre prédicat aspectuel, *attiser*. Nous sommes dans le même registre, celui du feu, avec la différence que *attiser* est plus approprié au feu que *allumer* qui renvoie plutôt à un incendie qu'à un feu proprement dit. Le TLFi définit ce verbe ainsi : « animer un feu, en

rapprochant les tisons, en avivant la flamme »⁵. Par extension, on peut *attiser* les *discordes*, les *querelles* mais aussi le *désir*, l'*ardeur* ou la *passion*. C'est ici que se fait sentir l'interprétation causale, au moment où le feu est remplacé par des événements. Sur l'expression de la cause se greffe une métaphore mais aussi une interprétation aspectuelle, comme nous l'avons observé avec *allumer*. À la différence de *allumer* qui saisit le début de tels événements, qu'ils soient physiques (le feu) ou psychologiques (la haine), *attiser* porte sur leur intensification. On passe d'un inchoatif à un continuatif augmentatif. *Attiser le feu* c'est le rendre plus vif, c'est *amplifier* la force de sa flamme. La même particularité est transférée aux sentiments (*passion*, *haine*) et aux conflits (*querelle*, *dispute*). La métaphore du feu s'applique donc à deux prédicats aspectuels différents. Cependant, *attiser* est loin d'être identique à *allumer* en tant que fonctionnement sémantique.

D'abord, comme nous l'avons déjà précisé, il s'agit d'un continuatif augmentatif. Les événements sur lesquels porte *attiser* sont en progression augmentative et sont mis en relation avec la notion de flamme. Ils sont donc strictement contraints par la cohérence sémantique introduite par la métaphore. Ensuite, ces événements sont beaucoup plus nombreux que ceux qui sont dans la visée de *allumer*. Les exemples donnés par le TLF1 : *ardeur* et *discord* correspondent aux principales classes d'arguments dégagées de notre corpus : ainsi *ardeur* relève de la classe des <sentiments-états psychologiques> et *discord* de celle des <états conflictuels>. L'examen de notre corpus nous a montré que la plupart de sentiments sur lesquels il opère sont négatifs : *convoitise*, *haine*, *colère*, *peur*, *mécontentement*, *rancœur*, etc. Cette observation est confirmée par la présence de la classe des <conflits>, dont font partie les substantifs suivants : *tension*, *guerre*, *conflit*, *rivalité*, *violence*, qui apparaissent en position argumentale avec *attiser*.

Cela prouve que le feu, s'il est souvent considéré comme une chose positive (il *chauffe*, *éclaire*), est aussi interprété négativement (il *brûle*, *détruit*, *ravage*, *dévaste*). La métaphore active ici l'interprétation négative du feu, annoncée déjà par *allumer*.

Une autre remarque intéressante concerne les opérateurs appropriés de *attiser* qui ne sont pas identiques à ceux de *allumer*. Ainsi, *en permanence* apparaît le plus fréquemment avec *attiser* (3), de même que l'adverbe *vivement* (2). Si le premier renforce la nature continuative de ce verbe, le deuxième souligne le fait que *attiser* opère sur l'intensité d'un événement, en l'augmentant. D'autres opérateurs adverbiaux encadrant *attiser* sont rattachés à l'itération : *régulièrement* (2), *une nouvelle fois* (2). C'est une façon que possède la langue pour démontrer que l'environnement est indispensable à la compréhension du mécanisme sémantique de chaque mot. Notre analyse des deux pré-

⁵ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?101>.

dicats aspectuels a mis en évidence la complexité des prédicats causatifs qui combinent à la fois une métaphore et une notion aspectuelle.

Conclusion

Nous venons de voir que la causalité représente un phénomène linguistique extrêmement complexe, contrairement à ce que laissent entendre les définitions conceptuelles qui voient dans la cause un événement A qui provoque / entraîne un événement B. Il a été montré qu'il existe des dizaines de causes (cf. R. P a u n a, 2007), ce qui n'est nullement suggéré par la définition scientifique de la cause.

L'expression de la causalité se sert de moyens linguistiques bien connus comme l'amalgame et la métaphore, ce qui a été mis en évidence par l'étude de plusieurs prédicats. La métaphore elle-même concerne des prédicats purs ou des prédicats aspectuels. Cependant, malgré leur diversité, toutes les causes, quel que soit leur niveau de codage (métaphores, causes complexes, causes pures) sont réunies par les mêmes opérateurs appropriés. La cause est toujours un fait que l'on *cherche*, que l'on *connaît* ou *ignore*, que l'on *détermine* ou qui reste *inconnue* ou *cachée*⁶. C'est l'esprit humain, s'emparant des outils que la langue lui fournit, qui décèle la présence de ces causes et qui essaie de les comprendre. C'est cette quête même qui a été le but de notre article.

Références

- A n s c o m b r e J.-C., 1984 : « La représentation de la notion de cause dans la langue ». *Cahiers de grammaire*, **8**, 1–53.
- B a n y s W., 1993 : « Causalité et conditionnalité : sur l'interprétation causale des conditionnels ». *Neophilologica*, **10**.
- C h a r a u d e a u P., 1992 : *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.
- G r o s s G., 1983 : « Un complément de cause en *par* ». *Neophilologica*, **2**, 55–67.
- G r o s s G., 1988 : « Les connecteurs sont-ils des opérateurs ? ». In: *Opérateurs syntaxiques, cohésion discursive, Actes du 4^e colloque international de linguistique slavo-romane*. Copenhague, Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, 37–51.

⁶ Rappelons que les mots en italiques représentent les opérateurs généraux de la notion de cause.

- Gross G., 1994 : « Métaphore et syntaxe ». In: *Studia Romanica Posnaniensia*. Vol. 19. Poznań, Wydawnictwo UAM, 11–20.
- Gross G., Kiefer F., 1995 : « La structure événementielle des substantifs ». *Folia linguistica*, Acta Societatis Linguisticae Europaeae, **29**, 1–2, 43–65.
- Gross G., 1996 : « Une typologie sémantique des connecteurs : l'exemple de la cause ». *Studi italiani di linguistica teorica e applicata*, Anno XXV, **1**.
- Gross G., 2006 : « Causalité empirique et causes linguistiques ». In: H. Nolke, I. Baron, H. Korzen, H.H. Muller, eds: *Grammatica. Festschrift in honour of Michael Herslund*. Peter Lang, 11–122.
- Gross G., à paraître : *Le mécanisme de la métaphore*.
- Gross G., Guenther F., à paraître : *Manuel d'analyse linguistique*.
- Hamon S., 2005 : *La phrase double causale, propriétés syntaxiques et interprétations sémantiques*. [Thèse de doctorat]. Nanterre, Université Paris X.
- Jackiewicz A., 1998 : *L'expression de la causalité dans les textes. Contribution au filtrage sémantique par une méthode informatique d'exploration contextuelle*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université de Paris-Sorbonne, ISHA.
- Lakoff G., Johnson M., 1985 : *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Éditions de Minuit.
- Nazarenko A., 2000 : *La cause et son expression en français*. Paris, OPHRYS, coll. L'essentiel Français.
- Pauna R., 2007 : « Les causes événementielles ». [Thèse de doctorat]. Université Paris XIII, LDI.
- Prandi M., 1992 : *Grammaire philosophique des tropes*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Prandi M., Gross G., 2004 : *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*. Bruxelles, De Boeck – Duculot.
- Trésor de la Langue Française Informatisé*. 2004. Sous la direction de P. Imbs et B. Quéma da, conception informatique de J. Dendien, réalisation ATILF-CNRS. Paris, CNRS Éditions.

Magdalena Sowa

Katolicki Uniwersytet Lubelski Jana Pawła II
Lublin

Culture(s) dans la communication professionnelle

Abstract

The objective of the paper is a survey of the possible components of intercultural competence required in professional communication in a foreign language. Effective communication requires a thorough knowledge of not only the language of the interlocutor but also their culture in its various aspects: social customs, proper language standards, company culture etc., all contributing to the overall intercultural competence, and fostering mutual understanding or, when the rules of social and linguistic appropriateness are flouted, leading to misunderstanding. In the paper the problem is illustrated by examples of professional communication in French.

Keywords

French for specific purposes, professional communication, commercial correspondence, cultural competence.

La notion de la culture et les contenus culturels ne figurent pas dans les programmes d'enseignement des langues étrangères depuis aujourd'hui. « La culture “ensemble de caractéristiques propres à une société donnée” se trouve directement impliquée dans chaque système linguistique » (R. Galison, D. Coste, édés, 1976 : 137), c'est pourquoi en enseignant une langue étrangère (LE) l'enseignant transmet également les éléments de la culture. La compétence interculturelle, ou transculturelle comme certains l'appellent, se trouve à la base de chaque échange communicationnel et elle se concrétise, entre autres, à travers les marqueurs des relations sociales (salutations, formes d'adresse, conventions de prise de parole, exclamations), les règles de politesse qui varient d'une culture à l'autre, les registres de la langue, etc. Le fonctionnement efficace dans un milieu plurilingue et pluriculturel requiert

donc aussi bien la connaissance du code culturel que la connaissance du code linguistique. Et il arrive souvent que l'irrespect des règles culturelles aboutit à des malentendus entre les interlocuteurs ou interrompt définitivement la communication.

La didactique des LE vise « le développement d'une "personnalité interculturelle" formée à la fois par les attitudes et la conscience des choses, constitue en soi un but éducatif important » (Conseil de la Coopération Culturelle, 2000 : 85). Divers critères de classement ont déjà été mis en place pour organiser les contenus culturels à présenter dans les méthodes de LE et en classe en ce qui concerne la culture. Ainsi, en analysant ces aspects, J.-M. Defays (2003 : 73–79) parle des conceptions civilisationnelle, littéraire, quotidienne, sociologique, anthropologique, sémiologique, pragmatique et interculturelle qui varient selon les situations de communication ou le type de données à traiter. Si la culture nous paraît, à premier abord, un phénomène lié à la vie quotidienne, il faut tenir compte de son existence et de son importance dans le cadre de la vie professionnelle où, de même, le code linguistique s'accompagne constamment du code culturel. Les deux conduisent à un échange ou à un dialogue entre les individus et les entreprises. Même si la globalisation prend de l'ampleur, il est toujours impossible d'admettre l'existence d'une seule culture professionnelle dans le monde et les règles de communication commerciale varient d'un pays à l'autre. Aussi, le présent article essaiera-t-il de mettre en lumière la valeur de la compétence interculturelle dans la communication professionnelle écrite en LE, notamment le français, et de sensibiliser ainsi aussi bien les enseignants des LE que les apprenants à cette composante communicationnelle.

Avant de passer au cœur du sujet, nous devons encore quelques précisions à notre lecteur. Nous avons choisi de traiter de la communication professionnelle en raison de l'intervention de plus en plus fréquente des enseignants de LE auprès d'un public professionnel : il n'intervient plus exclusivement dans une classe de langue au sein de l'école, mais son lieu de travail se transfère vers l'entreprise et ses élèves se transforment en professionnels des sociétés internationales pour qui la communication en LE devient une réalité, voire une nécessité dans un milieu plurilingue et pluriculturel. En tant que public, à part la compétence linguistique, ils viseront l'acquisition d'une compétence sociolinguistique qui « porte sur la connaissance et les habiletés exigées pour faire fonctionner la langue dans sa dimension sociale » (Conseil de la Coopération Culturelle, 2000 : 93). Une telle dimension de l'enseignement / apprentissage des LE (dans notre cas du français) sur objectif spécifique (FOS) requiert des compétences spécifiques et spécialisées de la part de l'enseignant sensible également aux différences culturelles entre les langues en contact, à savoir la langue source et la langue cible.

De plus, nous cherchons à observer à la loupe la communication écrite, à savoir la correspondance commerciale qui, en milieu professionnel, apparaît comme une activité systématique et constitue une majeure partie des échanges entre les interlocuteurs. Mais l'écriture professionnelle est-elle susceptible d'être porteuse des traits culturels ? Notre réponse ne saurait être que positive, même si nous constatons que lors de la rédaction, le locuteur ne dispose que de la langue privée d'éléments accompagnateurs, comme le geste, la mimique, le ton de la voix aptes à remédier aux emplois maladroits ou impropres de la LE. La langue constitue elle-même un phénomène culturel étant donné la forme discursive de chaque communication (J.-C. B e a c c o, 2000). « Les normes d'interaction communicatives définissent des normes de conduite sociale ou culturelle dans une communauté de communication donnée » (J.-C. B e a c c o, 2000 : 142). Cependant il ne faut pas confondre ces

- (1) règles implicites de comportement verbal [...] avec les règles de bonne formation morpho-syntaxique des énoncés. Ces normes d'interaction sont potentiellement à l'œuvre dans tous les échanges langagiers, oraux ou scripturaux, auxquels elles confèrent un caractère plus ou moins prévisible ou formulaire : il s'agit de toutes ces « règles » de la communication qui déterminent l'« appropriation » d'un énoncé (et non sa grammaticalité) dans une situation de communication donnée, comme les protocoles de prise de contact [...], le mode d'adresse [...], la politesse verbale [...], la forme et le ton des écrits administratifs ou académiques... (J.-C. B e a c c o, 2000 : 142).

À cette constatation s'ajoute encore un autre facteur : chaque locuteur est une source unique et originale de discours et de connaissances qui procèdent de ses expériences et de ses convictions. Mais la transmission de ces savoirs ne peut pas s'opérer n'importe comment. Il existe des cas où la forme et le style de la communication obéissent à des normes sévères et précisément définies. Tel est le cas de la correspondance professionnelle (administrative, commerciale) qui constitue une des formes d'expression les plus formelles et culturellement les plus spécifiques.

La lettre constitue un document universel et spécifique à la fois : universel parce qu'elle existe dans chaque société à tradition scripturale et spécifique parce que chaque société a élaboré des règles et des normes grâce auxquelles un document peut être qualifié de lettre ou non (cf. E. G a j e w s k a, M. S o w a, S. P i o t r o w s k i, 2008). Si nous observons la circulation des messages dans le cadre de l'entreprise, la première remarque qui s'impose concerne le statut de l'information dans le monde professionnel :

- (2) pour une entreprise, l'information représente une matière première et devient, de plus en plus, un outil stratégique. Or, il ne s'agit pas seulement de discours technique. Il est également de nature économique, politique, et par là, culturel. Un document ritualisé, c'est-à-dire soumis à des normes de présentation strictes, véhicule ces composantes ainsi que les marques des habitudes au long des années. [...] Les documents ritualisés qui circulent dans une entreprise sont l'une des marques de sa culture. En effet, l'emploi d'un ensemble de règles formelles pour « formaliser » la production d'information, caractérise des entreprises françaises (O. Challe, 2002 : 113–123).

Ces règles formelles concernent la structure et le corps de la lettre ainsi que le style et le ton, les formules d'appel et de politesse, etc. Elles font toute partie d'un ensemble cohérent qu'est une lettre, et leur mise en place correcte aboutit à une relation voulue entre l'émetteur et le récepteur du document. La situation devient plus complexe quand la relation professionnelle se crée entre des individus issus de milieux culturels différents, utilisant des moyens de communication dissemblables. Les deux parties sont alors contraintes d'ajuster leur comportement aux normes requises dans une situation et dans une culture données. Car tout ce qui nuit à la communication nuit aux affaires. « En matière de communication transculturelle, l'essentiel n'est pas de communiquer un message donné mais d'obtenir de l'interlocuteur la réponse espérée » (E. Hall, M. Reed-Hall, 1990 : 24). Si encore le locuteur tient compte de la distance spatio-temporelle qui le sépare de son interlocuteur, il devra anticiper certaines réactions du récepteur et viser à atteindre des réponses, attitudes ou comportements souhaités (M. Sowa, 2005). Les éléments linguistiques qu'il a à sa disposition devraient être accompagnés des éléments culturels, tels que :

- 1) la culture générale, encyclopédique ou civilisationnelle, c'est-à-dire l'ensemble de connaissances qu'il faut avoir sur le pays et ses habitants et ce savoir n'est pas lié à un contexte situationnel précis ;
- 2) la culture d'expression, c'est-à-dire l'emploi approprié de la langue dans une situation communicative précise, le bon ton linguistique ou la politesse verbale (M. Marcjanik, 2007) ;
- 3) la culture scientifique et technique (D. Lehmann, 1993) liée à un domaine technique ou à une activité professionnelle exercée ;
- 4) la culture d'entreprise (D. Lehmann, 1993) qui correspond aux valeurs et normes respectées par une entreprise ainsi qu'aux comportements, modes d'organisation du travail et pratiques linguistiques qui en découlent ;
- 5) la culture personnelle de chaque locuteur.

Pour illustrer à quel point la conscience des éléments culturels est importante dans le procès de rédaction des lettres professionnelles, nous nous servons des vraies productions en français des étudiants polonais. Nous avons demandé à ces étudiants suivant une formation universitaire en français des affaires de rédiger une réponse à une lettre de réclamation concernant le service hôtelier. La situation problématique portait sur la réservation d'une seule chambre, au lieu de deux, pour le directeur et son assistant et la facturation de la prestation au tarif le plus élevé. La lettre du client était conclue par la formule *Je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à mes salutations définitives, je le crains* ce qui suggérait déjà la gravité de la situation. La réponse à rédiger au nom du directeur de l'établissement devait comporter les éléments suivants : a) accuser réception de la lettre du client, b) donner des explications crédibles, c) présenter des excuses, d) proposer une compensation, e) terminer la lettre avec une formule de politesse convenable.

Dans les écrits des étudiants nous avons repéré un certain nombre de formulations maladroitement qui peuvent, à notre avis, être classées comme un manque de respect des éléments culturels dans la communication. Nos observations concernent entre autres :

- la culture d'expression malmenée par l'orthographe incorrecte des noms propres (et pas uniquement), la mobilisation des expressions familières ou propres à l'oral (*ça n'a jamais arrivé chez nous*¹), des formules d'appel (*Monsieur Aubin, Monsieur Pierre Anodin*) ou de politesse inappropriées au contexte ou à l'interlocuteur (*Veillez, je vous prie, recevoir mes excuses et réfléchir à ma proposition. J'espère que vos salutations ne soient pas définitives et que dans l'avenir vous nous donniez une chance de nous réhabiliter*) ;
- la culture d'entreprise méprisée par des informations qui contredisent la situation décrite ou même le contenu antérieur de la lettre en question ainsi que de fausses coordonnées, la méconnaissance du vocabulaire spécialisé et de la situation (*Nous vous excusons de séjourner à notre hôtel. Nous vous excusons aussi de mon absence et du responsable qui nous étions à la réunion des responsables de notre chaîne*), la formulation des propositions et solutions peu convaincantes (*La réalisation de votre demande était impossible parce que [...] votre chambre a été confiée à un couple octogénaire. Nous n'avons pas pu lui refuser la chambre*) ce qui renvoie à l'incompétence professionnelle de l'émetteur de la lettre et crée une image négative de l'entreprise et de son personnel (*Le personnel a beaucoup de travail et c'est pour cette raison que l'on s'est trompé de réservation.*).

Les exemples rapportés ci-dessus prouvent que la méconnaissance de la culture étrangère apparaît même au niveau avancé de l'enseignement / appren-

¹ Tous les exemples sont rendus d'après la version originale des étudiants.

tissage de la LE. Quelles en sont les causes ? À notre avis, l'explication principale réside très souvent dans l'inconscience de la situation de communication officielle, même dans la langue maternelle des apprenants. Très souvent, les apprenants rencontrent des difficultés similaires en rédigeant des lettres traditionnelles ou électroniques dans leur langue d'origine. Les lacunes relatives à la culture dans la langue source ne peuvent que rendre les difficultés en langue et culture étrangères plus pesantes et difficiles à surmonter.

Est-il possible alors d'apprendre la communication interculturelle ? Nous parlons du milieu et de la communication professionnels et l'enseignant de FOS est avant tout enseignant de langue, pas un spécialiste du domaine. S'il ignore certaines connaissances spécialisées, il reste sensible à la langue et, en classe, il privilégie le traitement de la langue et non celui des contenus. Les formations en LE ne visent pas ou bien ne devraient pas viser uniquement la maîtrise de la langue pour une spécialité scientifique ou technique, mais leur objectif serait plutôt d'équiper l'apprenant des moyens langagiers pour exprimer sa culture d'origine et pour mettre en mots la culture étrangère. Dans cette perspective, la langue devient « un facteur de reconnaissance de l'Autre » (O. Chaille, 2002 : 131). Le langage nomme les objets, exprime des phénomènes économiques et politiques, mais il renvoie toujours à l'homme et garantit la rencontre approfondie des individus.

La situation n'est donc pas irrémédiable si l'enseignant envisage des techniques et des méthodes susceptibles de sensibiliser les apprenants aux spécificités de la communication professionnelle interculturelle. Cette tâche paraît plus réelle s'il part du constat que « toute culture est acquise et non pas innée » (E. Hall, M. Reed-Hall, 1990 : 34) et qu'

- (3) il existe deux types de culture, une culture que nous dirons « acquise » et une culture que nous dirons « apprise ». La culture « acquise » est inculquée avant la scolarisation. Elle ne fait pas partie des programmes scolaires même si elle constitue le fondement de tout enseignement ultérieur. Les composantes de la culture « acquise » sont les règles tacites du comportement dans les circonstances les plus diverses et plus particulièrement du comportement relationnel. La culture « apprise » est enseignée, comme la technique (E. Hall, M. Reed-Hall, 1990 : 16-17).

La conception présentée ci-dessus peut s'appliquer à l'enseignement / apprentissage de la correspondance commerciale où il faut non seulement équiper les apprenants de toute une gamme de formules et d'expressions relatives au contenu des lettres. Il est nécessaire, à notre avis, d'accompagner ce répertoire lexical d'application des stratégies propres au schéma de la lettre. La communication interculturelle pourrait s'apprendre en tant que technique rédactionnelle permettant de réaliser la fonction phatique de la langue,

c'est-à-dire l'emploi des moyens aptes à créer des relations entre l'émetteur et le récepteur. Le développement de la compétence écrite des apprenants devrait se réaliser à travers les écrits professionnels, entre autres les lettres, qui comportent plus d'éléments culturels qu'une description ou un récit. L'émetteur se met devant les yeux un interlocuteur concret avec qui il communique dans une situation concrète et pour une raison concrète. Il est obligé d'utiliser la deuxième personne du singulier ou du pluriel et de créer ainsi une certaine image de lui-même et de son interlocuteur. Le style et le ton du texte, les expressions choisies en fonction des paramètres situationnels comme entre autres la régularité des contacts (la prise de contact ou la réponse à une lettre) ou le caractère conflictuel de la situation (la réclamation ou la lettre de rappel de paiement), etc. vont influencer la réaction de l'interlocuteur face au document reçu.

Étant donné l'intérêt grandissant des apprenants pour les LE à visées professionnelles, il faudrait prévoir, à notre avis, dans le cadre de la formation des enseignants, le travail avec la langue spécialisée et les documents professionnels. Même si, en général, chacun est conscient des différences entre la communication quotidienne et la communication professionnelle, il arrive souvent que la théorie n'aille pas de pair avec la pratique. La correspondance commerciale en LE ne doit pas suivre forcément les mêmes règles que celle en langue maternelle et elle ne se limite pas uniquement à une réalisation graphique différente. La conséquence malheureuse de telles convictions débouche sur des rédactions intuitives des écrits professionnels en s'appuyant sur les modèles de la langue source. Aussi, la sensibilité aux contenus culturels et la conscience interculturelle de l'enseignant lui rendront-elles possible l'élaboration d'une méthodologie prenant en compte les besoins de communication de l'apprenant, le développement d'une compétence de communication (discursive et fonctionnelle) ainsi que la dimension culturelle de la communication.

Références

- Beacco J.-C., 2000 : *Les dimensions culturelles des enseignements de langue. Des mots aux discours*. Paris, Hachette, coll. F.
- Chaille O., 2002 : *Enseigner le français de spécialité*. Paris, Economica.
- Conseil de la Coopération Culturelle, 2000 : *Cadre Européen Commun de Référence pour les langues : Apprendre, Enseigner, Evaluer. Division des Langues Vivantes*. Strasbourg, Didier.
- Defays J.-M., 2003 : *Le français langue étrangère et seconde. Enseignement et apprentissage*. Sprimont (Belgique), Mardaga.

- Gajewska E., Sowa M., Piotrowski S., 2008 : *Korespondencja handlowa w języku francuskim – poradnik*. Warszawa, WP.
- Galisson R., Coste D., éd., 1976 : *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris, Hachette.
- Hall E., Reed-Hall M., 1990 : *Guide du comportement dans les affaires internationales (Allemagne, États-Unis, France)*. Paris, Éditions du Seuil.
- Lehmann D., 1993 : *Objectifs spécifiques en langue étrangère. Les programmes en question*. Paris, Hachette, coll. F.
- Marcjanik M., 2007: *Grzeczność w komunikacji językowej*. Warszawa, PWN.
- Sowa M., 2005 : « Situation d'écriture en communication professionnelle (Enseignement du français sur objectifs spécifiques) ». In : J. Florczak, éd. : *Techniques linguistiques dans la didactique du français langue étrangère*. Łódź–Płock, 143–150.

Monika Sulowska
Université de Silésie
Katowice

Expressions figées dans une perspective multilingue : problèmes d'équivalence et de traduction

Abstract

The aim of the article is to present the issue of an interlinguistic equivalence of phraseological units and the problem of their translation. In the first part of the text, the author of the article attempts to define and characterise the notion of phraseologism on the basis of the current research in this field. What follows is the notion of equivalence and its short historical description. In the main, third part of the text, the author of the work in question describes the results of her study conducted on the basis of the corpus of phraseological units in French, Italian and Polish. In final, the text is devoted to practical methods a translator may use when translating phraseological units.

Keywords

Phraseologisms, defining phraseological units, interlinguistic equivalence and translation of phraseologisms, classification of equivalents.

1. Expressions figées – définitions, inventaire et description

Chaque langue naturelle possède des structures plus ou moins figées, stables, fixées dans la langue, qui échappent à l'analyse dite « normale » du langage et qu'il faut examiner par conséquent comme des entités un peu à part. Le phénomène de figement, observable dans toutes les langues, pose souvent bien des difficultés pratiques et théoriques lors des analyses linguistiques. Le figement est en réalité un phénomène qui constitue une catégorie de « continuum », une classe graduelle à tous ses niveaux. Cet état de choses provoque bien des problèmes déjà quand on veut définir ou classier des expressions figées.

Pourtant, les **expressions figées** sont souvent définies comme groupements de mots (au moins de deux mots) qui sont lexicalisés et dont le caractère est reproductif. Très souvent le sens global des expressions figées ne résulte pas de la simple cohésion des éléments constitutifs. La classe des expressions figées est un groupe hétérogène. Les limites de cette catégorie sont floues et sa structure interne est graduelle. D'un côté, les expressions figées sont limitées par des séquences libres (combinaisons de mots formées spontanément dans l'acte de parole, p.ex. *Paul va à l'école*). De l'autre, elles restent bornées par des unités complètement lexicalisées (fortement figées) où le processus de figement est déjà finalisé, p.ex. *chiens écrasés* ; *grosse légume* ; *à bon chat, bon rat*.

On peut mentionner quelques traits définitoires des expressions figées tels que :

- le caractère reproductif – expression figée est une suite reproduite dans l'acte de communication sous une forme plus ou moins donnée ;
- la polylexicalité – c'est une séquence de deux ou plusieurs mots non soudés qui possèdent un fonctionnement syntaxique autonome ;
- la lexicalisation – c'est une suite de mots partiellement ou complètement lexicalisée ;
- le figement linguistique ou / et le figement d'utilisation.

D'après G. G r o s s (1996), on observe le figement linguistique quand une expression se caractérise par l'opacité syntaxique et / ou l'opacité sémantique. Par contre, nous parlons du figement d'utilisation quand la syntaxe est régulière, la lecture littérale d'une expression est possible, mais elle fonctionne comme unité figée en raison de la tradition d'emploi (c'est le cas de certains proverbes, citations, etc.). L'opacité syntaxique apparaît quand une expression refuse des possibilités combinatoires ou transformationnelles. La construction est d'autant plus figée qu'elle a moins de propriétés transformationnelles, à savoir qu'elle refuse p.ex. la passivation, la relativisation, la pronominalisation, le détachement, l'extraction ; on observe aussi le blocage des paradigmes synonymiques. Par contre, nous parlons de l'opacité sémantique lorsque le sens d'une expression est opaque ou non compositionnel, c'est-à-dire on ne peut pas le déduire du sens des éléments composants.

De plus, différentes définitions des expressions figées accentuent leurs différents aspects. À titre d'exemple, pour F. de Saussure (sa définition a été rappelée par G. G r é c i a n o (1984)) l'expression figée est un type de signe qui se caractérise par la divisibilité de son signifiant et l'indivisibilité de son signifié.

S. S k o r u p k a (1982) considère comme unité phraséologique une association de mots entièrement ou partiellement lexicalisée. D'habitude, une telle association a un sens nouveau, différent du sens des éléments composant cette association. Selon B. R e j a k o w a (1986) l'unité phraséologique est

une association de deux mots au moins – caractérisée par un rapport d'asymétrie entre le plan de l'expression et celui du contenu. Pour A.M. Lewicki (1982) les phraséologismes sont des unités de langue possédant un trait caractéristique fondamental – la non-continuité, c'est-à-dire que les composants d'une telle unité de langue ne rentrent pas dans des rapports d'antécédence et de séquence, typiques des composants des mots.

En bref, s'inspirant également un peu de l'étude de S. Mejrî (1997), on peut constater que les expressions figées englobent des structures telles que :

- des noms composés (p.ex. *coffre-fort*) ;
- des joncteurs (p.ex. *à cause de, dans le but de*) ou des locutions grammaticales ;
- des locutions verbales, adverbiales, adjectivales (p.ex. *casser sa pipe, de la tête aux pieds, bavard comme une pie*) ;
- des phrases figées, proverbes, dictons, maximes, aphorismes, etc. (p.ex. *à bon chat, bon rat ; tel père, tel fils*).

Parfois, les expressions figées incarnent également des structures monolexicales (figées et reproductives) telles que *bonjour, stop, merci*, etc.

2. Notion d'équivalence – revue historique

La notion d'équivalence, employée en linguistique, a ses origines dans la traductologie et admet, au moins dans sa vocation typique, la perspective multilingue. Le terme d'équivalence, sans être défini, a été introduit à la linguistique par R. Jakobson dans l'article intitulé *On Linguistic Aspects of Translation* (1959), et est apparu au niveau des réflexions concernant différents types de traduction et l'essence de la traduction elle-même. En 1964 E. Nida, linguiste américain qui étudiait et interprétait des textes bibliques, dans son oeuvre *Towards the Science of Translating* a fondé une dichotomie importante en distinguant d'un côté, l'**équivalence formelle** : focalisée sur la symétrie exacte entre le contenu et la forme dans le texte-source et le texte d'arrivée, et de l'autre, l'**équivalence dynamique** dans laquelle il s'agit d'atteindre un effet de communication parallèle chez les destinataires des deux textes. Plus tard, la question d'équivalence devient un problème central dans le livre de J.C. Catford intitulé *A Linguistic Theory of Translation* (1965) et par conséquent, la notion elle-même est transplantée aux études contrastives qui commencent à se développer vivement à l'époque. En effet, des analyses traductologiques et contrastives dans les années 60, 70, et 80 du XX^e siècle se concentrent très souvent sur le problème d'équivalence. J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958), dans leur livre consacré à la confrontation de la

langue française et anglaise et évidemment, aux problèmes contrastifs, eux, présentent sept méthodes de traduction et emploient le terme d'équivalence pour désigner l'une des méthodes indirectes, celle qui consiste à exprimer la même situation communicative à l'aide de différents moyens stylistiques, p.ex. *Open to the public* (angl.) et *Entrée libre* (fr.). Par contre, O. K a d e dans son article (1968) propose de distinguer quatre types d'équivalence :

- Totale Äquivalenz – la correspondance idéale de type 1 : 1 au niveau formel et sémantique ;
- Fakultative Äquivalenz – une unité possède plusieurs correspondants ;
- Approximative Äquivalenz – une unité possède un équivalent partiel ;
- Null Äquivalenz – il n'y a pas de correspondant.

W. K o l l e r (1979), en analysant l'équivalence des textes, distingue en revanche cinq types d'équivalence, à savoir :

- équivalence de dénotation – le texte traduit devrait transmettre l'information contenue dans le texte source, avant tout celle concernant la réalité extralinguistique ;
- équivalence de connotation – le texte cible devrait relever du même style par rapport au texte d'origine ;
- équivalence de norme textuelle – le texte traduit devrait correspondre à une catégorie donnée (p.ex. texte littéraire, scientifique, spécialisé...) ;
- équivalence pragmatique – le texte cible devrait être bien adapté à la connaissance du destinataire pour qu'il puisse être bien compris ;
- équivalence formo-esthétique – le texte d'arrivée devrait susciter le même effet esthétique que le texte d'origine.

De plus, W. K o l l e r (1979) distingue aussi quelques relations possibles au cas de l'équivalence lexicale, c'est-à-dire :

- relation 1 : 1 – une unité de la langue d'origine correspond à une unité de la langue-cible ;
- relation l'un : plusieurs, p.ex. *river* en angl. et *fleuve, rivière* en fr. ;
- relation plusieurs : l'un – elle est converse par rapport à la précédente ;
- relation 1 : 0 – il n'y pas d'équivalent dans la langue cible ;
- relation l'un : partie – p.ex. *Geist* en allemand et *esprit* en français.

W.N. K o m i s s a r o w (1980) propose au contraire une vision graduelle de l'équivalence et distingue cinq types d'équivalence interprétative.

Premier type englobe la condition minimale à satisfaire par le texte traduit par rapport à son texte d'origine. Il s'agit d'exprimer un but communicatif qui est analogue.

Deuxième type – quand le texte d'arrivée se réfère à la même situation que le texte source. Nous assistons ici à l'identité de situation. Deux textes parlent de la même chose en employant quand même des mots différents.

Troisième type – on observe une identité sémantique (les équivalences du premier et du deuxième type sont aussi conservées).

Quatrième type – quand l'équivalence se réalise au niveau de l'expression. Le texte d'origine et celui d'arrivée sont semblables sur les plans lexical et syntaxique (tous les types précédents sont aussi conservés).

Cinquième type – lorsque l'équivalence se réalise au niveau des mots (on observe à la fois des équivalences précédentes).

Dans les années 90 du XX^e siècle la question d'équivalence est encore analysée par des chercheurs allemands, p.ex. par W. Koller, J. House, R. Stolze, et par A. Pym, chercheur anglais (p.ex. dans sa publication de 1992 intitulée *Translation and Text Transfer*).

Parallèlement M. Ballard dans son oeuvre de 1992 distingue trois types d'équivalence, c'est-à-dire :

- équivalence directe – elle caractérise la traduction littérale qui consiste à remplacer des unités lexicales et des structures par d'autres qui sont tout à fait analogues ;
- équivalence indirecte – pour exprimer la même idée, les langues se servent de différentes formes ; ce type montre qu'à côté des différences morphologiques et syntaxiques on peut trouver quand même certaines ressemblances dans les langues ;
- équivalence idiomatique – elle concerne des structures figées, des clichés, des idiotismes, des proverbes ; il faut donc traiter une unité dans son ensemble et chercher son équivalent complet ; ce type nous informe des différences qu'on ne peut pas négliger dans le processus de traduction.

3. Équivalence des expressions somatiques figées en français, italien et polonais

3.1. Analyse du corpus examiné

L'auteur de ce texte (cf. M. Sułkowska, 2003) a fait des analyses détaillées de l'équivalence multilingue des expressions somatiques figées en trois langues naturelles. C'étaient deux langues romanes : français et italien d'un côté, et le polonais de l'autre. Le corpus ramassé comptait environ 2300 unités. Il englobait des expressions contenant des noms désignant des parties extérieures du corps humain, qui ont été sélectionnées des dictionnaires et des recueils phraséologiques (cf. « Références » : sources des expressions somatiques analysées).

Les noms somatiques examinés se caractérisent par une **productivité variable**. Dans toutes les langues analysées on observe le plus d'unités formées

avec les noms tels que *main*, *tête*, *oeil* / *yeux*. Par contre, le moins avec *aisselle*, *cheville*, *talon*, *menton* / *barbe*. Pourtant, il arrive que la productivité s'organise différemment dans chaque langue traitée. Cette question se manifeste p.ex. au niveau des noms désignant les parties des **extrémités supérieures et inférieures**. La productivité des noms tels que *bras/épaule*, *main*, *pau-me* s'organise différemment dans nos langues examinées. Le polonais est plus riche en expressions formées à partir des noms tels que *main* et *paume* tandis qu'en français et en italien on rencontre plus souvent des expressions formées avec *bras* / *épaule*. P.ex. en polonais : *być prawą ręką kogoś*, *brakuje rąk do pracy*, *oddać się w czyjeś ręce*, *rozkladać ręce*, *ręce mi od tego opadają*, *żyć z pracy własnych rąk*, et en français et en italien : *être le bras droit de qqn* / *essere il braccio destro di qc.*, *il manque de bras* / *manca di braccia*, *se donner dans les bras de qqn* / *darsi nelle braccia di qc.*, *écarter les bras* / *allargare le braccia*, *les bras m'en tombent* / *le braccia me ne cadono*, *vivre de ses bras* / *vivere delle proprie braccia*. Le substantif somatique *paume* n'est phraséologiquement productif qu'en polonais : *klaskać w dłoń*, *podać komuś pomocną dłoń*, *dłoń kogoś świerzbi*, *czytać z dłoni*, *uściskać sobie dłoń*, *mały jak dłoń*. (En français et en italien : *battre les mains* / *battere le mani*, *donner une main secourable à qqn* / *dare man forte a qc.*, *la main démange qqn* / *qc. si sente prudere la mano*, *lire les lignes de la main* / *leggere la mano*, *se serrer la main* / *stringersi la mano*, *petit comme le poing* / *piccolo come il pugno*). La productivité des noms désignant des parties des extrémités inférieures semble également intéressante dans une perspective contrastive. Le polonais crée plus de séquences avec le nom de **jambe** tandis que le français et l'italien en forment plus avec le nom de **ped**. Comparons. En polonais : *suchą nogą*, *być jedną nogą w grobie*, *bronić się rękami i nogami*, *wyjść nogami do przodu*, *stanąć na nogach*, *nogi czegoś (np. stołu, łóżka)*, et en français et en italien : *à pied sec* / *a piede asciutto*, *avoir un pied dans la fosse* / *essere con un piede nella fossa*, *faire des pieds et des mains* / *difendersi con le mani e con i piedi*, *partir les pieds devant* / *partire con i piedi davanti*, *se mettre sur pieds* / *mettersi in piedi*, *pieds de qqch. (p.ex. de la table, du lit)* / *piedi di q.c. (p.ex. di un tavolo, di un letto)*. De plus, les noms somatiques tels que **aisselle** ou **nuque** ne sont phraséologiquement productifs qu'en polonais : *nosić*, *trzymać coś pod pachą*, *pędzić na złamanie karku*, *mieć głowę na karku*, *siedzieć komuś na karku*, *zginać kark*, *mieć twardy*, *giętki kark*, *nadstawiać karku za kogoś, za coś*. Leurs correspondants français et italiens exploitent d'autres noms somatiques : *porter qqch. sous le bras* / *portare q.c. sotto braccio*, *aller à se casser le cou* / *andare a rotta di collo*, *avoir la tête sur les épaules* / *avere la testa sulle spalle*, *être sur le dos de qqn* / *stare alle spalle di qc.*

3.2. Équivalence dans le matériau étudié

Le corpus examiné a été classifié du point de vue de l'équivalence multilingue des expressions traitées. Étant donné que les langues confrontées se caractérisent par des structures grammaticales différentes, le pivot de l'équivalence s'organise autour de l'analogie métaphorique et autour des images tropiques. Après avoir analysé le matériau, nous avons proposé le classement en trois groupes d'équivalents :

- homologues,
- correspondants partiels,
- idiotismes.

HOMOLOGUES (H) → Cas où les images tropiques dans les expressions confrontées sont les mêmes. Par suite, les expressions se caractérisent par l'équivalence sémantique et formelle. Elles sont similaires au niveau de la composition lexicale (les composants lexicaux semblent être « traduits » littéralement dans d'autres langues, ou parfois ils donnent l'impression de correspondre au niveau synonymique), de même que sur le plan grammatico-syntaxique (la composition structurale ainsi que l'organisation formelle restent analogues). Il va de soi qu'elles impliquent les mêmes significations structurales et figées.

Pourtant, vu que nous comparons trois langues naturelles, à l'intérieur de la présente catégorie nous sommes contrainte de dégager encore plus de groupes, c'est-à-dire :

HOMOLOGUES DANS TOUTES LES TROIS LANGUES COMPARÉES (H3). À titre d'exemple : *avoir les mains liées* (fr.), *avere le mani legate* (it.), *mieć związane ręce* (pol.).

HOMOLOGUES AU NIVEAU DE DEUX LANGUES (H2). Il arrive que l'homologie totale n'existe qu'au niveau des unités dans deux langues confrontées, la troisième possédant une image tropique différente. Cette homologie peut donc concerner :

- le français et l'italien, le polonais restant différent (H2 : F = I), p.ex. *avoir qqch. / qqn sur les bras* (fr.) = *avere q.c. / qc. sulle braccia* # *mieć coś / kogoś na karku* ;
- le français et le polonais, l'italien restant différent (H2 : F = P), p.ex. *jusqu'au cou* (fr.) = *aż po szyję* (pol.) # *fino alla gola* (it.) ;
- l'italien et le polonais, le français diffère (H2 : I = P), p.ex. *non sentire le mani* (it.) = *nie czuć rąk* (pol.) # *ne pas sentir de bras* (fr.).

CORRESPONDANTS PARTIELS (CP) → Le critère essentiel est ici l'opposition concernant l'image tropique et par suite, des différences formelles significatives au niveau lexical et parfois aussi, grammatical et syntaxi-

que. En scrutant notre corpus, nous pouvons distinguer au moins deux grands groupes de correspondants partiels :

- correspondants partiels somatiques,
- correspondants partiels non somatiques.

CORRESPONDANTS PARTIELS SOMATIQUES (CPS) → Les expressions comparées, tout en ayant des images tropiques différentes, s'appuient toutes sur les noms des parties du corps. Naturellement, nous pouvons parler ici des :

- correspondants partiels somatiques dans les trois langues (CPS 3),
p.ex. *lever le pied* (fr.) ≈ *volgere le spalle* (it.) ≈ *dać nogę* (pol.) ;
- correspondants partiels somatiques au niveau de deux langues (CPS 2), la troisième séquence étant figée, mais non somatique,
p.ex. *faire de son nez* (fr.) ≈ *fare di testa sua* (it.) # *robić po swojemu* (pol.).

Par analogie avec le classement des homologues, nous proposons de distinguer ici les correspondants partiels somatiques qui se manifestent :

- en français et italien (CPS 2 (F ≈ I)),
p.ex. *avoir le front de f. qqch.* (fr.) ≈ *avere la faccia tosta di f. q.c.* (it.) # *mieć czelność coś zrobić* (pol.) ;
- en français et polonais (CPS 2 (F ≈ P)),
p.ex. *bête comme ses pieds* (fr.) ≈ *głupi jak noga stołowa* (pol.) # *sciocco come un'acca* (it.).
- en italien et polonais (CPS 2 (I ≈ P)),
p.ex. *tagliare la testa ad un affare* (it.) ≈ *ukreć kark jakiejś sprawie* (pol.) # *étouffer une affaire* (fr.).

CORRESPONDANTS PARTIELS NON SOMATIQUES (CPNS) → Les expressions équivalentes se fondent ici sur des images tropiques, mais elles ne contiennent pas de noms somatiques. Seule une expression s'appuie sur le nom d'une partie du corps. Il faut encore préciser que tous les équivalents sont figés et idiomatiques. Nous proposons de sélectionner ici :

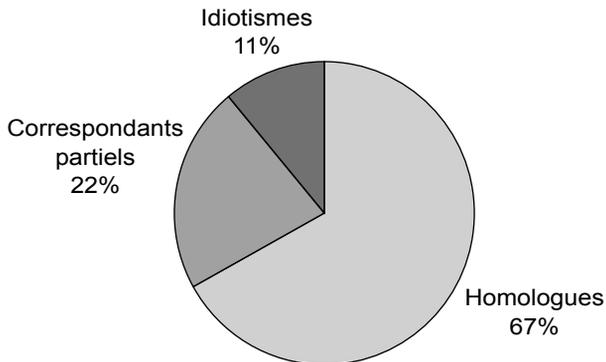
- correspondants partiels non somatiques à une séquence somatique en français (CPNS :F), p.ex. *homme de main* (fr.), et *uomo d'azione* (it.), *człowiek czynu* (pol.) ;
- correspondants partiels non somatiques à une séquence somatique en italien (CPNS :I), p.ex. *Le ore del mattino hanno l'oro in bocca* (it.), et *L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt* (fr.), *Kto rano wstaje, temu Pan Bóg daje* (pol.) ;
- correspondants partiels non somatiques à une séquence somatique en polonais (CPNS :P), p.ex. *z czyjegoś ramienia* (pol.), et *au nom de qqn* (fr.), *in nome de qc.* (it.).

IDIOTISMES (I) → Il s'agit ici des cas qui ne sont idiomatiques et figés que dans une seule langue confrontée. Les équivalents potentiels des unités en question sont donc transparents et tout à fait littéraux. Ils n'appartiennent pas aux catégories figées. Dans une telle situation, ni la forme ni la dichotomie significative ne peuvent être semblables. À vrai dire, nous avons ici affaire à la traduction littérale du sens figuré des idiotismes. Citons quelques exemples : *avoir un cheveu sur la langue* – idiotisme français (IF), *non ricordare dalla bocca al naso* – idiotisme italien (II), *poszło mu w pięty* – idiotisme polonais (IP).

3.3. Bilan des recherches

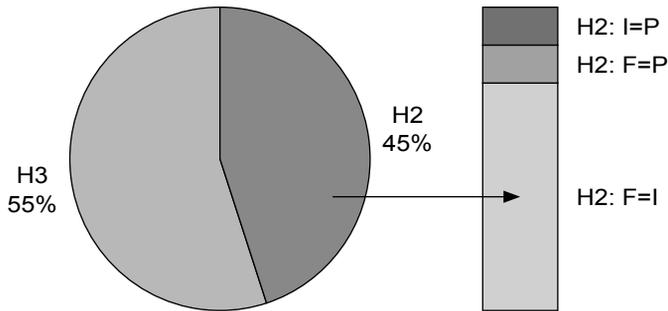
L'application du classement d'équivalents présenté ci-dessus au corpus étudié donne la possibilité de faire une analyse détaillée, ainsi que de ramasser et de regrouper les résultats de notre étude.

Le compte fait en chiffres nous permet de constater que les **homologues** constituent 67% de tout le matériau analysé, les **correspondants partiels** – 22% et les **idiotismes** – 11%.



Graphique 1. Homologues, correspondants partiels et idiotismes – rapport de pourcentages

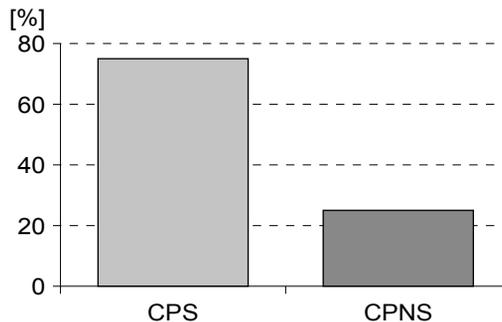
À l'intérieur de la catégorie des homologues, nous pouvons comparer également le pourcentage des homologues au niveau de trois langues analysées : H3, et des homologues qui ne se manifestent que dans les deux langues, c'est-à-dire : en français et en italien (H2 : F = I), en français et en polonais (H2 : F = P), ou en italien et en polonais (H2 : I = P).



Graphique 2. Analyse des homologues

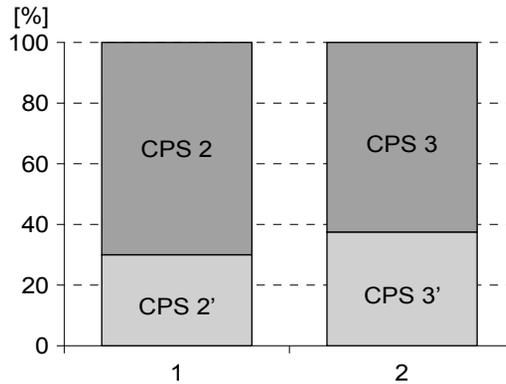
À travers cette analyse nous voyons clairement que le nombre de H3 est relativement élevé, comptant plus de la moitié de tous les homologues. Un résultat spectaculaire se manifeste aussi au niveau de H2 : F = I. Les unités qui semblent être identiques ou très semblables en français et en italien constituent les 3/4 de tous les homologues bilingues (H2).

Les résultats de l'analyse parallèle se présentent également sur le plan des correspondants partiels. Les correspondants partiels somatiques (CPS) constituent 75% de tous les correspondants partiels isolés de notre matériau lexical.



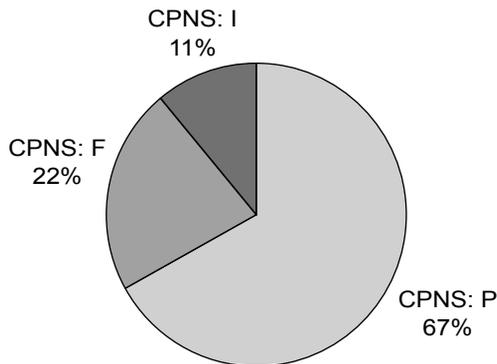
Graphique 3. Analyse des correspondants partiels

De plus, les correspondants partiels somatiques au niveau des trois langues (CPS3) font 59%, et les correspondants ne se manifestant que dans deux langues (CPS2) – 41%. Les correspondants partiels somatiques qui sont formés à partir du nom de la même partie du corps (CPS 3') font 37% de tous les correspondants partiels somatiques trilingues (CPS 3), par contre ceux qui évoquent le même nom somatique en deux langues (CPS 2') constituent 29% de tous les correspondants partiels somatiques bilingues (CPS 2).



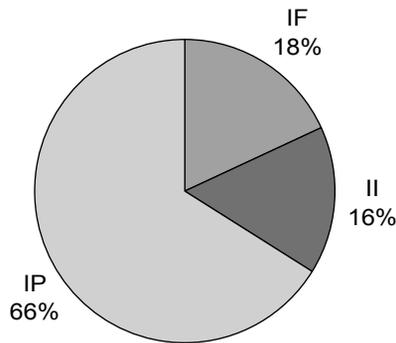
Graphique 4. Correspondants partiels somatiques – analyse

Les résultats de notre analyse se révèlent très intéressants sur le plan des correspondants partiels non somatiques. Le plus grand nombre des correspondants de ce type s'observe au niveau du polonais. Les séquences polonaises possédant des correspondants partiels non somatiques (CPNS : P) constituent les 2/3 de tous les CPNS.



Graphique 5. Correspondants partiels non somatiques – analyse

Nous observons une situation analogue en ce qui concerne les idiotismes. Les unités polonaises qui ne possèdent d'équivalents phraséologiques ni en français ni en italien représentent environ les 2/3 de tous les idiotismes sélectionnés.



Graphique 6. Analyse des idiotismes

À partir du présent examen, il est possible de constater que les langues analysées se caractérisent globalement par un parallélisme relativement considérable du point de vue du figement, ce qui est confirmé par le nombre total d'homologues. (Ils constituent environ les 9/13 de tout le corpus.) Cette convergence se manifeste au moins sur le plan des images tropiques analogues, attendu que c'est ce plan qui a été pris en considération dans notre étude. Pourtant, il est incontestable que ce parallélisme phraséologique s'avère beaucoup plus renforcé au niveau du français et de l'italien, le phénomène étant prouvé par un nombre élevé d'homologues bilingues (H2 : F = I) et parallèlement, par un pourcentage bas des idiotismes (I) et des correspondants partiels non somatiques (CPNS) en français ainsi qu'en italien.

Cet état de choses s'explique probablement par les mêmes origines européennes et le fond culturel plus proche. Évidemment, le français et l'italien appartenant à la même famille de langues et possédant des sources socio-culturelles encore plus rapprochées, peuvent avoir un fond phraséologique plus parallèle par rapport au polonais qui, au cours de son évolution, est resté sous une forte influence de culture et tradition slaves.

4. Traduction des expressions figées

Les problèmes d'équivalence présentés ci-dessus se manifestent en pratique lors de la traduction ou de l'interprétation des structures figées. Ils surgissent aussi bien quand on traduit des textes contenant des unités figées ou quand on veut « traduire » des expressions figées dans les dictionnaires.

H. Lebiędziński (1981), décrivant les cas embarrassants en traduction, indique quelques procédures qui sont appliquées d'habitude par des tra-

ducteurs-interprètes. Ainsi, pour « traduire » ce qui nous semble être intraduisible, nous pouvons :

- omettre cet élément dans une version interprétée,
- nous servir d'une description plus développée,
- modifier un peu le champ de la référence extratextuelle,
- chercher à donner des équivalents,
- ajouter des explications supplémentaires (entre parenthèses ou au-dessous du texte).

En s'inspirant des études de B. R e j a k o w a (1994), consacrées à l'analyse contrastive et à la traduction des unités figées en polonais et en slovaque, il est possible de proposer quelques procédures qu'on peut appliquer à la traduction des expressions figées. Nous pouvons donc :

1. Traduire une expression figée de la langue de départ à l'aide d'une unité figée analogue dans la langue d'arrivée.

La présente technique, évidemment la plus juste et adéquate, permet de maintenir naturellement le même registre significatif, stylistique et expressif dans le texte d'arrivée. La possibilité d'appliquer cette méthode reste néanmoins restreinte, et se limite en pratique aux cas où, dans les deux langues, existent les expressions parallèles.

2. Traduire une expression figée à l'aide d'un seul mot dans la langue cible. Cette méthode peut se réaliser si :

- au niveau lexical de la langue d'arrivée nous trouvons un lexème – qui puisse bien correspondre à toute la structure figée de la langue de départ ;
- un lexème choisi évoque des connotations similaires à une locution source ;
- le choix de cette méthode est traité comme « meilleure solution » p.ex. par rapport à la description ou à l'explication supplémentaire.

3. Traduire une expression figée à l'aide d'un groupement lexical libre.

La présente méthode semble être la plus fréquente au cas où les langues traitées sont privées d'équivalents phraséologiques. L. K o m i c z (1981) dit que, dans une telle situation, les traducteurs-interprètes d'habitude font recours soit au **calque** soit à la **description**.

L'interprétation « calquée », c'est-à-dire la traduction presque littérale d'une locution si une structure analogue n'existe pas dans la langue d'arrivée, peut parfois enrichir le fond figé de la langue cible. Il convient néanmoins que les langues traitées ne soient pas trop éloignées ni sur le plan formo-structurel, ni au niveau socio-culturel, la structure et la motivation d'un tel calque peuvent être donc compréhensives et transparentes pour les destinataires. Par contre, si un calque paraît trop « étranger », il vaut mieux employer une description, étant cependant tout à fait conscient que les registres stylistique ni expressif des énoncés source et cible ne seront ainsi jamais identiques.

5. En guise de conclusion

Les analyses des expressions figées dans une perspective multilingue font voir clairement que leur équivalence interlinguale possède un caractère graduel. Comme la majorité de phénomènes liés au figement, l'équivalence multilingue des unités figées constitue un phénomène de « continuum ». Cette entité graduelle est bornée d'un côté par des unités tout à fait correspondantes quant à leur aspect sémantique et formel, de l'autre – par des idiotismes, c'est-à-dire par des unités privées de correspondants de toute sorte. Ni les unes, ni les autres ne posent de plus grands problèmes à l'analyse. Mais ce qui est le plus intéressant, et le plus complexe à la fois, se trouve quelque part entre les extrêmes. La description de cette entité graduelle s'avère donc plus compliquée et plus hétérogène.

De plus, les analyses focalisées sur l'équivalence et la traduction des expressions figées prouvent que :

1. Le processus de figement, commun à toutes les langues, s'organise différemment dans chacune d'elle. Par conséquent, des structures figées issues de ce processus sont autres et peuvent poser des problèmes en ce qui concerne leur équivalence mutuelle et leur traduction.
2. Les unités formées par voie de polygenèse, calquées ou empruntées sont en général analogues dans différentes langues et ne posent pas problèmes quant à leur équivalence ou leur traduction multilingue.
3. Les différences grammaticales et formelles dans des structures de langue constituent, à côté des divergences culturelles, un facteur important qui empêche l'équivalence des expressions figées et qui, par suite, restreint leurs possibilités interprétatives en traduction.

Références

- Ballard M., 1992 : *Le commentaire de traduction anglaise*. Paris, Nathan Université.
- Catford J.C., 1965 : *A Linguistic Theory of Translation*. Oxford, OUP.
- Gréciano G., 1984 : « L'irréductibilité de l'expression idiomatique à sa paraphrase... ». In : *Recherches en pragma-sémantique*. Metz, Études publiées par G. Kleiber.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français – noms composés et autres locutions*. Paris, Éditions Ophrys, coll. l'Essentiel Français.

- Jakobson R., 1959 : "On Linguistic Aspects of Translation". In: R.A. Brower, ed.: *On Translation*. Cambridge, Mass. – New York : Harvard University Press.
- Kade O., 1968 : "Zu Fall und Gesetzmässigkeit in der Übersetzung". *Beiheft zur Zeitschrift Fremdsprachen*, I [Leipzig].
- Koller W., 1979 : *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*. Heidelberg, Quelle & Meyer.
- Komicz L., 1981 : *Zagadnienia syntagmatyki leksykalnej i semantycznej (na materiale języka angielskiego i rosyjskiego)*. Opole, WSP.
- Komissarow W.N., 1980 : "Lingwistika pieriewoda". In: *Mieżdunarodnyje otnoszenija*. Moskwa.
- Lebiedziński H., 1981 : *Elementy przekładoznawstwa ogólnego*. Warszawa, PWN.
- Lewicki A.M., 1982 : « O motywacji frazeologizmów ». *Z problemów frazeologii polskiej i słowiańskiej*, I, 33–47.
- Mejri S., 1997 : *Le figement lexical*. Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba. Série : *Linguistique*, 10.
- Nida E., 1964 : *Towards the Science of Translating*. Leiden, Brill.
- Pym A., 1992 : *Translation and Text Transfer*. Frankfurt a/M, P. Lang.
- Rejakowa B., 1986 : *Związki frazeologiczne o identycznej lub podobnej budowie morfologicznej w języku słowackim i polskim*. Wrocław, Ossolineum.
- Rejakowa B., 1994 : *Mechanizmy językowe w przekładzie związków frazeologicznych (na materiale języka polskiego i słowackiego)*. Lublin, Uniwersytet M. Curie-Skłodowskiej.
- Skorupka S., 1982 : « Klasyfikacja jednostek frazeologicznych i jej zastosowanie w leksykografii ». *Z problemów frazeologii polskiej i słowiańskiej*, 1, 7–16.
- Sułkowska M., 2003 : *Séquences figées. Étude lexicographique et contrastive. Question d'équivalence*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Vinay J.-P., Darbelnet J., 1958 : *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Paris, Didier.

Sources des expressions somatiques analysées

- Baldini M., 1996 : *Mille proverbi italiani*. Roma, Newton & Compton editori s.r.l.
- Ciesielska-Borkowska S., Dobrzyński J., 1980 : *Grand dictionnaire français-polonais*. Warszawa, WP.
- Di Natale F., Zacchei N., 1996 : *In bocca al lupo ! – Espressioni idiomatiche e modi di dire tipici della lingua italiana*. Perugia, Edizioni Guerra.
- Dubois J., réd., 1979 : *Larousse de la langue française*. Paris, Librairie Larousse.
- Folena G., 1981 : *Dizionario italiano-francese*. Paris, Larousse.
- Kochan B., Zaręba L., 1999 : *Idiomy polsko-francuskie. (Expressions idiomatiques polono-françaises)*. Warszawa, PWN.
- Krzyżanowski J., red., 1969–1978 : *Nowa księga przysłów i wyrażeń przysłowiowych polskich*. Warszawa, PIW.
- Lapucci C., 1993 : *Il dizionario dei modi di dire della lingua italiana*. Garzanti.
- Maloux M., 1960 : *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*. Paris, Larousse.

- Masłowsky D. i W., 1997 : *Przysłowia innych narodów*. Katowice, Videograf II.
- Mazanek A., Wojtowiczowa J., 1986 : *Idiomy polsko-włoskie*. Warszawa, PWN.
- Meisels W., 1993 : *Podręczny słownik włosko-polski, polsko-włoski*. Warszawa, WP.
- Montreynaud F., Pierron A., 1984 : *Dictionnaire de proverbes et dictons*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Pittàno G., 1992 : *Frase fatta capo ha – Dizionario dei modi di dire, proverbi e locuzioni*. Bologna, Zanichelli.
- Quartu B.M., 1993 : *Dizionario dei modi di dire della lingua italiana*. Milano, Biblioteca Universale Rizzoli.
- Radicchi S., 1985 : *In Italia – Modi di dire ed espressioni idiomatiche*. Roma, Bonacci editore.
- Rey A., Chantreau S., 1997 : *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Rey-Dedove J., Rey A., réd., 1993 : *Le Nouveau Petit Robert*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Salwa P., Szeleszyńska M., 1993 : *Wybór idiomów włoskich*. Warszawa, WP.
- Skorupka S., 1967 : *Słownik frazeologiczny języka polskiego*. Warszawa, WP.
- Słobodska M. i in., 1997 : *Słownik przysłów*. Warszawa, Przedsiębiorstwo Wyd. Harald G Dictionaries.
- Stawińska K., 1997 : *Przysłowia polskie – przysłowia francuskie*. Warszawa, WP.
- Stawińska K., 1998 : *Idiomy francuskie w ćwiczeniach*. Warszawa, WP.
- Vitale G., 1964 : *Principali espressioni idiomatiche italiane*. Genova, Edizioni "B.P."
- Zaręba L., 1995 : *Polsko-francuski słownik frazeologiczny*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Zaręba L., 2000 : *Słownik idiomatyczny francusko-polski. (Dictionnaire idiomatique français-polonais)*. Kraków, Universitas.
- Zingarelli N., 1998 : *Lo Zingarelli – Vocabolario della lingua italiana*. Bologna, Zanichelli.

Aleksandra Żłobińska-Nowak
Université de Silésie
Katowice

Le verbe *venir* – esquisse typologique et essai de traduction en polonais de son emploi spatial français et espagnol

Abstract

The main topic of this paper deals with a general typological survey of the spatial French and Spanish verb *venir* based on some linguistic studies chosen by the author (J.-P. Boons, 1987 ; A. Borillo, 1998 ; D. Bouchard, 1993 ; C. Vandeloise, 1986, 1987). This article analyses also the syntactic-semantic schemes of *venir* in the purpose of its translation into Polish. The author takes advantage in her analysis of the concept of the class of objects. The method of the study is based on object-oriented approach and the word sense disambiguation by W. Banyś.

Keywords

Typology of spatial verb *venir*; automatic translation, object-oriented approach, class of objects.

Introduction

La notion de l'emploi spatial a été et continue d'être largement étudiée en linguistique. Les verbes qualifiés de *de déplacement* ou *de mouvement* font l'objet de plusieurs ouvrages et articles, dont à titre d'exemple, ceux de J.-P. Boons, A. Borillo, J.-P. Desclés, D. Le Pesant et C. Vandeloise. Ces travaux insistent sur l'aspect sémantique des verbes, souvent lié à une description de la situation de mouvement faite du point de vue physique accompagnée d'illustrations ou de graphiques.

La description d'une situation spatiale s'appuie, en de nombreux cas, sur trois termes : *énonciateur*, *une entité concrète* (animé ou inanimé), un *repère spatial* ou autrement encore sur la notion de *cible* et de *site*. Cette description-là peut concerner une situation spatiale statique ou dynamique.

Notre objectif dans cette contribution consiste à donner un aperçu typologique du verbe *venir* présenté dans les travaux linguistiques français et espagnols choisis et de proposer une brève analyse de son emploi spatial suivi de sa traduction en polonais.

Nous allons nous baser dans notre travail sur les principes de l'approche orientée objets élaborée par W. Banyś au Département de Linguistique Appliquée et de Traduction à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction de l'Université de Silésie.

Dans les schémas syntaxico-sémantiques nous recourrons au concept de classe d'objets appliquée dans la désambiguïsation des unités lexicales.

Les définitions proposées par les auteurs des dictionnaires choisis : *Grand Larousse de la langue française en 7 volumes* (GL), *Larousse – dictionnaire de français 35 000 mots* (L35), *Grand Robert de la langue française* (GRLF), *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), *Diccionario de la Lengua Española – Real Academia Española* (DRAE), *Diccionario de uso del Español – María Moliner* (DMM), *Grand diccionario de uso del Español Actual* (GDUES), *Diccionario Salamanca de la lengua española* (DS) constitueront le point de départ de nos analyses.

1. *Venir* comme verbe locatif

J.-P. B o o n s (1993 : 5–6) définit le verbe locatif comme ayant l'emploi dont la complémentation nucléaire (non circonstancielle) met en jeu une relation locative entre deux arguments au moins.

On peut, bien entendu, insérer notre verbe *venir* à l'intérieur de ce groupe. Cependant nous pouvons remarquer en même temps qu'il ne doit pas nécessairement toujours expliciter en surface le deuxième argument exigé par les verbes locatifs. Cet argument de caractère locatif construit sur une préposition à valeur locative, peut être, comme nous allons le démontrer plus loin, implicite dans l'acte de communication. Nous savons bien qu'il est possible de dire :

- (1) *Pierre est venu à la maison.*
- (2) *Pierre est venu.*

L'absence de lieu marquant la phase finale du procès exprimé par le verbe *venir* dans (2) n'entraîne pas d'incompréhension du message.

2. *Venir* comme verbe de déplacement

Il existe en français un certain nombre de prépositions marquées servant à déterminer les relations spatiales et les relations dynamiques (A. Borillo, 1998 : 49). Ces éléments entrent uniquement en combinaison avec les verbes de déplacement du type *arriver*, *partir* et non pas avec ceux dont la fonction primaire est de caractériser une localisation du type *se trouver*, *être*.

Venir fait partie du groupe des verbes de déplacement, à côté des verbes tels que *monter*, *sortir*, *aller*, *passer* et autres exprimant un déplacement de la cible par rapport au site.

C. Vandeloise (1987 : 94–95) remarque que *venir* fait coïncider le terme anticipé du déplacement décrit avec le lieu d'énonciation :

X venir Prép Y

À condition que *X* soit en déplacement anticipé au moment de l'énonciation. Le terme anticipé du déplacement doit être *Prép Y* et doit coïncider avec le lieu d'énonciation. Il démontre également que ce verbe-là n'exige pas de complément, ce qui le distingue d'*aller*. Le site introduit par *à* ou *vers* peut même s'avérer redondant pour celui qui est conscient de la position du lieu d'énonciation.

F. Bulman (2004 : 239) souligne, elle aussi, pour une fois encore cette différence importante entre *aller* et *venir* : « Le verbe *venir* s'emploie pour exprimer le mouvement vers le lieu où l'on est, tandis que le verbe *aller* suppose qu'on part du lieu où l'on est pour se rendre ailleurs ».

Selon Y. Morimoto la typologie du verbe *venir* espagnol ne diffère pas de ce point de vue de la typologie étroitement présentée dans les travaux linguistiques français liés aux verbes de déplacement (cf. p.ex. : J.-P. Boons, 1987 ; A. Borillo, 1998 ; D. Bouchard, 1993 ; C. Vandeloise, 1986, 1987). Il ajoute que ce même verbe appartient non seulement aux verbes de déplacement mais qu'il existe aussi au sein du groupe des verbes avec la trajectoire du type *de* et / ou *à*, sans dépassement de limite (Y. Morimoto, 2001 : 82). *Venir* exprime un déplacement dont la trajectoire inclut l'origine et / ou la destination. Il est question d'une trajectoire du type *À* ([objet / lieu]) et cela signifie qu'il atteint nécessairement la destination (Y. Morimoto, 2001 : 87). L'auteur souligne que *venir* présuppose en espagnol aussi que le lieu de référence coïncide avec le centre déictique de l'énonciation, possible d'être indiqué avec le concept déictique [AQUÍ] = [ICI]. *Venir* dénote un déplacement avec son propre développement interne tandis que les verbes espagnols tels que *llegar*, *alcanzar* et *arribar* insistent sur le moment culminant d'un déplacement.

D. Bouchard (1993 : 52) voit dans le verbe *venir* une bonne illustration des effets de la prototypicité sur l'analyse lexicale. À proprement parler, *venir* ou ses correspondants dans d'autres langues, devient donc de par son sens et sa fréquence d'apparition un exemple typique des verbes de déplacement. Ce verbe-là présente une relation d'orientation entre deux actants qui s'accomplit typiquement par un déplacement (D. Bouchard, 1993 : 60–61).

3. *Venir* comme verbe à triple polarité

Venir est également susceptible de caractériser une relation locative dont la polarité peut aussi bien être initiale que médiane ou finale :

- initiale : *venir de Madrid*,
- médiane : *venir par Paris*,
- finale : *venir à Varsovie*.

Voici le schéma que donne A. Borillo (1998 : 118) de notre verbe :

[N0 cible Vdyn Prép NI site]

4. *Venir* comme verbe polysémique

Le verbe *venir* peut aussi englober une diversité assez importante de sphères sémantiques (D. Bouchard, 1993 : 49) :

- déplacement : *Pierre est venu de Cracovie en quelques semaines* ;
- provenance : *De quel côté vient le vent ?* ;
- origine : *Elle [la liberté] vient du droit naturel* (Chateaubriand), GL ;
- mesure, comparaison : *À marée basse la mer vient jusqu'ici* ;
- implication : *Il ne veut toujours pas venir nous rendre visite* ;
- impersonnel : *Il ne me serait jamais venu à l'idée de l'acheter* ;
- succession temporelle : *Il viendra [l'Antéchrist] quand viendront les ténèbres* (Hugo), GL ;
- évaluatif : *Cette nouvelle chemise lui va très bien*.

Cet éventail de possibilités d'emploi de *venir* prouve qu'il s'agit d'un verbe polysémique.

5. Définitions de l'emploi spatial de *venir*

Nous allons traiter maintenant du sens spatial de *venir*. Il est intéressant de citer ici les premières définitions présentées dans les dictionnaires qui constituent notre point de départ pour l'analyse :

- GL : *En parlant d'un être animé ou d'un véhicule, se déplacer dans la direction du locuteur ou de l'interlocuteur ;*
- L35 : *Se déplacer jusqu'au lieu où se trouve le locuteur, l'interlocuteur ;*
- GRLF : *Se déplacer de manière à aboutir ou à être près d'aboutir à un lieu (où se trouve une personne de référence, qui peut être ou non le locuteur) ;*
- TLFi : *Se déplacer dans la direction d'un lieu ou d'une personne de référence ;*
- DRAE : *Caminar una persona o moverse una cosa de allá hacia acá ;*
- DMM : *Andar o moverse hacia el lugar donde está el que habla ;*
- GDUES : *Acercarse hacia el sitio donde se encuentra el que habla ;*
- DS : *Andar o moverse <una persona o un animal> de [un lugar] a [otro lugar en el que está la persona que habla].*

Comme nous pouvons le remarquer, dans les définitions extraites, se répètent, comme notions de base, *le locuteur, l'interlocuteur* ou *la persona que habla*, toutes les trois constituant une influence capitale d'ego dans la caractérisation de la situation spatiale exprimée à l'aide de *venir*. Seule la définition du DRAE sous-entend sous le sens des adverbes locatifs *allá* et *acá* les positions du site (objet de la relation spatiale) avant et après le mouvement effectué par la cible (sujet de la relation spatiale).

Dans le cas de la définition du verbe *venir*, les dictionnaires soulignent que c'est l'énonciateur qui, en tant que site, précisera la localisation de la cible en lui fournissant une orientation. *Allá* et *acá* déterminent, eux, de façon indirecte, le lieu du séjour de l'énonciateur par opposition au lieu du départ de la cible, la polarisation par ego prend une forme différente. Nous dirons alors qu'ego marque sa présence par l'emploi de l'adverbe désignant sa zone d'interaction (A. B o r i l l o, 1998 : 34).

6. Constructions syntaxico-sémantiques de *venir* spatial et propositions de leurs traductions en polonais

Nous allons nous intéresser, dans ce qui suit, à quelques emplois spatiaux de *venir* classés sous les premières lignes de son entrée dans les dictionnaires choisis.

X – [ANM] – **venir** – (à / dans – Y – [CONC <lieu sauf le noms propres des villes>])

X – [ANM] – **venir** – (a – Y – [CONC <lugar excepto los nombres propios de las ciudades>])

– **przyjść / przychodzić do / do**

GL:

Je l'ai appelée, elle est venue (Claudel).

Ils viendront dimanche dans notre maison de campagne.

L35 :

Il ne vient jamais à nos réunions.

GRLF :

Les femmes ne viennent pas quand on les appelle et viennent quand on ne les appelle pas.

Elle regretta d'être venue.

Je ne t'ai pas demandé de venir.

Vient-il ? – N'en doutez pas, Madame, il va venir (Racine).

Il vient, il va venir, il ne viendra pas.

GDUES :

Te agradecería que vinieras a mi despacho.

Comme nous le voyons à nouveau, il arrive que le verbe *venir* soit employé dans sa construction absolue sans spécification du locatif tout en gardant la même traduction en polonais.

Par ailleurs, il peut être combiné avec les prépositions *à*, *de* ou *en* sans introduire un locatif mais permettant d'exprimer un circonstanciel temporel ou une manière par l'intermédiaire d'un simple adverbe :

GRLF :

Venez à neuf heures sans faute.

Il peut venir d'une seconde à l'autre.

Nous sommes venus en hâte.

Dans ce premier schéma la spécification du type de l'argument en position Y doit exclure de la classe les noms locatifs propres désignant les villes puisque dans le cas de la combinaison de *venir* avec les noms des villes on pourrait appliquer en polonais l'équivalent *przyjeżdżać*.

Cette même traduction pourrait être proposée pour le schéma avec les X appartenant à la classe des véhicules ou des personnes conduisant les véhicules dans une situation de déplacement :

X – [ANM hum <personne sur un appareil de locomotion terrestre> ; CONC <véhicule ; engin terrestre>] – **venir** – (à / jusqu'à / de – Y – [CONC <lieu>]

X – [ANM hum <persona sobre un medio de transporte terrestre> ; CONC <vehículo ; máquina terrestre>] – **venir** – (a / de – Y – [CONC <lugar>] – **przyjechać / przyjeżdżać do / z**

L35 :

Les camions ne peuvent pas venir jusqu'ici.

www.ville-mandres-les-roses.fr/submitted/user_tbl111/0000i144.pdf :

[...] *et le chauffeur vient à votre domicile à l'heure convenu. Il s'arrête Place des Tours Grises.*

www.dcam.upv.es/avatel/3%20Jornada/2006_12_02_Antonio%20Ferrer.pdf :

[...] *el conductor vino a la carretera con el autobús.*

Il faut signaler à cette occasion que les contextes de ce type ne sont pas très fréquents. En espagnol nous retrouvons parmi les résultats sur les moteurs de recherches surtout les combinaisons avec la préposition *a* qui introduit non pas un locatif mais un verbe à l'infinitif :

[...] *empezó cuando el conductor vino a recogerlos y se ofreció a ayudarnos con las maletas.*

cuadernodelengua.com/cuaderno41.htm

dans le même sens que *venir faire qqch.* en français, *przyjść coś zrobić* en polonais.

Voilà un autre sous-schéma locatif pour le verbe *przyjechać* qui insiste sur le moyen de transport introduit par la préposition de manière *par / por* :

X – [ANM hum] – **venir** – (à / jusqu'à / de – Y – [CONC <lieu>]) – (par – Z – [CONC <véhicule ; engin terrestre>])

X – [ANM hum] – **venir** – (a / de – Y – [CONC <lugar>]) – (por – Z – [CONC <vehículo ; máquina terrestre>]) – **przyjechać / przyjeżdżać do / z ... czymś**

L35 :

Tu viendras par le train ou par la route ?www.earthfoot.org/places/ma001&.htm :

[...] *de recoger al viajero en el aeropuerto, si viene por avión, o de encontrarse en un punto bien céntrico de Laayoune, si viene por autobús o automovil.*

Il existe des exemples où la classe X contient les noms des constructions flottantes destinées à la navigation telles que : *bateau, péniche, gondole*, etc. ou des personnes chargées de leur conduite : *marin, pêcheur*, etc. :

X – [ANM hum <personne conduisant une construction flottante> ; CONC <construction flottante destinée à la navigation>] – **venir** – (à / jusqu'à / de – Y – [CONC <lieu>])

X – [ANM hum <persona conduciendo un vehículo flotante> ; CONC <vehículo flotante destinado a la navegación>] – **venir** – (a / de – Y – [CONC <lugar>])

– **przyplłynąć / przyplłynąć do / z**

GL :

Le bateau vient à quai.foro.latabernadelpuerto.com/archive/index.php/t-7392.html :*El barco vino a España en 1995.*www.historiacocina.com/historia/articulos/especias.html :[...] *su barco vino cargado de piedras preciosas.*www.focuspublicationsint.com/New_Site/Visitor14-3/Spanish/tours-es_visitor.html :

En 1960 el barco vino a Panamá y hecho ancla en la Bahía Piñas durante la construcción del afamado resort de pesca.

Il est également possible que ces premiers schémas possèdent une sous-variante avec, à la fois, deux compléments de nature locative, un servant à marquer l'origine du déplacement, l'autre – sa destination :

X – [ANM <...> ; CONC <...>] – **venir** – de – Y – [CONC <lieu>] – à – Z – [CONC <lieu>]

Comme nous avons plusieurs emplois phrastiques qui seuls, dépourvus d'une co-situation ou d'un contexte plus large ne nous permettent pas (quelle que soit la spécification des classes d'objets) de déterminer l'emploi de l'équivalent polonais, nous pouvons y remédier en choisissant en polonais le verbe *przybyć / przybywać* :

DMM :

Ya van viniendo los veraneantes.

L35:

Il vient beaucoup de touristes dans cette région.

Cet équivalent semble être plus général et regrouper à la fois les sens des verbes *przyjść* et *przyjechać*. Il peut aussi rendre plus facile la construction du schéma et la dénomination de ses classes d'objets en vue de la traduction automatique.

Cependant, il faudrait prendre en compte le fait que ce verbe polonais est porteur d'un caractère stylistique marqué.

Voici sa définition tirée du *Słownik języka polskiego* : « **z odzieniem uroczystym**: stawić się, zjawić się gdzieś, przyjść, przyjechać ».

Przybyła delegacja.

Przybyć o wyznaczonej godzinie.

Przybyć z oficjalną wizytą.

Przybyć na jakąś uroczystość.

Parfois cet emploi est tout-à-fait correct, comme ci-dessous dans le cas d'un contexte historique :

DMM :

Los árabes vinieron en España en el siglo VIII.

Conclusion

Nous avons voulu présenter dans cet article une analyse du verbe *venir* tant du point de vue typologique, en nous appuyant sur les travaux linguistiques portant sur la description des lexèmes verbaux représentant une situation spatiale, qu'analytique, en choisissant comme base l'approche orientée objets et la notion de classe d'objets dans le but de la désambiguïsation de *venir* et de sa traduction en polonais.

Cette étude contrastive FR/ES/PL nous a permis d'en tirer quelques remarques générales. Le verbe *venir* français et espagnol apparaît dans les contextes linguistiques souvent sans deuxième argument locatif. En espagnol il semble avoir perdu ou toujours être en train de perdre quelques emplois spatiaux en coexistant dans la langue avec le verbe *llegar* qui le supprime souvent dans l'usage. Beaucoup de contextes de *venir* spatial en français et peu nom-

breux en espagnol le prouvent. La principale observation concernant la traduction du verbe en polonais permet de constater qu'il ne se prête pas facilement à cette tâche. La difficulté consiste en détermination des classes d'objets et le choix entre trois équivalents possibles : *przyjść*, *przyjechać* et *przybyć*.

Références

- B a n y ś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets : Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15** [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], 7–29.
- B a n y ś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets : Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15** [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], 206–248.
- B a n y ś W., 2005 : « Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde ». *Neophilologica*, **17** [Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego], 57–76.
- B o o n s J.-P., 1987 : « La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs ». *Langue Française*, **76** : *Expression du mouvement – Claude Vandeloise* [Paris, Larousse], 5–58.
- B o r i l l o A., 1998 : *L'espace et son expression en français*. Paris, Ophrys.
- B o u c h a r d D., 1993 : « Primitifs, métaphore et grammaire : les divers emplois de *venir* et *aller* ». *Langue Française*, **100** [Paris, Larousse], 49–66.
- B u l m a n F., 2004 : *Le Prépositionnaire – Dictionnaire des verbes et adjectifs pouvant être suivis d'une préposition*. Paris, ViaMedias.
- M o r i m o t o Y., 2001 : *Los verbos de movimiento*. Madrid, Visor Libros.
- V a n d e l o i s e C., 1986 : *L'espace en français*. Paris, Éditions du Seuil.
- V a n d e l o i s e C., 1987 : « La préposition *à* et le principe d'anticipation ». *Langue Française*, **76** [Paris, Larousse], 77–111.

Dictionnaires

- Diccionario de la Lengua Española*, 1997. Madrid, Real Academia Española, Editorial Espasa Calpe.
- Diccionario Salamanca de la lengua española*, 2006. Dirección J. Gutiérrez Cuadrado. Madrid, Santillana Educación.
- D o b r z y ń s k i J., K a c z u b a I., F r o s z t ę g a B., 1991 : *Grand dictionnaire français-polonais*. T. 1–2. Warszawa, WP.
- Gran diccionario de uso del Español Actual*, 2001. Dirección Dr. Aquilino Sánchez. Madrid, SGEL, S.A.
- Grand Larousse de la langue française en six volumes*, 1971. Direction L. Gilbert, R. Lagane, G. Niobey. Paris, Larousse.
- Larousse dictionnaire de français 35 000 mots*, 1986. Direction J. Dubois. Paris, Larousse.

Le Robert électronique, version Windows 1.4.

M o l i n e r M., 1994 : *Diccionario de uso del Español*. Madrid, Editorial Gredos.

Słownik języka polskiego PWN. T. 1–3. Wersja 1.0. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Trésor de la Langue Française informatisé (<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/> ; atilf.atilf.fr/tlf.htm).

Sites Internet

cuadernodelengua.com/cuaderno41.htm

foro.latabernadelpuerto.com/archive/index.php/t-7392.html

www.dcam.upv.es/avatel/3%20Jornada/2006_12_02_Antonio%20Ferrer.pdf

www.earthfoot.org/places/ma001&.htm

www.focuspublicationsint.com/New_Site/Visitor14-3/Spanish/tours-es_visitor.html

www.google.pl

www.historiacocina.com/historia/articulos/especias.html

www.ville-mandres-les-roses.fr/submitted/user_tbl111/0000i144.pdf

www.wordreference.com

Aleksandra Kosz
Università di Slesia
Katowice

La rappresentazione delle conoscenze – diversi modelli delle strutture concettuali nell’ambito della linguistica cognitiva

Abstract

The question of how we preserve the knowledge in our minds, especially with the evolution of cognitive studies, has become a crucial point of the cognitive analyses, and still keeps the researchers highly interested in it. We cannot be really sure what the mental structure of knowledge is, but there are some endeavours to explain it with the phenomena such as: prototype, ICM, cognitive domain, frame, script, scenario, plan, mental spaces, semantic network. This paper is an attempt to organize and compare numerous notions concerning the representation of knowledge in human mind, the notions that appear in different theories in the field of cognitive linguistics.

Keywords

Cognitivism, prototype, ICM, cognitive domain, frame, script, scenario, plan, mental spaces, semantic network.

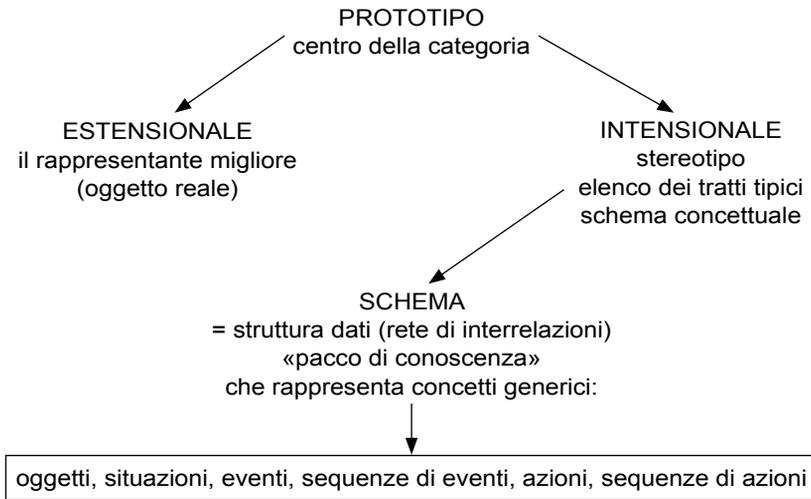
La questione di come vengono rappresentate le conoscenze nella mente umana incuriosisce gli studiosi da tanto tempo, e specialmente con lo sviluppo delle scienze cognitive, tra cui la linguistica cognitiva, il modo in cui organizziamo il nostro sapere diventa uno dei punti cruciali delle ricerche cognitive. Questo intervento è un tentativo di organizzare e paragonare i termini riguardanti la rappresentazione delle conoscenze i quali nascono in diverse teorie nel campo cognitivista.

Le nostre riflessioni cominciamo con la nozione del prototipo che è largamente trattata nella teoria standard della categoria, nella quale ha provocato una svolta importante nella comprensione del processo di categorizzare. E. R o s c h (1973, 1976, 1978) introduce il prototipo come il migliore esemplare o rappresentante, oppure come l’elemento centrale della categoria. L’idea

della categoria fondata sul prototipo è tale che i membri della categoria possono essere degli esemplari migliori o peggiori, cioè che essi sono più vicini al / o più lontani dal centro della categoria. Alcuni elementi sono più rappresentativi e si trovano vicino al prototipo, altri – meno, quindi si trovano nella periferia della categoria. R.W. L a n g a c k e r (1987 : 371) parla del prototipo come il membro tipico della categoria, dove gli altri membri vengono inclusi (da parlanti) in base all'evidente somiglianza al prototipo. È dunque soggettivo, dipende dagli utenti di lingua, perché loro sono a considerarlo l'esemplare migliore. La fonte psicologica del prototipo dimostra il problema della differenziazione individuale, perché essendo il rappresentante migliore situato nelle menti umane, teoricamente il prototipo potrebbe cambiare a seconda dei singoli individui, ciò potrebbe indebolire, se non confutare, la teoria del prototipo come la teoria della categorizzazione. Se due parlanti riconoscono diversi rappresentanti in quanto prototipi di una data categoria, come spiegare il fatto che il processo di categorizzare dà i risultati molto simili? Le analisi condotte da E. Rosch sui parlanti francesi dimostrano una grande stabilità nell'ambito dello stesso gruppo. Un'altra, nuova caratteristica del prototipo è quella di essere un elemento usato e nominato come il rappresentante migliore con la maggiore frequenza. E proprio la frequenza d'uso è il fattore che determina il prototipo della categoria, il quale è comunemente associato con quella categoria. L'obiezione che i parlanti possano differenziare le categorie in modo individuale è respinta con la teoria della fonte sociale del prototipo (G. K l e i b e r, 1990 : 49). Un oggetto diventa prototipo quando dalla maggioranza di parlanti di una data lingua è considerato come l'esemplare migliore. Il grado della prototipicità risulta dalla stabilità interpersonale della comunità linguistica (il prototipo non è un esemplare particolare, ma quello che ci viene in mente per il primo), anche se dentro un gruppo si possono notare sottili differenze, oscillazioni nell'associazione dell'elemento centrale, è più o meno stabile. Può variare invece tra i gruppi linguistici molto diversi per quanto riguarda la cultura, la storia, la localizzazione geografica ecc. L'elemento fondamentale del processo conoscitivo è il paragone: la ricerca delle somiglianze e delle differenze tra gli oggetti. È anche il processo selettivo, cioè da un lato limitato dalle capacità sensoriali, dall'altro lato – dall'attitudine emozionale – vediamo quello (soltanto o soprattutto quello) che vogliamo vedere. Osserviamo l'ambiente che ci circonda e lo percepiamo a modo proprio, e quello che possiamo vedere viene rispecchiato nella lingua. Spiegando più globalmente si vede nella lingua il modo di percepire la realtà da un dato gruppo linguistico, oppure dal punto di vista più individuale, soggettivo – quando si tratta di un particolare parlante. Il prototipo in quanto punto di riferimento della categoria viene formato dai parlanti in base a quello che gli è accessibile. Si può definire il prototipo anche in altro modo – come insieme (o la configurazione) di caratteristiche, rilevanti per una data categoria, distinti grazie ai fatto-

ri come la tipicità o la rappresentatività. Si tratta della nozione di *cue validity* di S. Tversky (1977 : 327–352), vuol dire la chiave della validità secondo la quale possiamo verificare se un dato elemento possiede i tratti caratteristici che permettono di associarlo ad una data categoria. È la somma di tutti gli attributi della categoria. Bisogna precisare ancora la questione della realtà dell'oggetto chiamato prototipo, cioè la relazione tra l'oggetto considerato l'esemplare migliore della categoria e la sua rappresentazione mentale o la sua immagine cognitiva. La categorizzazione può avvenire in base alla percezione dell'oggetto reale oppure al suo schema che abbiamo nella mente. Così il prototipo è un oggetto mentale, uno schema o un'immagine cognitiva a cui viene associato il concetto sottoposto alla categorizzazione. Si distinguono le due realtà: estensionale – con l'oggetto, il rappresentante migliore, vuol dire il prototipo, e intenzionale – con il concetto, che sarebbe lo stereotipo (G. Kleiber, 1990 : 59, 60). Dunque la nozione di prototipo si può riferire sia alla realtà fisica sia a quella mentale, e così suscita la spiegazione della categorizzazione per mezzo dell'aderenza.

Un certo grado dell'astrazione nel processo di categorizzare contribuisce alla formazione dello schema, al posto del prototipo, come lo strumento per la formazione della categoria. Gli schemi sono veri e propri blocchi di costruzione di conoscenze. Sono gli elementi fondamentali sui quali ci basiamo nel recupero di dati dalla memoria, nell'organizzazione di azioni, nella determinazione di scopi ecc., siccome tutte le conoscenze sono compatte in unità – che sono schemi, vuol dire «pacchi di conoscenza» (D.E. Rumelhart, 1980 : 26). Possiamo dunque definire uno schema come una struttura di dati per la rappresentazione dei concetti generici depositati nella memoria, e questi concetti si riferiscono a: oggetti, situazioni, eventi, sequenze di eventi, azioni, sequenze di azioni. Lo schema contiene in sé tutta la rete di interrelazioni (D.E. Rumelhart, 1980 : 27) – sarebbe dunque un costrutto mentale generico, invece il prototipo si baserebbe su un'associazione ad un oggetto reale oppure un esemplare ideale – con tutti i tratti definenti una data categoria. Allora tutti e due gli aspetti della categorizzazione, sia quello schematico che prototipico, si riferiscono allo stesso processo, però nel primo caso l'oggetto categorizzato assomiglia allo schema perfettamente, nell'altro caso – soltanto parzialmente. Il prototipo sostituito con lo schema è il costrutto mentale la cui formazione è dovuta ai processi conoscitivi (come p.e. la differenziazione), è il costrutto che presenta tutte le proprietà della categoria. Vediamo lo schema che presenta in certo senso l'evoluzione del modello della categoria, vuol dire il passaggio dal prototipo allo schema :



Ne parla anche R.W. Langacker (1987 : 371) dicendo che proprio lo schema è una caratteristica astratta aderente interamente a tutti gli elementi della categoria con esso definita (l'appartenenza allora non è graduale). È una struttura integrale incarnante la comunità dei suoi costituenti, i quali sono le dettagliazioni (o concretizzazioni) dello schema. Si distinguono due tipi di categorizzazione: prototipica (basata sul prototipo) e schematica (basata sullo schema). La categorizzazione schematica avviene quando l'elemento **A** diventa lo schema per l'elemento **B**. **B** dettaglia (o concretizza) lo schema – è la sua dettagliazione (o concretizzazione). **B** è concorde totalmente con la caratteristica di **A**, però è caratterizzato dalla precisione maggiore e dalla dettagliazione del particolare (R.W. Langacker, 1995 : 16). La scelta del tipo di categorizzazione è individuale, e per alcune categorie il prototipo funzionerà meglio, per altre – lo schema. Il fatto importante per lo studio linguistico è proprio che le categorie della percezione del mondo diventano di conseguenza le categorie linguistiche con i significati centrali, meno centrali e periferici (A. Blank, 1997 : 90).

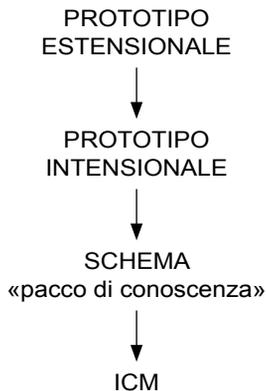
In risultato dei processi conoscitivi e percettivi basati sull'esperienza ogni conoscenza sul mondo acquisita prende forma di un costrutto mentale. Le idee, i concetti, e tutti i processi mentali prendono forma di strutture più complesse, o meglio di costrutti concettuali i quali appaiono in diverse teorie, spesso con nomi diversi:

- dominio cognitivo (R.W. Langacker, 1987, 1990, 1995),
- modello cognitivo idealizzato (ICM) (G. Lakoff, 1987, 1988),
- frame (C.J. Fillmore, 1975, 1977, 1982),
- script, scenario e piano (R.C. Schank, R.P. Abelson, 1977),

- grafo concettuale (J.F. S o w a, 1984, 2000) e rete semantica (R. Q u i l l i a n, 1968),
- spazi mentali (G. F a u c o n i e r, 1985).

Le strutture mentali hanno i loro corrispondenti linguistici, vuol dire ogni struttura mentale diventa struttura linguistica, e in tal modo mediante il cervello umano si realizza il rapporto tra mondo e lingua. Lo scopo principale dell'analisi linguistica, e in particolare semantica, è la risposta a come e che cosa significano i concetti, e poi, grazie alla struttura semantica del concetto stabilita, si può ritrovare la struttura cognitiva rappresentata in e attraverso la lingua. La struttura semantica del concetto fornisce quella cognitiva. Le unità lessicali, quindi simboliche, servono a rivelare le strutture cognitive. La duplicità del termine "concetto" – nel senso semantico e cognitivo – crea delle difficoltà interpretative e metodologiche da un lato, dall'altro invece costituisce un paradigma interdisciplinare della linguistica cognitiva. Per R.W. L a n g a c k e r (1987 : 194) le strutture semantiche sono determinate in riferimento alle strutture mentali, vuol dire i domini cognitivi, i quali sono elementari porzioni d'informazione che appartengono a costrutti più ampi. Il dominio cognitivo è l'unità d'analisi fondamentale. I domini d'esperienza mentale sono legati ai processi concettuali, riguardano le esperienze sensorie, motorie, emozionali ecc. – sono le esperienze mentali, rappresentative nello spazio, concetti o costrutti concettuali (R.W. L a n g a c k e r, 1987 : 147–152). R.W. L a n g a c k e r (1995 : 18, 19) dice che il significato dell'espressione lessicale è definito in riferimento a uno o più domini cognitivi (in altre parole a frames, scripts o modelli cognitivi idealizzati), cioè ogni tipo di esperienza (anche sensoriale), il concetto semplice o il costrutto concettuale, oppure tutto il sistema di conoscenze che può essere rievocato da una data espressione lessicale in quanto la base semantica. Le espressioni e i domini cognitivi rilevanti vengono rievocati secondo le necessità del parlante. I linguisti cognitivi sottolineano che il significato è sempre il significato per una data persona (G. L a k o f f, M. J o h n s o n, 1980 : 255), è soggettivo, ma grazie alla funzione comunicativa della lingua tende alla comprensione reciproca, quindi viene sottoposto ai processi di oggettivazione. Dunque qualcosa significa **X** per una persona, nello sfondo di **Y** e in riguardo a **Z** (aspetti, elementi specificati), ma nello stesso tempo questa persona appartiene ad una comunità linguistica e culturale **A**. G. L a k o f f (1987 : 12–50) applica il modello cognitivo idealizzato, ICM (*idealized cognitive model*), nella distinzione della categoria; introduce alla versione standard della categoria il concetto del modello cognitivo, modificando l'organizzazione prototipica della categoria. Per definire la categoria non basta il prototipo come l'elemento centrale e il rappresentante migliore. Sono tutti i membri che caratterizzano la categoria, determinano (o delineano) il suo schema astratto, cioè l'insieme di tratti semantici comuni a tutti gli elementi della categoria. Gli ICM costituiscono un esempio

di idealizzazione, perché risultano dai processi conoscitivi (come p.e. classificazione, generalizzazione o astrazione ecc.). Le caratteristiche dei modelli cognitivi idealizzati servono a dimostrare come la gente trova la chiave per il significato del concetto attraverso la sua comprensione. Possono funzionare come conoscitivi punti di riferimento oppure elementi di vari modelli conoscitivi (p.e. metonimia) (G. L a k o f f, 1987 : 68–75, 487–491). Il modello cognitivo idealizzato è un insieme di unità o di configurazioni della rappresentazione concettuale che sono utili per la formazione induttiva del significato dei concetti. La regola induttiva utilizzata per trovare il significato del concetto, capito come la concettualizzazione dell'oggetto nei processi conoscitivi, significa che in base alle espressioni linguistiche contestualizzate si può ricostruire la simbolica e semplice comprensione dell'oggetto. Quindi il modello costruito grazie ai processi cognitivi serve a ritrovare il modo di concettualizzare un dato oggetto basandosi sui dati linguistici (I. N o w a k o w s k a - K e m p n a, 1995 : 61, 62). In questo modo possiamo sviluppare lo schema che presenta lo strumento per la costruzione della categoria in :



Il modello cognitivo idealizzato in alcuni casi equivale al termine del dominio cognitivo (R.W. L a n g a c k e r, 1987 : 150), e tutti e due termini condividono i tratti come: semplicità, dimensionalità e configurabilità. La semplicità del dominio cognitivo consiste nell'impossibilità di ridurlo, quindi sono dei costrutti mentali elementari (gestalt) come tempo, spazio, sapore, emozione, profumo, tatto ecc. La dimensione e la configurazione sono i tratti grazie ai quali possiamo distinguere i domini dalle dimensioni limitate o illimitate (come tempo o spazio i cui l'uomo delinea i limiti), e li possiamo collocare e organizzare nella nostra esperienza. Sia gli ICM sia i domini cognitivi sono caratterizzati dalla massima rappresentatività, dal minimo sforzo cognitivo nell'identificazione delle categorie, dalla facile rievocazione dalla memoria. La gestalt d'esperienza è l'unità elementare dell'esperienza che caratterizza

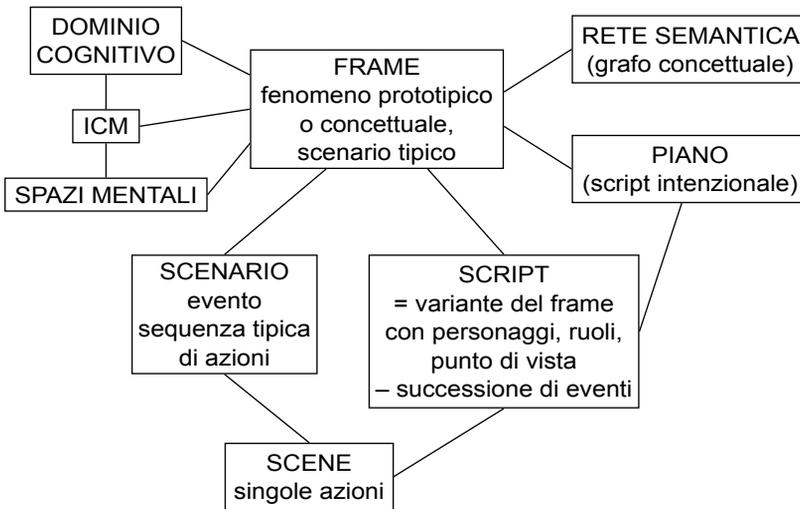
za gli insiemi organizzati nell'ambito delle esperienze umane che si ripetono (G. L a k o f f, M. J o h n s o n, 1980 : 144). I modelli cognitivi sono conoscitivi e non linguistici, quindi la gestalt serve a definire e organizzare concetti, e di conseguenza a spiegare il modo in cui percepiamo la realtà. Le gestalt sono naturali nel senso che costituiscono il prodotto del nostro apparato percettivo e motorio, delle nostre abilità mentali e della struttura emozionale. Provengono dalle nostre interazioni con l'ambiente esterno e con le altre persone. Questi naturali tipi d'esperienza sono dei prodotti della natura umana: alcuni possono essere universali, altri – diversi in diverse culture. Così si può dire che i concetti equivalgono ai naturali tipi d'esperienza. I modelli cognitivi dimostrano le due caratteristiche importanti:

- permettono la comprensione e l'interpretazione dell'oggetto nel processo cognitivo,
- e hanno il carattere del modello, cioè sono strutturati (o schematizzati) e presentano vari aspetti degli oggetti, stati o delle cose.

In quanto strutture conoscitive (o modelli conoscitivi), essi corrispondono agli spazi mentali di G. F a u c o n n i e r (1985) (di cui parleremo ancora). Mentre il modello cognitivo è una struttura astratta e indipendente dalla lingua, associando gli elementi linguistici ad un'idea o un pensiero, formiamo un simbolico ICM (che inoltre può avere la struttura metaforica, metonimica o proposizionale). L'ICM è allora una simbolica convenzione semantica e l'insieme di tratti cognitivi dell'esperienza mentale irriducibili. È una porzione d'informazione che fa parte della configurazione delle unità superiori, cioè del modello complesso (*cluster models*) costituente una gestalt complessa del carattere radiale (I. N o w a k o w s k a - K e m p n a, 1995 : 87–92). Tutti i costrutti mentali sono non tanto rappresentazioni che interpretazioni della realtà, le quali sono in relazione di corrispondenza alla cognizione e alla lingua. L'ICM – e similmente il dominio cognitivo – è un punto oltre a cui nessuna riduzione è possibile. Questi modelli costituiscono la base per la concettualizzazione, cioè la strategia per arrivare all'ICM e per situarlo in un modello più complesso (I. N o w a k o w s k a - K e m p n a, 1995 : 93–94). Possiamo dunque dire che il modello cognitivo idealizzato copia la struttura del pensiero e del senso, dunque è incarnato e immaginativo, ecologico, e possiede le caratteristiche della gestalt. La sua struttura risulta dal fatto d'inserimento del termine della comprensione nella teoria del significato delle espressioni linguistiche. Il carattere strutturale si riferisce all'aspetto logico-veristico (gestaltismo) del significato. L'incarnazione del pensiero è legata all'aspetto soggettivo del significato. L'ICM ci dà un'informazione profilata, costituisce un profilo informativo, cioè il modo di percezione dell'oggetto dal punto di vista del parlante-emittente e della sua conoscenza del mondo. I modelli cognitivi idealizzati uniscono tutti i sensi legati ad un significante, in altre paro-

le un significante corrisponderebbe a un solo concetto – in tal modo si forma la categoria radiale con le sue estensioni metaforiche e metonimiche.

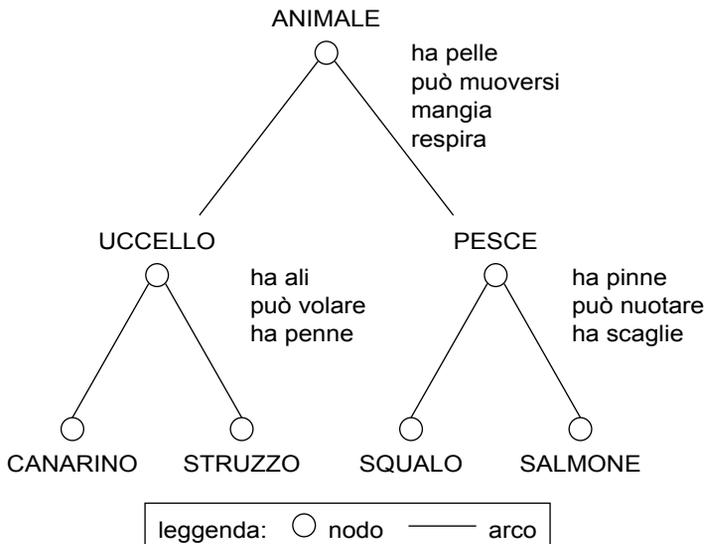
Un altro termine che riguarda la rappresentazione delle conoscenze è quello di *frame* (M. M i n s k y, 1975 ; C.J. F i l l m o r e, 1975, 1977, 1982), il quale appartiene alle ricerche nel campo dell'intelligenza artificiale. M. Minsky cercava un metodo per rappresentare la conoscenza (un senso comune) che la gente utilizza quotidianamente per risolvere i vari problemi. In ogni situazione la memoria attiverebbe un "pacchetto" di dati rilevanti alla situazione tale da consentire di comprendere, cioè riconoscere e poi strutturare, la situazione (P. S c a r u f f i, 1991). Secondo M. M i n s k y (1975 : 212) il *frame* è una struttura dati per rappresentare una situazione stereotipata, la quale viene scelta dalla memoria quando ci troviamo davanti a una specifica situazione. Il *frame* dunque dipende dal contesto culturale in cui viviamo, dalle situazioni standard, che una volta imparate, vengono utilizzate in appropriate situazioni. Il *frame* introdotto da M. Minsky è un modo di codificare certe conoscenze, che si assumono condivise da tutti coloro che possiedono determinate competenze linguistiche, a proposito di un'entità o di uno stato di cose tipici (M. S a n t a b r o g i o, 1988 : 123–132). Esistono i *frames* sia per oggetti o individui, sia per tipici eventi o stati di cose. C.J. F i l l m o r e (1975 : 123) intende per il *frame* ogni specie di coerente segmento di credenze, azioni, esperienze o immaginazioni umane, contiene pure informazioni culturali o enciclopediche sulle parole. Il *frame* nella lingua è un gruppo di concetti coerenti (sintagmi, stereotipi, collocazioni) che fanno parte di uno scenario tipico. C.J. Fillmore include anche le parole che sono in relazione paradigmatica, come p.e. i giorni della settimana (A. B l a n k, 1997 : 93). Possiamo dire che il *frame* è un fenomeno prototipico per il fatto che non presenta la realtà concreta, ma una realtà astratta dalla nostra esperienza, di cui poi approfittiamo. Il carattere degli elementi che appaiono in un *frame* equivale al carattere prototipico, ad uno schema p.e. del nostro comportamento in un ristorante, in un ufficio ecc. Il *frame* corrisponderebbe al modello cognitivo idealizzato di G. L a k o f f (1987 : 12–50) o al dominio cognitivo astratto di R.W. L a n g a c k e r (1987 : 147–155), è quindi una visione idealizzata, prototipica, delle cose, situazioni, fenomeni ecc. I successivi termini rilevanti sarebbero lo scenario e lo script.



Lo scenario è una struttura di dati che raggruppa le conoscenze relative ad un evento. Lo scenario ha la forma degli insiemi organizzati di informazioni, la cui ognuna corrisponde a una sequenza tipica di azioni in una data situazione. Lo script invece (R.C. Schank, R.P. Abelson, 1977) è considerato una variante del frame, costituisce una struttura cognitiva che si riferisce a un insieme di conoscenze associate con una sequenza tipica di azioni organizzate nel tempo. È una struttura di dati che raggruppa le conoscenze relative ad una situazione tipica, una struttura che descrive un'appropriata successione di eventi in un contesto particolare (situazioni quotidiane stereotipate) che definiscono una situazione ben nota, consentendo anche nuovi riferimenti agli oggetti (R.C. Schank, R.P. Abelson, 1977 : 5). Per lo script si intende una struttura di memoria, proveniente dai fenomeni sociali, che rappresenta una conoscenza stereotipica relativa a sequenze di azioni (E. Miczka, 2002 : 67). Ogni script possiede dei personaggi che assumono dei ruoli nel corso dell'azione, e ne assume (di uno di loro) il punto di vista. Gli scenari e gli script si dividono in scene, cioè azioni svolte e rappresentate dai ruoli specifici. Ciascuna azione crea le condizioni che rendono possibile l'azione successiva. La forma generale per uno script è dunque un insieme di percorsi collegati in certi punti cruciali che lo definiscono. Gli script organizzano i nuovi dati in termini di una conoscenza precedentemente memorizzata. I piani invece descrivono l'insieme di scelte che una persona ha da fare quando vuole raggiungere un obiettivo. Essi sono responsabili del comportamento intenzionale delle persone. Il piano (R.C. Schank, R.P. Abelson, 1977 : 13) è allora una serie di azioni che portano alla realizzazione di uno scopo. Possiamo dire che il piano è uno script controllato e intenzionale. Secondo R. Beaugrande e W. Dressler (1990 : 127) i frames e gli scripts

costituiscono modelli globali che contengono una conoscenza generale su un concetto centrale in modo che un'unità lessicale determinante questo concetto rievoca tutto il frame. Le nozioni di frame e script li possiamo spiegare come una struttura nella nostra memoria che corrisponde alla realtà, e che può essere adattata effettuando le modifiche dei dettagli, se necessario, in una situazione nuova da interpretare. I frames sono insiemi di informazioni statici, invece gli scripts hanno piuttosto il carattere dinamico, e la differenza tra di loro consiste nel modo di percepire la realtà (W. B a n y ś, 2000 : 40).

Un altro termine usato nella descrizione delle strutture concettuali è quello del grafo concettuale (J.F. S o w a, 1984, 2000) e della rete semantica (R. Q u i l l i a n, 1968). Il grafo è uno schema, una rappresentazione grafica delle relazioni tra elementi organizzati in un insieme. La rete in generale è un intreccio, un insieme articolato ed organizzato. La rete semantica riguarda il significato, e secondo R. Q u i l l i a n (1968) è un metodo di rappresentazione di conoscenze, è un tipo di modello associativo di come la memoria organizza le informazioni semantiche. Questo modello associativo dovrebbe spiegare come viene ricordato il significato di una parola (o piuttosto di un concetto). Vediamo lo schema seguente:

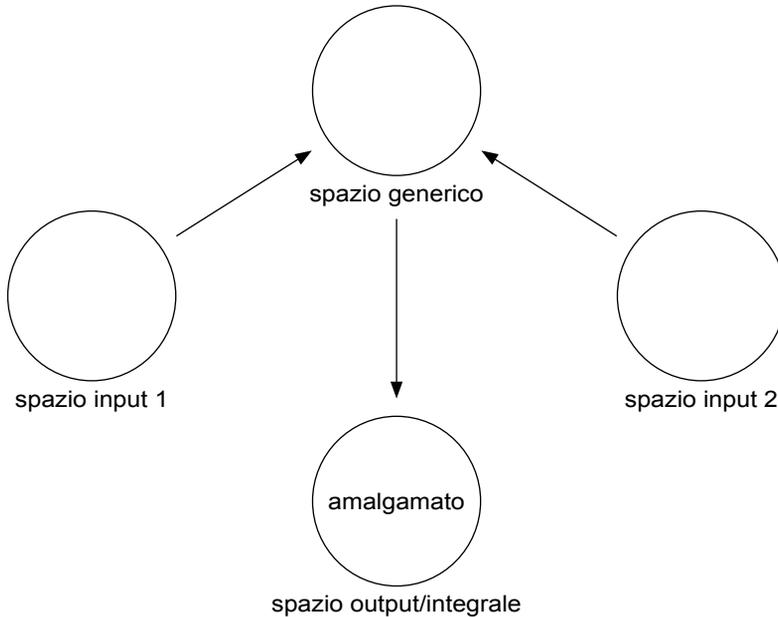


Quindi la rete semantica è un grafo relazionale. Il significato di una parola viene ricordato in riferimento a tutte le associazioni possibili con questa parola, quindi tutte le altre parole sono in qualche senso necessarie a definire il suo significato. Risulta che il significato è qualcosa di relativo ad altri significati disponibili (P. S c a r u f f i, 1991). Gli elementi della rete semantica sono i nodi della rete che vengono collegati grazie ad altri, vuol dire i legami

di vario tipo. Tramite gli archi si può arrivare ad altri elementi in relazione con un dato nodo. Ogni arco specifica un tipo di relazione semantica tra i due nodi. Il significato di un concetto è l'insieme di tutti i nodi (partendo dal nodo che lo rappresenta). Ogni nodo contiene solo una parte dell'informazione che la rete ha a disposizione. Gli archi costituiscono estensioni naturali dell'informazione contenuta nel nodo. La rapidità dell'associazione fra due concetti (fra i nodi) dipende dalla loro familiarità. Un tipo di arco può essere la regola: «individuo appartiene ad un insieme» (*is a... = è un...*), dove abbiamo a che fare con la tassonomia gerarchica – in conseguenza si ha l'eredità delle proprietà (una rete di relazioni gerarchiche in cui ogni elemento inferiore, più dettagliato, eredita delle caratteristiche di un elemento superiore, più astratto). Per R. Quillian la rete semantica è un grafo etichettato, in cui i nodi rappresentano concetti e gli archi indicano relazioni tra concetti. Da un punto di vista informatico, la rete semantica è una relazione di un disegno, una figura grafica in un linguaggio di programmazione, nella quale sono formulate le relazioni fra i concetti della rete e una parte procedurale – funzioni di percorramento (D. M a r c o n i, 1992). La rete semantica (similmente a un frame) rappresenta la conoscenza di relazioni semantiche tra le parole – il tipo di relazioni che sono espresse da enunciati. Le reti semantiche sono un tipo di dizionario leggibile per le macchine. La nozione del grafo concettuale è basata sulla combinazione della logica dei grafi esistenziali e delle reti semantiche (usati nell'IA). I grafi concettuali esprimono il significato in una forma logicamente precisa, leggibile dagli uomini e trattabile computazionalmente (J.F. S o w a, 1984). Con una mappatura diretta alla lingua, servono come un linguaggio intermedio per la traduzione di formalismi orientati su computer in e da linguaggi naturali. Grazie alla loro rappresentazione grafica sono un leggibile eppure formale linguaggio di disegno e specificazione. Vengono applicati in vari progetti di: recupero dell'informazione, disegni database, sistemi esperti ed elaborazione del linguaggio naturale. I grafi concettuali di J.F. S o w a (1984, 2000) dunque sono reti semantiche in grado di distinguere modelli estensionali del mondo da proposizioni intensionali sul mondo, o meglio la rete semantica è una rappresentazione di conoscenze che ha la forma di grafi concettuali.

La teoria degli spazi mentali (*mental spaces*) di G. F a u c o n n i e r (1985) propone un altro modo di rappresentazione delle conoscenze. Gli spazi mentali sono dei costrutti formati quando pensiamo e parliamo allo scopo di comprendere ed agire. Sono composti di elementi più semplici e sono strutturati attraverso i frames e i modelli cognitivi, vuol dire quando gli elementi di uno spazio mentale sono organizzati e sistemati in un certo ordine (da noi già conosciuto), lo spazio mentale è un frame, che ancora è costruito da diversi domini cognitivi. Lo spazio mentale è dunque un dominio nel quale la nostra conoscenza viene strutturata in una situazione concreta attraverso la manipo-

lazione degli spazi – integrazione concettuale o *blending* – e viene poi radicata nella struttura linguistica. Guardiamo lo schema:



In questa operazione una struttura chiamata *spazi input* (costruttori di spazio – *space builders*) viene proiettata in uno spazio separato (*amalgamato*). Ci vogliono dei costruttori di spazio che sono i costrutti linguistici o grammaticali e fattori pragmatici che provocano e influenzano il processo di costruzione. Il fenomeno degli spazi mentali si basa su una serie di corrispondenze tra elementi di almeno due rappresentazioni mentali diverse (due spazi input), formando ancora uno *spazio generico* (dove si elaborano le corrispondenze tra gli spazi input) e uno *spazio output*, chiamato *integrale* o *amalgamato* (dove vengono unite le caratteristiche degli spazi input per poter spiegare e capire il *blending*, cioè l'unione di questi due spazi input). Gli spazi input sono i punti di partenza, lo spazio generico sarebbe un ponte che li unisce, invece lo spazio output, l'amalgamato è proprio il punto d'arrivo. Essi sono connessi al sapere schematico a lungo termine, vuol dire vengono attivati nella memoria operativa, a breve termine, ma operano e sono costruiti tramite attivazione delle strutture esistenti nella memoria a lungo termine. Il processo di *blending* è un'operazione di manipolazione degli spazi mentali grazie al quale è possibile creare un nuovo spazio mentale a partire da due spazi input. Con il corso del pensiero (o del discorso) gli spazi mentali vengono costruiti e modificati, e sono i meccanismi cognitivi che permettono di attraversare la rete di spazi, di muoversi da uno spazio all'altro.

Tutte queste proposte di rappresentazione delle conoscenze nella mente umana sono i modelli che presentano i costrutti mentali di diverso tipo, di diverse dimensioni. I linguisti cognitivi analizzano il significato prendendo in considerazione la relazione tra: realtà, cognizione e lingua, e il significato è trattato come la comprensione in riferimento alla relazione tra: percezione, simbolizzazione e concettualizzazione. L'obiettivo è sempre di capire il funzionamento della mente umana per quando riguarda i processi della percezione, della concettualizzazione, e di conseguenza le loro rappresentazioni nelle lingue naturali. I problemi da affrontare sarebbero di capire che cosa è la rappresentazione del significato di un enunciato, di quali conoscenze e capacità deve essere dotato un sistema artificiale per poter realizzare prestazioni di comprensione del linguaggio (come tradurre, rispondere alle domande, riassumere i testi, eseguire ordini e così via), e come devono essere realizzate tali conoscenze e capacità, vale a dire quali linguaggi, programmi, strutture dati sono più adeguati a realizzare una competenza semantica artificiale.

La ricchezza della terminologia e delle teorie che trattano della rappresentazione delle conoscenze nella mente umana dà prova della complessità del fenomeno e difficoltà di trovare un'unica risposta giusta, o meglio qualsiasi risposta alla domanda sulla struttura mentale del nostro sapere.

Riferimenti bibliografici

- B a n y s W., 2000: *Système de « si » en français moderne. Esquisse d'une approche cognitive*. Katowice, Wydawnictwo UŚ.
- B e a u d e g r a n d e R., D r e s s l e r W., 1990: *Wstęp do lingwistyki tekstu*. Przel. A. S z w e d e k. Warszawa, PWN.
- B l a n k A., 1997: "Il senso di una semantica dei prototipi e dei frames: osservazioni decostruttive e ricostruttive". In: M. C a r a p e z z a, D. G a m b a r a r a, F. L o P i p a r o, a cura di: *Linguaggio e cognizione*. Roma, Bulzoni, 89–103.
- F a u c o n n i e r G., 1985: *Mental Spaces: Aspects of Meaning Construction in Natural Language*. Cambridge, MA: Bradford.
- F i l l m o r e C.J., 1975: "An Alternative Checklist Theories of Meaning". In: *Proceedings of the 1st Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*. Berkeley, 123–131.
- F i l l m o r e C.J., 1977: "Scenes-and-Frames Semantics". In: A. Z a m p o l l i: *Linguistic Structures Processing*. Amsterdam, North Holland, 55–82.
- F i l l m o r e C.J., 1982: "Frame Semantics". In: *Linguistics in the Morning Calm*. Seoul, Hanshin, 111–137.
- K l e i b e r G., 1990: *La sémantique du prototipe. Categories et sens lexical*. Presses Universitaires de France.

- Kleiber G., 2003: *Semantyka prototypu. Kategorie i znaczenie leksykalne*. Przeł. B. Ligara. Kraków, Universitas.
- Lakoff G., Johnson M., 1980: *Metaphors We Live By*. Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff G., Johnson M., 1988: *Metafory w naszym życiu*. Przeł. P. Krzeszowski. Warszawa, PIW.
- Lakoff G., 1987: *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- Langacker R.W., 1987: *Foundations of Cognitive Grammar. Theoretical Prerequisites*. Vol. 1. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker R.W., 1990: *Concept, Image, and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin–New York, Mouton De Gruyter.
- Langacker R.W., 1991: *Foundations of Cognitive Grammar. Descriptive Application*. Vol. 2. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker R.W., 1995: *Wykłady z gramatyki kognitywnej*. Lublin, UMCS.
- Marconi D., 1992: “Semantica cognitiva”. In: M. Santambrogio, a cura di: *Introduzione alla filosofia analitica del linguaggio*. Roma–Bari, Laterza.
- Miczka E., 2002: *Kognitywne struktury sytuacyjne i informacyjne w interpretacji dyskursu*. Katowice, UŚ.
- Minsky M., 1975: *A Framework of Representing Knowledge*. In: P. Winston, ed.: *The Psychology of Computer Vision*. New York, McGraw-Hill, 163–189.
- Nowakowska-Kempna I., 1995: *Konceptualizacja uczuć w języku polskim*. Warszawa, WSP Towarzystwa Wiedzy Powszechnej.
- Quillian R., 1968: “Semantic Memory”. In: M. Minsky: *Semantic Information Processing*. Cambridge, Mass. MIT Press.
- Rosch E., 1973: «Natural Categories». *Cognitive Psychology*, 4, 328–350.
- Rosch E., 1976: «Basic Objects in Natural Categories». *Cognitive Psychology*, 8, 382–439.
- Rosch E., 1978: «Principles of Categorization». In: *Cognition and Categorization*. New York, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 27–48.
- Rumelhart D.E., 1980: «Schemata: the Building Blocks of Cognition». In: R.J. Spiro, B.C. Bruce, W.F. Brewer: *Theoretical Issues on Reading Comprehension*. Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum, 35–58.
- Rumelhart D.E., 1991: “Schemi e conoscenza”. Trad. G. Pozzo. In: D. Corino, G. Pozzo, a cura di: *Mente, linguaggio, apprendimento. L'apporto delle scienze cognitive all'educazione*. Firenze, La Nuova Italia, Scandicci.
- Santambrogio M., 1988: “Modelli mentali, frames, stereotipi”. In: T. De Mauro, St. Gensini, M.E. Piemontese, a cura di: *Società Linguistica Italiana (26). Dalla parte del ricevente: percezione, comprensione, interpretazione. Atti del XIX Congresso Internazionale Roma – Aula Magna della Sapienza, 8–10 Novembre 1985*. Roma, Bulzoni, 123–132.
- Scaruffi P., 1991: *La mente artificiale. Realtà e prospettive della “macchina pensante”*. Milano, Franco Angeli Edizioni.
- Schank R.C., Abelson R.P., 1977: *Scripts, Plans and Knowledge*. In: P.N. Johnson-Laird, P.C. Wason: *Thinking*. Cambridge, Cambridge University Press, 421–432.

- Schank R.C., Abelson R.P., 1991: *Script, piani e conoscenza*. Trad. D. Corno. In: D. Corno, G. Pozzo, a cura di: *Mente, linguaggio, apprendimento. L'apporto delle scienze cognitive all'educazione*. Firenze, La Nuova Italia, Scandicci.
- Sowa J.F., 1976: "Conceptual Graphs for a Database Interface". *IBM Journal of Research and Development*, **20/4**, 336–357.
- Sowa J.F., 1984: *Conceptual Structures: Information Processing in Mind and Machine*. Addison-Wesley, Reading, MA.
- Sowa J.F., 2000: *Knowledge Representation. Logical, Philosophical, and Computational Foundations*. Pacific Grove, CA, Brooks Cole Publishing Co.
- Tversky S., 1977: «Features of similarity». *Psychological Review*, **84**, 327–352.

W ostatnim czasie
nakładem
Wydawnictwa Uniwersytetu Śląskiego
ukazały się następujące publikacje z dziedziny językoznawstwa romańskiego:

- „Neophilologica”. Vol. 19: *Études sémantico-syntaxiques des langues romanes*. Sous la rédaction de Wiesław B a n y ś.
- Katarzyna K w a p i s z - O s a d n i k: *Podstawowe wiadomości z gramatyki polskiej i francuskiej. Szkic porównawczy*.
- Paweł P ł u s a: *Rozwijanie kompetencji przekładu i kształcenie tłumaczy*.
- Halina W i d ł a: *L'acquisition du français – langue troisième. Problèmes méthodologiques et implications pratiques*.
- Grzegorz M a r k o w s k i: *Perception du lexique spécialisé. Études d'efficacité de différents textes*.
- Aleksandra Ż ł o b i ń s k a - N o w a k: *Désambiguïsation des expressions lexicales des opérateurs de l'espace dans le cadre d'une approche orientée objets: les verbes de mouvement „monter” et „sortir” et leurs équivalents polonais*.

Projekt okładki i strony tytułowej
TOMASZ JURA

Redaktor
BARBARA MALSKA

Redaktor techniczny
BARBARA ARENHÖVEL

Korektor
WIESŁAWA PISKOR

Copyright © 2008 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

Wydawca
WYDAWNICTWO UNIwersytetu ŚLĄSKIEGO
UL. BANKOWA 12B, 40-007 KATOWICE
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Ark. druk. 15,0. Ark. wyd. 18,5. Papier
offset. kl. III, 90 g

Cena 24 zł (+ VAT)

STUDIO NOA  Ireneusz Olsza
ul. Emerytalna 17c/48, 40-729 Katowice

ISSN 0208-6336

ISSN 0208-5550 (wersja drukowana)

ISSN 2353-088X (wersja elektroniczna)

Cena 24 zł

Neophilologica 20

ISSN 0208-6336
ISSN 2353-088X